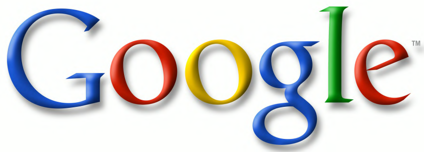



PL RESEARCH LIBRARIES
433 06736499 6






Cazes inv. J. C. Philips

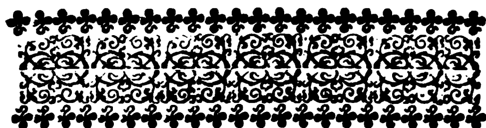
# LE THEATRE DES GRECS,

*Par le R. P.* BRUMOY,
*de la Compagnie de* JESUS.

*TOME PREMIER.*



A AMSTERDAM,
*AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.*
MDCCXXXII.



# TABLE

## *Des Pieces Contenues dans les six Volumes.*

### I. PARTIE & I. TOME.

# TABLE

## II. TOME.



## III. TOME.



RE-

# TABLE

## IV. TOME.



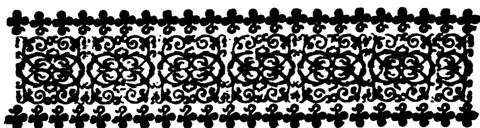
LES

DES PIECES.

TABLE DES PIECES.



AR-



# ARRANGEMENT

## DES TRAGEDIES
Suivant l'ordre Historiques des Sujets.

1. *PROMETHE'E au Mont Caucase, Tragédie d'Eschyle.*
C'est le plus ancien de tous les Sujets Grecs qui nous restent. Promethée Egyptien & frere d'Atlas, aussi déguisé que lui par les fables, florissoit dans les tems de Josué & de Cécrops premier Roï d'Athénes.

2. *LES SUPPLIANTES, ou LES DANAIDES, d'Eschyle.*
Un siecle environ après Promethée, les cinquante filles de Danaüs refusant d'épouser leurs cousins germains, fils d'Egyptus, se réfugierent à Argos, où elles trouverent un azile contre leurs persecuteurs.

3. *ION, Tragédie d'Euripide.*
Cent ans depuis les Danaïdes, Xuthus

Roi d'Athénes étant allé à Delphes avec sa femme Creüse, pour demander à l'Oracle un héritier du Thrône, Apollon lui donna Ion que ce Dieu avoit eu de Creüse, avant qu'elle eût épousé Xuthus.

4. *LES BACCHANTES, Tragédie d'Euripide.*

L'avanture de Penthée, mis en pieces par les Bacchantes à Thébes, est de peu posterieure aux tems qu'on vient de dire.

5. *MEDE'E, Tragédie d'Euripide.*

Vers les mêmes tems, Medée abandonnée de Jason, fit mourir sa Rivale, & se retira à Athénes, où elle épousa Egée neuviéme Roi d'Athénes.

6. *HIPPOLYTE, Tragédie d'Euripide.*

Thesée fils d'Egée, livre son propre fils Hippolyte à toute la colere de Neptune, sur la fausse déposition de Phedre sa marastre, qui s'étoit donné la mort, après avoir laissé une lettre, où elle accusoit Hippolyte d'avoir attenté à l'honneur de son pere.

7. *ALCESTE, Tragédie d'Euripide.*

Hercule florissoit avec Thesée. Un de

de ſes premiers exploits fut de tirer du tombeau, & de dérober à la mort Alceſte, qui s'étoit ſacrifiée pour ſon Epoux Admete Roi de Phere en Theſſalie.

8. *HERCULE furieux, Tragédie d'Euripide.*

Hercule revenant des enfers à Thébes, tua ſes enfans dans le délire d'une frénesie, & fut conduit à Athénes par Theſée.

9. *LES TRACHINIENNES, Tragédie de Sophocle.*

Hercule meurt par une erreur de ſa femme Dejanire, qui lui avoit envoïé une robbe teinte du ſang du Centaure Neſſus, dont elle ne connoiſſoit pas la force.

Les trois Tragédies qui regardent Hercule, ſont, comme on voit, contemporaines, quant au ſujet.

10. *OEDIPE Roi, Tragédie de Sophocle.*

Celle-ci, avec les cinq ſuivantes, & les quatre ou cinq ſupérieures, eſt encore du ſiecle de Theſée. Oedipe ſe reconnoiſſant inceſtueux & parricide, ſe perce les yeux.

11. *OEDIPE à Colone Tragédie de Sophocle.*

Oedipe banni de Thébes par ses propres enfans Eteocle & Polynice, arrive à Colone Bourg d'Athénes, réïtere ses terribles imprécations contre ses fils, qui se disputoient la Couronne, & meurt dans le lieu qu'il avoit choisi pour azile.

12. *LES SEPT CHEFS au siege de Thébes, Tragédie d'Eschyle.*

Polynice traîne après lui une armée d'Argiens commandée par sept Généraux, dont il étoit un. Après un siége opiniâtré, les deux freres combattent seul à seul, & s'entr'égorgent.

13. *LES PHENICIENNES, Tragédie d'Euripide.*

Ce Sujet est en partie le même que celui qu'on vient de voir. Polynice & Eteocle se tuent mutuellement. Creon frere de Jocaste prend la Couronne. Euripide suppose Jocaste encore vivante, durant cette révolution; au lieu que Sophocle (dans l'Oedipe Roi) suppose que Jocaste se donne la mort, après avoir reconnu que son fils étoit son époux. De même, Oedipe est banni chés Sophocle (dans

Oedipe à Colone) avant le combat de ses deux fils, au lieu qu'Euripide ne le fait exiler qu'après la décision du combat. L'on trouvera beaucoup d'autres différences, qui montrent évidemment que les traditions fabuleuses étoient fort différentes, quoiqu'également reçûes.

14. *ANTIGONE, Tragédie de Sophocle.*

Antigone sœur de Polynice & d'Eteocle, rend les derniers devoirs au premier, contre la défense expresse de Creon. Celui-ci la fait enterrer toute vive.

15. *LES SUPPLIANTES, ou les ARGIENNES, Tragédie d'Euripide.*

Les Argiens entraînés à Thebes par Polynice avoient été défaits & fort maltraités par les Thébains. Les veuves & les parentes des morts vont à Athénes avec Adraste leur Roi, pour engager Thesée à forcer Creon Roi de Thébes, d'en permettre la sepulture, qu'il leur avoit cruellement refusée.

Voilà six Tragédies sur Oedipe & sa maison.

16. *IPHIGENIE en Aulide, Tragédie d'Euripide.*

Aux évenemens qu'on vient de dire, ſuccede de peu d'années la guerre de Troye. Les douze cens vaiſſeaux de la Grece partent. Ils ſont retenus en Aulide. Agamemnon immole ſa fille pour obtenir les vents favorables.

17. *RHESUS, Tragédie d'Euripide.*

A la dixiéme année du ſiege de Troye, Rheſus arrive au Camp des Troyens, & y eſt tué par Diomede & Ulyſſe qui enlevent ſes Chevaux.

18. *AJAX furieux, Tragedie de Sophocle.*

Cette même année, Achille combat & meurt. Ajax & Ulyſſe ſe diſputent ſes armes. Elles ſont adjugées à Ulyſſe. Ajax en devient furieux juſqu'à la frenéſie, & ſe donne la mort.

19. *PHILOCTETE, Tragédie de Sophocle.*

Sur un Oracle, les Grecs ont recours à Philoctete : & on le conduit de Lemnos au ſiege de Troye avec les fleches d'Hercule, dont dépendoit le ſort de cette Ville.

20. *LES*

20. *LES TROYENNES, Tragédie d'Euripide.*

Troye prise, Astyanax sacrifié, & les Troyennes partagées au sort, les Grecs se mettent en devoir de retourner dans leur patrie.

21. *HECUBE, Tragédie d'Euripide.*

Les Grecs arrivent dans la Chersonese de Thrace. Ils y immolent Polyxene aux Manes d'Achille. Polymestor Roi du païs avoit fait mourir Polydore. Hecube mere de Polydore & de Polyxene se venge de ce Roi barbare.

22. *LE CYCLOPE, Spectacle satyrique d'Euripide.*

Ulysse aborde au païs des Cyclopes; il aveugle Polypheme, & se sauve avec ses compagnons.

23. *LES HERACLIDES, Tragédie d'Euripide.*

Environ ce même tems, les enfans d'Hercule, aidés des Athéniens, prennent Eurysthée leur ennemi dans un combat, & s'en vengent.

24. *AGAMEMNON, Tragédie d'Eschyle.*

Agamemnon revenant de Troye à My-

cenes, eſt maſſacré par ſa femme Clytemneſtre.

25. *LES COEPHORES, Tragédie d'Eſchyle.*

26. *ELECTRE, Tragédie de Sophocle.*

27. *ELECTRE, Tragédie d'Euripide.*
Ces trois Sujets, à quelques différences près, ſont la même choſe. Oreſte fils d'Agamemnon venge ſon pere en tuant ſa mere.

28. *ORESTE, Tragédie d'Euripide.*
C'eſt la ſuite du même Sujet. Oreſte eſt condamné par les Argiens. Il ſe réfugie à Athénes.

29. *LES EUMENIDES, Tragédie d'Eſchyle.*
Oreſte pourſuivi par les Furies eſt abſous à Athénes.

30. *ANDROMAQUE, Tragédie d'Euripide.*
Pelée délivre Andromaque de la fureur d'Hermione, qui devient femme d'Oreſte.

31. *IPHIGENIE en Tauride, Tragédie d'Euripide.*
Oreſte va en Tauride, y reconnoît ſa

ſœur

ſœur Iphigenie, & la ramene dans la Grece avec la Statuë de Diane.

32. *HELENE, Tragédie d'Euripide.*
Menelas revenant de Troye, eſt rejetté par la tempête en Egypte. Il y trouve la vraie Helene, & retourne avec elle à Sparte.

La guerre de Troye & ſes ſuites, fourniſſent 17. Tragédies.

33. *LES PERSES, Tragédie d'Eſchyle.*
Six cens ans après le retour des Grecs, ou environ, Xerxés Roi de Perſe ſort de la Grece, après avoir perdù ſa flotte à la journée de Salamine.

---

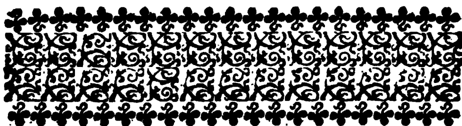
On a vû dans la Table précédente l'arrangement des onze Comédies d'Ariſtophane, ſelon l'ordre de leur compoſition.

L'on trouvera la Table génerale des matieres à la fin du Sixiéme Volume.

# APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Le Théatre des Grecs.* L'exactitude de la traduction des piéces qui compoſent cet Ouvrage, l'Analyſe raiſonnée des autres, l'Erudition répanduë dans les Diſſertations & les Notes qui les accompagnent, developpent parfaitement le caractere, le ſtyle & le deſſein des anciens Poëtes Dramatiques : & je crois que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera utile au public. Fait à Paris le 20. Février 1730. GALLIOT.

LE



# DISCOURS

## SUR LE THEATRE DES GRECS.

I. E ne croi pas faire injure à un siécle aussi poli & aussi éclairé d'ailleurs que le nôtre, en disant que dans le tems même où le goût des Spectacles s'est extrémement épuré par les grands Genies qui y ont travaillé, on a peu connu, & que l'on ne connoît presque plus le Théatre des Grecs. A la verité, le peu qui nous en reste fait encore les délices de quelques Curieux que l'étude de la Langue Grecque n'a pas rebutés: mais outre que le nombre en est très-borné, & que dans leur sphere on ne voit pas toûjours regner un goût égal à leur érudition, comme si ces deux choses étoient rarement alliées; le tour qu'on a donné au Théatre François, & le haut dégré de per-

Les Poëtes Tragiques Grecs peu connus, & pourquoi.

fection où on l'a porté dans son genre; ont fait juger insensiblement qu'il étoit inutile de recourir à celui des Anciens: car il n'en est pas des Spectacles & des Ouvrages de goût, comme du reste des choses faites pour le plaisir, dont tout ce qui sent l'antique ou l'étranger nous charme, au préjudice de ce que nous avons. L'idée avantageuse du présent, dont on joüit & qui peint nos mœurs, a fait négliger la connoissance du passé, qui coute trop & qui interesse moins. On ne soupçonne pas même qu'il puisse y avoir rien de beau, en comparaison de Corneille & de Racine.

Il n'en a pas été ainsi de la Morale, de l'Eloquence, de l'Histoire & de la Poësie. Les Anciens qui nous en ont laissé des modeles, ont picqué beaucoup plus la curiosité des François. Xénophon, Cesar, Tite-Live & Tacite en fait d'Histoire; Demosthenes & Ciceron pour l'Eloquence; Homere quoiqu'attaqué, Virgile & Horace pour la Morale & la Poësie, ont encore le droit de citoyens parmi nous. Mais Eschyle, Sophocle & Euripide n'ont pas eu le même sort pour la Tragédie. Ces Fondateurs du Théatre ont le plus souffert de la guerre qui dure encore entre les An-

ciens

ciens & les Modernes. Le mérite des Historiens, des Orateurs & des Poëtes s'est fait jour à travers les nuages; & celui des Tragiques n'a pû entierement dissiper les ténebres qui les enveloppent.

De plus, le genie Philosophique de Descartes répandu aujourd'hui dans tout ce qui est de l'appanage de l'esprit, nous a fait croire peu à peu que nous avions chés nous des thrésors assés estimables pour nous passer des richesses étrangeres, sur-tout quand il les faut acheter par de pénibles voyages. Cet esprit, ami de l'indépendance, en renversant d'abord la Philosophie ancienne, puis en nous faisant les arbitres suprêmes de tout art & de toute science, sans égard au poids de l'authorité, nous inspire je ne sçai quel dédain pour tout ce qui se refuse à l'examen de nos lumieres. Il est plus court & plus aisé d'estimer peu, ou même de mépriser ce qui coute trop à connoître: & les débris du Théatre ancien paroissent trop scabreux pour achetter un simple plaisir de goût par une peine qu'on ne croit pas devoir être assés dédommagée.

Veritablement la Comédie Latine s'est reservé encore une place considerable dans l'estime publique. Les excellentes Pieces

de Moliere n'ont point fait oublier Plaute & Terence. On a eu pour ces Anciens l'indulgence de les confiderer comme les autheurs d'une efpece de fpectacle qui a fon mérite particulier, quoiqu'elle ne roule que fur des caracteres fort communs, & prefque toûjours les mêmes. Comme ces Poëtes font à la portée du plus grand nombre, leur réputation s'eft foutenue, & a été moins attaquée que celle des Poëtes Tragiques de la Grece. Quant à ceux-ci, on a paffé fans prefque y faire attention, d'un préjugé trop favorable à une efpece d'indifférence plus dangereufe encore que le mépris; de maniere qu'il s'eft formé une autre forte de préjugé, fi non dominant, au moins fort étendu, qui les a relégués comme par grace dans les Bibliothéques, ou dans les mains de ceux qu'on appelle adorateurs aveugles de l'Antiquité. Ces prétendus idolâtres font devenus eux-mêmes plus timides & plus réfervés à prodiguer leur encens; & je ne doute point qu'ils n'ayent été plus d'une fois tentés de penfer tout-bas le contraire de ce qu'ils difoient tout-haut, & de démentir leur culte par de fecrettes impietés; tant l'exemple eft féducteur & contagieux!

Le but de cet Ouvrage.

II. Cette indifférence a produit un oubli

oubli presque général, qui sans contredit fait plus de tort aux Poëtes Grecs, que tous les traits qu'on a lancés contre eux en divers tems. Mon dessein est de les tirer, du moins en partie, des ténebres où nous paroissons les avoir condamnés, & de les citer de nouveau au tribunal, non du petit nombre, mais du Public; non pour arracher l'approbation en leur faveur, ou les livrer à la censure; mais afin qu'ils soient jugés avec quelque connoissance de cause, sans égard aux authorités favorables ou contraires, & avec l'esprit Cartésien, autant qu'il peut s'appliquer aux choses de pur goût.

Si les authorités avoient lieu, je ferois une Preface fort étendue des louanges qu'on leur a prodiguées de siécle en siécle jusqu'à nos jours; & je n'aurois gueres moins de matiere, si j'alléguois ce que leurs ennemis ont écrit contre Homere leur modele, & contre eux. Mais en fait de goût, il n'est plus question d'authorités pour ou contre: on veut juger par soi-même, & cela est juste. Toutefois pour porter son jugement, il ne s'agit pas de comparer l'ancien avec le moderne, comme on le veut presque toûjours. Entre deux genres différens la comparaison ne sçauroit être entiere, ni

la préférence bien décidée: il suffit de s'instruire & de prononcer sans partialité en bien ou en mal; choses au reste qui sont susceptibles de bien des dégrés: car quoiqu'il soit vrai que dans la Poësie

* *Il n'est point de dégrés du mediocre au pire,*

Il est veritable toutefois que les œuvres Poëtiques peuvent avoir des beautés d'un ordre plus ou moins élevé, & plaire par des graces toutes différentes. Ainsi le Théatre des Corneilles & des Racines peut en charmant tous les esprits, laisser encore lieu aux Anciens de mériter nos applaudissemens sur ce qu'ils ont de beau, sans préjudice de la critique sur leurs défauts réels. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner en quoi & jusqu'où l'on doit comparer les anciens Tragiques avec les modernes; & je réserve pour cet article un discours particulier.

Source des jugemens contre les Tragédies Grecques, & regle pour en juger sainement.

III. Après avoir insinué mon dessein, & les raisons qui m'y ont porté, je passe à la source des jugemens pour & contre les Poëtes dont je parle, & à la regle qu'il semble qu'on doit suivre pour éviter

* BOILEAU, *Art Poët.*

ter également l'adoration & le mépris: car il est certain qu'à considerer, comme on le doit en toutes choses, les opinions extrêmes qu'on a euës sur les Poëtes Grecs, elles se reduisent à ces deux-là. En effet deux sortes de personnes regardent le Théatre antique avec des yeux bien différens: C'est, disent les uns, le *plus haut point de perfection où l'esprit humain puisse atteindre*: à entendre les autres, ce n'est au plus que l'enfance & le begayement de la Tragédie; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les uns & les autres combattent avec les mêmes armes, alléguent en leur faveur le goût de concert avec la raison, & se reprochent mutuellement l'esclavage de l'authorité & de la prévention.

Si l'on prenoit l'authorité pour arbitre, on auroit bien-tôt fait le procès aux Modernes trop critiques, sans que les admirateurs outrés se pussent glorifier d'avoir gagné entierement leur cause: car les Aristotes, les Cicerons, les Virgiles & les Quintiliens par leurs décisions fermeroient la bouche à la malignité des uns, sans authoriser le culte superstitieux des autres. Et à dire le vrai, il est bien difficile de ne pas donner quelque poids à des suffrages si éclairés, si moderés &

toûjours si uniformes pour la gloire des Poëtes Grecs. Les Juges ont été compétens & désinteressés : ils ne prévoyoient pas qu'on dût un jour les contredire au point de dégrader leur jugement, & d'en appeller au bon sens sur des choses qui leur étoient plus connues & plus familieres qu'à nous. Mais encore une fois, qu'est-il besoin de les consulter, lorsqu'on peut juger par ses lumieres?

Quand au préjugé, il est aisé à dévoïler & à confondre de part & d'autre : il se trahit presque toûjours lui-même. Estime excessive, dédain sans bornes, entêtement, partialité, interêt de Commentateur ou d'ami, idées nées de l'éducation, & fortifiées par l'habitude, désir d'élever les morts aux dépens des vivans, ou ceux-ci au préjudice de ceux-là, singularité dans la façon d'envisager les choses; voilà à peu près les marques de préjugé qui caracterisent les Ecrits des Partisans idolâtres de l'antique où du moderne. Mais enfin le préjugé-même, soit aveugle, soit éclairé, peut avoir raison en quelque chose, sans paroître l'avoir en tout : & la raison prétendue peut, si j'ose ainsi parler, avoir véritablement tort. Hé! ne voit-on pas tous les jours que le faux entre les mains d'un homme d'esprit

d'esprit prend tous les traits de la *vérité*? Aussi le fruit le plus commun des disputes litteraires, ainsi que des autres, c'est de confirmer les deux partis dans leurs premieres opinions, sur tout en matiere de goût, où il s'agit plus de faire passer dans autrui des sentimens que des *idées*. *Du moins la prévention bien ou mal fondée en faveur des Tragédies* anciennes n'est-elle pas détruite en tout païs? Et peut-être en est-il d'elles & de l'Antiquité en général comme de la France, dont un homme d'esprit disoit en la comparant à la Religion, „ qu'elle avoit été „ souvent bien attaquée, quelquefois „ mal défendue, & toûjours triomphan-„ te." Il est donc vrai qu'on gagnera peu quand on aura accusé, convainçu même de prévention les Partisans des Anciens & des Modernes.

Mais on gagnera encore moins, & il n'y aura plus de regle fixe, si le goût & la raison qu'on allégue réciproquement en preuve sont variables selon les lieux, les tems & les personnes; si ce qui plaît aux uns peut à bon droit déplaire aux autres, & si tout est arbitraire en fait de style, de pensées, de tours, & d'ouvrages d'esprit: car il s'ensuivra que chacun se livrant à sa maniere de sentir & de penser,

parfaite ; si à mon tour par un effort d'imagination que je lui dois, je me transporte au Théatre d'Athenes pour voir agir ses Acteurs, & me prêter à tout le spectacle, sans faire attention que je lis, (car une Tragédie n'est point faite pour être luë, elle est toute action ;) enfin si Alceste renferme les principales conditions que le bon sens exige dans un Poëme de cette nature, & si je deviens Athénien, comme ceux que le Poëte a eu en vûë de réjouir, je ne puis m'empêcher, malgré quelques défauts que j'apperçois avec le Parterre, de joindre mes applaudissemens aux acclamations de la Grece assemblée, puisqu'étant homme comme les Grecs, je suis nécessairement touché des mêmes vérités & des mêmes beautés qui ont frappé si vivement leurs esprits.

Mais d'un autre côté, si sans tenir compte à Euripide des beautés générales qui saisissent tous les hommes, choqué tout-à-coup de ses coûtumes & de ses mœurs comme François, & comme éloigné de lui de plusieurs siecles, je m'écrie d'abord, que signifient ce Dieu esclave d'un homme, cette Divinité infernale qui vient ravir sa proye, cette foule de sujets qui environnent toûjours leur Souverain,

verain, cette eſpece de loi ou de bienſéance authoriſée par Apollon, qui veut que le plus vieux meure pour le plus jeune, le pere pour le fils? Quoi! un fils perd le reſpect à ſon pere, parce que celui-ci n'a pas ſouſcrit à cette loi? Que veut dire cet acte de Réligion qui rend ſacrés les devoirs de l'hoſpitalité, malgré *l'embarras d'un deuil & de la plus juſte douleur?* Que *fait-là le contraſte d'un Heros aſſis à un feſtin, tandis qu'on fait les funerailles d'Alceſte?* Eſt-il ſenſé qu'Hercule lutte avec la mort, & lui arrache ſa victime? qu'Alceſte ſoit reſſuſcitée, & qu'elle demeure muëtte durant trois jours? Que veut dire tout cela? En un mot, ſi ſemblable à un Chinois qui ſe trouveroit tout-à-coup préſent à une Cérémonie Turque, je trouve tout cela riſible, pour ne pas me ſervir des termes plus énergiques de M. Perrault & de ſes Partiſans, les Spectateurs Grecs n'auroient-ils pas droit de rire eux-mêmes de mon étonnement, & de dire: Quelle eſt donc votre idée? de quel monde venés-vous? que trouvés-vous en ceci de ſi étrange, & que voïés-vous ſur le Théatre, que vous ne retrouviés dans Athénes? Ils auroient raiſon ſans doute, & peut-être n'aurois-je

 pas

pas tort; puisqu'après tout, le ridicule naît comme nécessairement d'une idée nouvelle, extraordinaire & bizarre, qu'on attache, ou qu'on trouve attachée à un objet sérieux.

Mais supposons aussi qu'Euripide revînt à son tour de l'autre monde; & qu'il assistât à la représentation d'Iphigenie de M. Racine, sans parler des autres Spectacles: il seroit certainement charmé de se reconnoître, & de se voir embelli, ou si l'on veut, surpassé: il admireroit du moins dans la copie ce que la Grece admira dans l'original. Ce sont des beautés de tous les siecles & de tous les païs. Mais peu fait à nos manieres, s'il ne s'en instruisoit ou n'y avoit nul égard, que diroit-il, je ne dis pas de l'Episode d'Eriphile, espece de duplicité d'action & d'interêt inconnuë aux Grecs, mais de la galanterie Françoise d'Achille, beaucoup plus ignorée d'eux? Que diroit-il du duël auquel tendent les ménaces de ce Heros, chose trop authorisée parmi nous, & insensée à leur gré? Que diroit-il des entretiens seul à seul d'un Prince & d'une Princesse? Ne seroit-il point révolté de voir Clytemnestre aux pieds d'Achille qui la releve, & de mille autres choses, soit par rapport à nos usa-

ges qui nous paroissent plus polis que ceux de l'antiquité, soit par égard à nos bienséances plus délicates selon nous, & à nos maximes de conduite, qui nous semblent plus épurées?

Il n'est pas question de prononcer entre les Anciens & nous sur la préférence des mœurs, des coûtumes, j'ai presque dit, des vertus morales. Je veux que les choses mises en balance par un Juge équitable & désinteressé, nous fussions assurés de l'emporter. Il est toûjours certain que dans les Ouvrages des Grecs, la peinture de leurs mœurs, de leurs coûtumes & de leurs vertus, (bizarres si l'on veut,) ne doit pas plus nous offenser, que la réalité n'a choqué les Grecs; ou du moins que nous devons faire grace aux Poëtes Tragiques, pour avoir imité la nature telle qu'ils la voïoient de leur tems, si nous voulons que la postérité ait pour nous les mêmes égards; enfin que par équité nous sommes obligés de nous mettre, s'il est possible, dans le point de vûë où les Autheurs ont voulu nous placer en travaillant leurs Tragédies. C'est une justice qu'on ne refuse point à la peinture, qui est une imitation de la nature pour les yeux, comme la Poësie l'est pour l'esprit.

prit. Cela sans doute n'est pas aisé; & quelques efforts que nous fassions, il n'est pas moins certain que ces génies si admirés de leur tems & des siecles consécutifs, perdront toûjours infiniment, ou par le défaut de leur siecle, plus grossier peut-être que le nôtre en ce qui est accessoire à la nature, ou par la difficulté que nous avons à nous dépaïser en leur faveur, ou plûtôt par le concours de ces deux choses qui agissent ensemble & malgré nous: tant on donne naturellement au préjugé imperceptible de l'éducation, tandis qu'on refuse tout à celui de l'authorité! Cependant le premier, à l'examiner de près, est bien plus injuste que le second. Car celui-ci se fonde sur des témoins légitimes qu'on ne peut récuser, celui-là n'a pour appui que la coûtume qui est sujette à l'instabilité. Et de-là vient la diversité des jugemens sur les Poëtes Grecs: on ne veut point les considerer en eux-mêmes; on veut les mésurer au niveau de notre siecle & de ses mœurs. C'est comme si l'on jugeoit un Etranger sur le Code François.

Au reste je ne prétens pas justifier en tout les anciens Autheurs, mêmes Tragiques, ni disconvenir de leurs véritables

tables défauts, pourvû qu'on les montre indépendans de la différence des âges. Je prétends encore moins les préférer aux illustres Modernes qui ont fait tant de progrés nouveaux sur leurs traces, quelquefois à peine ébauchées. Je n'ai en vûë que de sauver le ridicule apparent de certains traits qui auroient dû *blesser la délicatesse d'Athenes*, & de Rome toûjours *admiratrice d'Athenes*; si ces traits avoient eû en eux-mêmes un ridicule réel, & fondé sur les idées reçûës.

Je conclus de tout ce que j'ai dit : 1°. Que les Poëtes en question sont peu connus, & que bien des raisons ont concouru à les négliger, ou même à les dédaigner. 2°. Qu'ils méritent toutefois un autre sort, & que j'ai peut-être rendu service au Public en les soumettant à ses lumieres autant que je l'ai pû, ou du moins en ranimant le désir de les bien connoître. 3°. Que les jugemens extrêmes qu'on en a portés ne doivent point avoir lieu. 4°. Que la source de ces jugemens est la difficulté de se transporter au temps & au lieu où ils ont écrit, pour ne rien admirer ou critiquer sans un fondement raisonnable. 5°. Enfin que cette précaution

est

est pourtant nécessaire, afin de se mettre en situation de les juger avec quelque sorte d'équité.

Le plan & l'exécution de ce Livre.

IV. Je dois à present rendre compte de mon travail. Le Théatre des Grecs, présenté aux François sous un jour capable de mettre tout le monde en état d'en porter un jugement assuré, est un ouvrage de goût, qui m'avoit toujours paru manquer à la République des Lettres. Quatre ou cinq Piéces, soit Tragiques, soit Comiques, données séparément par quelques personnes sçavantes, ne remplissoient pas ce dessein. Pour former une idée précise & complette du Théatre ancien, il falloit en recueillir tous les restes; faire un assemblage suivi; comparer les Oeuvres de chaque Poëte entr'elles, & chacun d'eux avec ses Rivaux; saisir par cette comparaison leur caractére & leur génie; en marquer avec justesse les traits généraux & particuliers, mêmes les plus délicats; réünir, confronter, assortir, lier les parties, en composer un tout; débrouiller le cahos pour en tirer un corps vivant & animé avec ses justes proportions; en un mot, rebâtir le Théatre ancien de ses propres débris. C'est ce que j'ay (je n'ose dire) fait, mais du moins essaïé de faire: heureux

reux si le succès de l'exécution répond un peu à l'importance de l'entreprise, aux soins qu'elle a dû couter, & à un travail assés pénible d'autant d'années, qu'en exige Horace avant que de permettre qu'on produise au grand jour un Ouvrage de quelque conséquence.

J'ay divisé le mien en trois parties. 1°. *Comme j'écris moins pour les Sçavans de profession*, que pour le grand nombre des gens d'esprit (je veux dire le Public) qu'il est important de mettre au fait, j'ay crû devoir commencer par des Discours prélimininaires tels que celui-cy, dont le but est de bien convaincre le Lecteur, que dans le Païs de l'Antiquité il faut marcher avec de grandes précautions, quand il s'agit de prononcer sur les Ouvrages de goût. S'il est des régles pour les exposer, il en est aussi pour en juger. Dans un voïage où il ne s'agit que d'érudition, on passe au voïageur tout ce qu'il rapporte, pour peu qu'il le garantisse par des preuves passables. Mais si le faiseur de relations veut faire trouver beau le païs dont il parle, on ne le croit pas sur sa parole, ni même sur les authorités qu'il allégue. Il doit se défier de lui-même, & ne songer qu'à faire un exposé juste. J'ose assû-

pas les traduire. Il faut donc prendre un milieu entre l'exactitude trop scrupuleuse qui les déguise, & la licence qui les altére. J'appelle déguiser un autheur, l'exposer dans une langue étrangere avec une fidélité, ou folle, ou maligne, ou superstitieuse. Toute langue a ses arrangemens d'idées, ses tours, & ses mots, nobles ou bas, énergiques ou foibles, vifs ou languissans. C'est un principe qu'on ne sçauroit nier. Qui voudroit traduire les anciens mot pour mot en François, & suivant le tour Grec, les travestiroit sans doute, & les rendroit ridicules à peu de frais. Voilà le premier degré de cette fausse fidélité dont je parle. Le second & le plus malin, qu'on peut appeller Parodie, est de changer les expressions reçûës dans le bel usage de l'antiquité, en termes bas & populaires, comme le faisoit Mr. Perrault *. Le troisiéme degré

* Pour bien éclaircir ma pensée quant au second dégré, qu'on peut appeller *Parodie*, je prie les Lecteurs de pardonner dans une note la longue citation que je vais faire d'un morceau de la neuviéme Réflexion de DESPREAUX sur LONGIN.

„ Un terme Grec très-noble ne peut souvent
„ être exprimé en François que par un terme
„ très-bas: cela se voit par les mots d'*Asinus*
„ en

gré c'est de s'asservir scrupuleusement à exprimer toutes les Epithetes, & à faire d'un

„ en Latin, & d'*Asne* en François, qui sont de „ la derniere bassesse dans l'une & l'autre de ces „ Langues, quoique le mot qui signifie cet ani- „ mal n'ait rien de bas en Grec ni en Hebreu, „ où on le voit emploïé dans les endroits mê- „ *me les plus magnifiques. Il en est de même* „ du mot de *mulet*, & de plusieurs autres. En „ effet les Langues ont chacune leur bisarrerie: „ mais la Françoise est principalement capri- „ cieuse sur les mots; & bien qu'elle soit riche „ en beaux termes sur de certains sujets, il y „ en a beaucoup où elle est fort pauvre; & il y „ a un très-grand nombre de petites choses „ qu'elle ne sçauroit dire noblement. Ainsi, par „ exemple, bien que dans les endroits les plus „ sublimes elle nomme sans s'avilir *un mouton*, „ *une chevre*, *une brebis*, elle ne sçauroit sans „ se diffamer dans un style un peu élevé nom- „ mer *un veau*, *une truye*, *un cochon*. Le mot „ de *genisse* en François est fort beau, sur tout „ dans une Eglogue. *Vache* ne s'y peut pas „ souffrir: *Pasteur* & *Berger* y sont du bel usa- „ ge; *gardeur de pourceaux*, ou *gardeur de bœufs* „ y seroient horribles. Cependant il n'y a peut- „ être pas dans le Grec deux plus beaux mots „ que συβώτης & βὐκολος, qui répondent à ces „ deux mots François; & c'est pourquoi Vir- „ gile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom „ de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en no- „ tre Langue à la lettre, *Les Entretiens des* „ *Bouviers ou des gardeurs de Bœufs*"... Après quelques lignes M. DESPREAUX revient aux Traductions infidéles par une fidélité affectée: & parlant de M. PERRAULT. „ Il change, „ dit-

d'un beau mot Grec une méchante Phrase Françoise, ou un allongement vicieux



„ dit-il, ce sage Vieillard qui avoit soin des „ troupeaux d'Ulisse, en un *vilain Porcher*. Aux „ endroits où HOMERE dit *que la nuit couvroit la terre de son ombre, & cachoit les chemins aux voïageurs*: il traduit, *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës* Au lieu „ de la magnifique chaussure dont Telemaque „ lie ses pieds délicats, il lui fait mettre ses „ *beaux souliers* de parade. A l'endroit où HOMERE pour marquer la propreté de la maison de Nestor dit, *que ce fameux Vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies, & qui reluisoient comme si on les avoit frottées de quelque huile précieuse*: il met, *que Nestor s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de l'onguent*. Il explique par tout le mot *sus*, „ qui est fort noble en Grec, par le mot de *cochon*, ou de *pourceau*, qui est de la derniere „ bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon „ dit *qu'Egisthe le fit assassiner dans son Palais comme un taureau qu'on égorge dans une étable*, il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler basse: *Egisthe me fit assassiner comme un bœuf*. Au lieu de dire comme „ porte le Grec, qu'*Ulysse voïant son Vaisseau fracassé & son mât renversé d'un coup de tonnerre, il lia ensemble du mieux qu'il put ce mât avec son reste de vaisseau, & s'assit dessus*: il fait dire à Ulysse, *qu'il se mit à cheval sur son mât*, „ &c." Le troisiéme dégré de fidélité dangereuse est celui que j'explique dans ce Discours.

ARISTOTE dit encore très-bien au 23. Chap. de sa Poëtique, „ Dans la plûpart des Vers „ d'HOMERE si au lieu des termes recherchés

vicieux qui amortit le feu des Poëtes, malgré tout le soin qu'ils ont eû d'animer leur Poësie. On doit à l'équité de les faire parler François (autant qu'on le peut) comme ils parleroient eux-mêmes, s'ils faisoient passer leurs pensées en notre langue. Pourquoi changer en monnoïe de cuivre un dépôt que l'on peut conserver en or? La versification ancienne se rend heureusement par une Prose poëtique, qui joint ses graces à celles des vers anciens. S'ils perdent beaucoup d'un côté, ils peuvent regagner un peu de l'autre; non pas que je me flatte d'y avoir entierement réüssi, ni que je croïe non-plus avoir tout-à-fait échoüé. Dans un Ouvrage qu'on donne de propos déli-

„ & métaphoriques, on s'avisoit de mettre les „ termes propres, on détruiroit toute leur „ beauté." Cela suffit pour faire voir la difficulté de traduire les Anciens, & l'impossibilité de tout traduire.

Pour les prétenduës injures que se disent les anciens Héros, il est certain que l'usage des Langues changeant, on traduiroit mal aujourd'hui en tournant comme Amyot (chés PLUTARQ. *Tr. de la man. de lire les Poëtes*) ce Vers du 1. Liv. de l'Iliade.

*Yvrógne aux yeux ébontés comme un chien*
*Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien.*

liberté au public, il ne faut ni présomption ni fausse modestie, On ne gagne rien à demander grace ou justice au Lecteur, & il me sçaura gré au moins de ma sincerité. Ma seule crainte est de paroître trop fidelle à mes autheurs. La prévention où l'on est, qu'il faut plus d'exactitude respectueuse pour traduire les Grecs, que pour rendre les Latins, m'a fait illusion plus souvent que je n'aurois voulu, malgré le bel exemple de Mr. d'Ablancourt. Cependant, à ne rien celer, nous voïons que ce scrupule, qui s'étend jusqu'aux plus simples Epithetes, a fait un peu languir Homere, le plus animé de tous les Poëtes, & deux Tragédies de Sophocle, qui apparemment par cette raison n'ont pas eû tout le succès qu'elles devoient attendre. Je rends justice à l'érudition de leurs Traducteurs. Mais je crois aussi devoir quelque chose à la vérité. Il faut plus d'ame & de génie pour tourner ces sortes d'ouvrages, que pour manier des Oeuvres Philosophiques. Le feu soutient jusqu'aux défauts, & la langueur fait expirer les Graces mêmes. J'aimerois mieux faire passer dans le style, fût-il négligé, tout l'enthousiasme des Poëtes Grecs, que de leur donner un air froid,

à force d'être concerté. Une traduction froide est un visage en cire. Il ressemble en quelque maniere : mais tout y est glacé, tout y est mort. Les traits de vie qu'emploïe si heureusement la peinture dans ses portraits, ne s'y retrouvent plus ou y paroissent éteints. Si j'ay donné par hazard dans cette ressemblance fade, les Lecteurs verront que c'est au moins contre mon goût & malgré mes efforts.

Je n'en ay point épargné pour peindre sur tout le caractére particulier de chaque Poëte, & pour le représenter dans un style différent. Car quoique les trois maîtres de la Tragédie aïent quelque chose de commun dans leur maniere, ils ont cependant un génie propre qu'il faut attraper, semblables à ces Physionomies du même climat qui se rapportent en quelque chose, sans toutefois se ressembler.

Il a fallu nécessairement des Notes pour l'intelligence du Texte. J'en ay mis quelques-unes; mais le moins & les plus courtes qu'il m'a été possible, persuadé qu'une Piéce de Théatre doit être lûë de suite & sans interruption, si l'on veut en sentir le Tragique & en voir l'œconomie. Je n'ay pas laissé d'in-

sérer dans *Hippolyte* & *Iphigenie* les imitations de Racine. L'un sert à l'autre, & le tout conduit au même but par la même impression.

Pour ne rien laisser d'obscur, on verra à la tête de chaque Tragédie le Sujet expliqué autant qu'il est nécessaire, sans prévenir le plaisir de la surprise, & à la fin quelques Observations critiques sur le tour & le goût de chacune des Piéces.

2°. Je n'ay pas crû qu'il fût possible de traduire tout au long la plûpart des Tragédies Grecques; & je doute qu'en ceci Mr. & Madame Dacier eussent tenu la parole qu'ils sembloient avoir donnée au public. Ils auroient été rebutés, non-seulement par le préjugé invincible contre quelques fictions & certaines coutumes anciennes trop choquantes pour nous; mais encore par un très-grand nombre de morceaux dont toute la beauté consiste précisément dans l'expression originale: tels sont la plûpart des chœurs. L'urbanité Françoise ne peut rendre leur atticisme. C'est comme si l'on vouloit tourner nos chansonnettes en Grec. Un tour en toute langue vaut souvent une pensée, & en est véritablement une. Mais c'est une manne qui fond, un fantôme

tôme qui s'évanoüit, ou du moins une fleur qui se fanne dans une langue étrangére. Quand on vaincroit cette seconde difficulté, la premiere m'a paru un obstacle insurmontable à la traduction totale des Tragiques Grecs. J'y ay suppléé en prenant une route peu différente, & peut-être plus agréable, & non-moins *instructive; je veux dire par des analyses raisonnées*, où presque tout est traduction, où nul trait considérable n'est omis, où enfin le Poëte se fait autant connoître que dans une traduction suivie. Je me suis moins étendu sur Eschyle par les raisons que j'ay dites. Mais je crois ne laisser rien à désirer sur les Oeuvres de ses deux concurrens. On en trouvera les expositions si détaillées, que je ne pense pas qu'on me sçache mauvais gré d'avoir mis quelquefois en langage indirect les endroits que je n'ay pas rendus en simple Traducteur. Une Analyse qui est faite avec soin, & qui nourrie du suc du Poëte, presente les principaux endroits du Poëme avec tout son plan, coûte souvent plus que la traduction même, & peut faire autant d'impression que la Piéce dont on veut donner l'idée. Elle épargne au Lecteur la peine de la critique, en lui faisant remarquer

 le

le fort & le foible de l'ouvrage ; le dirai-je ? quelquefois elle ennuïe moins ; & pour le dire encore, il est bien des Lecteurs que certaines Piéces de l'antiquité Théatrale, exposées trop nuëment, auroient ennuïés après avoir diverti Athénes. Or rien n'est si triste pour un livre, que l'ennui, prouvât-on qu'il est mal fondé. Ce n'est pas que je veuille cacher ce qui m'a semblé defectueux. Je le fais toujours sentir, & je le développe sans déguisement, au hazard de me brouiller avec ceux qui veulent que tout soit précieux dans l'antiquité, ou si l'on veut, au risque de me tromper. N'importe : ce sera toujours à mes dépens, si je me trompe, & au profit de la vérité, si j'ay raison.

La nature de ces Analyses, & le désir de faire connoître à fond le Théatre Grec, m'ont porté à recueillir en chemin, & à enchasser en passant, tout ce que j'ay trouvé y avoir quelque conformité, comme des traits d'histoire, des pensées de divers Poëtes, des caractéres, & des tours imités exprès ou par hazard. Mais en ceci on trouvera que j'ay été assés réservé pour ne pas donner dans les deux extrémités, tandis que je fais profession de parler pour tout le mon-

monde. Il est un milieu sensé entre l'étalage fastueux d'une érudition déplacée, & le vuide d'un discours dénué des recherches nécessaires, & dépourvû des utiles dépouilles de l'antiquité.

Je me suis un peu plus attaché au Théatre de Sénéque, parce que la plûpart des Piéces Latines que nous avons *sous ce nom sont tirées des Grecs.* On *en verra la confrontation critique ;* & sans doute on regrettera le Théatre Romain du siécle d'Auguste, que le tems nous a envié. On conclura toutefois que Sénéque & Lucain ont été en partie l'origine du Théatre François ; de même que de foibles sources nées du sein des rochers produisent des fleuves majestueux dont les bords sont enchantés.

Les illustres Modernes, qui ont pris quelque Sujet de nos Poëtes Grecs, ne m'ont pas échappé. Leurs imitations comparées avec les modéles, ne peuvent que jetter une grande lumiere sur les originaux qu'on veut connoître. Ainsi l'on trouvera que dans cet Ouvrage on rend compte d'environ soixante Piéces. Il y en a sept d'Eschyle, autant de Sophocle, dix-huit d'Euripide, & onze d'Aristophane, restes précieux de tant d'œuvres de même espéce, que la fécon-

dité de leur génie avoit enfantées, & que l'ignorance & la barbarie, secondées du Tems, ont ensevelies sous les ruines de leurs magnifiques Théatres.

Je ne parle point du tout des Autheurs vivans qui ont transporté quelquefois les richesses de la Scene Grecque sur la notre, en loüant ou blâmant les sources d'où ils ont puisé. C'est une police qui devroit être établie dans la République litteraire, de ne citer que les morts. L'adulation & la satyre y perdroient; la vérité seule y gagneroit. Je ne dis que peu de chose du Théatre des autres peuples de l'Europe. Outre qu'il ne s'agit point ici d'une histoire complette du Théatre, l'on sçait assés en quoi s'accordent nos idées sur cette matiére avec celles de nos voisins, & en quoi elles en différent. Chaque peuple peut à son gré se vanter d'avoir atteint la perfection de quelque genre litteraire, & il n'est point de juge en situation de décider sur la préférence, si ce n'est la postérité dans tous les climats. Elle seule donne le véritable prix aux productions de l'esprit. Seule elle fixe à la fin l'idée & la régle du vrai goût dans les Oeuvres qu'elle immortalise, en réünissant tous les suffrages, comme la plûpart

part des Nations l'ont fait en faveur de l'antiquité Grecque & Romaine,

3°. Aux deux Parties du Théatre ancien dont je viens de parler, j'en ajoute une troisiéme qui concerne particulierement le Théatre Comique. Elle comprend un long discours sur la Comedie Grecque, un exposé fort ample des onze piéces *d'Aristophane*, *rangées suivant* l'ordre de leurs dattes, & une conclusion générale de tout l'Ouvrage. Le Discours roule sur la personne & les Oeuvres d'Aristophane, sur ses partisans & ses critiques; sur ce qu'on doit penser du sentiment des uns & des autres; sur la Comedie Romaine; sur une différence remarquable du goût Tragique & du Comique, par rapport à la durée; sur la question, sçavoir, s'il est plus difficile de réüssir dans la Tragédie ou dans la Comédie, &c. On prépare ensuite le Lecteur à ce qu'on peut lire d'Aristophane, par des Observations nécessaires, & par les Fastes de la guerre du Péloponnese, à laquelle presque toutes ses Piéces font de fréquentes allusions. Dans les détails des Piéces on explique tous les évenemens historiques, avec leurs rapports qui méritent d'être expliqués, & l'on traduit tout ce qui peut être tra-

duit, en se proposant quatre principaux objets qu'on remet devant les yeux, particuliérement le Gouvernement d'Athénes dévoilé dans les allégories du Poëte, & le Génie de la Comedie antique. Enfin la conclusion générale retrace toutes les démarches, & tous les égaremens de l'esprit humain dans l'invention, le progrès & les diverses décadences du Théatre. En un mot on a tâché de ne rien omettre, pour faire connoître à fonds Aristophane, le tour de ses railleries, ses beautés, ses défauts, ses peintures allégoriques, & sur tout celles du peuple Athénien. On s'est attaché à tirer le même fruit de l'exposition d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide. C'est cet assemblage complet, & cet enchaînement suivi, de traductions, de critiques, de raisonnemens, & de comparaisons de goût, qui compose une sorte d'histoire du Génie Théatral, & une nouvelle espéce de Poëtique par les faits, que son principal objet m'a porté à intituler *le Théatre des Grecs*.

On me pardonnera encore un mot avant que de finir; c'est qu'en évitant également l'éloge fastueux & la satyre injuste, je n'affecte pas de me voiler d'un faux air de modération pour re-

hausser

haußer plus adroitement les Anciens, ni pour les déprimer aussi plus sûrement. D'un côté on a voulu les faire passer pour accomplis en tout genre. On a pris soin de tirer le rideau sur leurs imperfections; & si l'on a reconnu en eux de légeres fautes, ce n'a été que dans la vûë de glisser légerement sur des défauts visibles qu'on vouloit se cacher, & plus encore dérober à la connoissance d'un public trop pénétrant. Voilà jusqu'où a conduit l'interêt imperceptible qui lie par des nœuds secrets le Commentateur à l'Autheur, comme si la gloire de l'un rejaillissoit toute entiere sur l'autre. * D'autre part on a pris à tache de fronder l'antiquité sans épargner des débris que la barbarie a respectés; on n'a fait grace à quelques beautés, que pour avoir droit de traiter le reste avec mépris. On a mis tout son art & toute son étude à louer le génie des Auteurs pour décréditer leurs ouvrages, &

* En tout cet article qui regarde en général les ennemis des Anciens, je proteste que je ne prétends point offenser directement ni indirectement des personnes que j'honore, & dont je respecte les talens, qui font tant d'honneur à notre siecle.

& à faire souhaiter qu'ils eussent écrit dans un siecle plus heureux, afin de jetter sur leur tems le ridicule de l'ignorance & de la grossiereté. A la vérité tout ouvrage d'esprit est du ressort de la raison & du goût. Mais est-il juste d'emploïer ses talens à séduire la raison & à déterminer le goût suivant ses propres idées & ses sentimens particuliers ? une feinte moderation est alors d'autant plus dangereuse qu'on est moins en garde contr'elle, & qu'on se persuade que ce n'est ni interêt secret ni passion déclarée qui nous fait parler. A l'abri de ce voile on brise respectueusement les Autels, en feignant d'épargner l'Idole. Tel est le procédé insinuant de la fine médisance. Car je ne parle point des termes peu mesurés, pour ne rien dire de pis, qui malgré le sage précepte de Quintilien, bon connoisseur des Anciens, sont quelquefois échappés contr'eux. Ils en ont été vengés par le désaveu des personnes intelligentes, & par la défiance du public, toujours précautionné contre les invectives & contre tout ce qui sent la hauteur. Il faut montrer les Anciens tels qu'ils sont, sans affecter de s'extasier sur leurs pensées les plus simples, ni aussi de leur donner un air de

lai-

laïdeur, soit par des traductions parodiées & d'autant-plus infidelles, qu'on y fait gloire d'une exactitude ridicule, soit par des applications malignes de leurs moeurs aux nôtres, soit par le retranchement de certaines circonstances qui doivent être sçûës pour bien juger de leurs écrits. Dans le dessein d'*approcher, s'il est possible, du dégré précis* d'estime où l'on doit les placer, je ne dirai rien par moi-même. Les Poëtes parleront pour eux. On a tant écrit sur le Théatre, qu'il semble difficile de rien dire de nouveau. Mais on ne l'a point encore fait, que je sçache, de la maniere dont j'entreprends de le faire aujourd'hui. On a donné beaucoup à la Théorie sur les traces d'Aristote, & même à la Pratique, comme M. l'Abbé d'Aubignac. Il y manquoit d'exposer le Théatre ancien dans le point où il faut l'envisager pour le bien connoître, c'est-à-dire en lui-même, par l'exposition des œuvres Tragiques & Comiques, jointe à la maniere dont elles ont été composées, & aux conjonctures des lieux & des tems qui en sont inséparables. Car c'est sur le rapport de toutes ces choses qu'on peut & qu'on doit décider du prix de ces œuvres, soit en elles-mêmes,

ſoit par égard aux Modernes. C'eſt ici, à proprement parler, une inſtruction de procès ſuivant les coutumes du païs Grec, choſe néceſſaire à des juges qu'on ne veut ni ſurprendre, ni ſolliciter à prendre parti. Le Pyrrhoniſme en pareil cas vaudroit mieux encore qu'un jugement précipité. C'eſt un préſervatif contre l'erreur, & une diſpoſition à ne pas rejetter la vérité reconnuë.

Sur ce qui me regarde je n'attends du public ni indulgence ni rigueur. J'ai eſſaïé avec beaucoup de ſoin de peindre au juſte la maniere de mes Auteurs, & de faire un ouvrage un peu durable. S'il ne plaît point au grand nombre de ceux qui ſont capables d'en juger, je n'aurai pas pour les Anciens la ſuperſtition de prendre toute la faute ſur moi, (comme l'a fait M. Dacier,) ni pour moi aſſés de complaiſance pour ne m'en attribuer aucune. J'attendrai patiemment qu'un autre plus habile ou plus heureux ait plus de ſuccès, & je ſerai le prémier à lui applaudir.



# DISCOURS

## SUR L'ORIGINE DE LA *TRAGEDIE.*

COMME j'entreprens moins d'établir ici les dehors de la Tragédie, que d'expofer fes refforts fecrets, je ne m'étendrai pas fur des recherches de pure érudition touchant les prémiers inventeurs de cet art, la conftruction des Théatres, les perfonnages, les machines, les habits, les mafques, la mufique & la danfe; toutes chofes dont on peut s'inftruire en partie dans les fources, ou dans différens traités particuliers. Je me propofe principalement de faire une hiftoire fuccincte des démarches de l'efprit humain dans l'invention & la perfection du Théatre.

I. Le befoin ou le plaifir ont porté les hommes à chercher les arts. Mais c'eft au hazard & à la nature plûtôt qu'à nos foins qu'ils doivent prefque tous leur naiffance. Les réflexions fucceffives & Origi & per fectio des A

réite-

réïterées ont ensuite perfectionné ce que la fortune avoit comme offert d'elle-même ; & ces réflexions en meurissant, pour ainsi dire, & en se développant comme les germes de la nature, sont enfin passées en art ; de sorte qu'on s'en est servi comme d'autant de principes établis, soit pour la méchanique, soit pour les lettres. C'est ainsi qu'Aristote a suivi en Philosophe le fil des pensées qui avoient roulé dans la tête des Poëtes Tragiques, & qu'il en a composé une Poëtique réduite en régles ; comme il a fait l'art de la Rhétorique pour l'éloquence, & celui de la Logique pour le raisonnement, avec cette différence, que le bon sens avoit appris aux hommes à raisonner & à parler juste long-tems avant qu'on se fût avisé de donner des régles de penser & de parler, au lieu que la Tragédie & la Comédie, quoi que fort anterieures à Aristote, n'ont pourtant pas été de tout tems.

Art de la Tragédie commun aux nations polies.

II. Toutefois une preuve que la nature & le hazard en sont les prémiers autheurs, aussi-bien que des autres imitations, comme la peinture, la musique, & la poësie, c'est qu'on trouve de tems immémorial des traces d'œuvres Théatrales en diverses nations polies qui ne s'é-

toient pas communiqué ce goût les unes aux autres. On voit que les Chinois, par exemple, qui n'ont rien emprunté des Grecs, ont eû, sans sçavoir comment, l'usage d'une espece de Tragédie & de Comédie à leur maniere. Ce qu'en rapporte * Acosta est singulier. „ Les „ Chinois, dit cet Autheur, ont des „ *Théatres vastes & fort agréables*, des „ *habits magnifiques pour les Acteurs*, „ & des Comédies dont la représentation „ dure dix ou douze jours de suite, en „ y comprenant les nuits, jusqu'à ce que „ les spectateurs & les acteurs las de se „ succeder éternellement en allant boire, „ manger, dormir, & continuer la pie- „ ce, ou assister au spectacle sans que „ rien y soit interrompu, se retirent en- „ fin tous comme de concert." Voilà des spectacles bien conformes au sang froid & au caractere lent de cette tranquille nation. „ Du reste, ajoute-t-il, „ les Sujets sont tout-à-fait moraux, & „ sur tout relevés par les exemples fa- „ meux des Philosophes & des Héros de „ l'antiquité Chinoise." On voit de même chés les célebres Incas du Perou des

* ACOSTA *Amer. 9. parte, l.6. c.6.*

des piéces regulieres, à en croire * Garcilaſſo de la Vega. „ Ils repreſentoient, „ dit-il, aux jours de fêtes des Tragé„ dies & des Comédies dans les formes, „ en les entremêlant d'intermedes qui „ n'avoient rien de bas ni de rempant. „ Les ſujets des Tragédies étoient les „ exploits & les victoires de leurs Rois „ & de leurs Héros. Ceux au contrai„ re des Comédies ſe tiroient de l'agri„ culture & des actions les plus commu„ nes de la vie humaine : le tout aſſai„ ſonné de ſentences pleines de ſens & „ de gravité." Tant il eſt vrai que les hommes ſe reſſemblent par tout, & que par tout les arts d'imitation ſe puiſent dans la même ſource, qui eſt la nature!

Epoque incertaine de la Tragédie Grecque. Ce qu'elle étoit avant Eſchyle.

III. Le hazard & Bacchus donnerent les prémieres idées de la Tragédie en Grece. L'hiſtoriette en eſt aſſés connuë. Bacchus qui avoit trouvé le ſecret de cultiver la vigne & d'en tirer le vin, l'enſeigna à un certain Icarius dans une contrée de l'Attique, qui prit depuis le nom d'Icarie †. Cet homme un jour rencontrant

* GARCILASSO DE LA VEGA *primera parte de los Commentarios reales*. c. 17.

† „ *Icarie* montagne de l'Attique habitée au„ trefois par des peuples qui étoient de la tribu „ Egeïde. Ils furent des prémiers qui ſacrifie„ rent

contrant un Bouc qui faisoit du dégât dans ses vignes, l'immola à son bienfacteur, autant par interêt que par reconnoissance. Des païsans témoins de ce sacrifice se mirent à danser autour de la victime en chantant les louanges du Dieu. Ce divertissement passager devint usage annuel, puis sacrifice public, ensuite cérémonie universelle, & enfin spectacle profane. Car comme tout étoit sacré dans l'antiquité payenne, les jeux & les amusemens se tournerent en fêtes, & les Temples à leur tour se métamorphoserent en Théatres. Mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à se polir transporterent dans leurs villes une fête née

„ rent un Bouc à Bacchus pour avoir ravagé „ les vignes, & ce fut chés eux qu'on inventa „ l'ancienne Comédie ou Tragédie. Spon. „ *Voyage d'Italie.* Cette montagne avoit une „ ville de son nom, qui fut le lieu de la nais„ sance de Thespis ancien Poëte Grec. Il vi„ voit vers l'an du monde 3530. Comme de „ son tems la Tragédie ne se jouoit que par „ une troupe de musiciens & de danseurs qui „ chantoient des hymnes à la louange de Bac„ chus, Thespis pour leur donner le tems de „ se reposer introduisit un Acteur, qui recitoit „ entre deux chants de ce Choeur un discours „ sur quelque sujet approchant de celui de la „ Tragédie, & ce discours fut appellé *Episode.*" Th. Corneille, *Dict. Geogr.*

née du loiſir de la campagne. Les Poëtes les plus diſtingués ſe firent gloire de compoſer des hymnes religieuſes en l'honneur de Bacchus, & d'y ajouter tout ce que la muſique & la danſe pouvoient y répandre d'agrémens. Ce leur fut une occaſion de diſputer le prix de la poëſie; & ce prix, au moins à la Campagne, étoit un Bouc ou un outre de vin, par alluſion au nom de l'hymne Bacchique, appellée depuis long-tems *Tragédie*, c'eſt-à-dire, chanſon du Bouc ou des vendanges. Ce ne fut en effet rien autre choſe durant un long eſpace d'années. On perfectionna de plus en plus le même genre; mais on ne le changea pas. Il fit entr'autres la réputation de plus de quinze ou ſeize Poëtes, preſque tous ſucceſſeurs les uns des autres. On voit aſſés que ni dans ces hymnes, ni dans les Chœurs qui les chantoient, on ne trouve aucune trace de la véritable Tragédie, à en pénétrer l'idée plûtôt que le nom.

On peut toutefois conjecturer avec fondement que ces Poëſies devinrent graves, touchantes & paſſionnées, telles à peu près que l'hymne des Perſans qui eſt rapportée par * Chardin, & qu'on trouve diſtribuée en ſept chants compoſés en l'hon-

* CHARDIN *premiere partie*.

l'honneur de Mahomet & d'Ali, avec des pensées & des sentimens qui ont quelque chose de l'esprit Tragique. Un * Sçavant à qui je dois bien des lumieres sur mon Ouvrage, porte la conjecture plus loin, & je lui ai souvent oui-dire qu'il croïoit que les prémiers Chœurs n'avoient d'autre fonds que la mort de Bacchus ou d'Oziris tué par Typhon, & qu'ils avoient commencé d'être en usage chés les Egyptiens, d'où ils étoient passés chés les Grecs. Mais enfin sans nous arrêter à ces détails, il est constant que de simples Chœurs sur Bacchus n'étoient pas plus des Tragédies, que les Poëmes séculaires des Romains.

Aussi les Poëtes se lasserent-ils à la fin de ces Eloges bacchiques, qui apparemment devenoient froids, comme les louanges réïterées sur le même sujet, & qui d'ailleurs tournoient plus au profit des Prêtres de Bacchus, qu'au plaisir des spectateurs. L'un de ces Poëtes, ce fut Thespis, eut la hardiesse d'y changer quelque chose, & le bonheur de réussir. Il s'avisa d'interrompre le Chœur par des récits, sous prétexte de le délasser. Cette nouveauté plut. Mais qu'étoit-ce que

ces

* *Le R. Pere* TOURNEMINE.

ces * récits? l'unique Acteur qu'il introduisoit jouoit-il seul une Tragédie? il est visible que non. Point de Tragédie sans dialogue; & point de dialogue sans deux interlocuteurs pour le moins. Je me figure que Thespis sur l'idée d'Homere, dont on récitoit les livres dans la Grece, crut que des traits d'histoire ou de fable, soit serieux, soit comiques, pourroient amuser les Grecs. Il barbouilloit même ses Acteurs de lie, dit † Horace, pour les rendre plus semblables à des Satyres; & il les promenoit dans des chariots, d'où ils disoient souvent des paroles piquantes aux passans. Voilà l'origine des Tragédies satyriques: mais il y avoit quelque chose de plus dans les Tragédies serieuses, dont il n'inventa pourtant que l'ébauche. Il y a lieu de croire que bien qu'un seul Acteur parût & récitât, il supposoit une action réelle, & qu'il venoit dans les intervalles du Choeur en rendre compte au spectateur, soit par voye de narration, soit en jouant le rôle d'un Héros, puis d'un autre, & ensuite d'un troisiéme. Je suppose par exemple que Thespis ou quelqu'autre de ses

* Arist. *Poët. c.* xi.
† Horat. *Art. Poët.* v. 277.

ſes ſucceſſeurs eût pris pour ſujet, comme Homere, la Colére d'Achille. Je m'imagine que ſon Acteur repréſentant le Prêtre d'Apollon, venoit dire que vainement il avoit taché de fléchir Agamemnon par des priéres & des préſens; que ce Roi infléxible s'étoit obſtiné à ne lui pas rendre ſa fille Chryſeïde; que ſur cela Chryſès imploroit le ſecours du Dieu pour ſe venger. Dans un ſecond monologue le même Acteur, ou un autre, ſi l'on veut, faiſoit entendre qu'Apollon avoit vengé Chryſès, en répandant ſur le camp des Grecs une peſte cruelle qui y cauſoit la déſolation. Selon les apparences, on continuoit de même juſqu'à la fin; & voilà ce qu'on peut imaginer de plus vrai-ſemblable, en ne ſuppoſant avec Ariſtote qu'un Acteur. * Mais après tout ces récits d'une action qu'on ne voyoit pas, n'étoient qu'une eſpece de Poëme Epique. En un mot il n'y a point encore là de vraye Tragédie.

Il peut au plus y en avoir un leger crayon.

* Les *Repües franches* ont quelque air de l'ancienne Tragédie ou Comédie. *Voyés les Oeuvres de* VILLON, *nouvellement rimprimées*, Paris 1723.

crayon. Car outre que le ſujet des récits de l'Acteur étoit une action ſuivie, l'acceſſoire l'emporta peu à peu ſur le principal. Theſpis, Phrynicus, Cherilus & tous ceux qui compoſérent dans le goût de Theſpis, oubliérent preſqu'entierement la deſtination du Chœur, & ne parlerent plus de Bacchus. De-là, dit Plutarque *, il arriva que la Tragédie fut détournée de ſon but, & paſſa des honneurs rendus à Bacchus à des fables & à des repréſentations paſſionnées. Les Prêtres s'en plaignirent, & leurs plaintes fondérent un proverbe. „ Cela eſt beau, „ diſoit-on. Mais on n'y voit rien de „ Bacchus." L'embarras eſt de ſçavoir comment Theſpis imagina le premier cette ombre de Tragédie, ſi les Chœurs ne

* „ Tout ainſi donc comme quand PHRYNICUS & ESCHYLUS détournerent prémierement la Tragédie (qui étoit à dire la „ chanſon du Bouc faite à l'honneur de Bacchus,) en des fables, & à émouvoir des affections paſſionnées, on commença à leur „ dire, *à quel propos cela, quand il eſt queſtion „ de Bacchus?* auſſi m'eſt-il venu ſouvent en „ penſée de dire à ceux qui attirent à un feſtin „ le Sophiſme qu'ils appellent le maître, *mes „ amis, à quel propos de Bacchus cela?*" PLUTARQUE trad. d'AMYOT au 1. L. des propos de table, queſt. 1.

ne lui ont pas donné lieu. La nature va ordinairement de l'un à l'autre dans les arts, ainsi que dans ses productions, & il arrive presque toujours que l'idée nouvelle qui survient a quelque rapport avec celle qui l'a fait naître. Il est surprenant que ni Aristote, ni ceux qui ont traité cette matiere, ne nous montrent pas avec précision les divers changemens que reçut la Tragédie depuis sa naissance, jusqu'à sa maturité en Grece. Il ne l'est pas moins qu'ils ne nous disent point nettement, excepté * Philostrate & Quintilien, une chose qu'il faut toutefois nécessairement conclure de leurs écrits, à sçavoir, qu'Eschyle fut le véritable inventeur de la Tragédie proprement dite. Tous en effet s'accordent à dire, qu'il joignit un second Acteur à celui de Thespis. Voilà des interlocuteurs, voilà le Dialogue, & par conséquent un germe de la Tragédie. Avant lui rien de tout cela. C'est donc Eschyle † qui en est le Pere. Sophocle & Euripide coururent

Eschyle Pere de la Tragédie.

* PHILOSTR. *in vita Apollonij Tyan.* QUINTIL. *instit. orat. l.* X.

† „ ESCHYLE fut le premier qui mit deux „ Acteurs sur la Scene; car il n'y en avoit qu'un „ avant lui." ARIST. *Poët. c.* 4. „ Comme „ au-

rurent après lui la même carriére; & en moins d'un siecle la Tragédie Grecque, qui avoit pris forme tout d'un coup entre les mains d'Eschyle, arriva au point où les Grecs nous l'ont laissée. Car quoique les Poëtes dont je viens de parler eussent des rivaux d'un très-grand mérite, qui même l'emporterent souvent sur eux dans les jeux publics, les suffrages des contemporains & de la posterité se sont néanmoins réünis en leur faveur. On les reconnoît pour les maîtres de la Scene ancienne; & c'est uniquement sur le peu de piéces qui nous reste d'eux que nous pouvons juger du Théatre des Grecs.

Vraye source de la Tragédie.

IV. C'est dans ce point de maturité que je vais désormais considérer l'art de la

„ anciennement dans la Tragédie il n'y avoit „ qu'un Chœur qui jouoit tout seul, que „ THESPIS vint ensuite, & inventa un per„ sonnage pour faire reposer ce Chœur; qu'E„ SCHYLE ajouta un second personnage à ce „ premier; que SOPHOCLE en donna un troi„ siéme, & qu'ils acheverent ainsi de donner „ la forme à la Tragédie, il en est arrivé de „ même à la Philosophie. Il n'y eut d'abord „ que la Physique, SOCRATE inventa la Mo„ rale, & PLATON y ajouta la Dialectique, „ & perfectionna la Philosophie par ce moyen. „ DIOGEN. LAER.

la Tragédie, pour en rechercher la vraye source dans l'esprit humain. C'est sans contredit Homere *, je veux dire le Poëme Epique. Car quand même † Platon & Aristote ne le diroient pas en termes équivalens, la raison seule nous le feroit aisément appercevoir en considérant le rapport de ces deux genres de Poësie, & la maniere dont la nature agit sur les esprits dans l'invention des arts. En effet le passage de l'Epopée à la Tragédie est plus naturel, que celui des Chœurs simples de Bacchus à l'invention de Thespis, si cependant cela même n'est pas dû à Homere.

‡ Ælien fait mention d'un Peintre qui s'avisa

* ,, HOMERE a été le premier qui ait donné comme un craïon de la Comédie, en ,, changeant en plaisanteries les railleries piquantes des prémiers Poëtes. En effet son Margitès a le même rapport avec la Comédie, ,, que son Iliade & son Odyssée ont avec la ,, Tragédie." ARIST. *Poët. ch. 4. trad. de M.* DACIER.

† PLATON s'exprime plus nettement qu'ARISTOTE. Car il dit au livre 8. de la Repub. *il est tems d'examiner la Tragédie, & Homere qui lui a donné lieu.*

‡ ,, Ptolomée Philopator ayant bâti un Temple en l'honneur d'Homere, l'y plaça sur un ,, Thrône environné des villes qui se disputoient

s'avisa de représenter ce Prince des Poëtes, de même à peu près qu'Horace nous peint le Génie de Pindare. De la bouche d'Homere sortoit une source féconde qui se partageoit en différens ruisseaux, où l'on voyoit puiser avec empressement une troupe de Poëtes, comme si c'eût été pour eux la Fontaine de Castalie. Ce n'est point ici une flatterie pittoresque en faveur d'Homere. C'est une justice que lui rendoit Eschyle lui-même, qui avoit coutume de dire que ses pieces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & l'Odyssée.

Pour développer avec netteté la suite des raisonnemens d'Eschyle & de ses contemporains dans l'art Tragique, voyons comment * Homere a dû raisonner par rapport au genre Epique. Le voici.

V. Rien

„ toient l'honneur de lui avoir donné la naissan-
„ ce. Le Peintre Galaton peignit ce Poëte
„ avec une source qui jaillissoit de sa bouche,
„ & où les autres Poëtes alloient puiser." ÆLIEN. *var. hist. l.* 13. *c.* 22.

* Dans le raisonnement que je fais faire ici à HOMERE, je ne prétends pas que seul & tout d'un coup il ait inventé l'art Epique. J'entends par HOMERE, l'esprit humain aidé des découvertes précédentes: je sçai qu'HOMERE n'a été ni le premier Poëte, ni peut-être le premier Poëte Epique; & je me rends volontiers à la judi-

V. Rien ne fait plus de plaisir aux hommes, naturellement imitateurs, qu'une belle imitation de la nature. L'art de peindre est trop borné pour produire une satisfaction égale à celle de la Poësie. Seule Art d'Homere.

judicieuse réflexion du Pere SANADON, *Note 28. sur l'Epitre VII. d'*HORACE, *p.* 483. *édit. de Paris en* 1728.

On est persuadé que les Grecs attrapperent tout d'un coup la perfection de la Poësie, & que leurs premiers essais furent des chefs d'œuvres. Au moins c'est le sentiment de M. DACIER. J'ose cependant dire que rien n'est moins assuré que cette idée. Si cela étoit, ce seroit un des grands prodiges qu'on puisse imaginer. Tel est le génie de l'homme qu'il tâtonne long-tems avant que de bien rencontrer, & qu'il ne parvient à avoir les véritables idées du bon & du beau, qu'après avoir passé successivement par bien des erreurs. Avant HOMERE la Grece avoit porté un ORPHE'E, un MUSE'E, un LINUS, & plusieurs autres Poëtes célébres dont les Auteurs font mention, sans parler de ceux dont le nom s'est perdu avec les Ouvrages. HOMERE même n'étoit pas le premier qui eût entrepris de chanter la guerre de Troye, & employé la Mythologie dans ses Poëmes. Mais c'est le plus ancien des Poëtes Grecs qui ont survêcu aux injures des tems; & il n'est le plus ancien que parce qu'il avoit apparemment mieux réussi que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il a écrit dans un siecle où sa langue avoit atteint sa plus grande pureté.

On verra dans la suite que c'est là ma pensée.

le elle ſaiſit ce qu'il y a de plus délicat dans les ſentimens, & de plus vif dans les penſées. Elle ſeule entre juſques dans les entrailles, & va frapper ſûrement les reſſorts les plus cachés du cœur. Elle unit les charmes de la peinture & de la muſique; mais elle en a d'ineffables qu'elle n'emprunte point d'ailleurs, & qui ne ſont connus que d'elle. La vérité nuë ne ſe fait gueres goûter. C'eſt à la Poëſie d'inſtruire les hommes en les divertiſſant. L'hiſtoire eſt agréable & utile. Mais la Poëſie en fixant l'hiſtoire lui donne un point de vûë plus attraïant, c'eſt-à-dire qu'en retranchant ce que l'hiſtoire peut avoir d'irrégulier, & en y ajoutant des traits plus hardis, elle la rend capable de produire encore de plus grands effets pour l'inſtruction & pour le plaiſir. Si donc j'ai deſſein d'amuſer ma nation par un Poëme, je dois en chercher le fondement dans l'hiſtoire du païs, & l'orner de toutes les richeſſes de la poëſie. La colere d'Achille ſi funeſte aux Grecs, eſt un morceau très-propre à l'inſtruire & à lui plaire. Car pour atteindre à ce but, il faut un interêt; & rien ne nous intereſſe plus que ce qui nous touche. De plus il me faut borner à une ſeule action, dont le commencement,

ment, le progrés, & la fin ayent une étenduë non-pas énorme, elle dégouteroit; mais assés considérable pour satisfaire la curiosité des lecteurs. C'est un tableau que je dois tracer. Je dois donc regler l'ordonnance & les proportions, soit du tout, soit des parties, sur la portée des yeux; & pour ne les pas fatiguer, lui donner ces rapports fins & justes que la nature met avec tant de soin dans toutes ses productions. Le Poëte est le Peintre de la nature. Or je trouve dans le courroux d'Achille un sujet grand, un sujet simple, un sujet interessant, & dont le but, si le Poëme est bien ordonné, est de faire voir aux lecteurs, en les réjouissant, que la division entre les Chefs est toujours nuisible à l'Etat. Ce ne sera pas la seule leçon qu'on y trouvera pour les mœurs. Comme il faut toujours attacher ceux qui lisent, par les choses qui ont le plus de liaison avec leurs idées, je semerai tout l'ouvrage de traits de Morale, de Philosophie, & de Vertu, qui sont les idées les plus reçûës parmi les hommes, même vicieux.

Mais pour tracer le dessein de tout l'Ouvrage, j'observerai d'abord que l'action soit vrai-semblable dans la conduite,

comme elle est vraye pour le fonds. La vrai-semblance de la fable qui séduit, jointe à la réalité de l'histoire qui persuade, fait une double impression; & les mensonges ingénieux ont alors tout le poids de la vérité avec tous les agrémens de l'erreur, pour tromper les hommes à leur profit. A cette vrai-semblance, qui doit regner par tout, je joindrai l'unité qui en fait partie. Car si je mêlois ensemble plusieurs actions indépendantes, ce ne seroit plus un tableau: ce seroient plusieurs peintures qui ne feroient pas un beau tout. Ainsi je m'en tiendrai à une action unique & dominante, de sorte que celles qui s'y joindront par nécessité y paroîtront tellement liées qu'on ne pourra les en séparer sans défigurer l'ouvrage, comme on ne peut rien ôter du corps humain sans en gâter l'œconomie & les proportions. Par-là mon action principale sera une, entiere, & parfaite. Sa durée dépendra non-seulement du nombre de ses évenemens, conformément à la vrai-semblance, mais encore de la portée des lecteurs, qui doivent être en situation de voir d'un coup d'œil & sans fatigue les bornes & le fonds de l'action. Telle est la regle du tems que prescrit la raison au Poëte, bien différent en ceci

de

de l'Hiſtorien ou de l'Annaliſte, dont le devoir eſt de parcourir tout l'eſpace des années que ſa matiere lui fournit; tandis que le Poëte maître de la ſienne & de ſon étenduë, eſt obligé de meſurer l'une par rapport à l'autre, & de ſe renfermer dans des limites qui ne ſoient ni trop étroites, ni trop reculées. C'eſt au goût ſeul à en décider. L'Hiſtoire eſt un païs immenſe, & l'Epopée un païſage. L'Hiſtorien fait voyager ſes lecteurs; le Poëte les proméne.

Je ne peindrai donc pas mon héros dans toute ſon étenduë, pour en décrire ſimplement les exploits. Ce ſeroit être hiſtorien ou verſificateur. Je me bornerai à ſon courroux contre Agamemnon à l'occaſion de Briſeïde enlevée. Je me garderai même de reprendre cet événement de trop haut. Mais je commencerai, pour ainſi dire, au pied du mur, & j'expoſerai tout d'un coup la diſpute de ces deux Princes dans le camp, ſans m'arrêter à décrire la guerre de Troye, qui trouvera ſa place dans la ſuite pour paroître avec plus d'éclat. Cette querelle ſera la prémiere partie du Poëme, & l'ouverture des évenemens qui doivent ſuivre. La ſeconde conſiſtera dans les combats des Grecs & des Troyens en l'abſence

 d'Achil-

d'Achille irrité. Ce sera l'intrigue. Jupiter dans sa balance pésera les sorts des deux nations. Il entretiendra ou rompra l'équilibre suivant les décrets du Destin, & le manége des Dieux, ou propices ou contraires. Les Grecs quelquefois vainqueurs, mais plus souvent vaincus, sentiront enfin le besoin extrême qu'ils auront d'Achille. Il sera inexorable, & leur refusera son secours jusqu'à ce que son ami Patrocle, tué par Hector, l'anime à la vengeance, & lui fasse donner au ressentiment ce qu'il ne vouloit pas accorder à l'équité. Il se déterminera à combattre contre Hector, & il le tuera. Voilà le dénoument & la fin de l'action.

Je dis que dans l'intrigue & le fonds de mon Poëme j'employerai des peuples, des chefs, & des Dieux opposés. C'est qu'on remuë les hommes par l'image des passions, & qu'on les réveille par des objets merveilleux. Le cœur humain qui n'a d'autre guide que l'amour propre, aime à se trouver en tout, & par conséquent à voir agir dans autrui la douleur, la joye, la crainte, la haine ou l'amour dont il se sent agité lui-même. Naturellement vain, inquiet, curieux de l'avenir, & amateur de l'extraordinaire, il

cher-

cherche à se repaître d'idées conformes à ses désirs. Il lui faut donc des prodiges feints & des passions feintes, mais qui ayent l'air de la vérité. Ce qui lui paroît incroyable ou monstrueux le choque. Je satisferai ces deux goûts en animant toute la nature, en donnant du mouvement & de la vie aux choses même inanimées, & en passionnant les hommes & les Dieux. Mes Divinités, mes Rois, & leurs peuples agiront & parleront suivant les idées reçûës. Car il n'est pas question d'examiner si le systême de la fable & de la morale est bon ou mauvais en soi. Il est reçû, cela suffit, & si l'on veut être goûté, on doit peindre les objets tels que la nature & l'éducation nous les offrent. Grand Principe qui doit me justifier aux yeux de la posterité la plus reculée, si elle daigne se rappeller que les mœurs du siecle où j'écris auront été bien differentes des siennes. Quant aux caracteres, je les diversifierai selon mes Acteurs; mais je sçaurai les marquer si bien dans chacun, & les soutenir jusqu'au bout avec tant de force, malgré les diverses situations, qu'on ne m'accusera pas d'avoir manqué la nature, ou de m'en être écarté.

C'est sur ce plan sans doute qu'Ho-

mere conçût & forma cette Iliade, qui fait l'entretien de tous les siécles; ou si la méchanique de l'art qu'il inventa ne lui vint pas tout à coup à l'esprit, telle à peu près que je l'ai exposée, elle y entra du moins successivement & en détail à mesure qu'il méditoit ce grand ouvrage, d'où l'on a ensuite puisé toutes les régles de l'art Epique. Ce n'en est là que le méchanisme, ainsi que je l'ai dit. Car je ne parle point des réflexions ou développées, ou presque imperceptibles qu'Homere a dû faire sur la maniere d'executer son plan, quand il a été question de le mettre en œuvre, sur la rapidité, par exemple, la continuité & l'ordre de sa narration; sur la différence & le mêlange heureux des récits avec les discours; sur le feu que ceux-ci répandent dans un Poëme, & le charme qui se trouve dans les liaisons insensibles de ceux-là; sur la pompe ou la naïveté des descriptions; sur le plaisir attachant des images, tantôt nobles & magnifiques, tantôt riantes & légeres, quelquefois sombres & terribles; sur le passage du grave au doux, du sublime au délicat, du tendre à l'héroïque, du gracieux à je ne sçai quoi de fort, d'austere & de fier; sur la richesse, la varieté, & la proprieté des

des comparaiſons; ſur l'application ſenſée des beaux traits de morale & des ſentences placées à propos; enfin ſur l'harmonie des vers, l'enchantement des tours, & le génie de l'expreſſion convenable à la dignité du Poëme, & ſuſceptible de toutes ſortes de formes ſans ſe dégrader.

Il ne s'agit point ici de critiquer ou de juſtifier Homere contre les critiques, & il me ſuffit d'avoir tracé rapidement ſes principales démarches, pour en faire la comparaiſon avec celles des Poëtes Tragiques, & pour développer la penſée d'Ariſtote, qui fait entendre que la Tragédie doit ſa naiſſance à l'Iliade & à l'Odyſſée, comme la Comédie doit la ſienne au * Margitès. Car de penſer que les Anciens aïent travaillé à l'avanture & réuſſi par hazard, c'eſt ſe perſuader qu'un tableau dont on admire le deſſein, l'ordonnance, & le coloris s'eſt fait à l'aveugle & ſans réflexion. Le ſeul doute raiſonnable eſt de ſe demander ſi Homere lui-même n'a point eu de modéles, puiſqu'il eſt auſſi ridicule de croire avec ſes adorateurs, qu'il eſt inventeur de

* Poëme d'HOMERE, où il peignoit Margitès comme un homme qui ne ſçavoit rien faire, & n'étoit bon à rien.

bien que ſon ouvrage devoit avoir la même différence avec celui d'Homere, qu'un ſpectacle avec une ſimple lecture; l'Iliade ne pouvoit produire ſon effet qu'à diverſes repriſes. On interrompt & on réprend une lecture à ſon gré. Il n'en eſt pas ainſi d'un ſpectacle. Le bon ſens veut qu'on le voïe de ſuite, & qu'il ait ſon effet dans un tems aſſés court. Les repréſentations Chinoiſes dont j'ai parlé, & celles du *Paſtor fido* faites en pluſieurs jours, ne prouvent rien autre choſe que l'abus du bon ſens, qui s'endort quelquefois chés les plus ſages nations. La fureur commune d'une fête continuée peut ſeule juſtifier une pareille folie. Eſchyle donc devoit ſenſément ſe borner à un ouvrage plus court, & par conſéquent plus animé. Car un ſentiment qui ne fait que paſſer doit être plus vif pour plaire, qu'une continuité de ſentimens dont le terme eſt plus éloigné. Auſſi les paſſions principales que touche Homere ſont-elles conformes à la durée de ſon Poëme & à la nature de l'homme conſideré comme lecteur. C'eſt la joïe, la curioſité, & l'admiration, paſſions douces qui peuvent attacher long-tems le cœur ſans le fatiguer, au lieu que la terreur, l'indignation, la

haine,

haine, la compaſſion & quantité d'autres dont la vivacité peut épuiſer l'ame, ne ſont traitées dans l'Iliade qu'en paſſant, & toujours avec ſubordination aux paſſions moderées qu'on y voit regner. Mais dans un ſpectacle qui doit peu durer, les paſſions vives peuvent jouer leur jeu, & de ſubalternes qu'elles ſont dans le Poëme Epique, devenir dominantes dans la Tragédie ſans laſſer le ſpectateur, que des mouvemens trop lents ne feroient qu'endormir. Ce raiſonnement au reſte eſt fondé ſur la nature des paſſions même. Un homme ne peut ſoutenir longtems une violente agitation. La colere a ſes emportemens, la vengeance a ſes fureurs; mais leurs derniers éclats ſont de peu de durée. Si ces mouvemens réſident pluſieurs années dans un cœur, ce n'eſt que comme un feu aſſoupi ſous la cendre. Leur flamme cauſe un incendie trop grand pour être durable. Déſir, effroi, pitié, amour, haine même, tout cela porté aux derniers excès s'épuiſe bientôt. La violence d'une tempête eſt un préſage de ſa fin. Les paſſions vives & courtes ſont donc les vrais mobiles propres à animer le Théatre. Car ſi ce que je viens de dire eſt vrai dans la nature, le ſpectacle qui en eſt une imitation,

tion doit s'y conformer, d'autant-plus que les paſſions, fuſſent-elles feintes, ſe communiquent d'homme à homme d'une maniere plus ſoudaine que la flamme d'une maiſon embraſée ne s'attache aux édifices voiſins. Ne ſentons-nous pas nos entrailles s'émouvoir à la vûë d'un malheureux, qui avec des cris pitoïables nous expoſe une extrême miſere? la crainte ne pénétre-t'elle pas juſques dans la moëlle des os quand on voit une ville livrée à l'ennemi, des viſages pâles, des femmes tremblantes, des ſoldats furieux, & tout l'appareil d'une prochaine déſolation? que ſeroit-ce ſi l'on voïoit les traits de la rage & du déſeſpoir, que la nature grave elle-même ſur le front d'un homme ou d'un peuple deſtiné à perir ſans reſſource? & quels effets ne produit point une terreur même panique? une paſſion bien imitée trouve auſſi aiſément entrée dans le cœur humain, parce qu'elle va trouver les mêmes reſſorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui a ſans doute frappé Eſchyle: c'eſt que les paſſions feintes nous procurent un plaiſir pur, au lieu que les paſſions véritables ne nous donnent qu'une ſatisfaction légere & noïée dans une grande amertume. C'eſt une lutte de la

joïe

joïe & de la douleur. Mais la douleur l'emporte toujours. La nature pour dédommager l'homme de ce qu'il souffre, & pour le soulager de son poids, lui fournit des sentimens conformes à sa situation. Mais ces sentimens, quoique mêlés de douceur, ne guerissent pas la plaïe du cœur ulceré. Ils ne font même que l'aigrir; & cependant on les aime comme un remede au mal qu'on ressent. De-là vient que rien n'est moins naturel que de prétendre tirer de la tristesse une personne affligée, en l'exhortant simplement à ne se point affliger. Son chagrin lui plaît. C'est la ressource que l'Autheur de la nature lui a ménagée dans l'adversité: & si vous n'en ôtés la cause, vous avés tort de vouloir lui en ôter l'effet le plus doux, à sçavoir le plaisir secret qu'elle trouve dans son affliction. Mais s'il est vrai que les passions, même les plus affreuses, aïent un sentiment mêlé d'amertume & de douceur, il n'est pas moins constant que ces passions naïvement imitées ne portent dans l'ame que de la douceur sans amertume. Un monstre horrible nous feroit sécher de fraïeur. Un miserable que nous ne pourrions soulager nous déchireroit les entrailles. Mais ce monstre &

ce

ce malheureux en peinture, l'un fût-il plus effraïant que l'Hydre de Lerne, & l'autre plus à plaindre que Belisaire, ne sçauroient manquer de faire un plaisir très-grand au spectateur, s'ils sont tracés par une main habile; & voilà pourquoi Boileau a si bien dit après Aristote,

* Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Lucrece avoit dit de même en Poëte Philosophe, † „ qu'il n'est rien de plus „ agréable que de considérer du port „ une mer agitée, & des vaisseaux lut- „ tans

* DESPREAUX *Art. Poët. chant.* 3.

† *Suave mari magno turbantibus aquora ventis*
*A terrâ magnum alterius spectare laborem,*
*Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,*
*Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*

LUCRET. l. 2. v. 1. & ali'

„ tans contre une violente tempête; non „ qu'on prenne plaisir à voir autrui „ dans la peine; mais parce qu'en effet „ il nous est doux de voir des maux „ qui nous sont étrangers." Ce n'est pas la vûë de l'ennemi qui plaît, c'est celle de l'ennemi éloigné, celle d'un ennemi qui nous nuiroit si nous étions *dans la situation* de ceux que nous voïons, dans laquelle heureusement nous ne nous trouvons pas. Or si des maux réels dans des personnes qui ne nous interessent que par l'interêt commun de l'humanité nous touchent si agréablement par un retour de complaisance sur nous-mêmes, que sera-ce d'une peinture animée, qui en nous représentant des maux feints ménagera notre sensibilité naturelle pour ne nous donner qu'un plaisir sans mêlange?

VII. Mais si toutes les passions bien représentées produisent ce plaisir délicat, il n'en est aucune qui le cause avec plus de vivacité que la terreur & la compassion. Ce sont là proprement les deux pivots de l'ame. Comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre, & nous souhaitons moins vivement d'être heureux, que nous

Passions propres de la Tragédie.

nous n'apprehendons d'être miſerables. D'où il arrive que la crainte nous eſt plus naturelle, & nous donne des ſecouſſes plus fréquentes que toute autre paſſion, par le ſentiment intime & experimental qui nous avertit toujours que les maux aſſiégent de toutes parts la vie humaine. La pitié qui n'eſt qu'un ſecret repli ſur nous à la vûë des maux d'autrui, dont nous pouvons être également les victimes, a une liaiſon ſi étroite avec la crainte, que ces deux paſſions ſont inſéparables dans les hommes, que le beſoin mutuel oblige de vivre dans la societé civile. C'eſt ce qui fait dire à Virgile, en parlant du bonheur ineſtimable d'un heureux loiſir que goûte un Philoſophe ſolitaire, * „ il n'eſt „ point dans la néceſſité de compatir à „ la miſere du vertueux indigent, ou „ de porter envie au riche coupable."

La crainte & la pitié ſont les paſſions les plus dangereuſes, comme elles ſont les plus communes. Car ſi l'une, & par conſéquent l'autre, à cauſe de leur liaiſon, glace éternellement les hommes, il

* *Neque ille*
*Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.*
Georg. l. 2. v. 498.

il n'y a plus lieu à la fermeté d'ame nécessaire pour supporter les malheurs inévitables de la vie, & pour survivre à leur impression trop souvent réïterée. C'est pour cela que la Philosophie a emploïé tant d'art à *purger* l'une & l'autre, pour user du terme d'Aristote, à dessein de conserver ce qu'elles ont d'utile, en écartant ce qu'elles peuvent avoir de pernicieux. Mais il faut convenir qu'en ceci la Poësie l'emporte infiniment sur la Philosophie dont les raisonnemens trop crûs sont un préservatif trop foible, ou un remede peu sûr contre les mauvais effets de ces passions ; au lieu que les images poëtiques ont quelque chose de plus flatteur & de plus insinuant pour faire goûter la raison.

Ce qu'il y a de particulier & de surprenant en cette matiere, c'est que la Poësie corrige la crainte par la crainte, & la pitié par la pitié ; chose d'autant plus agréable, que le cœur humain aime ses sentimens & ses foiblesses. Il s'imagine donc qu'on veut les flatter, & il se trouve insensiblement gueri par le plaisir même qu'il a pris à se séduire. Heureuse erreur, dont l'effet est d'autant plus certain, que le remede naît du mal même qu'on cherit. A la vérité la vie hu-

humaine eſt un grand Théatre, où l'on eſt ſpectateur de bien des malheurs de toute eſpece. L'on y voit paroître tous les jours, (outre l'indigence, la douleur, & la mort,) les déſirs fougueux, & les eſpérances trompées, les craintes déſeſperantes, & les ſoucis dévorans. Mais tout ce ſpectacle n'inſpire qu'une terreur & qu'une pitié plus capables d'abbatre le cœur que de l'affermir. On a beau dire; la vûë des miſerables ne nous conſole point de l'être; ſans compter que l'homme ſe porte avec ſoin à éviter, autant qu'il le peut, une ſi triſte vûë, pour jouir plus tranquillement des douceurs de la vie, ou qu'il ſe rend dur & inſenſible ſur les miſeres de ſes pareils, oubliant qu'il eſt homme comme eux, & qu'il païera cherement de courtes joïes par de longues douleurs.

Comment donc précautionner l'homme contre des maux inévitables? comment le rendre ſenſible autant qu'il doit l'être? comment le fortifier contre l'abbatement où le jettent la crainte & la pitié? on le peut faire en le réjoüiſſant par le ſpectacle même de ſes maux, en y attachant ſes regards malgré lui par un attrait de plaiſir dont il ne puiſſe ſe défendre, & en inſinuant dans ſon cœur ce

que

que cette crainte & cette pitié ont d'agréable & de doux, non-seulement pour le rendre humain, mais encore pour lui apprendre à moderer ces passions quand des maux réels viendront les exciter. Car lorsqu'on s'apprivoise avec l'idée des maux, on se fortifie soi-même contr'eux, & on se porte plus vivement à les soulager en autrui par l'espoir du retour. Par ce moïen la Poësie procure deux avantages considérables à l'humanité; l'un d'adoucir les mœurs des hommes, comme l'ont fait Orphée, Linus, & Homére; l'autre, de rendre leur sensibilité raisonnable, & de la renfermer dans de justes bornes, comme l'ont pratiqué les Poëtes Tragiques de la Grèce *.

L'on

* *J'ai traité encore cette matiere dans un Poëme Latin de xii. chants sur les passions.* „ ARISTOTE, (dit M. DACIER, remarque sur le chap. VI. de la Poët.) n'est pas le seul qui ait „ eû cette idée de la Tragédie. L'Empereur „ Marc-Aurele, tout Stoïcien qu'il étoit, en a „ jugé comme lui dans l'art. 6. de l'onziéme „ livre de ses Réflexions. Ses paroles sont con- „ sidérables. Les *Tragédies, dit-il, ont été pré-* „ *mierement introduites pour faire souvenir les* „ *hommes des accidens qui arrivent dans la vie;* „ *pour les avertir qu'ils doivent nécessairement* „ *arriver, & pour leur apprendre que les mêmes* „ *choses qui les divertissent sur la Scene ne doi-* „ *vent pas leur paroître insupportables sur le*

L'on me dira peut-être qu'il n'est pas croïable que toutes ces réflexions aïent passé par l'esprit d'Homere & d'Eschyle, quand ils se sont mis à composer, l'un son Iliade, & l'autre ses Tragédies; que ces idées paroissent postiches & venuës après coup; qu'Aristote, charmé d'avoir démêlé dans leurs ouvrages de quoi fonder le but & l'art de l'Epopée & de la Tragédie, a mis sur le compte de ces Autheurs des choses ausquelles, selon les apparences, ils n'ont pas songé; qu'enfin je m'efforce vainement moi-même de leur prêter des vûës qu'ils n'avoient pas. Mais croira-t'on que ces grands hommes aïent travaillé sans dessein? je l'ai déja dit d'Homere, & je dois le dire des Poëtes Tragiques ses imitateurs. S'il est vrai qu'en effet l'art de la Tragédie résulte de leurs ouvrages, leur refusera-t'on le mérite de l'y avoir mis, & voudra-t'on leur ravir l'honneur d'avoir pû penser ce que nous n'avons pensé qu'après eux & par eux?

Mais je veux qu'ils n'aïent pas eû dans

„ *grand Théatre du monde. Car tu vois bien que*
„ *telle doit être la Catastrophe de toutes les piéces,*
„ *& que tous ceux qui crient tant sur le Théa-*
„ *tre, O Cytheron, ne se délivrent pas de leurs*
„ *maux.*"

dans l'esprit ces réflexions aussi analysées qu'elles l'ont été depuis. On ne peut au moins nier raisonnablement, qu'ils n'en aïent eû le fonds & la substance, qu'ils ont développée peu à peu à mesure qu'ils voioïent le succès bon ou mauvais de leurs spectacles. Car alors, non contens d'étudier la nature dans leur propre cœur, ils jugeoient de ce qui devoit plaire par ce qui plaisoit en effet, & se conformoient au goût des peuples pour suivre de plus près la nature; comme un sculpteur habile & éclairé étudie l'antique qui a plû, pour approcher de plus près du vrai beau qui doit plaire.

Je vais encore plus loin, & je suppose qu'Eschyle n'a pas connu tout d'un coup que le but de la Tragédie étoit de corriger la crainte & la pitié par leurs propres effets; du moins on doit convenir que puisqu'il a taché de les exciter dans ses piéces; il a eû en vûë de réjouir ses spectateurs par l'imitation de la crainte & de la pitié, & que par conséquent il a senti le prix de ces passions mises en œuvre. S'il n'a voulu instruire, il a prétendu plaire. Et pouvoit-il imaginer deux moïens plus efficaces pour y réussir? ces passions seules, à les examiner de près, mettent en jeu tous les autres

 mou-

mouvemens de l'ame. Elles en sont le nœud invisible & le ressort tout puissant. Il se fait un commerce si étroit entr'elles, & les autres passions, que celles-ci les reveillent, & en sont reveillées à leur tour. On désire, on espere, on aime, on hait par crainte; & la crainte naît aussi du désir, de l'espoir, de la haine, & de l'amour. La crainte en un mot, & la pitié qui l'accompagne presque toujours, sont les premiers fruits de l'amour de nous-mêmes, parce qu'elles ont pour objet direct le mal present que nous voulons fuir sur toutes choses. Mais ce qui les rend encore plus agréables dans le spectacle, c'est que leur talent particulier est d'y remplir l'ame de cette tristesse majestueuse que ne produisent ni l'amour, ni la haine, ni l'admiration; & dont le sentiment est plus exquis que tous ceux qui naissent des autres passions inspirées par une représentation naïve. Les larmes qu'on verse sur le sort d'Andromaque ou d'Iphigenie par le moien de la crainte & de la pitié, sont plus douces que le sentiment d'indignation & d'étonnement, tout noble qu'il est, que nous laisse Cleopatre expirante dans Rodogune.

Enfin Eschyle a conçû visiblement

que la Tragédie devoit se nourrir de passions, ainsi que le Poëme Epique, quoique d'une façon différente, c'est-à-dire, avec un air plus vif & plus animé, à proportion de la différence qui doit se trouver entre la durée de l'un & celle de l'autre, entre un livre & un spectacle. Il s'est représenté l'Epopée comme une Reine Auguste assise sur son Thrône, & dont le front chargé de nuages laisse entrevoir de vastes projets, & d'étranges révolutions; au lieu qu'il s'est figuré la Tragédie éplorée & le poignard en main, telle qu'on la représente, accompagnée de la terreur & de la compassion, précédée par le désespoir, & bien-tôt suivie de la tristesse & du deuil.

Action Tragique & ses qualités.

VIII. Mais pour exciter ces mouvemens, il faut des interêts, des changemens de fortune, des reconnoissances, des intrigues; & tout cela suppose une ou plusieurs actions. Or Homere, guidé par la raison, n'en a choisi qu'une seule qu'il a conduite jusqu'à vingt-quatre chants fort étendus. La raison veut donc beaucoup plus encore, qu'on n'en traite qu'une dans un spectacle de peu d'heures. L'Iliade & le bon sens ont dû par le même motif déterminer Eschyle à choisir pour le sujet d'une Tragédie

une action grande, illustre & interessante; une action entiere, parfaite, & dont les parties fissent un tout; une action simple sans mêlange d'actions indépendantes; une action qui ne fût qu'une vérité enveloppée dans un cercle d'évenemens unis les uns aux autres, & tendans de concert à la dévoiler à l'esprit, à mesure qu'ils se montrent aux yeux. Il est aisé de voir en effet que la Tragédie n'est que le Poëme Epique en raccourci. Car l'action, l'enchaînement des faits, la fable, (comme l'appelle Aristote,) a chés Homere cette unité, cette simplicité, cette noblesse, cet interêt, ce tout ensemble, cette continuité, cette integrité, cette perfection, enfin toutes les qualités que les Grecs ont pris soin de faire entrer dans leurs Spectacles.

Durée de l'Action Tragique.

IX. Ils ont compris encore après Homere, que ce n'étoit là, pour m'exprimer ainsi, que le cadavre d'une Tragédie. L'ordre & la proportion des parties leur ont parû le point le plus essentiel de l'Iliade, & conséquemment de la Tragédie. En effet puisque le Poëme Epique fait un corps accompli avec ses justes dimensions, & que par-là il est conforme à la nature, il a fallu faire

cou

couler cet ordre & cet heureux arrangement dans le ſpectacle Tragique pour le rendre agréable. Il a fallu pour cela déterminer ſa véritable durée, mais d'une maniere plus préciſe que n'a fait Homere dans ſon Iliade, & dans ſon Odyſſée. Car un Poëme qu'on doit lire peut prolonger ou accourcir la durée de ſon action un peu plus ou un peu moins ſans autre regle, ſinon que l'étenduë n'en ſoit pas, ou trop conſidérable, ou trop petite. Un Poëme Epique eſt un Edifice dont on doit voir les dimenſions d'un coup d'œil, après l'avoir examiné par parties & en détail. Que l'Edifice ſoit plus ou moins grand, pourvû qu'il ſoit bien proportionné, & qu'il ne paſſe pas la portée de l'œil, il n'importe. Voilà la regle de la nature, telle qu'Homere l'a ſaiſie, ainſi que je l'ai déja inſinué, & je ne penſe pas qu'on puiſſe raiſonnablement en alléguer d'autres. Mais il n'en eſt pas de même d'une action miſe en ſpectacle. C'eſt une autre ſorte d'édifice, qui non ſeulement doit avoir une étenduë beaucoup moindre que le premier, mais encore qui ne peut ſouffrir qu'une meſure déterminée, pour ne pas rebuter le ſpectateur, obligé de le parcourir ſans repos & ſans interruption. Il

eſt donc naturel que la meſure de l'action ne paſſe pas de beaucoup celle de la repréſentation. Telle eſt la regle du bon ſens que la réflexion fit naître à Eſchyle, & plus nettement à ſes ſucceſſeurs, en conſidérant qu'une action repréſentée doit eſſentiellement reſſembler à l'action réelle dont elle eſt l'image. Car ſans cela il n'y a plus d'imitation, plus d'erreur, plus de vrai-ſemblance, & par conſéquent plus d'enchantement.

Toutefois comme cette reſſemblance ne ſçauroit être toujours ſi parfaite, qu'elle n'admette quelque différence en faveur des beautés de l'art; l'art même, pour ménager ces beautés, peut faire illuſion au ſpectateur, & lui montrer avec ſuccès une action dont la durée exige huit ou dix heures, quoi que le ſpectacle n'en emploïe que deux ou trois. C'eſt que l'impatience du ſpectateur, qui aime à voir la ſuite d'une action intereſſante, lui aide à ſe tromper lui-même, & à ſuppoſer que le temps néceſſaire s'eſt écoulé, ou que ce qui exigeoit un tems conſidérable s'eſt pû faire en moins de tems. Il ne va pas ſe chicaner lui-même, & il ſe prête ſi naturellement à ſon erreur, pour peu que l'art la favoriſe, qu'il lui faudroit bien des réflexions

pour

pour s'en tirer; tant son impatience est ingenieuse à le séduire. Ainsi l'artifice joint à la nature justifie assés la conduite des premiers Poëtes Tragiques, qui n'ont passé que de fort peu la durée de la représentation dans l'espace qu'ils ont donné à l'action de leurs Tragédies.

C'est une chose bien remarquable qu'*Eschyle* ait trouvé cet heureux secret, & qu'il s'y soit conformé aussibien que ses successeurs, tandis que nos Tragédies Françoises, (je parle de l'enfance de notre Théatre,) & les Espagnoles encore aujourd'hui ne connoissent d'autre unité que celle d'un même personnage qui naît & qui vieillit en un jour. Je ne dis rien des piéces, même les plus belles, qui regnent sur notre Scene. J'observerai dans la suite combien elles sont éloignées en ceci de la régularité des Grecs, toutes régulieres qu'elles paroissent. On s'étonne qu'on se soit avisé si tard dans les divers renouvellemens du Théatre de garder les trois unités, d'action, de tems, & de lieu. Quel mérite pour Eschyle de les avoir trouvées! ne lui dût-on que cela, c'en seroit assés pour le rendre respectable.

X. Je viens donc par dégrés à l'uni-

té de lieu. Il n'a point pris celle-là d'Homere. Homere l'a dirigé pour l'unité d'action, & même pour l'unité de tems, quoique cette derniere soit, comme on voit, bien différente dans la Tragédie, & dans le Poëme Epique. Mais il n'y a que la nature, qu'Eschyle étudioit sur les vûës d'Homere, qui ait pû lui faire appercevoir que les spectateurs étant fixés dans un parterre ou dans un cirque, il falloit que l'action, pour être vrai-semblable, se passât sous leurs yeux, & par conséquent dans un même lieu. Homere n'étant que narrateur, pouvoit faire voïager l'imagination avec ses héros, & changer la Scene sans dépaïser les lecteurs. Rien n'eût été plus facile aux Poëtes Tragiques & à Eschyle, leur modéle, que de suivre un héros, tantôt dans le cabinet où il médite le plan de ses entreprises, tantôt dans une plaine où il combat. Mais cela étoit-il dans la nature? non sans doute. Le spectateur peut aider à se tromper sur la durée, plus ou moins grande d'une action, pourvû qu'elle ne passe pas certaines bornes, & que les intervalles soient adroitement ménagés: mais il ne sçauroit s'abuser assés grossiérement sur le lieu de la Scene, pour s'imaginer qu'il passe d'un

d'un palais à une plaine, & d'une ville dans une autre, tandis qu'il se voit enfermé dans un lieu déterminé. Le changement de décorations au coup de sifflet est une puerilité que le bon sens désavouë, & qui ne rend supportable que la représentation d'une magie des Fées, qu'on suppose pouvoir changer au même endroit les cabanes en palais, & les villes en déserts. L'art même ne va point jusqu'à séduire le spectateur sur le plus ou le moins d'étenduë de la Scene ; il faut que la Scene se voïe, & par conséquent qu'elle soit bornée, non-pas en général dans l'enceinte d'une ville, d'un camp, d'un palais ; mais dans un endroit limité d'un palais, d'une ville, ou d'un camp. La chose est si naturelle, qu'on auroit dû, ce semble, la trouver tout d'un coup de nos jours, ou se souvenir du moins qu'elle étoit déja inventée par les Grecs. Cependant nous voïons qu'au siecle passé il a fallu une infinité de sçavans & de longs discours pour montrer le besoin de cette exacte unité, dont toutefois Corneille n'a jamais voulu entierement convenir. Regardera-t'on pour cela comme une bagatelle cette heureuse découverte d'Eschyle ? on auroit tort. C'est l'Oeuf de Christophe Colomb.

Rien n'étoit plus facile, lui disoit-on, que de découvrir l'Amerique. „ Et „ quoi de plus aisé que de faire tenir „ un œuf sur sa pointe, dit-il en le „ cassant : mais vous ne l'avés point fait, „ & je m'en suis avisé le premier." Tout ce qui est naturel paroît aisé quand il est une fois trouvé. La difficulté est d'être l'inventeur.

Division de la Tragedie.

XI. Eschyle l'a été quant aux choses dont je viens de parler, & l'on voit avec quelle habileté il les a fait éclore d'Homere. Il en a tiré de même la maniere naturelle de diviser l'œuvre Théatrale. En effet une action ne sçauroit être racontée ni jouée sans avoir ce qu'on appelle exposition, intrigue & dénouement. Aristote nomme ces trois parties, *Prologue*, *Episode*, *Exode*, & les Grecs de profession, *Protase*, & *Catastrophe*. Mais il n'est ici question ni d'Aristote ni des termes. Je prens les plus intelligibles sans affecter un air Grec. Cela revient au même ; & à l'égard d'Aristote, il ne s'agit point de voir ce qu'il a remarqué d'après Eschyle, Sophocle, & Euripide. Je ne veux qu'examiner comment ces Poëtes ont imaginé tout cela d'après Homere. Les trois parties dont je parle se trouvent nettement dans l'Iliade. Le Sujet

jet se développe d'abord par les priéres de Chrysès qu'on rebute, & qu'on écoute enfin, & par la querelle d'Agamemnon avec Achille qui en naît tout naturellement. Cette querelle donne lieu à de grands évenemens qui font le nœud; & tout se dénoue par la mort de Patrocle, qui porte Achille à se venger des Troïens, & à se réconcilier en quelque sorte avec les Grecs. Mais l'artifice de ces trois parties est une chose qui a dû occuper extrêmement les inventeurs de la Tragédie. En effet l'exposition du Sujet qui est la premiere, exige de grandes conditions pour plaire, ne fût-ce que la brieveté & la netteté. Exposition.

* Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du Sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sçait pas m'informer,
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue
D'un divertissement me fait une fatigue....
Le sujet n'est jamais assés tôt expliqué.

Quantité de nos meilleures Tragédies pechent extrêmement en ce point. Les entrées

* DESPREAUX *Art Poët. chant* 3.

entrées en sont quelquefois si embarrassées, & les chemins si raboteux, qu'on semble grimper sur des rochers escarpés pour arriver à une maison de plaisance. Il y faut des allées d'arbres avec une pente douce, & non-pas des montagnes & des ravines.

Outre la brieveté & la netteté que la nature inspira d'elle-même aux Grecs pour exposer leurs sujets, elle leur apprit que cette ouverture doit montrer en gros toute l'action déja commencée à un tel dégré, qu'elle semble devoir finir bientôt, tandis qu'au contraire un incident, qui en apparence la conduit à sa fin, ne fait que la reculer, & tromper l'attente du spectateur surpris. Il en est de cela comme d'un vaste Temple dont l'architecture est bien proportionnée. La proportion fait qu'il paroît moins grand, & qu'on voit l'espace d'un bout à l'autre, comme assés court, quoique fort long. Mais plus on avance, plus on apperçoit l'immense intervalle que la proportion avoit accourci à l'œil. C'est comme la fausse Ithaque qui fuïoit toujours devant Ulysse lorsqu'il se croyoit sur le point d'y aborder. Le bon sens apprit encore aux Grecs, du moins à quelques-uns, que l'ouverture de la Scene

ne ne devoit pas découvrir tout le fonds de l'action; mais en laisser seulement entrevoir une partie, pour rendre le plaisir de l'évolution plus piquant & plus nouveau. . . . . . .

Il est des faits qui ont précédé l'action, & qui ne sçauroient être ignorés du spectateur sans qu'elle en souffre. Ils sont du ressort de l'exposition. Il en est aussi qui appartiennent au corps de l'action même; & qu'il est nécessaire de préparer. C'est l'exposition qui les indique. C'est elle qui découvre habilement au spectateur le lieu où se passe la Scene, le tems où elle commence, les Acteurs qui jouent & qui doivent jouer; choses dont il seroit instruit si l'action se passoit véritablement sous ses yeux; mais qu'il ne sçauroit sçavoir, si dans la représentation on n'a soin de les lui dire, sans qu'il paroisse qu'on les lui dise de la part du Poëte. Le Poëte ne parle point, il doit être oublié: autrement il feroit un Poëme Epique. Les Acteurs seuls ont droit de parler & d'agir. Mais quel art n'est-ce pas que celui de faire dire vrai-semblablement par des Acteurs des choses qui doivent sembler n'être dites que pour eux, & qui le sont pourtant en faveur des spectateurs! Des trois Poëtes Grecs, Sopho-

Sophocle eſt le ſeul qui l'ait bien connu. Eſchyle l'a ébauché ; & Euripide l'a ſouvent négligé dans ſes expoſitions. Il a crû qu'un Acteur ne pouvoit trop tôt faire connoître qui il eſt, & de quoi il s'agit. Il aimoit mieux

* Qu'il déclinât ſon nom
Et dît, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.

Pour ſauver ce défaut nous avons imaginé les Confidens. Ils ſont d'un grand uſage pour aider à l'expoſition du Sujet, & pour inſtruire le ſpectateur de ce qu'il ne peut voir. Mais ces perſonnages n'ayant d'ordinaire d'autre part à l'action que d'être les dépoſitaires des ſecrets de leurs Souverains, il faut convenir qu'ils ſont froids. Le Chœur des Anciens, qui a quelque air de nos Confidens, intereſſe bien davantage. Nous en parlerons ailleurs. Je me contente de marquer, par ce que je viens de dire, la différence exacte des expoſitions du Poëme Epique, & de celles des Tragédies, afin qu'on diſtingue nettement ce qu'Eſchy-



* Despreaux *ibid.*

le & les Tragiques Grecs ont emprunté de l'Iliade, & ce qu'ils y ont changé quant à l'exposition du Sujet. Homere n'a pas été gêné dans la sienne, n'étant que narrateur. Mais les Tragiques ont été obligés d'en rectifier l'art, pour l'ajuster à la Tragédie. Il faut des coups de maître pour exposer finement un Sujet sur le Théatre, au lieu qu'il n'est besoin que d'une belle simplicité, qui toutefois est rare, pour commencer un Poëme Epique. C'est donc un effort d'esprit considérable dans Eschyle d'avoir le premier apperçû cette différence de l'Epique & du Tragique, en faisant naître l'un de l'autre avec tant d'art, que le disciple en ceci l'emporte sur le maître.

XII. Après cet effort, il lui étoit bien moins difficile de transporter de l'Epopée à la Tragédie, ce qui s'appelle intrigue ou nœud. Car on vient plus aisément à bout de faire oublier le Poëte ou le narrateur quand on vient à brouiller differens interêts & à nouer le jeu de divers personnages, que quand l'on veut mettre les spectateurs au fait d'une action sans paroître en rien, & sans qu'ils s'apperçoivent qu'on ait eu dessein de le faire. Le nœud est cependant la partie la plus considérable de la Tragédie. C'est Intrigu

ce

ce qui lui donne cette espéce de vie qui l'anime, aussi-bien que le Poëme Epique. Les Poëtes Grecs pleins du génie d'Homere y trouveront sans contredit ce balancement de raisons, de mouvemens, d'interêts & de passions qui tient les esprits suspendus, & qui pique jusqu'à la fin la curiosité des auditeurs. Car Homere, comme nous l'avons déja vû, autheur de ces grands ressorts, souleve Rois contre Rois, Peuples contre Peuples, & Dieux contre Dieux. Le Destin qui fait l'équilibre le maintient ou le rompt, comme il lui plaît, en faveur des uns ou des autres, mais presque toujours au détriment des Grecs; & la colere d'Achille, oisive en apparence, est l'ame de ces agitations & de ces tempêtes. Le contre-poids de l'intrigue balance tour à tour la terreur & la compassion dans les cœurs de ceux qui lisent ou qui écoutent. On ne lit plus; on n'entend plus. On est témoin de ces fameux événemens. L'esprit enlevé, transporté, ravi hors de lui-même, partage tous les perils des Troyens & des Grecs. Tel est l'effet que doit produire le nœud de la Tragédie; effet néanmoins plus prompt & plus vif, puisque le trouble doit moins durer: d'où il s'ensuit qu'à consulter la nature,
comme

comme le fit Eschyle, le nœud Tragique doit être moins intrigué, moins chargé, mais plus vivement conduit que l'Epique. Nous verrons dans la suite combien nous nous sommes écartés de l'ancienne simplicité en négligeant cette regle, & en donnant souvent plus de matiere à nos Tragédies qu'il n'en faudroit pour de longs Poëmes héroïques. Remarquons en passant le vrai caractere qui doit distinguer ceux-ci de celles-là, & que les Anciens ont attrapé: caractere au reste fondé sur l'idée du spectacle, qui exigeant un tems assés court pour l'évolution de ses événemens, veut nécessairement être vif & simple pour être agréable.

Sur ce principe l'art de varier à l'infini les mouvemens de la balance du Théatre se présente de soi-même à l'esprit. Deux ou trois incidens suffisent pour produire de grands effets, sans entasser, comme on fait souvent, un nombre prodigieux de machines qui marquent plus la disette que la fécondité. Un outrage vengé dans le Cid a enfanté seul ce chef d'œuvre d'intrigue que le public revolté, comme dit Despreaux, s'est obstiné à toujours admirer, malgré une cabale puissante, des raisonnemens specieux, & quantité

tité de visibles défauts. Le goût aidé du bon sens & de l'exemple d'Homere, est la plus sûre regle pour faire croître le trouble de Scene en Scene, & d'Acte en Acte. Mais la beauté des intrigues dépend du choix des actions, & ce choix est souvent l'effet du bonheur plûtôt que du discernement. L'histoire & la fable en fournissent d'interessantes, mais en plus petit nombre qu'on ne peut penser. Cependant c'est le fonds où il faut puiser pour se rendre croyable. Un Sujet de pure imagination préviendroit le spectateur incredule, & l'empêcheroit de concourir à se laisser tromper. Les changemens legers dont il peut ne pas s'appercevoir sont les seuls qu'il permette au Poëte, & que le Poëte doive employer pour l'artifice de l'intrigue. Son adresse consiste à inventer des situations délicates, où le pere se trouve en compromis avec ses enfans, l'amant avec la personne aimée, l'interêt avec l'amitié, l'honneur avec l'amour. Plus la décision est embarrassante, plus le trouble s'accroît. L'action tend toujours à sa fin sans qu'on devine quelle en sera l'issuë, & se termine souvent d'une maniere bien différente de ce qu'on avoit attendu.

* L'esprit

* L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement
frappé
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé
D'un ſecret tout à coup la vérité connuë,
Change tout, donne à tout une face impré-
vûë.

L'intrigue en un mot eſt un Dédale, un Labyrinthe qui va & revient toujours ſur lui-même, où l'on aime à ſe perdre, d'où l'on cherche pourtant à ſortir; mais où l'on rentre avec plaiſir, quand une fauſſe iſſuë nous y rejette. Pour cela il faut que le fil qui conduit le ſpectateur ſans qu'il y penſe, ſoit en effet ſi délié qu'il ne le ſente pas. L'art une fois découvert fait évanouir tout le charme. C'eſt par le choc violent des paſſions qu'on vient particulierement à bout de ſauver l'art. Ainſi Homere l'apprit-il aux Grecs. Chés-eux les paſſions roulent, ſe heurtent, ſe bouleverſent, & retournent ſans ceſſe ſur elles-mêmes, comme les vagues de la mer, jusqu'à la fin de la tempête, qui n'eſt autre choſe que le dénoument.

XIII. Ce dénoument, autre invention des Grecs ſur les pas d'Homere, réſout l'em- Dénoument.

* Despreaux *ibid.*

l'embarras & démêle peu à peu ou tout à coup l'intrigue, quand elle est portée aussi loin qu'elle peut l'être. C'est encore la nature qui le veut ainsi. Car l'esprit impatient court avidement à l'issuë. Piqué par le concours de différens projets & de diverses passions dont on a mêlé le jeu, il attend la main qui doit délier le noeud Gordien. Il veut envisager tout l'objet. Quand donc on a sçû réveiller sa curiosité, il faut le satisfaire par un dénoument conforme à son attente. Il y en a de plusieurs sortes, suivant la qualité des actions Théatrales. Car ou le héros de la piece déja malheureux arrive insensiblement au comble du malheur, comme Phedre & Hyppolite; ou il passe de la félicité à l'infortune comme Oedipe; ou enfin du sein du malheur à une fortune heureuse comme Nicomede. De plus l'action peut être disposée de maniere que de deux sortes de personnages, les uns criminels, & les autres vertueux, ceux-ci & ceux-là renversant la balance, reçoivent à la fin le prix dû à la vertu & au crime, les uns la punition, les autres la récompense. Je croirois volontiers que c'est en ce dernier cas qu'on peut appeller l'action composée, au lieu qu'elle paroît simple dans

les trois premiers. * Ariſtote ne met toutefois point d'autre différence entre les actions ſimples & les compoſées, ſinon que les premieres n'ont ni peripetie ou changement d'état, ni reconnoiſſance, mais ſeulement un paſſage uni de l'agitation au calme ; tel eſt le Philoctete de Sophocle, au lieu que les autres, comme Alceſte, & la ſeconde Iphigenie d'Euripide, ont la reconnoiſſance & le changement d'état, ou l'une de ces deux choſes. Quoi qu'il en ſoit de la ſimplicité ou de la compoſition des actions Tragiques, ſuivant l'idée du Philoſophe, il eſt certain que toutes ſe réduiſent aux quatre eſpèces que j'ai marquées, & par conſéquent donnent lieu à quatre ſortes de dénoumens. Car ſi le héros déja ſuppoſé malheureux tombe inſenſiblement dans le dernier malheur, le dénoument renverſe toutes les eſpérances qui le flattoient de s'en dégager, & l'y precipite ſur le champ ou par degrés ſans retour. S'il s'agit de rendre malheureux un homme comblé de bonheur & de gloire, le dénoument le fait en détruiſant toute cette grandeur par les moyens même qui ſembloient devoir l'affermir. Si l'on veut

* Ariſt. Poët. chap. 10.

veut tirer du malheur une personne infortunée, le dénoument le fera par un retour d'événemens qui produiront un effet tout contraire à celui qu'ils annonçoient. Enfin s'il faut en même-tems punir le coupable & sauver l'innocent, le dénoument fait une double opération comme dans les deux cas précédens; de maniere qu'à le bien prendre le dénoument n'étant que le passage, ou du trouble à la tranquillité, ou d'un état à un autre, soit heureux, soit malheureux, il peut être réduit à ces deux espéces, de quelque façon qu'il se fasse, par une reconnoissance ou autrement.

Eschyle a dû observer que l'Iliade se dénouë par un événement qui leve les obstacles opposés à la réconciliation d'Achille avec les Grecs. Cet événement est la mort de Patrocle, qui attire celle d'Hector, dont les funérailles terminent l'action. Il a vû de même que le dénoument de l'Odyssée est le retour & la reconnoissance d'Ulysse après le carnage des amans de Pénélope. C'est d'un côté cette reconnoissance, & de l'autre cet événement, qui ont donné l'idée aux Poëtes Tragiques de faire entrer dans leurs spectacles le dénoument de l'Epique, comme ils y ont transmis l'exposition & le

le nœud. La ressemblance est trop marquée pour en douter. Aussi voyons-nous qu'on n'a rien imaginé de plus pour dénouer une intrigue, que ce qu'à employé Homere, un incident nouveau, ou bien une reconnoissance.

Mais l'art de rendre les dénoumens heureux & naturels a été perfectionné sur l'étude particuliere du Génie Tragique. En effet les maîtres de cet art ont trouvé en l'approfondissant qu'un dénoument ne pouvoit être conforme à la raison, s'il ne naissoit du fonds même du sujet; & c'est ce qui a engagé Horace à condamner les Dieux en machine, à moins que le nœud ne fût de nature à ne pouvoir être autrement délié. On voit par exemple qu'une Tragédie sur le sacrifice d'Isaac ne peut finir que par la machine, c'est-à-dire, par une voix du Ciel, n'étant pas permis de rien changer d'essentiel à une histoire connuë, sur tout à l'Ecriture, & d'ailleurs l'action étant de caractere à mériter une pareille issuë. Mais afin que le dénoument semble éclorre du sujet même, il faut le préparer sans le prévenir, en jetter des fondemens sans le laisser conjecturer, & sans qu'on puisse dire qu'on l'ait vû avant qu'il ait paru en son entier. En un mot il veut être

traité comme les autres incidens de la piéce, avec un rapport si juste à tout le reste du corps, qu'il paroisse qu'on ne pourroit, sans gâter l'ouvrage, le finir d'une autre façon. Le chef-d'œuvre des dénoumens est sans contredit celui de l'Oedipe dans Sophocle. Il commence avec le nœud même, & continuë tellement à nouer ce qu'il dénouë, que le sort d'Oedipe s'embrouille, même en se dévoilant, & n'est enfin éclairci que par un seul mot, qui comme un rayon perçant porte tout à coup la lumiere dans l'esprit d'Oedipe, lui dessille entierement les yeux, & lui fait connoître qu'il est le meurtrier de son pere, & l'époux de sa mere.

Outre ce rapport & cette liaison avec l'intrigue, le dénoument veut encore une autre qualité non-moins nécessaire, c'est une certaine équité qui réveille l'amour naturel que nous avons pour la justice. Les Anciens l'ont senti & pratiqué. C'est par-là qu'ils ont puni le vice & fait triompher la vertu. Mais leur adresse a été admirable à le faire d'une façon, qui loin de diminuer le plaisir de la terreur & de la pitié, ne fit au contraire que l'augmenter. Quelle merveille y auroit-il à produire sur la Scene un scelerat qu'on

ren-

rendroit malheureux, ou une vertu irréprochable que l'on couronneroit ? cela ne peut exciter aucune passion bien vive. Mais d'exposer au spectateur une personne peu coupable & beaucoup malheureuse, voilà le grand secret de la crainte & de la compassion. Ses malheurs nous touchent, sa peine nous pénétre. Mais la comparaison de ses vertus, de ses fautes & de ses malheurs nous enléve par un retour sur nous-mêmes, & nous fait sentir à la fin ce que les deux passions Tragiques ont de plus vif & de plus doux.

Je sçai bien que ce n'est pas d'Homere seul qu'Eschyle a pris ces observations, puisque le dénoument de l'Iliade & de l'Odyssée causent plûtôt une admiration pleine de joye, que les derniers effets de la crainte & de la pitié satisfaites. Mais lui & ses successeurs ont trop apperçû la différence de l'Epique & du Tragique pour ne pas joindre leurs réflexions particulieres à celles d'Homere. On voit donc assés comment les premiers lineamens du Théatre ont été tracés par ce Poëte, & imités par Eschyle. Il me reste à montrer de quelle maniere celui-ci a rempli ces premiers traits de la Tragédie sur le modéle de l'Iliade avec tant d'adresse, que la fille en conservant

quelque air de la mere, a toutefois son air propre & personnel *.

Les Personnages.

XIV. Eschyle après avoir discerné dans le Poëme Epique l'idée, la fin, l'exposition, l'intrigue & le dénoument du spectacle, a vû qu'une pareille entreprise supposant des interlocuteurs en présence d'une assemblée, il falloit examiner ce qui est convenable aux personnages & à leurs moeurs, à la Diction & à ses ornemens, au Théatre & à ses décorations. Et pour commencer par les personnages, il fit attention que les principaux devoient être illustres, comme dans Homere: car chés-lui c'est Agamemnon, Menelas, Achille, Ulysse, les deux Ajax, qui jouent les premiers rôles. Voilà des héros pour une action héroïque. Mais on y voit aussi un Thersite, & des personnages d'un ordre inférieur contraster avec ceux du premier rang. On y voit même des armées, & des peuples en foule occuper le loin-

tain

* „ Celui qui jugera bien d'une Tragédie, & „ qui connoîtra bien sûrement si elle est bonne „ ou mauvaise, pourra aussi juger d'une Epo„ pée. Car toutes les parties de l'Epopée se „ trouvent dans la Tragédie; mais toutes celles „ de la Tragédie ne se trouvent pas dans l'Epo„ pée". ARIST. *Poët. ch.* 5. *trad. de M.* DACIER.

tain & quelquefois le champ du tableau. Tous ces personnages furent transmis sur la Scene. On y vit, outre des Dieux, de grands Princes & des Rois démêler entr'eux des interêts d'Etat, y perdre la couronne ou la vie, & étaler à une République jalouse de sa liberté des malheurs d'autant plus interessans pour elle, qu'ils flattoient son orgueilleuse compassion, & qu'ils n'excitoient dans des cœurs Républicains qu'une majestueuse & noble terreur à la vûë des têtes couronnées qu'on sembloit lui immôler. On ressuscita les héros d'Homere, & ils reparurent dans des situations Tragiques, parce qu'il étoit question de plaire à des Grecs, dont l'oreille étoit faite aux noms augustes de tant de grands hommes de leur nation. A ces principaux rôles on en ajouta de moins relevés & de subalternes, pour donner par le moyen des uns plus de lustre, de saillie, & de jeu aux autres. On fit connoître aux spectateurs ce qu'ils ne pouvoient voir, par les narrations de ces moindres Acteurs. Ils animerent le Théatre par des nouvelles peu attenduës, par des reconnoissances inésperées, & par le secours qu'ils prêterent aux Acteurs plus considérables. L'intervention même & le ministere des

Dieux entra dans l'exposition, dans les nœuds, & dans les dénoumens.

Les Chœurs.

XV. Les Chœurs auparavant occupés à chanter Bacchus ou quelqu'autre Sujet, ne chanterent plus que dans certains intervalles pour délasser le spectateur, & pour donner lieu au cours de l'intrigue. D'oisifs qu'ils étoient ils devinrent agissans, tantôt Nymphes, tantôt Furies, quelquefois courtisans, souvent peuple, mais toujours interessés à l'action. On conçût après Homere qu'une action grande & illustre ne pourroit se passer sans témoins, outre que ces témoins même sont un magnifique ornement au spectacle, & donnent beaucoup plus aux yeux qu'aux oreilles. Le Chœur étant donc tout trouvé, puisqu'il faisoit seul, ou presque seul ce qu'on appelloit la Tragédie avant Eschyle, ce Poëte ne l'exclut pas de la vraye Tragédie. Au contraire il crut devoir l'y incorporer comme Chœur pour chanter entre les Actes, & comme personnage mêlé dans l'action. Il jugea seulement qu'il étoit à propos d'abreger ses chants, qui ne devenoient plus qu'un délassement accessoire dans son idée, & ce fût par où il commença. Car à l'égard du nombre des personnes qui composoient le Chœur, nom-

nombre qui montoit jusqu'à cinquante, il ne le retrancha & ne le réduisit à quinze que dans la suite & par ordre du Magistrat après le terrible effet de ses Eumenides dont je parlerai. Il fit donc un double usage du Choeur. Le Coryphée, c'est-à-dire la principale personne qui le conduisoit, entra dans l'action à la tête des autres, au nom desquelles elle prit la parole, soit pour donner d'utiles conseils & de salutaires instructions, soit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, soit pour être le dépositaire des secrets, & le vengeur de la Religion méprisée, soit enfin pour soutenir tous ces caracteres ensemble, comme le dit * Horace. En effet le Choeur étoit à proprement parler l'honnête homme de la piéce.

Quant à son autre fonction, qui consistoit à chanter dans les intervalles, il s'en acquittoit comme auparavant, en mêlant des marches graves & majestueuses au chant de toutes les voix réunies, avec cette différence, que depuis l'invention de la véritable Tragédie, ou même au tems de Thespis, il ne chantoit rien qui ne fût lié à tout l'ouvrage. Il

* HORAT. *Art. Poët. v.* 193.

Il exprimoit ses sentimens, ou ceux des spectateurs, par des désirs & des craintes pour préparer les événemens à venir. Et voilà de quelle maniere le Chœur sans cesser tout-à-fait d'être ce qu'il avoit été, changea la matiere de ses chants, & ne devint qu'une partie d'un grand tout.

Quelques personnes ont pensé, (& le Théatre de nos jours est pour eux une preuve parlante,) que le Chœur étoit absolument inutile. Ils ont crû même que les premiers inventeurs de la Tragédie ne l'avoient admis dans ce nouveau genre de spectacle, que parce qu'ils avoient respecté son antiquité; raison trop puerile pour en faire le motif de ces grands génies, qui trouverent le moyen de substituer la Tragédie à un spectacle qui lui ressembloit si peu avant eux. Certes si le Chœur ne leur eût paru un secours nécessaire pour la perfection de leur art, ils l'auroient rejetté avec la même facilité qu'ils en bornerent l'emploi. Je sçai qu'il a quelques inconveniens, & qu'il a jetté quelquefois les Anciens dans des fautes contre la vraisemblance; mais on verra par l'usage qu'ils en ont fait le plus souvent, que les avantages l'emportent infiniment sur les inconveniens. Sophocle a sçû écarter

ter pour quelques momens son Chœur quand il a eu besoin de le faire, comme dans l'Ajax. C'est donc à soi-même & non au Chœur que le Poëte doit s'en prendre quand le Chœur l'incommode, & le met à l'étroit. Quel avantage au contraire ne peut-il pas tirer d'une troupe d'Acteurs qui remplissent sa Scene, qui rendent plus sensible la continuité de l'action, & qui la font paroître plus vrai-semblable, puisqu'il n'est pas naturel qu'elle se passe sans témoins. On ne sent que trop le vuide de notre Théatre sans Chœurs; & l'essai heureux de M. Racine qui les a fait revivre dans Athalie & dans Esther devroit, ce semble, nous avoir détrompés sur cet article. Mais telle est la force de la coutume. On a accoutumé les spectateurs dès le rétablissement du Théatre à des piéces qui se passoient de Chœurs, & qui ne laissoient pas de plaire. On s'est fait un mérite de s'en passer, & l'on se feroit scrupule aujourd'hui de les reprendre. Voilà le génie des hommes. C'est assûrément une perte considérable; & le moins qu'on puisse dire, c'est que le Chœur rempliroit le vuide du Théatre, comme le clavessin remplit celui de la musique dans les concerts. Je ne parle

point de la vrai-semblance que l'on choque, ni de la nature du spectacle dont on s'écarte par ce défaut. L'un & l'autre article ne touche plus, parce qu'on s'est mis dans l'habitude de n'y plus faire de réflexion. Je ne dis pas ceci pour justifier les Anciens, & moins encore pour balancer le mérite de leur Théatre & du nôtre; mais parce qu'il paroît injuste de condamner leurs Chœurs, uniquement par la raison que nous ne nous sommes pas avisés de nous en servir, comme s'il n'y avoit d'estimable en fait d'esprit que ce qui est authorisé par nos usages & notre maniere de penser.

Ces Chœurs dansoient & chantoient comme avant Thespis. Il est à propos d'expliquer comment, autant qu'il est possible de le faire. Ils s'arrangeoient de maniere que quand il y eut quinze Acteurs, ils paroissoient sur trois rangs de cinq, ou sur cinq de trois, & de même à proportion lorsqu'on les réduisit à douze. Car l'arrangement rouloit alors sur les nombres trois & quatre. Ils faisoient ensuite diverses évolutions, & prénoient des airs différens, soit de joye, soit de tristesse, suivant l'impression que leur donnoit leur guide ou le Coryphée. Le mouvement le plus ordinaire étoit fort myste-

myſterieux, & venoit de la même ſuperſtition, qui regne encore aujourd'hui chés les Turcs, & qui conſiſte à imiter les révolutions des Cieux & des Aſtres, en tournoyant comme eux. Le Chœur alloit de droite à gauche pour exprimer le cours journalier du firmament d'Orient en Occident. Ce tour s'appelloit *Strophe.* Il déclinoit enſuite de gauche à droite par égard aux planettes, qui outre le mouvement commun ont encore le leur particulier d'Occident vers l'Orient. C'étoit l'*Antiſtrophe* ou le retour. Les Latins & les François même ont retenu ces noms pour ſignifier les parties d'une Ode, parce que les Odes dans leur origine étoient faites pour le chant & la danſe. Enfin le Chœur s'arrêtoit au milieu du Théatre pour y chanter un morceau qu'on nommoit *Epode*, & pour marquer par cette ſituation la ſtabilité de la terre. Il eſt vrai-ſemblable que ces évolutions accompagnées de chants & de danſes, que l'on ne ſçauroit bien figurer aux yeux, ſe varioient ſur le Théatre en mille formes différentes, comme il ſe pratiquoit dans les jeux. L'on ſçait que Theſée en établit qui repréſentoient à l'œil, par le moyen des danſes, le Labyrinthe dont il avoit eu

le bonheur de s'échapper. Quoi qu'il soit assés difficile de donner une idée bien nette de ces marches & contre-marches, on comprend aisément par les diverses figures des nôtres, qu'elles devoient être fort variées & fort agréables sur les vastes Théâtres d'une République polie, qui n'épargnoit rien pour l'agrément & la splendeur des spectacles.

Un esprit trop philosophique pourroit objecter ici que les Grecs n'ont pas dû puiser dans la nature l'usage qu'ils ont fait de la danse & de la musique dans la Tragédie. Mais cette objection s'évanouit d'elle-même, lorsqu'on fait réflexion que la danse n'est qu'une démarche plus gracieuse, & la musique une façon de parler plus agréable. Or tout l'art consiste à imiter la nature d'une maniere qui plaise. Si l'on condamne l'usage de la musique & de la danse, il faudra blâmer celui des vers, qui ne sont qu'un langage plus mesuré. Toutefois les hommes sont convenus dans tous les tems, que l'imitation faite pour le plaisir avoit beaucoup plus de grace lorsqu'on exprimoit ses pensées en vers. Il en est de même à proportion de la musique & de la danse, avec cette restriction, que l'une & l'autre ne peuvent s'employer avec quel-

quelque ſorte de vrai-ſemblance pour exprimer une action continuë & entiere ; au lieu que la Poëſie le peut faire, & le fait ſans choquer les ſpectateurs. Quelle en eſt la cauſe ? c'eſt que la Poëſie ne frappant que légerement les oreilles, organes d'ailleurs plus lents que les yeux, on oublie inſenſiblement que les Acteurs parlent en vers : on regarde la langue des Dieux comme leur langue ; ou ſi l'on y fait une attention particuliere, elle va au profit des auditeurs, plus touchés de l'harmonie des vers que de celle de la proſe, & trop peu frappés de cette cadence pour en être bleſſés ; tandis que la danſe qui ſe produit aux yeux les choqueroit ſi elle étoit employée à exprimer toutes les ſituations des Acteurs dans une même action. Pour la muſique elle participe de la poëſie & de la danſe. Car quoiqu'elle ne frappe que les oreilles, elle s'empare néanmoins des ſens avec plus de force que la poëſie, mais beaucoup moins que la danſe à qui elle s'allie, & qui par ſon moyen ſaiſit enſemble les deux ſens, l'ouie & la vûë. De-là vient que bien qu'on ſouffre de nos jours les Opera, on a pourtant quelque peine à entendre certains morceaux qui devroient être plûtôt déclamés que chantés. Que

feroit-ce si la danse s'en mêloit encore? le ridicule seroit accompli. Le chant & la danse ont donc leurs bornes beaucoup plus étroites que la versification : mais ces trois choses ne sont qu'un agrément nécessaire pour embellir la nature, & capable d'atteindre à ce but, quand on le place à propos. Une imitation trop exacte seroit choquante. Que deviendroit un tableau, si un peintre rendoit les visages précisément tels qu'ils sont? si une action d'hommes, ou même de héros, qui ne sont après tout que des hommes, se montroit précisément à nos yeux telle qu'elle s'est passée? rien de tout cela ne plairoit. Peut-être même tout nous offenseroit. Tant il est vrai que l'esprit humain, qui cherche le beau & le parfait, veut le trouver dans l'imitation embellie. Voilà le nœud secret qui unit l'art & la nature. Celle-ci fournit les principaux traits: mais c'est à l'autre de les orner pour plaire. Tel est le but des Poëtes, des Musiciens, & des Peintres. Tous sont imitateurs, chacun a sa maniere; & pour nous resserrer dans le spectacle d'une Tragédie, tous doivent y contribuer à propos, comme l'avoit conçû Eschyle. J'avouë qu'en ceci il n'est pas inventeur; mais comme nous parcou-

rons

rons la route qu'il a tenuë, il s'agit de voir, non-ſeulement ce qu'il inventa, mais encore comment il employa ce qu'il trouva déja tout fait avant lui. Il retint les Chœurs avec le chant & la danſe. Mais il abregea l'un & l'autre, & ne les fit ſervir qu'aux intervalles de ſes piéces, perſuadé que l'imitation ſeroit plus gracieuſe par ce mêlange, & qu'elle n'auroit rien d'outré au moyen de cette reſtriction. Il en abuſa cependant entr'autres une fois, & ce fut dans ſes Eumenides, où les Acteurs du Chœur parurent ſi bien imités d'après les Furies, que le ſpectacle en fut troublé, des femmes enceintes en ſouffrirent, & des enfans moururent de frayeur. C'eſt que l'imitation étoit trop parfaite, & par conſéquent vicieuſe. C'eſt peut-être par cette raiſon que les ſtatuës peintes & les poupées Allemandes ne peuvent être goûtées. Les unes avec leur mouvement ſans ame, les autres immobiles, font également peur, parce qu'elles reſſemblent trop. De même une reſſemblance trop vraye dans la Tragédie ſeroit comme un corps inanimé, plus capable d'effrayer que de produire le véritable plaiſir qu'on attend de l'art. La muſique & la danſe contribuent donc à ce plaiſir du ſpectateur, ſans compter qu'elles

qu'elles le délassent en continuant doucement l'impression déja commencée ; & c'est à quoi principalement les Anciens eurent égard. Ils n'exposerent sur la Scene aucune chose qui ne conduisît au même but ; & ils sçûrent non-seulement accommoder leurs ornemens à leurs sujets, mais encore leur donner cette varieté admirable que demandent les sujets différens dans le genre uniforme de la Tragédie. C'est ainsi qu'en liant ce que leurs Ancêtres leur avoient laissé avec ce qu'ils inventerent eux-mêmes, je veux dire, deux spectacles très-distingués par leurs caracteres, ils trouverent le secret d'en former la Tragédie, & de l'enrichir d'un ornement que nous avons crû inutile, peut-être parce qu'ils cesserent eux-mêmes de s'en servir dans la derniere forme qu'ils donnerent à la Comédie.

Je me suis un peu étendu sur les Chœurs, tant pour donner une idée complette du Théatre ancien, que pour faire voir jusqu'où les Grecs porterent l'attention pour plaire au spectateur ; & c'est dans cette vûë que je dirai un mot dans la suite des autres ornemens, qui sont comme les dehors de la Tragédie. Reprenons seulement ici ce que nous avons observé sur les personnages, à sça-

voir,



voir, que c'étoient des Acteurs illustres, des Dieux & des Rois toujours accompagnés des Chœurs, tels que l'action les demandoit : qu'à ces personnages on en joignoit d'autres moins considérables pour faire agir les premiers; qu'enfin tout cela venoit originairement d'Homere, même les Chœurs, quoiqu'à les considérer par rapport à l'Hymne Bacchique, ils fussent peut-être plus anciens que lui.

XVI. Les personnages une fois inventés, il fallut les mettre en action, & pour le bien faire on songea d'abord à donner à chacun ses véritables traits. Voilà ce qu'Aristote appelle les mœurs. Car il compare l'action à l'ordonnance & au dessein d'un tableau ; & quant aux mœurs qui distinguent chaque personnage, il dit qu'elles sont semblables aux couleurs qui donnent de la saillie à l'esquisse d'un dessein tracé. En effet Eschyle a pû voir dans Homere que les mœurs de ses Héros ont un éclat frappant & pareil à celui d'un beau coloris. Mais il a dû concevoir que dans un spectacle le coloris des mœurs devoit être plus fort. Car de même que les couleurs montrent aux yeux l'âge, la condition, les sentimens, les passions, les vertus, les défauts même d'un personnage peint; Mœurs.

ainsi

ainsi dans un spectacle où tout parle aux yeux & à l'esprit, il faut faire saillir les moeurs, moins par les paroles que par les actions. Hé, Homere même ne l'a-t-il pas fait dans le Poëme Epique? ne croit-on pas voir agir Achille? attend-on ses discours pour comprendre qu'il est emporté, inéxorable & superieur aux loix? par quels traits ce héros n'est-il pas représenté? mais combien plus devroit briller son caractere dans un spectacle qui doit essentiellement être court & animé? c'est-là sans difficulté la partie du Théatre que les premiers Autheurs Tragiques étudierent le plus dans l'Iliade & l'Odyssée. Ils remarquerent d'abord que les moeurs devoient être convenables aux personnes selon l'âge, la condition, & l'interêt qui les fait agir. Un jeune homme n'agit pas comme un vieillard, ni un Roi comme un particulier, ni un homme passionné comme un homme tranquille & sans interêt présent. Horace a pris plaisir à nous marquer ces délicatesses; & sur la différence des âges il nous a laissé un portrait achevé. Aristote s'étend aussi sur cette matiere. Mais je trouve que les anciens Poëtes ont porté plus loin qu'eux leurs réflexions sur la convenance des moeurs. Car outre les obser-

observations générales sur l'âge, les conditions & les interêts personnels, ils en ont fait sur des bien-séances inimitables, & assés difficiles à exprimer. Pour l'âge, les enfans ne parlent pas chés eux. Ils feroient dégénerer un spectacle aussi noble que la Tragédie; ils paroissent seulement, ainsi que dans l'Oedipe de Sophocle, pour augmenter le trouble & l'agitation de la Scene. A l'égard de la dignité, quelle décence dans nos trois Poëtes Grecs! non-seulement un Roi y parle & se conduit en Roi, mais il n'y paroît jamais en second, & pour des interêts étrangers peu dignes de son rang. Il entraîne à lui toute l'action, & en fait l'ame, comme le bon sens l'exige dans la peinture & dans la poësie. C'est un point auquel nos meilleurs Poëtes n'ont pas toujours pris garde. Quel rôle fait dans le Cid le Roi de Castille? ce n'est qu'un témoin presque oisif d'une action qui ne l'interesse que peu. Rodrigue & Chimene attirent toute l'attention du spectateur, tandis que le Roi & l'Infante, qui devroient faire les principaux rôles, ou ne point paroître du tout, paroissent à peine en second pour ennuyer. Corneille le sentit bien: mais il ne fit qu'après coup cette importante remarque,

qui

qui fut mise en pratique par les Autheurs Grecs dès la naissance du Théatre. Enfin quant à l'interêt qui anime les Acteurs, avec quelle justesse de différences les Poëtes Grecs n'ont-ils pas tracé les mœurs diverses d'un même personnage en différentes situations! chés Euripide Clytemnestre éplorée exhale ses fureurs contre un barbare époux devenu le bourreau de sa fille Iphigenie. Que ses fureurs ont une autre face dans *Electre*, où l'interêt est tout autre! ces changemens ne sont point du ressort de la peinture; elle ne peut attraper qu'une situation unique, & tout au plus elle laisse deviner celle qui a précédé & celle qui suivra. Mais la Poësie dramatique peut & doit garder exactement ces différences fines, sur tout dans le cours d'une même Tragédie, suivant le changement d'interêts. Autre est le courroux de Philoctete contre les Grecs qui l'ont abandonné dans une Isle déserte, lorsqu'il raconte ses malheurs; autre sa rage contre Ulysse, lorsqu'il voit l'autheur de ses maux, & qu'il est la victime d'une seconde perfidie. Cela n'empèche pas que les mœurs n'ayent une autre qualité qu'Homere & les Tragiques Grecs leur ont donnée, c'est d'être les mêmes & de ne pas se démen-

tir.

tir. Car nos Poëtes obſerverent qu'Achille paroît toujours dans l'Iliade tel qu'il a paru dès le commencement. A la vérité ſa colere a divers aſpects; mais elle ſubſiſte toujours pour le fonds dans ſes différents effets, auſſi-bien que tout le reſte du caractere de ce Héros. Ces deux qualités, à ſçavoir la convenance & l'égalité, ſont tout l'art des mœurs dans la Tragédie. Car pour ce qui concerne les deux autres qu'Ariſtote ajoute, elles ſe réduiſent à la premiere. Il veut que les mœurs, ſur tout du perſonnage ſur qui tout roule, ſoient bonnes, c'eſt-à-dire, qu'il ait cette probité commune qui le faſſe plaindre dans ſes malheurs; ou bien, diſent quelques-uns, (car le paſſage eſt équivoque,) il demande en général que les mœurs ſoient bien marquées. Il veut de plus que celles des perſonnages tirés de la fable ou de l'hiſtoire, ne ſoient pas contraires à l'idée que l'hiſtoire ou la fable nous en donnent; qu'Ulyſſe, par exemple, ne paſſe pas pour un brave, & Achille pour un politique. Or cela ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt ce qu'il a déja dit, que les mœurs doivent être convenables. Car le feroient-elles ſi le héros de la piéce étoit un mal-honnête-homme, ou n'avoit

pas

pas des traits bien marqués, & si les personnages connus n'étoient représentés tels qu'on les connoît déja ? mais sans entrer dans ces chicanes d'érudition, où il est assés indifférent de prendre l'un ou l'autre parti, puisque cela ne mene à rien dont on ne convienne d'une & d'autre part, je remonte à la source, & je retrouve par tout Homere, particulierement dans ce qui concerne les mœurs; tant le Poëme dramatique doit à l'Epopée !

Diction. XVII. On l'en a vû naître & se développer peu à peu. Il s'agit à présent de le revêtir de la diction qui lui convient. Les vers parurent à Eschyle plus propres à cela que la prose. Il crût qu'un ouvrage né d'un poëme, & poëme lui-même, devoit n'être énoncé qu'en langage des Dieux, sans doute parce qu'il remarqua la dignité & la grandeur qu'Homere avoit données à l'Iliade en l'écrivant en vers. Néanmoins pour suivre toujours la différence qu'il imagina entre l'Epique & le Tragique, il se persuada que le vers Iambe convenoit au second, comme le vers héroïque au premier, non-seulement parce que le vers Iambe a une noblesse Théatrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime; mais parce qu'ap-

qu'approchant plus de la prose, il conserve assés l'air de la Poësie pour flatter agréablement l'oreille, & trop peu pour faire songer au Poëte qui doit être compté pour rien dans un spectacle où d'autres que lui sont censés parler & agir.

Avant Eschyle lorsque la Tragédie n'étoit encore qu'un simple Chœur, ou qu'un récit sérieux ou burlesque mêlé avec le Chœur, on se servoit, au moins pour ce dernier genre, des vers tetrametres, c'est-à-dire, composés de pieds d'une longue & d'une bréve, vers sautillans, comme s'exprime M. Dacier, & si propres au mouvement, à la danse, & à la satyre, que les Autheurs des piéces Atellanes le retinrent dans leurs Chœurs. „ Mais, (ajoute * Aristote,) „ après que la diction qui étoit propre „ à la Tragédie se fut établie, la nature inventa sans peine le genre de „ vers qui lui convenoit. Car l'Iambe est de tous les vers le plus propre „ pour la conversation, & une marque „ très certaine de cela, c'est que nous „ faisons fort souvent dés vers Iambes „ en parlant les uns avec les autres, & „ très rarement les hexametres, qui ne

„ nous

* Arist. Poët. ch. 4. Trad. de M. Dacier.

„ nous échappent que lorsque nous fran-
„ chissons les bornes du discours ordi-
„ naire pour changer d'harmonie & de
„ ton". En effet le vers héroïque est plus harmonieux que les autres. Sur quoi M. Dacier fait une réflexion bien sensée: c'est que notre Tragédie est malheureuse de n'avoir qu'une sorte de vers, qui sert en même-tems à l'Epopée, à l'Elegie, à l'Idille, à la Satyre, à la Comédie. On a beau en rendre le tour plus ou moins simple, & plus ou moins majestueux: outre que cette souplesse à changer de tour est beaucoup plus facile au vers hexametre des Latins & des Grecs, dont les cadences sont susceptibles d'une extrême varieté, elle ne suffit pas, ce semble, pour diversifier des Poëmes d'un goût si dissemblable; du moins elle ne nous dédommage pas de tant d'espéces de versification que les langues sçavantes ont par dessus la nôtre. Certes cette attention des Poetes Grecs à chercher une espéce de vers assés simple pour convenir à la Tragédie, qui n'étant qu'une imitation de l'histoire doit être très simple, nous marque bien, comme dit Aristote, qu'ils étudierent la nature, & que la nature elle-même leur dicta cette sorte de vers qu'ils choisirent. Instruits par le même

maî-

maître ils adopterent pour les Choeurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la Poësie doit étaler ses richesses, & qu'il ne s'agit plus d'une pure conversation entre de véritables Acteurs. C'est un embellissement au spectacle, & un délassement pour le spectateur. Ainsi il a fallu de la Poësie plus relevée pour la marier avec la danse & la musique. Ce sont là de ces attentions dont on ne sçait nul gré aux Anciens. Elles disparoissent presque dans les traductions : & pour moi je n'ai pas crû qu'il fût possible de les faire sentir, même en tournant les Choeurs en vers, chose d'ailleurs très-difficile, & qui au jugement de ceux qui sçavent un peu manier la Poësie Françoise passera toujours pour ne pouvoir réussir qu'aux dépens des originaux ou du traducteur. Il étoit cependant juste de suppléer à ce défaut dans ce discours, en faisant voir jusqu'où Eschyle poussa la pénétration dans les premieres Tragédies qui ayent jamais paru.

Outre la versification, je comprends encore sous le nom de diction les pensées & les sentimens qui en sont inséparables, puisqu'on ne les enfante qu'en les revêtant de l'élocution. Les sentimens & les

pensées sont en partie l'expression des mœurs, & par conséquent un des articles auquel les Poëtes Tragiques ont eu un égard particulier. Homere leur a servi de guide en ceci, comme en tout le reste. Car comment établit-il les mœurs de ses Héros? c'est en leur donnant des pensées & des sentimens conformes à leurs caracteres. Ils pensent & sentent tous de la même maniere qu'ils agissent : Agamemnon en Roi fier & jaloux de son authorité, Achille en Prince offensé & irrité, Ulysse en mediateur prudent & politique. Du mêlange de tous ces caracteres résulte un conflit de sentimens & de pensées qui en se croisant mutuellement forment ces contestations si propres du dramatique, ou ces passions qui en sont tout l'esprit. Je ne m'arrêterai point ici à suivre pas à pas l'artifice de ces deux choses, ni à montrer comment une pensée ou un sentiment, prennent leur naissance, leur progrès, & leur accroissement jusqu'au comble, comme Corneille nous l'a si bien fait voir dans la belle scene de Sertorius & de Pompée. Je ne veux que faire appercevoir comment cet artifice a passé de l'Epique au Tragique, toujours avec cette différence, qu'on ne peut trop répéter, à sçavoir,

voir, que le Tragique doit être non-seulement parsemé, comme l'Epopée, de pensées fortes, & de sentimens poussés au suprême dégré ; mais encore qu'il doit en être entierement nourri : différence en effet d'autant plus remarquable, qu'elle a été saisie par Eschyle & par ceux qui l'ont suivi. Un spectacle tel que j'ai peint la Tragédie ne pouvoit vivre que d'idées grandes, majestueuses, énergiques, & de sentimens qui répondissent à ces idées. De-là sont nées ces pensées graves ou vives dont les œuvres de nos Anciens Poëtes sont remplies. Tantôt ce sont des traits naïfs qui finissent un caractere en un ou deux mots. Tantôt ce sont des discours étendus, des sentences raisonnées, discutées, prouvées. Tantôt enfin ce sont des gradations de mouvemens produits par tout ce que la passion a de plus animé. Tout cela est d'ailleurs si propre de la Tragédie, que bien que l'art en soit puisé d'Homere, il semble toutefois n'appartenir qu'au Tragique. Je ne fais qu'effleurer legerement cette matiere. Elle demanderoit seule de longs volumes pour la mettre dans tout son jour. Car il ne faut pas croire que les premiers maîtres, les crût-on fort imparfaits, aïent marché

à l'avanture en faisant agir ou penser leurs Acteurs. Il est évident au contraire qu'ils ont fait ce qu'Aristote & Horace conseillent, qu'ils se sont mis à la place de leurs personnages & dans leurs mêmes situations, qu'ils se sont demandé à eux-mêmes comment ils agiroient & penseroient en telle ou telle conjoncture, qu'enfin ils ont alors fait passer leurs pensées & leurs sentimens dans les ames des Héros qu'ils évoquoient des enfers, pour leur faire jouer sur la Scene les mêmes rôles qu'ils avoient soutenu sur le Théatre du monde.

L'élocution d'Homere est proportionnée aux sentimens & aux pensées qu'il veut exprimer. C'est sur tout par l'élocution qu'il est véritablement enchanteur. Si la forme de ses vers n'a pas été transmise à la Tragédie, au moins les graces de son expression, graces tantôt terribles, tantôt aimables, & presque toujours charmantes, passérent dans la bouche de ses héros ressuscités & produits sur le Théatre d'Athénes. La Tragédie, à l'aide d'Eschyle son premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade. C'est le *magnum loqui* dont parle * Horace. Peut-être

* *De Art. Poët. v.* 280.

être même Eschyle qui avoit conçû toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t'il trop loin. Ce n'est point la trompette d'Homere, c'est quelque chose de plus. Sa diction trop fiere, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois Gigantesque, semble plûtôt imiter le bruit des tambours & les cris des Guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élevation de son Génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son esprit Tragique paroît souvent se soutenir plûtôt sur des échasses que sur le cothurne qu'il inventa. Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du Théatre. Aussi imita-t'il de plus près celle d'Homere, en versant sur son style, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, assés de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme s'exprime † Horace. Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble; & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élegance, que de la force & de la grandeur. Les autres qui les suivirent, & que cite Aristote

† Horat. de Art. Poët. v. 232.

tote, se firent apparemment un style, chacun le sien, conformément à leur génie. Mais depuis Eschyle jusqu'à la décadence de la Tragédie en Grece, elle se soutint par une maniere d'écrire qui lui fut propre, quoique diversifiée par les diverses plumes qui se mêlerent d'écrire pour le Théatre. Ce style ne sçauroit aisément se définir. En général il est, chés les Anciens qui nous restent, naturel, magnifique, nombreux, rempli d'expressions fortes, de couleurs vives, de traits hardis, de figures énergiques. Mais cette naïveté, cette pompe, ce nombre, cette force, cette vivacité, cette hardiesse, & cette énergie ne ressemblent point à ces mêmes qualités quand elles regnent dans l'Epique & dans les autres Poësies où elles ont lieu. C'est un je ne sçai quoi que le goût seul rend sensible; chose si peu aisée à attraper, qu'une Tragédie bien écrite passe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre, si d'ailleurs il n'y a rien qui blesse trop le bon sens, au lieu qu'une Tragédie réguliere & pleine de beaux traits tombera sûrement, si elle manque du côté du style & de la versification. Cette délicatesse deviendra palpable pour peu qu'on veuille se donner la peine de comparer certaines piéces

ces d'Autheurs morts qui ont eu un succès passager, que l'impression & le tems ont fait oublier, avec d'autres piéces peut-être moins fortes mais écrites plus correctement, & qui par cette raison attirent les applaudissemens où l'indulgence des spectateurs, & même des lecteurs. Ce n'est donc pas un léger mérite pour les Anciens d'être parvenus en si peu de tems au vrai goût du style Tragique sur les traces d'Homere; & c'est en même tems un grand malheur pour eux de ne pouvoir être universellement & aisément entendus dans leur langue. Combien ne les jugent avec trop de rigueur, que parce qu'ils les voïent dépouillées de ce coloris précieux! combien peu de ceux même qui les lisent dans la langue originale la sçavent assés à fonds pour en sentir toutes les finesses! les traductions les plus supportables ne sçauroient dédommager entierement les Grecs de ce qu'ils perdent de ce côté-là, si le lecteur intelligent ne s'y prête pas, & je sens trop que les miennes ont besoin de cette précaution, quelque soin qu'elles m'aïent couté.

XVIII. Avant que de montrer par les Oeuvres de ces Poëtes comment ils s'y prirent pour la pratique dès qu'ils eu-

Le Théatre & ce qui le concerne.

eurent saisi la Théorie, il est bon de dire un mot du Théatre & de ses ornemens, puisque c'est une des inventions d'Eschyle. Avant lui Thespis n'y entendoit point d'autre finesse, si nous en croyons Horace, que de promener ses Acteurs sur un Théatre ambulant, qui n'étoit autre qu'un chariot, spectacle sur lequel les Italiens & les Allemands ont raffiné. Eschyle s'avisa le premier de construire un Théatre plus solide, & de l'orner de décorations convenables au Sujet. * Il masqua le visage des Acteurs, il les haussa sur le cothurne, & les revêtit de robes traînantes pour paroître avec plus de majesté. Voilà l'ébauche extérieure de la Tragédie. Mais ce ne fut qu'une suite de la principale invention d'Eschyle, qui est la Tragédie même, & qu'on ne balancera plus à lui accorder, si on joint à ce que j'ai dit le témoignage de Philostrate, † qui assûre qu'Eschyle introduisit sur la Scene les héros & tous les personnages qu'on y voit d'ordinaire. Sophocle depuis perfectionna les décorations; il augmenta les Chœurs jusqu'au nombre de quinze personnes, a-

près

* HORAT. *de art. Poët. v.* 279.
† IUL. CAES-BULENG. *de Theat. l.* 1. *c.* 2.

près qu'Eschyle les eût bornés à douze, selon Vossius & quelques autres. Il inventa une chaussûre blanche pour les danseurs, affin de rendre leurs mouvemens plus sensibles & plus brillans aux yeux des spectateurs. Enfin il étudia les talens de ceux qui jouoient ses piéces pour accommoder ses rôles à leur portée, adresse digne de remarque, puisqu'un rôle composé sur le goût & le jeu d'un acteur ne peut manquer d'être bien joué.

* Pour revenir à l'appareil Tragique, le Théâtre d'Athénes fut d'abord composé de planches aussi-bien que les Amphithéâtres, qui s'élevoient par dégrés. Mais un jour qu'un certain † Pratinas donnoit au public une de ses piéces, l'Amphithéâtre trop chargé se brisa & fondit tout à coup. Cet accident engagea les Athéniens, déja fort entêtés de

* *On peut voir un détail plus étendu de tout ceci dans deux dissertations de M.* BOINDIN, *l'une sur les Théatres des Anciens T. I. des Memoires de l'Académie des Inscriptions p. 136. l'autre sur les masques T. IV. p. 132.* Voïés encore le Jesuite TARQUINIUS-GALLUCIUS. *De Trag. & Com.* Roma ann. 1621. & avant eux VITRUVE.

† SUIDAS *in Pratina.*

de spectacles, à élever ces Théatres superbes, qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Leur enceinte étoit circulaire d'un côté, & quarrée de l'autre. Le demi-cercle contenoit les spectateurs rangés par étages les uns au dessus des autres, & le quarré long servoit aux Acteurs & au spectacle. Il y avoit des machines de toutes les sortes pour les Divinités des eaux, du ciel & des enfers. On y voïoit des palais, des Temples, des places en perspective, & des villes dans l'enfoncement. Les changemens de décorations, les vols, les Gloires, & tout ce qu'étalent les Théatres d'Europe y étoit emploïé, mais avec plus de dépense & de grandeur. Car sans recourir à Vitruve & à ceux qui ont détaillé toute cette pompe des Grecs & des Romains, il suffit pour en juger de se rappeller que les frais du Théatre & des piéces se faisoient aux dépens de l'Etat chés les Athéniens, & qu'ils dépenserent plus pour ces sortes de divertissemens, que pour plusieurs de leurs guerres *.

Sous

* PLUT. *trad. d'Amyot au Traité intitulé, si les Athéniens ont plus excellé en armes qu'en lettres,*

Sous les demi-cercles concentriques où étoient les ſpectateurs, on avoit ménagé des portiques pour ſe retirer en cas de mauvais tems. Car il eſt remarquable que les anciens Théatres fuſſent preſque entierement découverts. Pour ſe garantir des ardeurs du Soleil on étendoit des voiles, quelquefois précieux, ſur des cordages attachés aux extremités, & afin qu'il ne manquât rien à la commodité & au plaiſir des ſpectateurs, on porta la délicateſſe & le luxe juſqu'à pratiquer dans les ſtatuës qui faiſoient le couronnement, de petits canaux ſans nombre, d'où tomboit une roſée d'eaux parfumées.

L'emploi de Comédien fut long-tems en honneur chés les Grecs. Leurs Poëtes repréſentoient eux-mêmes les principaux rôles. Et Sophocle qui s'en diſpenſa le premier ne le fit que par le défaut

*tres*, dit en parlant d'eux, „ qui voudra faire le „ compte combien leur a couté chacune Co„ médie, il ſe trouvera que le peuple Athénien „ a plus deſpendu à faire jouer les Tragedies „ des Bacchantes, ou des Phœniſſes, ou des „ Oedipes, ou Antigone, ou à faire repréſenter „ les Actes d'une Médée ou d'une Electra, que „ non-pas à faire la guerre aux barbares, pour „ acquerir empire ſur eux, ou pour défendre la „ liberté contr'eux. „

faut de voix & de talent. Eschine & Aristodème, ces deux grands Orateurs Athéniens, dont le dernier fut envoïé en ambassade à Philippe, n'avoient pas rougi de monter sur le Théatre. Eschyle avant eux n'en fit pas difficulté. Aussi voit-on par tout ce que je viens de dire qu'il ennoblit la Scene, après en avoir été pour ainsi parler, le créateur. Il fut le premier qui au lieu de défigurer avec la lie les visages de ses Acteurs, les *habilla*, comme s'exprime Boileau, *d'un masque plus honnête*. Il faut toutefois convenir que ce masque joint à tous les autres ornemens devoit ôter en partie la grace de l'action. Mais d'un autre côté les spectateurs éloignés n'auroient pû en appercevoir les traits délicats. Ainsi ce fut un sacrifice devenu nécessaire à mesure que les Théatres s'augmenterent. Un homme qui représentoit un Dieu ou un héros paroissoit un Geant. Il avoit une tête, des jambes, des bras postiches; & tout le reste répondit à cette énorme grandeur pour égaler la taille des héros, sur tout d'Hercule, qu'on dit avoir été de huit pieds. Car tel étoit le préjugé populaire que les grands hommes des tems héroïques avoient eu une taille extraordinaire. Aussi Juvenal nous peint-

peint-il des enfans effraïés à la vûë de ces personnages, & se cachans dans le sein de leurs meres. Le masque avoit quelque chose de singulier. L'immense ouverture de la bouche étoit tellement figurée, qu'elle augmentoit le son de la voix, vrai porte-voix en effet, nécessaire d'ailleurs pour remplir la capacité du lieu, aussi-bien que les vases d'airain placés dans les intervalles de l'amphithéatre. Ces vases ajustés aux différens tons de la voix humaine & des instrumens rendoient par leur consonnance les sons plus agréables, plus forts, & plus distincts. La voix étoit le principal objet du soin des Acteurs. Ils n'omettoient rien pour se la rendre sonore. Dans le feu même de l'action ils suivoient le ton que leur donnoient les instrumens, pour le hausser ou le baisser à propos, & pour marquer juste les éclats que demandoient les passions. C'est apparemment ce qui a fait croire à quelques-uns que les Tragédies Grecques se chantoient entierement, ou du moins que c'étoit une déclamation modulée & notée dans les formes. Il n'y a nulle apparence à ceci. Tout cet assemblage, comme on voit, étoit trop machinal, & n'avoit point le naturel de l'ac-

l'action toute nuë. Mais c'est un article que j'ai crû devoir indiquer en passant pour donner une idée complette du Théatre des Grecs.



# DISCOURS

## SUR LE PARALLELE DES THEATRES.

Comparaison des écrits plus difficile que celle des autres arts de goût.

I. ON ne fait aucune difficulté de comparer la peinture ou la sculpture moderne avec l'ancienne ; ceux même qui excellent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces arts conviennent sans en rougir, que malgré les efforts des plus sublimes Génies dont les œuvres feront l'admiration de tous les siecles qui les verront, l'antique Grec conserve toujours la superiorité sur ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Il n'y a pas deux voix là dessus : mais il n'en est pas ainsi des ouvrages d'esprit. La comparaison du moderne avec l'ancien semble odieuse à quelques-uns, téméraire à plusieurs, hardie à ceux qui

sans

ſans être idolatres de l'antiquité ne laiſſent pas de la reſpecter encore. Le goût, qui doit être le ſouverain juge dans ces deux genres, n'eſt-il donc pas le même? il l'eſt ſans doute. Mais il va plus ſûrement en fait de peinture & de ſculpture, étant guidé par les yeux, & plus timidement en matiere d'écrits, où il n'a pour guide qu'une vûë toute ſpirituelle, qu'une lumiere ſi épurée, ſi fine, & ſi déliée, (s'il eſt permis de parler ainſi,) que les moindres ombres du préjugé la brouillent ſur le champ, & la changent en ténebres. Oſons toutefois hazarder l'uſage de cette lumiere, & confronter le Théatre ancien avec le moderne, pour atteindre du moins à marquer à peu près l'étenduë & les limites que le goût donne à ce parallele, & pour tirer en faveur de l'un & de l'autre des conſéquences ſi nettes que la partialité ne puiſſe les déſavouer.

II. Comme les ſpectacles ont été faits pour les ſpectateurs & ſuivant leur goût, que l'on a eû grand ſoin d'étudier, il faut avant toutes choſes ſe bien repréſenter le Génie des ſpectateurs anciens & modernes. On connoît aſſés ceux-ci; il eſt juſte de ſe faire une idée préciſe de ceux-là. Pour y réuſſir re-

Necéſſité de connoître le Génie des ſpectateurs Grecs.

pre-

prenons les choses de plus haut ; & loin de nous écarter de notre sujet, tout ce que nous dirons ne servira qu'à nous faire entrer plus profondément dans l'esprit des Tragédies Grecques : esprit qu'on ne reconnoîtroit plus en elles sans tous les préparatifs que j'apporte pour le rallumer, pour le tirer de ses cendres, & pour en remplir nos lecteurs avant que de les introduire dans le Cirque des Grecs.

Idée générale d'Athénes.

III. A la naissance de la Tragédie sous Eschyle, suivant l'époque déterminée dans le second Discours, Athénes s'éleva au plus haut point de sa gloire. Elle avoit eu des Rois dès son origine ; mais des Rois tels que Sophocle & Euripide peignent * Thesée, c'est-à-dire, des Rois qu'une authorité très bornée faisoit plûtôt regarder comme les premiers citoïens que comme les chefs de l'Etat. Ces Souverains populaires faisoient consister leur authorité à partager avec le peuple, ou plûtôt à lui conserver, l'authorité souveraine. C'étoit se conserver eux-mêmes ; tant la Démocratie avoit toujours eû d'appas pour

* Voïés l'Oedipe à Colone, & les Suppliantes d'EURIPIDE.

pour les Grecs ; je dis pour tous les Grecs ; car * les Rois de Thebes & de Lacédémone n'étoient pas beaucoup plus privilegiés que ceux d'Athénes. Ceux de Lacedémone se faisoient honneur d'obéir aux loix, jusqu'au point d'abandonner des conquêtes avancées, sur un seul mot des Ephores. La Roïauté dans toutes les parties de la Grece n'étoit gueres que l'appui de la liberté ; & jamais la liberté Grecque ne fut si heureuse ni si entiere que sous les auspices de cette espéce singuliere de Monarchie. Les révolutions arrivées depuis, montrerent bien que c'étoit-là le point fixe de la véritable liberté, & le milieu précis entre la licence Republicaine, & le Despotisme Tyrannique des Denys. C'est sous ce point de vûë qu'il faut envisager les Rois que nous représentent nos Poëtes Tragiques, Rois dont les mœurs & la popularité cesseront de choquer quand on aura bien conçû comment & à quel prix ils étoient Rois. Creon chés Sophocle, & Hippolyte chés Euripide, dédaignent la

Dans l'Oedipe Roi.

Dans l'Hippolyte.

* Ceux-là étoient pourtant Monarques ; & c'est pour cela qu'Athénes méprisoit leur gouvernement. Voïés les Suppliantes d'EURIPIDE.

la couronne. Cela paroîtroit incroïable de nos jours. En effet suivant les idées reçûës, cela passe la vraisemblance du Théatre; la modération du cœur humain ne va point là. Mais les idées étoient bien différentes, parce que la chose l'étoit. Le rang seul distinguoit les Rois Grecs, & presque rien au-delà. Toutefois ce rang, tout sterile qu'il étoit, ne laissoit pas de flatter extrémement l'ambition humaine, comme il paroît par l'histoire * d'Eteocle & de Polynice. Regner en un mot ce n'étoit qu'être parmi les Grecs, l'homme de l'Etat, la tête dans le cabinet, & le bras dans la guerre. La guerre même faisoit le capital de cette souveraine dignité, qui en tiroit toute sa grandeur, à peu près comme le titre de Général d'armée de nos jours, titre si approchant de la Roïauté, au gré des Romains, que par une défiance politique ils ne manquérent presque jamais de révoquer leurs plus habiles Généraux avant la fin de la plus brillante campagne. Telle est l'idée de la Roïauté dont jouirent les dix-sept Rois que l'on compte pour Athé-

* Aussi étoit-ce à Thebes, non à Athénes. Voïés les *Phéniciennes* d'EURIPIDE.

thénes depuis Cécrops jusqu'à Codrus, dont on sçait le généreux dévouement pour sa patrie.

Après lui, cette ombre de dignité fut convertie en Magistrature ou Préture sous le nom d'*Archonte*, qui parut moins odieux, & plus propre à dissiper les ombrages attachés à la qualité de Monarque. Ces Magistrats ou Archontes étoient perpetuels, & il y en eut treize qui remplirent successivement un peu plus de trois siecles, à compter depuis Medon jusqu'à Alcméon. Mais comme la perpetuité parut encore avoir un air trop imperieux à un peuple devenu chatouilleux sur la liberté à force d'être libre, on reduisit la durée de cette charge à dix années, & il y eut de suite sept Archontes décennaux. Enfin la licence croissant avec la liberté, on les rendit annuels * dans la 23e. Olympiade, & ceux-ci continuerent longtems. 316. ans

Il est remarquable que les Athéniens ne soient arrivés que par dégrés à la forme de gouvernement qui fut depuis établie tout d'un coup par les Romains après

* Annee 2. de la 23. Olympiade: de la fondation de Rome 67: avant notre Ere 687.

après qu'ils se furent défaits des Rois. Cette différence même est d'autant plus considérable, que les Romains n'établirent & ne prolongerent l'administration extraordinaire de leurs Dictateurs, que dans les besoins pressans de l'Etat, au contraire des Athéniens, qui allerent toujours en diminuant celle de leurs Archontes, à mesure que la nécessité croissoit; comme ils n'avoient gueres d'ennemis au dehors, la liberté mal entenduë leur en suscitoit au dedans. Les dissensions domestiques produisirent presque les mêmes effets dans Athénes que dans Rome. Mais les Athéniens, naturellement plus inconstans que les Romains, se déterminerent à changer la forme de leur Gouvernement. Ils crurent que des loix écrites, (& écrites avec le sang,) seroient plus respectées que la voix des hommes. Dracon fut choisi pour Législateur, & leur en fit de si rigides, qu'elles ne durerent que 26. ans jusqu'à Solon. Celui-ci prié d'en faire d'autres, étudia avec soin le génie de sa nation, médita beaucoup, fit de son mieux, & réussit peu. Toutefois durant les 24. années ou environ qu'Athénes se régla par ses loix, elle sentit la différence qu'il y a entre une authorité
rai-

raisonnable, & une rigidité inflexible, ou une licence effrenée. Mais comme l'empire de la raison n'est pas ordinairement plus durable que celui de la sévérité; cet empire si doux ne survécut pas dans toute sa pureté à son autheur. Solon ne put prévenir les factions au sujet du gouvernement. Il s'en forma plusieurs: & Pisistrate profitant habilement de cette division intestine, se servit d'une de ces factions pour s'établir un Thrône. Cette usurpation imprévûë réunit tous les partis, & fit ouvrir les yeux aux Athéniens. Mais il n'étoit plus tems. Trois fois le Tyran fut chassé; sa constance l'emporta enfin sur les efforts redoublés. Il regna: son regne fut long: mais il le rendit heureux par sa modération & par son exactitude à observer les loix. Cependant les Athéniens, secondés des Spartiates, & se rappellant le goût de leur ancienne liberté, secouérent le joug pour toujours. Ils chasserent Hippias fils aîné de Pisistrate & son successeur. Il se refugia en Perse chés Darius fils d'Hystaspes; il revint même avec des troupes: mais inutilement. Les négociations entre Athénes & Darius furent suivies d'une guerre ouverte; & voilà le commencement

du

du siecle le plus brillant d'Athénes, du siecle de la grandeur, de la magnificence, des richesses; des monumens & des spectacles; du siecle des poëtes, * des philosophes, des orateurs, des historiens, des héros, & des grands hommes en tout genre. C'est celui de la Tragédie sur tout, & de ses trois Autheurs qui l'élevérent au point où nous la représentons aujourd'hui dans cet ouvrage.

Après avoir coulé legerement sur les siecles anterieurs d'Athénes, il me paroît nécessaire d'insister un peu plus sur celui qui fut la source de tant de merveilles, soit en paix, soit en guerre. Il semble que le destin de chaque nation soit d'avoir son bel âge & son comble de grandeur où elle arrive par des progrès insensibles, & dont elle descend ensuite imperceptiblement & par degrés. Tel fut le siecle d'Auguste; & tel a été long-tems auparavant celui d'Athénes. Athénes osa compter sur ses forces qui n'étoient rien en comparaison de celles de la Perse & du grand Roi; ainsi nommoit-on le Roi de Perse. Une Republique très bornée eut la hardiesse de porter ses armes

* ANAXAGORAS, SOCRATE, PERICLES, THUCYDIDE, &c.

mes dans le sein d'une vaste Monarchie, & mit toute sa politique à empêcher l'ennemi de la pénétrer elle-même. Elle y réussit. Datis Général des Perses voulut par represailles entrer bien avant dans l'Attique. Les Athéniens le prévinrent. Ils allerent à sa rencontre. Secondés seulement de ceux de Platée; & conduits par Miltiade ils gagnerent la célebre bataille de * Marathon, où se trouva Eschyle aussi grand guerrier que bon poëte. Cette victoire, qui couta la vie à Hippias, 6400. hommes aux ennemis, & moins de deux cens aux Athéniens; enfla extrêmement le cœur de ces peuples redevenus libres & republicains. La terreur qu'elle répandit chés les Perses, les préparatifs de trois années ausquels elle les engagea pour réparer cet échec, l'estime où elle mit Athénes dans toute la Grece & chés les nations voisines, lui inspirerent ces sentimens de grandeur & de fierté dont les Tragédies d'Eschyle sont remplies. Les Athéniens se crurent les arbitres suprêmes de la Grece qu'ils défendoient, & par

* La 3. année de l'Olymp. 72. & 490. ans devant notre Ere, de la fondation de Rome an. 264.

par cette orgueilleuse opinion ils se fraïerent peu à peu une route pour le devenir en effet. Ce fut alors qu'Eschyle nourri dans les idées & dans les exercices de la guerre forma & enfanta la véritable Tragédie, comme nous l'avons expliqué. Ses exemples lui susciterent des rivaux. Mais l'inventeur l'emporta souvent pas le succès de l'execution. Tandis qu'il florissoit, on vit naître Sophocle qui devoit l'imiter & le surpasser. Quinze ans après nâquit Euripide concurrent de ces deux grands Poëtes, & qui a laissé la victoire indécise entre Sophocle & lui. Il vint au monde dix ans après la bataille de Marathon, l'année même que se donna sur mer celle de * Salamine, où Leonidas commandoit en chef à la tête des Lacédémoniens tous les alliés Grecs, quoique les Athéniens, sous la conduite de Themistocle, eussent mené la plus grande partie des vaisseaux. Aussi s'en attribuerent-ils tout l'honneur. Cette journée si honteuse pour Xerxès, & si glorieuse pour eux, fut suivie de celle de Platée. Mardonius que Xerxès avoit laissé en Gre-

* An. 1. de la 75. Olymp. avant notre Ere 480. de la fond. de Rome 274.

Grece à sa place y fut tué ; & pour dernier effort de gloire & de succès, un combat naval à Mycale délivra entierement les Grecs de l'inondation des Perses. Les Athéniens célébrerent à Salamine ces éclatantes victoires par un trophée & par des hymnes que * chanta Sophocle, encore jeune, à la tête de la jeunesse Athénienne. Athénes † de plus en plus enorgueillie par ses succès redoublés, prit un nouvel éclat de cet orgueil même, dont elle anima le génie de ses guerriers, de ses orateurs, & de ses poëtes. Elle possedoit l'empire de la mer par ses nombreux vaisseaux ; & ce point seul lui faisoit regarder les autres villes de la Grece, comme des Etats des-

* ATHENÉE *Deipnosoph. l.* I.

† „ Athénes fut très-florissante, tant que le „ luxe y regna. Ce fut le regne des héros. „ Ils étoient revêtus de manteaux de pourpre, „ & ils portoient dessous des vestes raïées de „ diverses couleurs. Ils avoient les cheveux „ noués décemment, & ils y mettoient de petits ornemens d'or en forme de cigales, qui „ environnoient la chevelure & le front. Des „ valets portoient derriere eux des sieges plians, „ pour s'arrêter plus commodement quand il „ leur plaisoit. Tels furent les héros de Marathon, &c ".

ATHENÉE *Deipnosoph. l.* 12. ÆLIEN *Var. Histor. l.* 4. *c.* 22. *& autres avant eux.*

destinés à devenir ses provinces. Lasse de céder le pas, elle affectoit une émulation dédaigneuse avec Lacédémone, & avec Thebes ; & cette émulation dégénera en haine pour l'une, & en mépris pour l'autre. Ce fut là dans la suite la source de sa perte ; mais elle en tira d'abord sa suprême grandeur. Cependant ces sentimens n'éclattoient pas encore ouvertement. Elle mit toute son attention à se bien fortifier, sous le prétexte réel & non suspect de se mettre en état de n'être pas insultée par les Perses, & d'oser continuer la guerre à leurs dépens. La guerre fut en effet resoluë. Xerxès qui avoit trop éprouvé les forces d'une Republique dont les citoïens naissoient guerriers, eut recours à la négociation. Il offroit même de réparer le dégât dont il avoit laissé de tristes vestiges dans l'Attique ; & ces offres de la part d'un ennemi puissant, quoi qu'humilié, paroissoient n'être pas à dédaigner. On y prêtoit l'oreille. Mais Themistocle s'y opposa si vivement, qu'il fit changer les avis, & conclure à la guerre. Jusques-là, toute la Grece avoit déféré le commandement de ses armées aux Lacédémoniens. Pausanias leur chef avoit commandé dans

l'af-

l'affaire de Platée. Mais depuis il devint suspect ou coupable de trahison; & ce fut un prétexte aux Athéniens pour lever le masque. Ils saisirent avidement ce prétexte; ils le firent valoir dans toutes les villes Grecques; & après les avoir gagnées, ils obtinrent le commandement de la guerre de Perse. C'en fut assés pour aller plus loin. De la primauté ils passerent à la souveraineté, & de la souveraineté à la Tyrannie. Leur délicatesse s'offensoit de tout, & alloit jusqu'à traiter les Grecs moins en alliés qu'en sujets. Cependant ils amassoient des richesses sans nombre, & ils acquéroient une authorité sans bornes. Car suivant la convention chaque ville Grecque leur païoit une somme annuelle; & ils l'exigeoient moins à titre de quote part pour la guerre dont ils s'étoient chargés, qu'à titre de tribut. Dans les commencemens ce n'étoit qu'un dépôt consacré au bien public, & que l'on cachoit avec soin dans le Temple de Delphes. L'on n'y touchoit qu'avec de grandes précautions pour les frais de la guerre, soit pour l'écarter, soit pour la prévenir. Mais bientôt les Athéniens s'en firent les arbitres sans se rendre comptables; & la

Republique, ſous prétexte qu'elle étoit ſeule le bouclier & l'épée de la Grece, diſpoſa à ſon gré du Thréſor commun. Ainſi trouva-t'elle le moïen de fournir, non-ſeulement aux frais des guerres, mais encore & beaucoup plus à ſon luxe, qu'elle porta au dégré ſuprême, tandis que Lacédémone, quoique très riche, s'en tenoit encore à la frugalité ordonnée par les loix de Lycurgue. C'eſt à la faveur de cet argent & de ſes grands revenus qu'Athénes s'orna de Temples, de Théatres, de Cirques, de Colonnes, de Statuës, de Portiques, de Bains, & d'une quantité prodigieuſe d'Edifices, où toute la délicateſſe des arts, & toute la ſomptuoſité d'un grand & riche Etat s'immortaliſerent pour ſervir un jour de modéle au luxe des Romains, & à celui des autres nations futures, en fait de magnificence & de goût.

Un demi ſiecle ſe paſſa ainſi depuis les victoires remportées ſur les Perſes, ſans que Lacédémone renfermée dans ſa vertu Philoſophique, oſât réprimer ouvertement la fierté d'une Republique qui l'emportoit ſi fort ſur le reſte de la Grece par la ſplendeur, les richeſſes, & la ſuperiorité d'un Empire uſurpé. Mais le terme de la patience arriva enfin.

Ces

Ces ressentimens de Sparte, sécondés de plusieurs villes Grecques, éclatterent tout à coup contre Athénes, & donnerent le branle à la guerre du Peloponnese, qui commença à la cinquantiéme année d'Euripide *. Athénes soutenuë par ses armées navales & par les Etats Grecs que sa puissance & la crainte retenoient dans ses interêts, soutint durant 20. ans cette guerre sans beaucoup d'embarras, & sans presque se ressentir de ses pertes qu'elle étoit en état de supporter. Mais le siége de Syracuse témérairement entrepris l'épuisa d'hommes & d'argent. La peste acheva ce que la guerre avoit commencé. Ses alliés mirent bas toute crainte & l'abandonnerent. Véritablement son nom & son courage la maintinrent encore sept années. Mais il lui fallut enfin succomber sous les efforts des Lacédémoniens, qui appellerent les Perses à leur secours. Athénes † fut prise par Lysander, un an après la mort de Sophocle, & perdit son empire qui passa aux La-

* L'an 2. de la 87. Olymp. avant notre Ere. 431, de la fond. de Rome 323.

† L'an 1. de la 94. Olymp. avant notre Ere. 404. de la fond. de Rome 350.

Lacédémoniens, pour y durer peu. Car trente ans après, Athénes, avec le même secours dont on s'étoit servi contr'elle, reprit le dessus, & tira du moins les Grecs de l'esclavage de Sparte, qui n'avoit pas mieux usé de son pouvoir qu'elle. Thebes parut à son tour sur la scene avec son Epaminondas; & depuis, la balance pancha tantôt d'une part, tantôt de l'autre, jusqu'à ce que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fixa enfin à la Macédoine l'empire sur la Grece, que ces trois Etats s'étoient si long-tems & si opiniatrément disputé. En voilà assés pour donner une idée générale de la situation où étoit la Grece dans le siecle de nos Poëtes Tragiques.

Revenons au Génie de leurs spectateurs. L'orgueil fomenté par les victoires & les grandes richesses, l'indépendance fruit d'une liberté portée à l'excès, & je ne sçai quoi d'imperieux dans l'air & les manieres que donne ordinairement à ses moindres citoïens la superiorité de ville souveraine, tout cela formoit d'Athénes une assemblée de gens qui se regardoient comme autant au dessus des autres hommes, que l'homme est au dessus de la bête. Cette vanité alloit jus-

jusqu'à traiter de barbares, non-seulement les Etrangers, mais les Grecs mêmes qui n'étoient pas de l'Afrique. L'Attique idolatre d'elle-même ne songe qu'à s'encenser, & folle de ses chimeres, elle les transforme en divinités. C'est Minerve la Déesse des beaux arts qui lui accorde son nom & sa protection. * La statuë de Diane ne peut rester chés les Thraces, barbares indignes d'elle. Oreste la vole de concert avec Iphigenie, & la transporte dans l'Attique son véritable séjour. Le célébre Areopage soumet à ses décisions, non-seulement des héros, mais des Dieux. Mais lui-même est obligé de subir son jugement. Les Eumenides toutes fieres qu'elles sont perdent leur procès contre Oreste à ce tribunal, trop heureuses d'accepter des autels à Athénes pour faire leur paix. L'Attique seule possede les monumens les plus redoutables à ses ennemis, tels que le corps d'Oedipe, qui lui sert de boulevart contre les entreprises des Thébains, & les corps des chefs Argiens qui la maintiennent contre Argos. Tout son

* *Iphigenie* en Tauride d'EURIPIDE. Les *Eumenides* d'ESCHYLE. Les *Electres* des trois Poëtes. *Oedipe* à Colone de SOPHOCLE, &c.

ſon terrain eſt illuſtre par des prodiges. Tout en un mot eſt grand & divin chés les Athéniens. L'abondance & la proſperité y produiſent le goût des arts & des ſciences. La Tragédie & la Comédie y naiſſent ſucceſſivement, & y ſont reçûës avec une eſpéce d'idolatrie. Les cérémonies ſacrées ſe changent en divertiſſemens. L'émulation multiplie les Poëtes, & leur nombre fait établir des diſputes, des prix, des couronnes. Le peuple paſſionné pour les amuſemens du Théatre en devient inſatiable. Les Théatres s'agrandiſſent, l'emportent ſur les Temples, & toute Athénes ſe trouve raſſemblée dans leur enceinte. On s'infatuë de vers juſqu'à apprendre par cœur les Tragédies entieres, à meſure qu'on les joue; manie, qui devint utile aux ſoldats faits priſonniers dans la défaite de Sicile. C'étoit aſſés de ſçavoir des vers d'Euripide pour enchanter les Siciliens, ce qui fonda ce proverbe, *il eſt mort en Sicile, où il y récite des vers.* Les Rois même des Etats voiſins combloient de careſſes les bons Poëtes Athéniens, & ſe croïoient heureux de pouvoir les attirer à leur Cour. Euripide éprouva ſouvent leurs faveurs; mais la plus flatteuſe étoit l'applaudiſſement d'un

d'un peuple aussi éclairé qu'avide de spectacles & de nouveautés. Car ce n'étoit pas seulement la Poësie qui faisoit fortune à Athénes. La Philosophie y tenoit un rang distingué. Socrate ne parut sur les rangs qu'après quantité d'autres qui y avoient joué de grands rôles. L'éloquence sur tout y tenoit la premiere place. Athénes en un mot passoit (comme le dit Ciceron) pour l'inventrice & la mere de tous les arts.

Caractere des Athéniens.

IV. L'inconstance & la legereté, défauts si naturels à une multitude libre & indocile, étoient particulierement ceux des Athéniens de ce siecle. Leurs Héros guerriers, les Miltiades, les Themistocles, les Aristides, les Periclès, l'éprouverent à leurs dépens, & à la honte de leur patrie. Nos Poëtes même en ressentirent quelquefois de tristes effets. La superstition étoit à la mode, comme elle le fut depuis à Rome. Mais il paroît par les ouvrages de nos Poëtes qu'elle n'y dominoit pas au point de s'allarmer de quelques railleries. Il est vrai qu'Eschyle accusé une fois comme impie auroit été victime de la vengeance Athénienne, si un de ses freres, qui avoit perdu un bras à la bataille de Salamine, n'eût redemandé au peuple un

frere qui avoit lui-même si bien païé de sa personne en faveur de la patrie. Mais d'un autre côté il est difficile d'accorder les risées de ce peuple au sujet des railleries sur les Dieux qu'Aristophane met dans la bouche de Socrate, avec la condamnation de ce même * Socrate. Généralement parlant les Athé-

* Dans la Comédie des Nuées ailleurs, voïés la troisiéme partie, & l'explication de ce Probléme à la fin de tout l'ouvrage. En attendant, je prie le lecteur de faire attention à cette Note. PLUTARQUE (traité de la maniere de lire les Poëtes, traduct. d'Amyot) parlant des fictions des Poëtes bien differentes de la religion païenne, cite entr'autres choses le bel endroit où HOMERE dit de Jupiter, qu'il pesa dans la balance les sorts d'Achille & d'Hector. „ ESCHYLUS, „ continue-t'il, a ajouté à cette fiction toute u- „ ne Tragédie entiere, laquelle il a intitulée, le „ poids ou la balance des ames, faisant assister „ à l'un des bassins de la balance, d'un côté „ Thetis, & de l'autre l'Aurore, lorsqu'elles „ prient pour leurs fils qui combattent; & néan- „ moins il n'est homme qui ne voïe clairement „ que c'est chose feinte, & fable controuvée „ par HOMERE pour donner plaisir & appor- „ ter ébahissement au lecteur, &c ". Voilà je crois la solution d'une difficulté très grande qui se rencontre dans les Ecrits des Poëtes Grecs, sur tout d'ARISTOPHANE, sçavoir leur extrême liberté à railler les Dieux. La précision est aisée à faire. Il avoit une Religion sérieuse, & une fabuleuse, l'une de pratique, & l'autre de Théatre. Celle-ci ne laissoit pourtant pas

Athéniens d'alors étoient vains, dissimulés, pointilleux, interessés, médisans, & grands amateurs des choses nouvelles. Quant à leurs mœurs populaires, elles sont peintes dans les Tragédies Grecques. L'égalité qui regnoit entre des citoïens libres, les faisoit tous marcher de pair sans attirail, sans cérémonie, sans pompe, sans esclaves, sans armes. On voïoit le Magistrat aller acheter lui-même au marché les choses dont il avoit besoin. Les ruës & les places publiques étoient remplies de gens oisifs en apparence, & souvent en effet. On les eût pris pour tels dans tous les tems à les voir s'entretenir par groupes dans les ruës, ou s'attrouper dans les Amphithéatres pour y raisonner des affaires d'Etat, de Philosophie, ou de nouvelles. La ville entiere étoit à la Republique & au particulier, comme une maison est à l'égard d'une nombreu-

pas de nuire à celle-là : c'est pourquoi PLATON l. 2. de la Republ. blâme ESCHYLE d'avoir admis une fable indigne des Dieux. Il condamne en partie HOMERE par la même raison. Mais son sentiment particulier ne conclut rien contre l'usage. La fable en un mot étoit reçûë pour la Poësie & le Théatre, malgré ses inconveniens.

breuse famille. Ils auroient été bien surpris de voir un Paris où l'on passe rapidement sans se connoître, & sans se parler. Rien de plus simple que leurs manieres : mais rien de plus rafiné que leur goût. L'Atticisme dont ils étoient si jaloux se communiquoit aux derniers du peuple. Chacun dans le commerce ordinaire se piquoit de parler juste & poliment, témoin cette femme qui vendoit des herbes, & qui reconnut Theophraste pour étranger à je ne sçai quoi d'Attique qui lui manquoit, soit dans quelques expressions, soit dans l'accent, dont un long séjour à Athénes n'avoit pû le corriger.

Cet Atticisme, qui devint urbanité chés les Romains, passa plus tard chés eux à proportion. Ils ne l'acquirent qu'à force d'années & de travail. Mais la nature en fit present aux Grecs. Les Romaines s'aviserent tard des piéces Théatrales, & ils eurent de la peine à y réussir. Ce ne fut que du tems d'Auguste que la Tragédie exilée d'Athénes reprit tout son éclat, au lieu qu'elle s'étoit perfectionnée chés les Athéniens dès sa naissance. Ciceron contribua des premiers à attirer la Philosophie d'Athénes à Rome. Enfin tous les arts se

transf-

transſporterent lentement de l'une à l'autre Republique, ce qui fait bien voir la différence de leurs Génies, quoique l'indépendance & la fierté fuſſent également l'ame de ces deux Etats. Mais cette liberté & cet orgueil étoient choſes fort différentes de part & d'autre. Les vieux Romains approchoient plus des Spartes que des Athéniens. Chés ceux-là on alloit plus au ſolide qu'au brillant : & chés ceux-ci on trouvoit le ſecret d'allier la politeſſe à l'utilité publique. On peut regarder Rome comme un plan d'arbres tardifs, mais dont les fruits devinrent exquis; & Athénes comme un verger de plantes & de fleurs qui forment un printems perpetuel.

Conformité des Tragédies Grecques au caractere des Athéniens.

V. Par le caractere du peuple Athénien, l'on peut marquer celui des Tragédies Grecques. Les Athéniens étoient fous de la liberté, idolatres de leur patrie, adorateurs de leurs uſages, dédaigneux ou indifférens pour tout ce qui n'étoit point d'eux. C'eſt par-là principalement qu'Eſchyle & ſes ſucceſſeurs les ont flattés. Les Rois repréſentés ſur leur ſcene ſont plus ſouvent immolés à l'orgueil Athénien qu'à leurs infortunes. Quels éloges d'Athénes! il n'y a preſque pas une piéce de celles qui nous

restent où elle ne soit encensée, soit pour la sagesse de sa politique, soit pour la prééminence des arts, soit pour la primauté sur le reste de la Grece. Tout semble tendre à la flatter. Il y a des Tragédies entieres dont c'est l'unique but. A l'égard des coutumes & des usages, on les voit imités dans tous ces spectacles. Même façon de contester, de haranguer, de se défendre, de pleurer les morts, d'avoir recours aux Dieux; même liberté dans les choeurs images du peuple; même choix de sentences; en un mot même tour d'esprit, & toujours Athénien. Non pas que tous les héros des trois Poëtes soient purement Athéniens, comme on nous a reproché de rendre tous les nôtres François. Ils ne démentent ni leur caractere, ni leur païs. Mais comme ils sont tous tirés de la fable ou de l'histoire Grecque, il a été plus aisé de leur donner un air Attique, sans les déguiser tout-à-fait, qu'il ne l'a été à Corneille de peindre de vieux Romains devant les François, sans leur donner un peu les manieres Françoises, ou du moins un air uniforme: l'air des héros Tragiques de l'antiquité n'est diversifié qu'autant qu'il faut pour les reconnoître. Ils devoient en effet

être

être peu différens, puisqu'ils étoient tous Grecs. Car les trois Poëtes n'ont point cherché leurs sujets ailleurs que dans la Grece. Les Grecs étoient trop fiers pour goûter le spectacle des mœurs barbares qu'ils méprisoient, à moins qu'il ne fût question des Perses avec qui ils s'étoient mesurés, & qu'Eschyle leur sacrifia, pour ainsi dire, dans la piéce qui porte ce nom. D'ailleurs l'amour naturel pour ce qui touche de plus près, portoit les Grecs à n'estimer que ce qui venoit de leurs fonds, bien différens en ceci des François, qui contens d'eux-mêmes pour l'esprit & le goût, préférent ordinairement en fait de plaisir ce qui est étranger & rare à ce qui naît chés eux. Nous parlerons bien-tôt de cette différence de goût qui caractérise les sujets des Tragédies Grecques & Françoises. Remettons nous seulement ici devant les yeux l'amour propre d'Athénes dont les Poëtes étudioient le foible, & qui vouloit des éloges éternels pour elle, des Rois humiliés par contraste à la liberté Républicaine, des personnages tout Athéniens, ou du moins tout Grecs, des origines Romanesques de leurs fêtes, de leurs jeux, de leurs villes; choses dont les Tragédies Grec-

ques

ques ſont remplies. Car tous les Poëtes ſuivirent ce goût juſqu'à nous peindre Athénes & ſes mœurs telles que je viens de les ébaucher.

Ils allerent plus loin. Non-ſeulement le Théatre Comique, mais le Tragique même devinrent une ſatyre des peuples, ou des perſonnes qui déplaiſoient au public. Je ne parle pas ſeulement d'Ariſtophane qui épargna ſi peu nos trois Poëtes avec leurs partiſans ou leurs cenſeurs, & dont la Muſe Parricide fit perir (dit-on) * le plus ſage des Grecs. Je parle encore du Théatre ſérieux dont les ſujets ſemblent prêter moins à la ſatyre ou à la politique. L'une & l'autre fit pourtant couler pluſieurs traits de la plume des Eſchyles, des Sophocles, & ſur tout d'Euripide. On y voit un progrès d'émulation & de rivalité entre Athénes & Sparte très bien marqué. On éleve Athénes aux Cieux; on met Sparte par grace au ſecond degré, parce qu'Athénes aſpiroit au ſouverain. Quelquefois la haine ſe découvre, & on lance ſur les Lacédémoniens des mots extrêmement piquans. L'on n'é-

* SOCRATE. On verra en ſon lieu le denouement de ce *dit-on*.

n'épargne pas plus les Thebains quand ils commencent à faire parler d'eux pour la primauté. Disons un mot de ces deux Etats. Ce sera la clef de ce qu'on trouvera sur leur compte dans les Tragédies, à mesure qu'on les lira.

VI. Sparte fut long-tems l'arbitre de la Grece. La vertu, le désintereſſement, & la confiance qui en résulte, lui procurérent cet empire. Sa dureté & la jalousie d'Athénes le lui enleverent. Les Lacédémoniens soumis à des Rois, ou pour mieux dire à des Loix souveraines, prirent de Lycurgue le caractere qui leur est resté depuis. Il leur dicta ses Loix, les obligea par serment de les garder jusqu'à son retour, & disparut pour toujours. Ces Loix, à quelques articles près, ont toute la séverité de la vertu la plus épurée. On y bannit le luxe & le plaisir au point de porter la modestie & la frugalité à quelque sorte d'excès; ce qui faisoit dire à Alcibiade; *ils exposent volontiers leur vie : j'en suis peu surpris; la mort est un present pour eux.* L'argent s'y introduisit sans les corrompre; c'est la pierre de touche pour la vertu. L'Etat étoit riche, * & le par-

Idée de Lacédémone.

* Dans le 1. Alcibiade de PLATON, SOCRATE

particulier laborieux. La fourmi avoit été sans doute le modéle que Lycurgue s'étoit proposé pour faire de Sparte une Communauté de citoyens uniquement appliqués au travail, & jaloux de l'épargne jusqu'à la pratiquer dans les paroles. Le style Laconique a passé en proverbe. Par cette simple ébauche on voit qu'il y avoit entre les Lacédémoniens & les Athéniens la même différence qu'y trouva Diogene quand il dit à son retour de Sparte dans l'Attique, qu'il passoit de l'appartement des hommes à celui des femmes. Les Athéniens polis, doux, amis d'une joye moderée & de l'humanité, ne pouvoient souffrir la vertu trop pure, pour ne pas dire, un peu trop sauvage des Spartiates. Les Poëtes qui amusoient si agréablement les uns, devoient être fort mal satisfaits des autres, qui avoient banni les spectacles. L'ambition & la soif de l'empire souverain se mêla à l'antipathie & la fortifia de plus en plus. Mais on usoit de ménagemens; & ce n'étoit pas l'affaire d'un jour

CRATE dit qu'on peut appliquer la fable d'Esope à Lacédémone, & qu'on voit les traces de l'argent immense qui y entre, mais nul vestige d'argent qui en sorte.

jour pour Athénes de délivrer la Grece de la dépendance de Lacédémone pour l'asservir à son tour. Ainsi les traits qui échappent à nos Poëtes sur le compte de Sparte, font voir, selon qu'ils sont plus ou moins acérés, le dégré de haine ou de crainte qui régnoit dans le cœur des spectateurs Athéniens, & la disposition présente d'Athénes à l'égard de ses voisins.

VII. Il en est de même de Thebes. Car Thebes voulut aussi jouer son rôle & prétendre à l'Empire. Ce fut assés tard & après les Poëtes dont nous parlons: mais de leur tems même elle se préparoit les voyes, & ne laissoit pas de figurer dans la Grece, & de mériter l'attention d'Athénes en bien ou en mal. Son ancienneté la rendoit respectable, aussi-bien que les évenemens, tant vrais que fabuleux de ses premiers siecles, comme l'avanture de Cadmus & celle d'Oedipe. Elle comptoit des Dieux pour citoyens, sur tout Bacchus & Hercule. Le siége qu'elle avoit soutenu contre les sept Chefs est célébré par Eschyle: Et c'est le plus ancien des siéges de la Grece. La fin Tragique d'Eteocle & de Polynice, les malheurs de leur sœur Antigone, & de toute la posterité d'Oedipe, Idée de Thebes.

les

les crimes involontaires de ce dernier, & son tombeau à Colone *, outre quantité d'autres particularités, sont la matiere brillante des plus belles Tragédies Grecques. Toutefois l'air épais de Béotie, qui passoit quelquefois jusqu'à l'esprit, rendoit les Thebains un objet de raillerie, & un sujet de proverbe aux Athéniens, dont la fine politesse se choquoit aisément de la grossiereté & de la rudesse Béotienne. Thebes avoit pourtant des Pindares à opposer aux Sophocles. Loin de paroître aspirer au premier rang dans le siécle dont nous parlons, elle se contentoit en apparence de se maintenir, & de s'appuyer tantôt d'Athénes contre Sparte, & tantôt de Sparte contre Athénes. C'est par ces différens interêts de liaison, qu'on peut expliquer ce qu'en disent nos Poëtes, tantôt en bien, tantôt en mal, sur tout Sophocle dans son Oedipe à Colone. Ce malheureux Prince dit à Thesée, comme par un esprit prophetique, que Thebes & Athénes auront un jour des démêlés cruels: † mais que le tombeau d'Oedipe sera souvent rougi

* Bourg de l'Attique.

† Il fut joué durant la guerre du Peloponnese. *Voyés T. III. Act. II.*

rougi du ſang Thebain, & deviendra le plus ferme rempart d'Athénes. Il eſt viſible que dans cette piéce Sophocle fait alluſion aux guerres des deux Etats, & que ſon but eſt de faire enviſager le tombeau d'Oedipe comme un épouventail pour les Thebains, ce qui rend cette Tragédie toute politique, ainſi que quelques autres dont la lecture nous deviendroit plus agréable, ſi nous ſçavions au juſte les anecdotes d'Etat ſur leſquelles on les faiſoit rouler à mots couverts.

Tragédie politique, ainſi que la Comédie.

VIII. En effet la Tragédie même ne laiſſoit pas d'avoir ſes vûës * politiques chés des Republicains qui mettoient tout à profit pour donner des avis énigmatiques & colorés. Il y a quantité de Sentences dans les Tragédies Grecques dont le ſens naturel ne nous frappe plus; mais qui en avoient un très fin, quoi qu'enveloppé, par l'application qu'en faiſoit le parterre qui n'étoit rempli que de bons entendeurs. C'eſt ce que les Romains n'ont pas compris, eux qui ne firent des Tragédies que pour imiter les Grecs, & pour faire des Tragédies. Les Sentences éternelles de Seneque ſont des lieux communs qui ne diſent rien, ou qui n'ont qu'une

* *Voyés T. V. Diſcours & Comédies d'*ARISTOPHANE.

qu'une morale philosophique & guindée. Celles des Grecs, quoique générales en apparence, avoient leurs allusions en effet. Il en est de ces traits comme des Epigrammes de Martial, dont plusieurs nous paroissent vuides de sens & de sel, parce que le sens délicat & vrai nous est inconnu aujourd'hui ; ou, (pour faire une comparaison plus propre à notre sujet,) il en est de ces traits comme de quelques vers de Corneille ou de Racine qu'on sçait avoir été faits par allusion aux mœurs du tems, & qui ne s'entendront plus que dans un sens plus général par la posterité. Si nous ne pouvons rendre raison par tout des allusions Grecques dont je parle, c'est parce qu'on ne les a pas toutes conservées jusqu'à nous, & qu'il seroit ridicule de deviner. Mais il est sensé & il suffit de remarquer que les Grecs étoient extrêmement amateurs de ces allusions *, parce que cette observation seule nous porte à ne pas blâmer dans eux ce que nous n'entendons pas, & contribuë à marquer le caractere de leur Tragédie, but unique qu'il faut ici se proposer. On comprendra assés quelques-uns de ces traits, quand il ne sera question

* Nous en verrons bien nettement la preuve dans les Comédies d'ARISTÔPHANE.

tion que de l'éloge de l'Etat Republicain & de ses avantages prétendus sur l'Etat Monarchique, choses qu'on trouvera semées dans ces écrits, & quelquefois traitées à fonds, même assés malignement. Mais on aura plus de peine à démêler les petits traits particuliers & malins sur le gouvernement même des Athéniens, traits qui coutoient quelquefois plus d'un repentir à l'autheur, quand ils étoient décochés trop ouvertement & sans adresse; mais qu'on passoit lorsqu'ils partoient avec finesse & avec art. Car les spectateurs Athéniens avoient cela, qu'ils ne s'offensoient pas d'un bon mot, même contr'eux, quand il étoit assés fin & assés voilé pour les saisir d'abord, & pour enlever leurs premiers applaudissemens. Ils aimoient mieux rire d'eux même, que de ne point rire du tout. Ainsi passerent-ils à Euripide le portrait qu'il fait assés évidemment d'eux dans son *Hippolyte*, & qu'il met dans la bouche de Phedre. Ainsi firent-ils grace à la préférence que le Chœur donne à l'Etat Monarchique * sur le Republicain dans P. 332 v. 380. Ad. II.

* PLATON l. 9. de la Republique, loüe EURIPIDE comme un Poëte excellent. Mais il lui reproche d'avoir loué les Rois & la Monarchie.

v. 464. dans *Andromaque*, ou du moins à la peinture satyrique de ce dernier Etat. Ainsi ne se formalisérent-ils pas de voir
v. 1694. dans l'*Helene* le gouvernement des Spartiates finement préféré à celui d'Athénes: c'est-à-dire l'Aristocratie à la Democratie. Mais il falloit que le Poëte étudiât bien son parterre, & mesurât bien son coup pour ne pas le porter à faux.

Ceci suffit pour montrer à quel point le Génie Grec étoit monté par rapport à la Tragédie. Nous viendrons à un détail plus circonstantié, quand nous aurons dit quelque chose de personnel des trois Poëtes Athéniens qui nous restent. On ne sera pas fâché de les connoître sur le peu de faits que nous en ont laissé les Anciens: mais on les connoîtra mieux encore par leurs propres écrits. Je commence par Eschyle.

Eschyle. IX. Eschyle nâquit à Athénes la premiere année de la 60. Olympiade, 540. ans avant notre Ere *. Il nâquit brave, & il embrassa la profession des armes dans un tems où les Athéniens comptoient autant de héros que de citoyens. Il avoit deux freres guerriers & braves comme lui. Avec l'un, nommé Cynegire, il se trouva à la journée de Marathon, & depuis

* De la fond. de Rome 214.

depuis à celles de Salamine & de Platée avec l'autre, appellé Amynias, & avec Cynegire. Tous trois firent bien leur devoir. Cynegire fut tué à la journée de Salamine, & Amynias y perdit un bras. L'air militaire paroît bien dans les piéces d'Eſchyle. Tout y reſpire les combats; & il ſemble en le liſant que l'imagination ſoit frappée d'un bruit de guerre. Ce pere de la Tragédie, confus d'avoir été vainçu par Sophocle encore jeune, ou ſelon d'autres, par Simonide, dans un combat d'Elegie ſur les braves de Marathon; ſe retira de dépit en Sicile chés le Roi Hieron, le protecteur & l'ami des Sçavans mécontens d'Athénes. Il y fit même, à ce qu'on dit, une Tragédie au ſujet d'une ville qu'Hieron avoit bâtie & nommée *Ætna*. Quelques-uns diſent qu'il y vécut trois années comblé d'honneurs, & qu'il y mourut * enfin à l'âge de 65. ans, d'une maniere fort ſinguliere, ſuivant un prétendu Oracle, qui diſoit qu'il ne mourroit que d'un trait du Ciel. En effet, ajoute-t-on, un Aigle qui avoit enlevé une tortuë lâchant ſa proye, ou par hazard, ou pour la bri-
ſer

* La 2. année de l'Olym. 76: avant notre Ere la 475. de la fondation de Rome 279.

ser sur un rocher, la tortuë tomba malheureusement sur la tête d'Eschyle, & lui fracassa le crane. On lui fit de magnifiques funerailles, & l'on grava sur son tombeau une Epitaphe Grecque, qu'un traducteur de la vie d'Eschyle faite par un Autheur incertain a renduë en cette maniere.

*Euphorione patre, & patriâ Æschylus ortus Athenis*
*Mortuus ad lati conditur arva Gelæ.*
*Virtutis specimen, Marathonie campe, fateris;*
*Atque experte tuo, Mede comate, malo.*

Cette Epitaphe donne à Eschyle un Euphorion pour pere, Athénes pour patrie, Marathon pour champ de bravoure, & les Etats d'Hieron pour tombeau. On y dit que les Medes, (ainsi appelloit-on les Perses dans le cours de la guerre contre les Grecs,) avoient éprouvé sa valeur à leurs dépens. Mais on ne parle point de ses Tragédies. * C'est qu'elles étoient assés

* ATHENE'E (*Deipnosoph.* l. 14.) dit que „ bien qu'ESCHYLE se fût acquis une gloire „ immortelle par ses Tragédies, il préfera les „ honneurs de la bravoure à ceux de la Poësie, „ & voulut lui-même qu'on gravât cette Epitaphe sur son tombeau". Il faut donc joindre l'Autheur incertain avec ATHENE'E.

Le

assés connuës. Elles furent plus applaudies après sa mort que durant sa vie. Dans la carriere Tragique il remporta treize victoires de son vivant, & quantité d'autres étant mort. Car l'estime des Athéniens pour ce Poëte alla jusqu'à porter un decret par lequel l'Etat s'engageoit à fournir le Chœur, c'est-à-dire les frais du spectacle qui alloient très-loin, à quiconque voudroit représenter les piéces d'Eschyle. Honneur unique, & qui confirme, pour le dire en passant, ce que j'ai avancé sur l'origine de la Tragédie entierement dûë à Eschyle. C'étoient quel-

Le même ATHENE'E (*Deipnos.* l. 8.) dit que „ ce Poëte étoit un grand Philosophe, & qu'ayant quelquefois été vainçu par d'indignes „ concurrens; (sélon le témoignage de THEOPHRASTE ou de Chemæleon au liv. du plaisir,) il disoit qu'il consacroit ses Oeuvres à „ la posterité, sçachant bien qu'on leur rendroit „ un jour la justice qu'elles méritoient.

„ ÆSCHYLUS (dit *Plutar.* traité de la man. „ de lire les Poëtes trad. d'AMYOT) étant un „ jour à regarder l'ébattement des jeux Istmiques, l'un des combattans à l'escrime des „ poings ayant reçû un grand coup de poing „ sur le visage, l'assemblée s'en écria tout haut, „ & lui se prit à dire, voyés ce que fait l'accoutumance & l'exercitation: ceux qui regardent crient, & celui qui a reçû le coup ne „ dit mot".

quelquefois des particuliers qui faisoient généreusement ces dépenses. Themistocle la fit une fois pour Phrynicus.

Sophocle. X. Sophocle fils de Sophile nâquit à Colone bourg de l'Attique la 2. année de la 71. Olympiade *. Il célébra sa patrie par son Oedipe à Colone. Son pere, selon quelques-uns, étoit forgeron, & selon d'autres, maître d'une forge. C'est par la différence de ces mêmes emplois que les uns ont avili, & les autres un peu relevé Demosthene, qui se trouva dans le même cas que Sophocle. Quoiqu'il en soit de leur origine, comme Demosthene devint depuis le plus ferme appui d'Athénes contre Philippe Roi de Macedoine, ainsi Sophocle devint-il avant lui un citoyen considérable, un guerrier distingué jusqu'à commander une armée † avec Periclès. Mais le plus grand lustre qui lui reste est celui de son mérite Poëtique, qu'il porta jusqu'au suprême dégré. Après avoir été écolier d'Eschyle, il se mit en état de lutter avec

* Avant notre Ere la 495. de la fond. de Rome 259.

† PERICLE'S disoit de SOPHOCLE, qu'il étoit bon soldat & mauvais Capitaine. ATHEN. *Deipnos. l.* 14.

avec lui, & même de le surpasser. Il ne représenta pas toujours ses piéces, comme faisoient les autres Poëtes, à cause de son peu de voix. Mais il donna tout un autre air à la Tragédie *. Il eut plusieurs enfans, dont un entr'autres se signala dans le talent de son pere. Il éprouva leur ingratitude vers la fin de ses jours. Comme ils s'ennuyoient d'une dépendance trop longue à leur gré, ils s'aviserent de le déférer en justice comme incapable de gouverner ses biens & sa famille. Sophocle les confondit par un trait auquel on ne s'attendoit pas. Pour tout plaidoyé il pria les juges de lui permettre de lire la derniere Tragédie qu'il avoit composée. (C'étoit Oedipe à Colone.) Ils en furent si charmés qu'ils le renvoyerent comblé d'éloges, & ses enfans chargés de confusion. A cette petite histoire que rapportent Ciceron † & Plutarque, l'Autheur incertain de la vie de

* „ SOPHOCLE disoit qu'il vouloit changer „ la hautesse de l'invention d'ESCHYLUS, puis „ sa fâcheuse & laborieuse disposition, & en „ tiers lieu l'espece de son élocution". PLUTARQ. *tr. du profit dans la vertu, trad. d'Amyot.*

† „ SOPHOCLE étant appellé en justice par „ ses propres enfans, qui lui mettoient sus qu'il „ radotoit & étoit retourné en enfance pour son „ grand

de Sophocle ajoute que ce Poëte fit une espéce de Comédie où il peignoit au naturel cet évenement. Je ne m'arrête point aux petites fables que rapporte cet Autheur sur une vision d'Hercule & choses semblables. Il en résulte seulement que Sophocle étoit un parfaitement honnête-homme, & qu'il craignoit les Dieux, quoi-

„ grand âge, afin que par authorité de justice „ il lui fût baillé un curateur, leut devant les „ juges l'entrée du Chœur de sa Tragédie, que „ l'on surnomme Oedipus en Colone, qui se „ commence ainsi;

Estranger tu as fait entrée
En cette fertile contrée
Par le Bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé;
Là où le gracieux ramage
Du Rossignol fait le bocage
Des vaux verdoyans resoner
Plus qu'ailleurs on ne l'oit soner.

„ Et pour ce que le Cantique en pleut merveil- „ leusement à l'assistance, chacun se leva, l'ac- „ compagna, & le reconduisit jusqu'à sa maison „ avec de grandes acclamations de joye, & bat- „ temens de mains à son honneur, comme l'on „ faisoit au sortir du Théatre, quand il avoit „ fait jouer quelqu'une de ses Tragédies". PLUTARQ. tr. si le vieillard doit encore se mêler des affaires publiques.

quoi qu'Athenée * ne le peigne pas d'une maniere si favorable. Il fut couronné 20. fois; & nul mécontentement ne l'obligea d'écouter les propositions des Rois voisins qui vouloient l'attirer à leur Cour. Il fit en cela plus qu'Eschyle & qu'Euripide. On raconte sa mort différemment. Les uns veulent qu'il soit mort étouffé d'un grain de raisin qui ne put passer; d'autres qu'il ait rendu l'ame en récitant son Antigone faute de pouvoir reprendre son haleine, après un effort violent pour prononcer de suite une longue periode; d'autres enfin, que la joye de se voir un jour couronné le fit expirer sur le champ. On mit sur son tombeau la figure d'un essain d'Abeilles, pour perpetuer le nom d'Abeille que la dou-

* SOPHOCLE & EURIPIDE étoient fort débauchés dans le particulier. ESCHYLE & ARISTOPHANE aimoient le vin, & ne composoient jamais que dans le vin, ce qui fit dire à SOPHOCLE, „ Je sçais, ESCHYLE, que „ vous réussissés, mais vous faites bien sans le „ sçavoir". ATHEN. *Deipnos.* l. 10. & ailleurs. Cependant PLATON l. 1. de la Republique, dit que SOPHOCLE étant interrogé sur ce qu'il pensoit de l'amour, répondit, „ qu'il s'en étoit „ échappé comme d'un maître dur & impi„ toyable". PLATON est plus digne de foi qu'ATHENÉE.

douceur de ses vers lui avoit procuré ; ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées sur ses lévres, lorsqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90. ans *, après avoir survécu à Euripide, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Euripide. XI. Ce dernier nâquit, comme j'ai dit, à Salamine †, où Mnesarque son pere, & sa mere Clito s'étoient retirés, quand Xerxès préparoit sa grande expedition contre la Grece. Il vint au monde au milieu de la pompe, des trophées, & des triomphes, au sujet des batailles de Salamine & Platée. Il n'avoit pas le genie guerrier comme ses deux prédécesseurs. Son pere & le train des affaires le porterent à s'attacher aux Philosophes. Son maître principal fut le célébre Anaxagoras, de la Philosophie duquel Ciceron après d'autres anciens nous dit tant de belles choses. La Philosophie en effet devint plus brillante & plus éclairée au tems d'Euripide. Mais l'atta-

* La 4. année de la 93. Olymp. avant notre Ere la 405. de la fond. de Rome 349. D'autres marquent leur mort la même année.

† La 2. année de la 75. Olymp avant notre Ere la 479. de la fond. de Rome 275.

l'attachement de ce Poëte aux Philosophes répandit sur ses œuvres je ne sçai quel air d'école que les Critiques anciens & modernes lui ont un peu reproché. Comme Anaxagoras pensa être la victime de ses sentimens Philosophiques, & qu'il eut de la peine à sauver sa vie par l'exil; (même en employant la faveur de son discipline Periclès,) pour avoir avancé que le soleil n'étoit qu'un globe de feu, Euripide effrayé de ce traitement abandonna la profession de Philosophe, qu'il changea en celle de Poëte. Il se trouva pour le Théatre un talent qu'il ignoroit, & il le mit si heureusement en œuvre qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous venons de parler. Socrate même, le sage Socrate qui n'avoit point la folie des spectacles comme les autres Athéniens, ne manquoit gueres d'aller aux nouvelles représentations des piéces d'Euripide, par pure estime pour sa sagesse & pour sa vertu, que Socrate, (au rapport * d'Ælien) croyoit voir exprimées dans les piéces de ce Poëte Philosophe. Aussi le P. Thomassin y a-t-il plus trouvé de matiere pour son dessein que dans aucun au-

* ÆLIAN *Var. Hist. c.* 13. Voyés ce chap. dans les *Nuées* T. V.

autre Poëte de l'antiquité; & pour citer une authorité plus ancienne, Ciceron par cet endroit étoit fur tout épris d'Euripide. On l'a accufé d'avoir trop maltraité, outre les Lacédémoniens (nous en avons apporté la raifon,) Menelas leur Roi, les femmes en général, & fur tout Medée. On veut même qu'il ait reçû des Corinthiens cinq talens pour jetter fur cette Princeffe l'horreur du meurtre de fes fils, dont les Corinthiens même étoient les autheurs. D'autres le juftifient de cette accufation. Mais fans difcuter cent chofes pareilles, qui font peu importantes pour le but que nous nous propofons, attachons-nous à ce qui regarde la perfonne d'Euripide. Athenée après Ion & Theopompe ne dit pas grand bien des mœurs de ce Poëte. Il traite auffi mal Sophocle & Socrate, le tout à caufe de Socrate. Mais tous les trois ont auffi leurs défenfeurs qui paroiffent plus croyables. Euripide ne remporta que cinq victoires felon * Aulugelle, & quinze fuivant d'autres qui corrigent fon texte. Auffi étoit ce une multitude fouvent paffionnée qui prononçoit, de forte que

* Me-

* Aul. Gell. noct. Att. l. 17. c. 4.

* Menandre, loin de rougir d'avoir été vaincu par un certain Philemon n'en avoit tenu compte, & lui demandoit froidement à lui-même, s'il ne rougissoit pas d'avoir été son vainqueur. Euripide dans sa jeunesse se brouilla avec Sophocle, chose peu surprenante entre beaux esprits qui couroient la même carriere. Mais ils devinrent depuis fort amis. Cette amitié & cette brouillerie sont détaillées dans une des cinq lettres attribuées à Euripide. Mais comme il est bien difficile de décider qu'elles ne sont pas supposées, nous n'y insisterons point. On sçait par d'autres sources qu'Euripide fut si bien reçû d'Archelaüs Roi de Macédoine, qu'il devint son favori & son confident. L'honneur est presqu'égal pour la memoire, & d'un Poëte de ce mérite, & d'un Roi qui tachoit d'attirer à sa Cour tout ce qu'il y avoit de meilleur en fait d'arts & d'esprits dans Athénes. Euripide passoit pour être fort désinteressé, quoi qu'à en croire ses lettres il fût accusé par ses ennemis d'avoir quitté Athénes pour s'être laissé éblouir de la faveur & des présens d'Archelaüs. Ce

* Idem. Ibid.

Ce Prince l'en avoit en effet comblé. Il lui fit entr'autres un présent plus honorable que précieux. * Un courtisan lui demandoit en termes assés clairs un vase d'or dont il avoit envie, *qu'on le porte*, dit Archelaüs, *à Euripide: vous méritès de le demander, & il mérite de le recevoir sans l'avoir demandé.* Un jour le Roi lui fit reproche en badinant de ce que, contre l'usage des courtisans, il ne lui avoit rien apporté au jour de sa naissance: *vous donner*, repartit le Poëte, *ce seroit vous demander.* Archelaüs avoit envie que le Poëte le célébrât par quelqu'œuvre Tragique. Mais Euripide répondit ingénieusement, *plaise au Ciel qu'il ne vous arrive jamais rien qui vous rende le sujet d'une Tragédie.* Un brutal lui reprocha une fois d'avoir l'haleine forte. *C'est*, dit-il, *que j'ai bien des secrets ensevelis dans mon sein.*

Après trois ans de séjour en Macédoine, il eut le malheur de se trouver seul dans un lieu écarté, où des chiens furieux se jetterent sur lui & le déchirerent à belles dents, de maniere qu'il mourut quelques tems après, âgé de 75 ans *.

* PLUTARQ. traité de la mauvaise honte.

ans *. Aulugelle dit que les Athéniens envoyerent en Macédoine pour demander le corps d'Euripide; mais que les Macédoniens le refuserent constamment, afin d'honorer leur contrée par le tombeau magnifique † qu'ils lui firent dresser: ce qui obligea Athénes de se contenter d'un monument vuide sur lequel on grava le nom d'Euripide.

Il est certain que malgré la Comédie d'Aristophane, intitulée les *Grenouilles* ‡, où cet ancien Comique contemporain des Autheurs de la Tragédie traite assés cavalierement nos trois Poëtes, on rendit alors & depuis, tant à leurs ouvrages qu'à leur memoire, des honneurs très distingués. On leur erigea des statuës par Edit, & l'on conserva leurs ouvrages, la plûpart autographes, dans les archives publiques. Ce fut apparemment ceux

* Un Autheur de sa vie assure que ce genre de mort lui fut procuré par un Poëte jaloux.

† Il mourut en Macédoine, & fut enterré près de la ville d'Arethuse. La foudre tomba sur son tombeau, comme elle avoit fait sur celui de Lycurgue. *Voyés* PLUTARQ. *dans Lycurgue*, *voyés aussi* AMMIEN MARCELLIN *l.* 27.

‡ Voyés-là dans la III. Partie de cet Ouvrage.

ceux qu'un Roi d'Egypte vouloit avoir au rapport de Galien, sur tout les manuscrits d'Euripide, qui contenoient 75. Tragédies, pour embellir sa bibliotheque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens, qui les refuserent. Il leur refusa à son tour des bleds dans un besoin, jusqu'à ce qu'ayant enfin reçû ce qu'il demandoit, il oublia le refus & la mauvaise grace du présent, témoigna noblement sa reconnoissance, & permit aux marchands d'Athénes d'emporter autant de bled qu'il leur plairoit sans payer le tribut ordinaire. Il est inutile de rapporter tous les éloges que les Grecs & les Romains ont prodigués aux trois Poëtes.

Distinction du caractere général & particulier des Oeuvres des Poëtes.

XII. Tels étoient les maîtres de la scene Athénienne. Mais le caractere de leurs Ecrits nous interessant beaucoup plus que celui de leurs personnes, c'est ici le lieu de le marquer si bien qu'on puisse ne le perdre pas un moment de vûë dans le parallele que nous entreprenons. Faisons d'abord attention que les hommes contemporains & citoyens du même païs ont dans leur caractere quelque chose de général qui s'étend à tous, & quelque chose de personnel qui les distingue entr'eux. On reconnoît un

Ita-

Italien, un Anglois, un Espagnol, un François d'un coup d'œil. Tous marchent, tous pensent, tous agissent. Mais ils n'agissent, ni ne pensent, ni ne marchent du même air. La différence saute aux yeux. Une différence plus fine & moins apperçûë est celle qui se trouve dans chaque homme de la même nation. Car le caractere universel se sous-divise presqu'à l'infini; & plus cette division est étenduë, plus a-t-on de peine à la déchiffrer. Le livre immortel de la Bruyere, nos bonnes fables, & nos meilleures Comédies ne sont que des ébauches de ces chiffres nombreux qui caracterisent les hommes d'un même climat. Il en est de même des ouvrages poëtiques. Eschyle, Sophocle, & Euripide ont un air Athénien, sans se ressembler. Corneille & Racine ont la physionomie Françoise, sans aucun autre rapport. Il y a plus. Car les Théatres de la Grece, de l'ancienne Rome, de l'Italie moderne, de l'Espagne, de l'Angleterre, & de la France ont quelque chose de commun; mais ils ont en même tems des différences si marquées, qu'une seule scene suffit pour les faire sentir aux moins connoisseurs, même en supprimant le nom du païs. Le terroir se fait d'abord recon-

reconnoître au fruit. Il y a un tour d'esprit qui frappe aussi vivement l'imagination qu'un accent étranger frappe l'oreille. Or c'est, eu égard à ces différences, que le parallele devient difficile. On peut le porter jusqu'à un certain point au-delà duquel le fil de la comparaison se perd. C'est qu'il y a une régle fixe, & une régle arbitraire, dont l'une est inséparable de l'autre quand il s'agit de comparer le moderne avec l'ancien. Presque toute comparaison a ce défaut; mais particulierement celle dont nous parlons, dans laquelle le goût universel n'est le souverain juge que jusqu'aux limites, où le goût arbitraire commence son empire avec un Despotisme qui empiette le plus souvent sur la jurisdiction du premier. Entrons dans le détail, & déterminons autant qu'il est possible les bornes de ces deux goûts.

Principe du parallele.

XIII. Les Poëtes Grecs, ainsi que les nôtres, avoient à divertir & à instruire des hommes raisonnables par un spectacle majestueux; car il ne faut considerer d'abord les spectateurs que comme des hommes. Les anciens & les modernes s'y sont pris par les mêmes voyes générales pour leur plaire. Même but, mêmes sujets, même œconomie pour le

fonds:

ſonds : c'eſt-à-dire, deſſein d'émouvoir une agréable triſteſſe, ſujets grands & nobles de part & d'autre, œconomie réguliere ſelon l'idée de régularité que chacun s'eſt formée. Tout cela mérite un examen ſérieux. Mais pour ne pas répéter ce que nous avons dit au ſecond diſcours ſur les parties principales de la Tragédie ; ne les conſidérons ici que du côté qui touche les ſpectateurs, je veux dire par les rapports qu'elles ont avec des hommes, & des hommes de telle ou telle nation.

XIV. Il n'eſt pas ſurprenant que le but de la Tragédie ayant été bien conçû dans les divers tems de ſa ſplendeur, on ſe ſoit accordé à ne choiſir que des ſujets nobles. Quoique l'architecture ſoit différente ſelon les tems, la grandeur & la magnificence y ſont toujours égales pour les Temples & pour les Edifices publics. On n'a point varié là deſſus, non plus que ſur l'idée d'une grande & riche taille. Mais il paroît d'abord étonnant que la Tragédie n'ait jamais ſouffert de ſujets feints. Car combien peu d'Autheurs Modernes l'ont tenté, & avec quel ſuccès ? la Comédie toutefois donnoit quelque lieu de le faire ; au moins la nouvelle. On ſçait que les ſujets Sujets

étoient

étoient réels dans l'ancienne, aussi-bien que les noms; qu'il n'y avoit que les noms de supposés dans la moyenne, & qu'enfin la nouvelle se servoit de noms & de sujets supposés. Cela, dis-je, a dû souvent faire naître l'idée de donner des Romans au lieu de Tragédies. Cependant aucun siecle n'en a été duppe; & la Tragédie ne s'est point sous-divisée en Tragédie réelle, & Tragédie de pure imagination. Je crois en trouver une raison dans la nature de l'esprit humain. Il n'y a que la vrai-semblance dont il puisse être touché. Or il n'est pas vrai-semblable, que des faits aussi grands que ceux de la Tragédie, des faits qui n'arrivent que dans les maisons des Rois, ou dans le sein des Empires, soient absolument inconnus. Si donc le Poëte invente tout son sujet jusqu'aux noms, l'esprit du spectateur se révolte; tout lui paroît incroyable, & la piéce manque son effet faute de vrai-semblance. Mais comme la Comédie ne touche que la vie commune & ses ridicules, le spectateur peut supposer & suppose en effet, en se laissant aller à l'enchantement du spectacle, que le sujet qu'on lui présente est un fait réel, quoiqu'il ne le connoisse pas. Il n'en seroit pas de même si le

sujet comique avoit du merveilleux. Car il faudroit alors l'authoriser sur des fables connuës, qui font le même effet que l'histoire, parce que l'habitude nous les a fait ranger dans l'ordre du vrai-semblable. Il est aisé de tirer de cette raison une regle sûre pour sçavoir comment & jusqu'où l'on peut inserer des changemens dans un sujet connu pour ajuster la piéce au Théatre.

Outre que le sujet Tragique n'est pas feint chés les Grecs, non-plus que chés nous, il est tiré de l'histoire ou authorisé par les traditions populaires, qui font des annales vivantes. Mais en ceci nous commençons à appercevoir une différence notable entre nous & les Grecs. Nous puisons à la vérité dans la source de l'histoire, comme ils y puiserent. Mais cela même fait la différence dont je parle. Car les Grecs ne tiroient point leurs sujets hors de l'enceinte de la Grece. L'histoire ou les fables de leur païs étoient pour eux des fonds inépuisables, & leurs uniques fonds. Le reste du monde étoit presque aussi étranger à leur Théatre qu'à eux-mêmes. Nous faisons tout le contraire. Notre Théatre Tragique emprunte d'ailleurs sa matiere, & très-rarement la prend-t-il dans l'histoire du païs. L'I-

talie

talie & la Grece ; voilà nos mines les plus fécondes ; l'Univers entier nous en fournit. Quant à nos Rois & à nos évênemens, ils ne nous plaisent guéres sur le Théatre. Et c'est ici qu'il faut commencer à regarder les spectateurs François & Athéniens, non-plus comme de simples hommes, mais comme des peuples dont les idées ordinaires ne se ressemblent plus. L'orgueilleuse Grece n'estimoit qu'elle, & comptoit les autres nations pour rien. Athénes sur tout se regardoit comme le centre de l'esprit & de la politesse des Grecs. A peine croyoit-elle qu'il y eût du sens commun ailleurs. Tout étoit barbare à son égard. Ce double orgueil détermina les Poëtes à servir les Athéniens & les Grecs à leur gré. Leurs nombreuses Tragédies ne furent que l'histoire fabuleuse ou véritable de la Grece, matiere propre à flatter & à nourrir la vanité Athénienne. La nôtre, quoiqu'elle soit la même à certains égards, ne va pas à exclure de notre Scene ce qui est étranger. Elle ne va qu'à lui donner un air François. Auguste & Mécene, tels que nous les peint Horace, ne nous plairoient pas. Il faut qu'ils prennent un peu nos manieres. Pour l'antiquité de notre Monarchie, la grandeur de nos évé-
nemens,

nemens, & les exploits de nos héros, ces sujets nous font plaisir dans l'histoire. Ils nous interessent nécessairement par l'amour naturel de la patrie. Mais nous ne les souffrons pas aisément sur le Théatre, soit que notre vanité se choque de voir des vérités prendre l'air de la fable dans un pur spectacle; soit que notre curiosité veuille une sorte de merveilleux que nous ne trouvons pas dans la simplicité de nos annales; soit enfin qu'une longue habitude née d'une tradition presqu'immemoriale ait comme consacré au Théatre des faits étrangers, dont l'antiquité ou l'éloignement impose beaucoup plus que des objets nouveaux ou présens. Encore une raison imperceptible, quoique réelle, c'est que la plûpart de nos noms antiques, tout respectables qu'ils sont, portent à l'oreille je ne sçai quoi de barbare & de gothique qui la choque & qui gâte la plus belle Poësie. C'est par ces raisons secrettes que le siége de Troye, qui au fonds n'approche pas de nos moindres siéges, fait pourtant sur notre esprit une impression de respect qui nous enchante & qui enleve nos suffrages. Il en est comme des médailles. Les étrangeres nous sont plus précieuses que les nôtres. Chés les Grecs le goût étoit

bien

bien différent, parce que la Tragédie étant née Grecque, ils lui donnerent la destination qu'ils voulurent, & la tournerent en interêt domestique. Aussi voyons-nous qu'il n'y a pas une ville, pas une fête, pas un monument chés eux dont l'origine n'ait été célébrée par un ou plusieurs spectacles. Il n'a donc pas été inutile de montrer d'abord, comme nous l'avons fait, quel étoit le génie des spectateurs Grecs, & de les rapprocher des spectateurs d'aujourd'hui, qui n'ont hérité de la Tragédie, (aussi-bien que les Romains,) que comme d'un plaisir étranger dont l'ame par conséquent devoit être toute étrangere. A la vérité la Comédie que nous avons aussi reçûë par imitation n'a pas eu le même sort. Elle a pris les mœurs & les manieres de tous les peuples qui l'ont adoptée. Mais c'étoit son unique destination : sans cela elle n'auroit jamais pû atteindre à son but, qui est de rendre ridicules les vices populaires. Cependant combien n'a-t'il pas fallu de tems pour la rendre toute Françoise ? Ce n'est que par Moliere qu'elle l'est devenuë.

ersonnages. XV. Après avoir réflechi sur les sujets, jettons les yeux sur les personnages que présentent la Scene Grecque & celle

de

de nos jours. Ce ſont des héros & des Rois de part & d'autre: mais les idées de l'héroïſme & de la Royauté ont ſi fort changé, qu'Agamemnon & Achille, l'un Roi des Rois, & l'autre héros des héros, (s'il eſt permis d'uſer de cette expreſſion,) ne ſont plus les mêmes hommes dans Euripide & dans Racine, quoique le fonds de leur caractere ſoit le même; & il a fallu ſans doute que cela fût ainſi, parce que le point de vûë & les yeux étant tout différens, les objets ont auſſi dû l'être. Imaginons-nous une aſſemblée innombrable de Republicains d'un côté; & de l'autre une foule aſſés petite de citoyens habitans de la plus riche Monarchie. Ceux-là n'ont eû l'idée que de petits Rois dont l'Empire avoit ſouvent les mêmes bornes que leur ville, Rois ſi peu Monarques, qu'ils n'en avoient pas même le nom. Ceux-ci après une longue révolution d'années ont vû paſſer ſous leurs yeux des Empires & des Monarchies redoutables par leur pouvoir & par leurs richeſſes, particulierement l'Empire Romain devenu preſque Monarchique. Les premiers ne veulent de Rois ſur la Scene que pour jouir de leur abbaiſſement, par une haine implacable de la dignité ſuprême: les ſeconds

ne peuvent les voir humiliés que pour rehausser la majesté ou plûtôt la Tyrannie Romaine. Les uns ne connoissent de héros que des hommes distingués du vulgaire par les qualités personnelles autant du corps que du cœur, par la force & la taille autant que par la valeur & la prudence. Les autres accoutumés à une espéce de bravoure plus fine, regardent les héros par les sentimens & par les paroles beaucoup plus que par les effets. Les Rois & les héros ne sont que des hommes chés les prémiers, ou du moins ils ne cessent pas de l'être. L'égalité Republicaine les ramene à leur condition naturelle. Ils sont un ordre à part chés les seconds : ce ne sont plus des hommes ; ce sont des Dieux, & même quelque chose de plus. Ils ne ressemblent aux Dieux & aux hommes que par les foiblesses de l'amour. Du reste ils sont infiniment au dessus des hommes ; & sur la Scene ils s'arrogent le droit d'insulter les Dieux. De ces idées contradictoires des spectateurs anciens & modernes nous tirerons des conclusions bien précises. Car il faut juger des autres personnages subalternes par ce que nous venons de dire des plus considérables. Je ne dis rien ici des Esclaves & des Divinités qui

pa-

paroissoient sur la Scene Grecque. Le changement d'idées est visible en ce point. Nous en apporterons bien-tôt la raison. Poursuivons le parallele des spéctateurs, & passons à l'œconomie des Tragédies.

XVI. Celle qu'avoient imaginé les Grecs étoit si naturelle & si conforme au bon sens, qu'on n'a pû se dispenser de la suivre, ou plûtôt d'en approcher, autant que le génie des spectateurs, qu'il a fallu contenter, a pû le permettre. On a conçû de part & d'autre, tout à coup en Grece, & peu à peu en France, que le vrai-semblable seul devoit regler & arranger le spectacle. On s'est donc fixé à disposer tellement son sujet, qu'il y eût au moins une apparence d'unité de tems & de lieu, une ombre d'action ou une action réelle, une sorte de commencement, de progrès, & de fin; une exposition, une intrigue, & un dénoument. Nous nous sommes assés étendus à ce sujet au second discours; & il suffit qu'on sente que les Poëtes de tous les tems n'ont fait que resserrer ou étendre les bornes de ces principes. Les Grecs par une raison scrupuleusement exacte les ont renduës très-étroites. Les Espagnols les ont reculées tant qu'il leur a plû. Mais les autres nations chés qui le Théa-

Oeconomie des piéces Tragiques.

tre a le plus éclatté, & (pour venir au vrai point de sa splendeur,) les Corneilles & les Racines ont cherché plus ou moins à entrer dans ces bornes, sans se mettre à l'étroit. On sçait assés combien l'un vouloit plus que l'autre se reduire à la séverité des Grecs. On verra de combien les Grecs l'emportent de ce côté-là sur eux. Mais il ne sera pas hors de propos de rechercher comment & pourquoi nos grands maîtres avec tant de lumieres se sont crû obligés de pecher contre l'art pour embellir l'art. Il en résultera une différence essentielle entre le Théatre ancien & le moderne tirée encore du côté des spectateurs.

Simplicité des Grecs; & multiplicité d'événemens dans le Théatre moderne.

XVII. Les Grecs avoient un goût conforme à leurs moeurs; & la simplicité de ces moeurs faisoit celle du goût. Un objet simple, mais consideré dans toutes les situations, suffisoit pour les réjoüir ou pour les occuper. La varieté chés-eux consistoit moins dans la multitude des objets, que dans les manieres diverses de les envisager. Une question agitée à fonds, soit dans les entretiens ordinaires, soit dans le barreau, soit dans le Lycée, attachoit leur esprit ami de l'application. Le Génie Républicain les rendoit attentifs, & par conséquent capables de con-

templer

templer long-tems un même objet sans souhaiter de passer rapidement de l'un à l'autre. Notre Génie est fort différent, quelle qu'en soit la cause, qui peut venir, ou de la nature du climat, ou de notre paresse naturelle entretenuë par l'éducation un peu molle, ou enfin d'une certaine legereté attachée au caractere vif de la nation, qui nous porte à effleurer divers objets sans nous arrêter à un seul. De ces deux caracteres naît la diverse constitution des piéces antiques & modernes en fait de Théatre. Car les Poëtes ont suivi le goût dominant.

Rien de plus simple que les actions des Tragédies Grecques. Nul Episode, nul personnage étranger, nul ressort pour ménager ce qu'on appelle aujourd'hui des situations: non qu'il n'y en ait, & des plus intéressantes. Mais le progrès tout uni de l'action les amene sans machine, & sans recherche affectée. Ce sont des fleurs qui naissent sous les pas. On ne les verse point à pleines corbeilles. Nos grands maîtres ont crû devoir prendre un tout autre procedé pour piquer leurs spectateurs, ou trop lents à se passionner, ou trop amateurs d'une grande multiplicité d'événemens. Ils ont fait ce que Terence fit des Comédies

de Menandre, dont deux lui suffisoient à peine pour en faire une. Chaque personnage a souvent chés-nous son interêt & son action à part; & nous avons vû des piéces où il a été difficile de démêler l'action principale d'avec les actions subalternes, dont elle étoit composée, pour ne pas dire, accablée. Du moins n'y en a-t'il presqu'aucune, & même des plus brillantes, où il n'y ait tourbillon dans tourbillon, événement sur événement, complication d'interêts, c'est-à-dire, ce qu'on est convenu de nommer *Episodes*. Athalie est la seule que je sçache où il n'y en ait point, non-plus que de Confidens. Mais pour y suppléer l'Autheur à sous-divisé son événement, & l'a multiplié avec tant d'art, qu'il a joint en quelque sorte la simplicité Grecque avec toute la vivacité Françoise.

Il ne faut pourtant pas croire que les Grecs manquent de feu. Tout s'anime au contraire, tout parle, tout agit dans leurs Ecrits. Mais c'est plus l'action & le spectacle que les paroles, & plus la passion & le sentiment que le discours; au lieu que les François ont souvent donné dans le discours & les paroles pour suppléer au spectacle ou à la passion.

Com-

Combien de portraits, de ſentences, & de lieux communs bien frappés ont arraché des applaudiſſemens qui devoient être réſervés à l'émotion Théatrale qu'on ne ſentoit pas? ce n'eſt que le ſang froid qui applaudit à la beauté des vers dans un ſpectacle.

Revenons aux Scenes de ſurpriſe & de ſituation; pour les faire éclorre coup ſur coup, il a fallu lier pluſieurs incidens, & pour venir à bout de les coudre, il a été néceſſaire de ſe relâcher de la rigueur des Regles. Comment aurions-nous ſans cela un Cid, un Cinna, & des Horaces? verroit-on Rodrigue & Chimene s'entretenir deux fois dans le même lieu où s'eſt paſſé la querelle du Comte de Gormas, & où ſe prononce la ſentence du Roi? verroit-on une conjuration tramée dans l'appartement d'Auguſte, & preſque ſous ſes yeux? verroit-on dans l'eſpace de peu d'heures des amours, des combats, des meurtres, un jugement dans les formes, & cent choſes qui demanderoient une longue ſuite de tems; en un mot verroit-on tant de beautés raſſemblées, ſi l'on s'étoit fixé à faire un Tout-enſemble bien proportionné? il n'y avoit point de milieu. Il falloit opter entre l'exactitude & la varieté; &

l'on a cru devoir sacrifier l'une à l'autre ; & devenir moins sévere, afin d'être plus agréable à des esprits assés vifs pour voltiger d'objets en objets, & trop peu attentifs pour se choquer du passage subit des uns aux autres, ou d'un manque de régularité.

Le Choeur.

XVIII. Le retranchement du Chœur a été encore une suite nécessaire de l'attention des François à prendre toutes sortes de sujets, & à charger toute l'action d'événemens & de surprises. Car comment ces sujets, ces surprises, & ces événemens auroient-ils pû avoir lieu dans un endroit public exposé à la vûë des Courtisans ou du peuple, tandis que le fonds de la plûpart de nos Tragédies ne roule que sur des affaires particulieres, où la Cour & le peuple n'entrent souvent pour rien ? Les spectateurs Athéniens, accoutumés à se mêler des affaires publiques avoient sur cela un tout autre goût que les spectateurs François, qui ne se mêlent de rien dans une Monarchie heureuse & tranquille.

Je ne parle point d'une autre raison pour retrancher les Chœurs. C'est la trop grande régularité qu'ils exigent pour la constitution d'une Tragédie. La nécessité d'un Chœur nous auroit certaine-

ment

ment privés de quantité de magnifiques ſujets, que nous voyons ſi heureuſement & ſi noblement traités. L'on s'eſt ôté un bien pour s'en procurer un autre qu'on juge plus ſolide. Sans examiner ici ſi l'on a bien ou mal fait, ni ſi l'inconvenient des confidens, & la perte de la partie la plus pompeuſe du ſpectacle ſont aſſés dédommagés par d'autres avantages, il faut nous contenter de faire quelque attention à ce retranchement des Chœurs, à ſa cauſe, & à ſon effet, afin de ſçavoir où s'en tenir dans la comparaiſon des deux Théatres.

XIX. Une autre différence très-conſidérable priſe entierement du côté des ſpectateurs, c'eſt la galanterie & l'amour. Il n'y en a preſque point chés nos Poëtes Grecs. Les ſpectateurs plus politiques & plus ambitieux que tendres & galans, s'en ſeroient choqués comme d'une foibleſſe indigne de la majeſté du Théatre Tragique. Le renverſement des Etats, la ſplendeur des Republiques, le jeu des grandes paſſions, étoient pour eux des objets conformes à leur caractere orgueilleux & fier, quoique poli. La politeſſe Françoiſe devenuë moins fiere & moins ambitieuſe dans l'Etat floriſſant du gouvernement Monarchique, s'eſt L'Amour.

fait par habitude un goût tout contraire, que les faiſeurs de ſpectacles & de Romans ont eu grand ſoin d'entretenir par leur attention à gagner les ſuffrages des ſouveraines arbitres du goût. Les ſpectatrices Athéniennes n'étoient pas celles qui donnoient la vogue. Différence ſi marquée, que l'amour occupe ſouvent les trois quarts des Tragédies Françoiſes, au lieu que les Grecques ſe ſoutiennent d'un bout à l'autre par la ſeule force de l'action qui en eſt le fonds.

Caracteres. XX. L'étude égale des Poëtes de différens tems à plaire à leurs ſpectateurs, a encore influé dans la maniere de peindre les caracteres. Ceux qui paroiſſent ſur la Scene Angloiſe, Eſpagnole, Françoiſe, ſont plus Anglois, Eſpagnols, ou François, que Grecs ou Romains, en un mot que ce qu'ils doivent être. Il ne faut qu'un peu de diſcernement pour s'appercevoir que nos Ceſars & nos Achilles, en gardant même une partie de leur caractere primitif, prennent droit de Naturalité dans le païs où ils ſont tranſplantés, ſemblables à ces portraits qui ſortent de la main d'un peintre Flamand, Italien, ou François, & qui portent l'empreinte du païs. On veut plaire à ſa nation, & rien ne plaît tant que la reſ-

ſem-

ſemblance de manieres & de génie. Les Poëtes Grecs n'ayant eû preſque à peindre que des Grecs ou des Barbares voiſins, ont eû moins de peine à donner des caracteres tout-à-fait vrais & ſans mêlange ni alteration. Peut-être auſſi ont-ils pris plus à tache d'attrapper cette partie eſſentielle du ſpectacle.

Caractere commun des Poëtes Tragiques.

XXI. Reprenons nos briſées, & après avoir diſtingué ce que le Théatre moderne & ancien ont de commun & de particulier par rapport au goût des ſpectateurs anciens & modernes, voïons d'abord ce qui frappe le plus les mêmes hommes, (les François par exemple,) dans les Tragédies Grecques & Françoiſes, ſoit en bien, ſoit en mal. Ce ſera là le caractere commun des unes & des autres.

L'intervention des Dieux eſt un des pivots du Tragique Grec, comme de l'Epique. Preſque point de piéces où les Dieux mêlés avec les hommes ne faſſent leur rôle; &, (ce qui choquoit le plus M. de Saint Evremond,) les Dieux y jouent avec des paſſions toutes humaines. Ils n'ont pardeſſus les hommes que leur dignité de Dieux, & à cela près, ce ſont de véritables hommes diviniſés. La Scene Françoiſe ne les a

point admis, ou les a relegués à l'Opera & aux Comédies. Elles a eû égard au vrai-semblable du siecle avec grande raison. Les mœurs & les idées aïant changé, il auroit été ridicule de prétendre faire envisager aux François les Divinités païennes avec des yeux Grecs. Racine même qui étoit si fort amateur du goût Grec, ne les a emploïées qu'indirectement & sans les faire paroître, comme Neptune & Venus dans Phedre. Mais si l'on accorde que ces Dieux feroient un mauvais effet aujourd'hui, il ne faut pas croire qu'il en fût ainsi autrefois. La pensée même de M. de Saint Evremond & de ses partisans est trop forte, quand ils blâment généralement les Poëtes Chrêtiens d'avoir perpetué la fable païenne. Le païs de la fable considerée comme fable, est si fertile en beautés poëtiques, que d'en vouloir bannir la Poësie, ce seroit la dépouiller de son plus riche domaine. D'ailleurs ce païs fabuleux est un climat universel, où les Poëtes de toutes les nations devenus contemporains peuvent se rassembler en citoïens, & s'entendre sans avoir besoin d'interprete. La Religion Chrétienne est trop respectable, & ses mysteres sont trop sublimes pour fournir à

la

la Poësie un supplément à la fable, comme le souhaitent M. de Saint Evremond, & quelques-uns après lui, aussi peu Poëtes que lui. Car les vrais Poëtes sont bien éloignés d'admettre cette réforme chimerique. Il vaut mieux écouter * Boileau, qui dit très-bien,

*De la Religion les mysteres terribles,*
*D'ornemens égaïés ne sont pas susceptibles.*

Et qu'on ne dise pas, après avoir examiné en Philosophe ou en Geometre la plûpart des fables anciennes, qu'elles pechent contre le bon sens. Elles ont sans doute peu de solidité à les regarder avec la sévérité Philosophique. Mais leur merveilleux a l'air d'un enchantement, & cet enchantement est reçû de tout le monde. C'est un style, & cela suffit pour les justifier du crime de choquer la raison, & beaucoup plus pour ne les pas trouver étrangeres dans les Tragédies Grecques, où elles se sont incorporées, après avoir regné dans le Poëme Epique, source unique du Tragique. Quelle que soit enfin l'impression qu'elles nous font, il est tou-

* BOILEAU *Art. Poët. chant* 3.

toujours certain que le Théatre ancien les admettoit comme un ornement, & que le moderne ne les souffre plus qu'avec beaucoup de précaution.

Ce n'est pas que nos Tragédies Françoises, dépouillées de ce merveilleux, en aïent moins de noblesse & de grandeur. C'est au contraire par ce point là même qu'elles se font remarquer. Quelle pompe que celle de notre Théatre élevé, ce semble, au dessus même de la grandeur Romaine par le grand Corneille! les merveilles éteintes revivent pour nous; & revivent d'autant plus divinement, que leur nouvelle vie a quelque chose de plus magnifique encore que la prémiere. Les Romains furent-ils jamais si majestueux dans leurs sentimens & dans leurs idées qu'ils le sont sur notre Théatre? quelle profondeur de politique! quel raffinement de fierté! sont-ce des héros de ce monde? sont-ce des génies d'un monde supérieur? tout tremble, tout s'abbaisse devant eux; & ils croïent faire honneur aux Rois de les fouler aux pieds. Mais quelle autre espéce de noblesse élegante dans Racine: s'il nous rappelle au monde que nous voïons, sans nous élever à cet autre univers qui n'appartenoit qu'à Corneille,

avec

avec quel charme nous fait-il retrouver nous-même dans ceux qu'il nous présente ! de quelles couleurs sçait-il relever & embellir les objets sans les rendre méconnoissables ! les héros de l'antiquité si célébres dans les Tragédies Grecques ne seroient-ils point agréablement surpris de se trouver ainsi rehaussés par de nouvelles mœurs, qui à la vérité leur étoient inconnuës, mais qui ne leur messiéent point ? Il faut l'avouer, en mettant à part des défauts souvent nécessaires, le Théatre François a un air de dignité & d'élégance qui lui est propre, qui le caractérise : & cet air couvre si bien ses défauts qu'ils disparoissent presqu'entierement sur la Scene, quelques visibles qu'ils soient d'ailleurs au moïen d'une lecture réflechie. C'est ce que devroient observer les censeurs étrangers, dont la critique ne s'attachant qu'aux défauts, sans mettre les beautés dans la balance, se trouve démentie aux représentations des piéces de Corneille ou de Racine. Ces poëtes n'ont en effet qu'à se remontrer pour faire de leurs critiques autant d'admirateurs & de partisans.

Il en étoit autrefois ainsi des Poëtes Grecs. Mais ils ne peuvent plus espe-

rer la même grace aujourd'hui que les mœurs anciennes ſont devenuës auſſi odieuſes & auſſi barbares que les modernes nous ſont cheres & perſonnelles. Le caractere ſingulier qui perce à travers ces mœurs antiques, & que l'on ne peut s'empêcher de ſentir, ſi l'on n'eſt entierement dépourvû de goût, n'eſt véritablement pas cette nobleſſe, cette pompe, cette magnificence élegante & recherchée des ſentimens de notre Théatre. On y voit tout cela, mais réduit aux bornes de la ſimple nature, & dépouillé de cet éclat qui eſt propre des Monarchies, & de cet art que l'éducation ajoute à la nature. En recompenſe la ſimplicité, la régularité, la vérité, la juſteſſe de la conduite, & des paſſions ſont le coin auquel ſont marquées les Tragédies anciennes. Tout l'appanage de la pure & belle nature y eſt étalé, mais avec une préciſion, une délicateſſe, & une naïveté qui ſemblent ne tenir rien de l'art. Qu'on mette à part les mœurs & les coutumes, Oedipe, Philoctete, Iphigenie, Hippolyte ſont des ouvrages divins ; & Scaliger n'en aura point trop dit en les qualifiant de ce nom. Je ne crains pas même d'en être déſavoué par des lecteurs judicieux,

cieux, qui auront la tête assés forte pour se mettre au dessus du préjugé des mœurs. Ils reconnoîtront la belle antiquité à ce caractere général, caractere simple & noble par la simplicité même, denué d'ornemens empruntés & d'Episodes, régulier jusqu'au scrupule, vrai comme le naturel, & si juste dans le jeu des passions, qu'elles vont frapper l'ame du spectateur à coup sûr, & jamais à faux; comme le font beaucoup de Scenes Françoises.

XXII. Ce caractere général laisse toutefois entrevoir dans les trois Poëtes Grecs dès différences qui font leur caractere particulier, comme les maîtres de la Scene Françoise ont chacun le leur. Car de même que Corneille après s'être ouvert une carriére toute nouvelle, &, (si j'ose parler ainsi,) un nouveau Ciel & des routes inconnuës aux Anciens, semble un Aigle qui s'élance jusqu'aux nuës par la sublimité, par la force, par la suite non interrompuë, & par la rapidité de son vol; de même que Racine en suivant les traces des Anciens d'une maniere nouvelle imite les Cignes qui tantôt planent, tantôt s'élevent, tantôt s'abbaissent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux, ainsi voit-on qu'E-

Caractere particulier.

qu'Eschyle, Sophocle, & Euripide ont leur marche & leur conduite toute particuliere *.

Le

* CICERON au troisiéme L. de l'Orateur, dit, „ la sculpture n'est qu'un même art. Mais „ Myron, Polyclete & Lysippe, qui y ont ex- „ cellé, ont été très différens dans leur manie- „ re, quoique si semblables à eux-mêmes, „ qu'on ne peut s'empêcher de les reconnoî- „ tre. Il en est de même de la peinture. Zeu- „ xis, Appelles, Aglaophon ne se ressemblent „ point, & ils paroissent parfaits dans leur gen- „ re. Or si cela est aussi merveilleux que vé- „ ritable dans des arts muets, pour ainsi par- „ ler, combien l'est-il plus dans le discours qui „ admet ces differences, quoiqu'il soit compo- „ sé de mêmes paroles & de mêmes sentimens? „ différences qui ne font pas que l'un soit bon, „ l'autre mauvais; mais que tout soit bon & „ louable dans des genres différens. Rien de „ plus sensible dans les Poëtes. Car on voit „ combien ESCHYLE, SOPHOCLE, & „ EURIPIDE sont différens, & cependant „ on les louë presque également chacun dans „ son genre ". *Una fingendi est ars in quâ „ præstantes fuerunt Myro, Polycletus, Lysippus, „ qui omnes inter se dissimiles fuerunt; sed ita „ tamen ut neminem sui velis esse dissimilem: „ una est ars ratioque pictura. Dissimillimi ta- „ men inter se Zeuxis, Apelles, Aglaophon; „ neque eorum quisquam in arte suâ deesse vi- „ deatur. Et si hoc in his quasi mutis artibus „ est mirandum, & tamen verum, quantò ad- „ mirabilius in oratione & linguâ qua cum in „ iisdem verbis sententiisque versetur summas „ habet dissimilitudines? non sic ut alii vitupe-*

„ *randi*

Le prémier comme l'inventeur & le Pere de la Tragédie est un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices. Le sécond est un canal qui

„ *randi sint, sed ut ii quos constet esse laudandos, in dispari genere laudentur. Idque primùm in Poëtis cerni licet quam inter se Æschylus, Sophocles, Euripides dissimiles sint quanquam omnibus par penè laus in dissimili scribendi genere tribuatur*". Ce passage est le dénouement de toutes les difficultés sur le goût, & montre bien qu'il n'est pas purement arbitraire. Toutes les manieres de peindre sont bonnes. Oui, quand elles participent également du bon goût. Il en est de même des styles. Aussi quand on dit qu'il faut imiter pour l'éloquence le style de CICERON ou de DEMOSTHENE, ce n'est pas à dire qu'il faille copier grossierement leur maniere; mais il faut prendre le goût periodique, nourri & sensé des beaux siecles où ils vivoient, ce qui n'empêchera pas qu'on n'ait une maniere propre. Ainsi l'ont pratiqué les PATRU, les le MAÎTRE, les PELISSON, &c.

„ On reproche souvent aux Poëtes qu'ils ne „ suivent pas la vérité dans les caractères qu'ils „ forment : mais on fait voir qu'ils les forment comme ils devroient être, où comme „ ils sont. Et c'est ainsi que SOPHOCLE & „ EURIPIDE répondirent à leurs censeurs, „ SOPHOCLE en disant, qu'*il faisoit ses héros comme ils devoient être*, & EURIPIDE „ qu'*il les faisoit comme ils étoient*, &c ". ARIST. *Poët. ch.* 26. On a appliqué ce mot à CORNEILLE & à RACINE.

qui arrose des jardins délicieux ; & le troisiéme, un fleuve qui ne suit pas toujours sa course de droit fil, mais qui aime à serpenter dans des prairies émaillées de fleurs. Tous les trois ont fait pour la Tragédie ce que les Dieux firent en faveur de Pandore, suivant la fable. Eschyle qui fit éclorre la Tragédie lui donna un air un peu rude, des traits trop forts, une démarche trop fougueuse, & un port de Geante plûtôt que d'Héroïne. Sophocle la réduisit selon l'expression d'Horace, que nous avons déja citée, à paroître avec la décence d'une matrone. Euripide enfin, en lui donnant de nouvelles graces, la fit quelquefois un peu philosophe.

Tous ces caracteres une fois supposés, & bien établis par les piéces qu'on verra traduites, il est aisé d'appercevoir jusqu'où l'on peut pousser la comparaison, & quel en doit être le résultat. J'ai touché legerement tous ces articles pour n'en pas laisser perdre le fil ; & pour les rapprocher du parallele.

Parallele des deux Théatres.

XXIII. 1o. L'ancien Théatre & le moderne s'accordent à ne point admettre de Sujets feints & nés de l'imagination du Poëte. Mais ils différent essentiellement dans le choix des Sujets hif-

historiques & fabuleux. Tous les Sujets sont bons aux François, pourvû qu'ils soient Tragiques, & capables de la sorte de régularité que l'usage a jugé suffisante. Pour les Grecs ils ne veulent de Sujets que ceux qui peuvent s'allier avec la rigueur des trois unités & des Chœurs. Les premiers ne souffrent guere que des Sujets étrangers: les seconds n'en veulent que de domestiques, tirés de leurs annales vieilles ou nouvelles. L'un & l'autre goût est fondé en raison par la diversité des esprits, & par la différence d'interêts qui se trouve entre un Etat Monarchique & un Etat Républicain. Il n'est donc pas question d'abord de faire le procès aux uns ou aux autres dans la comparaison des Sujets. Nos sources sont-elles plus fécondes que celles des Grecs? cela paroît être au premier coup d'œil, puisque l'Univers entier, (sur tout depuis le rôle que les Romains y ont joué,) fournit, ce semble, beaucoup plus au Théatre qu'un coin de la terre, tel que la Grece & ses environs. Mais si l'on considere le nombre prodigieux de Tragédies tirées de ce seul fonds, qui sont sorties de la seule plume des trois Poëtes Grecs, & dont il

nous

nous reste au moins une partie des titres, on suspendra un peu son jugement. Il est des païs plus fertiles en or que le reste du monde. Telle étoit la Grece par rapport aux Sujets Tragiques. Sa fable mêlée à son histoire est une source intarissable. Mais sans insister sur ce point, tout ce que l'on peut accorder au Théatre moderne au dessus du Théatre ancien à l'égard des Sujets, c'est la varieté prise du côté des mœurs. En mettant sur la Scene divers peuples, des Grecs, des Romains, des Espagnols, des Turcs, on est obligé de varier au moins les habits. C'est pour le Théatre un profit, auquel les Anciens sembloient avoir renoncé.

20. Quant aux personnages, comme les Dieux, les Rois, les Héros & les Subalternes, c'est encore un article qui ne peut nullement entrer dans la comparaison, vû le changement des idées de fable, d'héroïsme & de diadême. Qui sçait si dans le tems que devenus seuls juges entre nous & les Grecs, nous les condamnons si fierement sur le défaut de noblesse dans les mœurs, eux-mêmes revenant au monde ne nous condamneroient pas à leur tour sur la folle hauteur de nos idées qui paroît dédaigner

la nature & l'humanité? hé qui en devroit être crû? mais ne chicanons point sur le parallele des idées & des mœurs. Si l'on s'obstine à comparer les deux Théatres par cet endroit, le moderne l'emportera sans difficulté sur l'ancien au jugement des idées présentes.

3°. Il n'aura pas le même avantage pour l'œconomie & la conduite des piéces. Ses défauts fréquens d'unité, de liaison, & d'art à faire entrer ou sortir les Acteurs; ses Episodes éternels; & ses cascades dont les dégrés sont souvent brisés & interrompus, donnent à cet égard une superiorité incontestable au Théatre Grec.

4°. D'où il s'ensuit une autre superiorité qui n'est pas moins précieuse. C'est la simplicité qui la lui donne. L'imagination n'y est point détournée, comme dans le nôtre, de l'objet principal; & ce qui est encore plus remarquable, c'est que par cela même le jeu de la passion y est conduit avec plus de précision, de sagesse, & de vérité. Cela est trop frappant pour n'en être pas touché dès une premiere lecture.

5°. Comme le Chœur a ses avantages & ses inconveniens, c'est encore une chose qu'on devroit exclure de la com-

comparaison. Le Théatre moderne en s'en passant y gagne un plus grand nombre de beaux Sujets: mais, outre qu'en revanche il se charge de confidens, il y perd la continuité de l'action, & un spectacle magnifique qui sert à la soutenir, & qui est, pour ainsi dire, le fonds ou l'accompagnement du tableau.

6°. Pour ce qui est de la galanterie que le Théatre ancien rejettoit, & dont le François fait son capital, le bon sens & la raison en dépit du goût dominant se mettent du côté des Grecs. Car outre le scandale inconcevable que donnent des Chrêtiens moins scrupuleux sur la pureté du Théatre que des Païens, peut-on avoir quelque élevation dans les sentimens, sans être choqué de voir la Tragédie dégradée par une tendresse vaine qui n'a rien de serieux, & dont tout l'art, vû la maniere dont on l'employe, est d'arrêter à chaque pas l'impression que devroient faire la terreur & la pitié, ou la passion principale de la piéce. Cette passion peut-elle produire un effet durable, & laisser d'elle *un long souvenir*, comme s'exprime Boileau, tandis qu'on l'interrompt par des 8. ou 10. Scenes de galanterie? Le jeu d'une passion Théatrale consiste à se dévelop-

lopper par un enchaînement d'impressions qui la menent insensiblement à son comble. Mais cette chaîne se rompt à chaque instant. Aussi l'impression primitive s'efface-t'elle par les Scenes galantes. Les Grecs n'ont eu garde de troubler ainsi leur action par des tendresses doucereuses. C'est pour cela qu'il leur en coutoit beaucoup plus pour nourrir une piéce de son propre suc, & pour lui donner ses justes proportions, qu'il n'en coute d'ordinaire aujourd'hui, pour ajuster une action simple au moïen d'Episodes & d'événemens d'amour. Loin de leur en sçavoir gré on s'obstine à les blâmer par l'endroit même qui les rend plus estimables. Hé la force du génie ne paroît-elle pas d'avantage à suivre le fil d'une passion durant cinq Actes, & toujours en croissant, qu'à y coudre divers morceaux étrangers, pour remplir cette étenduë? certainement l'on pourroit dire que cette méthode nouvelle seroit venuë de défaut d'haleine & de force dans les Poëtes, si Corneille le plus fort & le plus ferme des Génies Tragiques ne l'eût suivie par déférence pour son siecle beaucoup plus que par goût: & quels ménagemens n'y a-t'il pas apportés! si l'amour fait

un

un grand rôle dans ses piéces, du moins il n'y fait pas le principal; & il y est subordonné à l'ambition, dont souvent il devient le ministre & l'esclave.

7°. Enfin pour finir par les caracteres, on ne sçauroit disconvenir que les Grecs les ont marqués avec plus de vérité que les François, quoique ceux-ci aïent peut-être dû en user comme ils ont fait, pour plaire à leurs spectateurs. Je n'en répeterai point la raison.

Conclusion. XXIV. C'est donc par la nature, qui est la même dans tous les tems, & non par les choses que l'éducation & l'habitude y ajoutent de siecle en siecle, qu'il faut comparer le Théatre ancien avec le moderne. Sur ce pied-là on les regardera comme deux genres tout différens à certains égards, & par conséquent peu susceptibles d'une comparaison fort exacte; puisque l'impression résulte d'un certain total qui comprend l'imitation, tant de la nature, que des choses qui y sont ajoutées, ou qui en sont retranchées par la diversité des siecles. Quiconque aura l'œil assés fin pour démêler les ressorts de cette impression, trouvera sans doute que si notre Théatre est plus noble par les mœurs,

le

le Théatre Grec ne l'eſt pas moins par la nature, que l'un eſt plus chargé, l'autre plus ſimple; l'un moins régulier, l'autre plus exact; le premier plus intereſſant, le ſecond plus touchant, celui-là plus fougueux & plus ſublime, celui-ci plus animé & plus naturel: Le Théatre Grec ſera regardé comme une ſtatuë antique avec ſes linges mouillés, peu ornée à la vérité, mais où tout eſt naïf & vrai; & le François, comme une ſtatuë moderne dont les attitudes & les drapperies ont plus de dignité & de richeſſe, moins d'agrément & de vérité. Si nous en croions M. de Saint Evremond, „ chés-nous ce qui doit-être „ tendre n'eſt ſouvent que doux, ce „ qui doit former la pitié fait à peine „ la tendreſſe; l'émotion tient lieu du „ ſaiſiſſement; l'étonnement de l'hor- „ reur. Il manque à nos ſentimens „ quelque choſe d'aſſés profond; les „ paſſions à demi touchées n'excitent „ en nos ames que des mouvemens im- „ parfaits, qui ne ſçavent ni les laiſſer „ dans leur aſſiette, ni les enlever hors „ d'elles mêmes ". Cela n'eſt pas généralement vrai. Car qui jamais pouſſa plus loin une paſſion que Corneille, ſur tout celle des dialogues particuliers où

il s'agit de contestation ? l'on pourroit se plaindre au contraire que souvent la passion est outrée. Où ne la porte pas Cleopatre dans Rodogune ? „ nos he-
„ roïnes se lamentent trop, ou s'ex-
„ halent souvent en des sentimens trop
„ beaux pour une douleur véritable ",
autre reproche de M. de Saint Evremond. Ce trop ou ce trop peu sont les appanages du goût où l'on a monté le Théatre moderne. La justesse & la vérité, choses si cheries des Anciens, sont le partage du leur. Il se passionne; mais sa passion a son origine, son étenduë, ses bornes & ses expressions, comme dans la nature. C'est un tableau dont la simplicité, la vie, & la ressemblance font le principal mérite. Le nôtre est un tableau plus brillant & dont les traits sont plus hardis. Si ce dernier frappe & saisit davantage, le premier n'a pas moins droit d'attacher & de plaire. Ce que l'un perd dans l'examen rigoureux de la raison, l'autre le gagne par ce même examen, & c'est le sort des belles choses. Plus on les voit avec des yeux critiques, plus on les trouve belles. Mais comme il ne s'agit point ici de préférence, ni même de comparaison rigide entre deux Théatres qui ont si peu de

rap-

rapport, c'eſt aſſés d'avoir fait connoître comment & en quoi on peut les comparer pour juger mieux de l'un, qui eſt moins connu, par le contraſte de l'autre qui l'eſt plus. C'eſt tout l'avantage que j'ai prétendu procurer au Théatre Grec ſans aucun préjudice pour le François. Ce ſeroit beaucoup d'avoir mis par ce moïen les lecteurs en goût & en ſituation de juger par eux-mêmes du dégré d'eſtime qu'on peut accorder aux inventeurs de la Scene Grecque, ſans intereſſer le moins du monde l'admiration ſi juſtement dûe aux grands Maîtres de notre Scene.



# OEDIPE

## TRAGEDIE

## DE SOPHOCLE.



# AVERTISSEMENT.

OUTRE *l'Oedipe de Mr. Dacier, qui ne m'avoit pas rebuté malgré mon respect sincere pour la memoire de ce Sçavant, il en a paru un autre en 1729. de feu M. Boivin. Comme le mien étoit fait plusieurs années avant le sien, j'ai crû devoir le donner tel qu'il étoit, avec la scrupuleuse attention de n'y rien changer, sans prétendre pour cela me comparer, & moins encore me preferer à un homme de ce mérite.*



# SUJET.

POUR l'exposer il suffit de citer les paroles de Mr. Dacier, qui a traduit Oedipe avant moi. Il démêle très-bien en peu de mots ce que l'Histoire a fourni au Poëte, & ce que le Poëte y a ajoûté.

„ Le Royaume de Thébes * étant „ désolé par une peste très-cruelle, on „ envoya consulter l'Oracle d'Apollon, „ qui répondit, qu'elle ne cesseroit „ qu'après que l'on auroit vengé la „ mort de Laïus sur Oedipe, qui étoit „ son fils & son meurtrier. On vérifia „ cet Oracle, & l'on trouva en effet „ qu'Oedipe étoit ce même fils de „ Laïus & de Jocaste, qui ayant été „ exposé par l'ordre de ses parens avoit „ été sauvé par des Pasteurs, & porté „ à Polybe Roi de Corinthe, † qui l'avoit

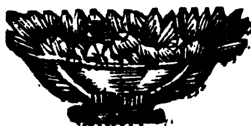
* Capitale de Béotie province la plus voisine de l'Attique.

† Ville celebre dans l'Isthme du Peloponese.

„ l'avoit élevé comme son fils... Après
„ cette reconnoissance Jocaste se pendit
„ de desespoir, Oedipe se creva les
„ yeux, & on le chassa du Royaume.
„ Voilà ce que l'Histoire Grecque a
„ fourni à Sophocle: voilà ce qu'il y
„ a de propre. Le reste sont les Episodes,
„ c'est-à-dire, les circonstances
„ des tems, des lieux, & des personnes,
„ dont Sophocle se sert pour étendre
„ & amplifier son action. Ces circonstances
„ sont l'assemblée des Sacrificateurs,
„ qui suivis d'un très-grand
„ nombre d'Enfans vont se prosterner
„ aux pieds d'un Autel qu'on avoit
„ élevé à Oedipe dans la Cour de son
„ Palais, les Sacrifices qu'on fait dans
„ toutes les places, l'ambiguité de l'Oracle *,
„ l'emportement d'Oedipe contre
„ Tiresias, ses injustes soupçons
„ contre Creon, la querelle de ces deux
„ Princes, la sortie de Jocaste qui veut
„ les appaiser, le trouble qu'elle jette
„ dans l'esprit d'Oedipe en voulant calmer
„ ses inquietudes, l'arrivée du Pasteur
„ de Corinthe, qui vient lui apprendre
„ la mort de Polybe, & qui
„ pour

* Celui de Delphes ville & temple d'Apollon au pied du mont Parnasse dans la Phocide.

„ pour guerir ſes frayeurs, croyant lui
„ donner une très-bonne nouvelle, lui
„ découvre que le Roi & la Reine de
„ Corinthe n'étoient pas ſes parens;
„ l'opiniâtreté d'Oedipe, qui veut é-
„ claircir ſa naiſſance malgré les efforts
„ de Jocaſte; la dépoſition du Paſteur
„ de Laïus, qui étoit le même qui
„ avoit eû ordre de l'expoſer; enfin
„ toutes les circonſtances de la mort de
„ Jocaſte, & de la punition d'Oedi-
„ pe... Le but du Poëte eſt de fai-
„ re voir que la curioſité, l'orgueil,
„ la violence, & l'emportement préci-
„ pitent dans des malheurs inévitables
„ les hommes qui ont d'ailleurs de fort
„ bonnes qualités.



PER-



# PERSONNAGES.

OEDIPE Roi de Thébes en Béotie.

LE GRAND PRETRE de Jupiter.

CREON Frere de Jocaste.

LE CHOEUR composé des Anciens de la Nation Thébaine. *

TIRESIAS Prophete.

JOCASTE veuve de Laïus Roi de Thébes, & Femme d'Oedipe.

UN

* Mr. DACIER veut que le Chœur soit composé des Sacrificateurs de divers Temples. Il se fonde sur deux passages de Sophocle; l'un où le Grand Prêtre dit à Oedipe Acte I. Scene I. *Voici des Sacrificateurs courbés sous le poids des années.* οἱ δὲ τ' σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς. L'autre, Scene IV. Acte IV. où Oedipe dit, en parlant au Chœur, *O Vieillards*, πρέσβεις. Celui-ci prouve seulement que ce sont des Vieillards, outre que HENRI ETIENNE lit πρέσβυν ce qui fait un autre sens. Quant au premier passage, il montre seulement que le Théatre est rempli de Sacrificateurs & de Prêtres à la premiere Scene: mais ce passage ne prouve pas que ces Vieillards qui paroissent d'abord soient le Chœur, nonplus que les Enfans qui les accompagnent. Un autre endroit plus décisif me fait pencher à croire, que le Chœur est formé des plus notables Thebains; car Jocaste les appelle, χώρας ἄνακτες, *les principaux du païs.* J'ose assurer que j'avois fait cette Remarque avant que d'avoir lû Mr. BOIVIN.

UN OFFICIER de la Cour d'Oedipe.

UN VIEUX BERGER qui vient de Corinthe.

PHORBAS Berger des Troupeaux de Laïus.

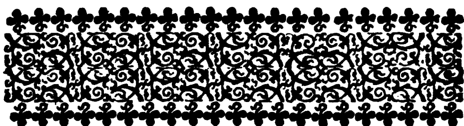
## *PERSONNAGES MUETS.*

UNE TROUPE D'ENFANS qui suivent le Grand Prêtre.

DEUX FILLES d'Oedipe.

*La Scene est à Thébes devant le Palais d'Oedipe.*

OEDI-



# OEDIPE TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE. *

OEDIPE, ſuite, LE GRAND PRETRE, UNE TROUPE D'ENFANS.

OEDIPE.

INFORTUNE'S Enfans, tendre race de l'antique Cadmus, quel ſujet de triſteſſe vous raſſemble en ces lieux? que veulent

* Rien de plus ſuperbe que l'ouverture de cette Scene. Elle préſente aux yeux une Place, un Palais, un Autel à la porte du Palais d'Oedipe, des Enfans & des Vieil-

lent dire ces * bandelettes, ces branches, ces symboles de supplians? Thêbes fume d'encens: tout retentit de cris & de prières. Quel spectacle pour Oedipe! oüi, cet Oedipe votre Roi si celebre par tout le monde, a voulu en être le témoin. Je pouvois envoyer vers vous pour apprendre la cause d'une si triste ceremonie; je viens moi-même m'instruire par votre bouche. Mais non, c'est à vous, ô Vieillard, de parler pour eux. Quel est votre dessein? quelle crainte, quelle calamité, quel malheur present ou futur vous réünit autour des Autels? parlés, me voici prêt à vous secourir: je serois insensible si je n'étois émû d'un spectacle si touchant.

LE GRAND PRETRE.

Vous voyés, Grand Roi, cette troupe inclinée au pied de vos Autels. Voici des Enfans qui se soutiennent à peine, † des Sacrificateurs courbés sous le poids des années,

Vieillards prosternés; on apperçoit même, suivant le texte, tout un Peuple qui paroît au loin environner les deux Temples de Pallas, & l'Autel d'Apollon.

* Les Anciens portoient ou à la main, ou sur la tête des rameaux & des bandelettes quand ils alloient demander quelque faveur considerable ou aux Dieux, ou aux hommes.

† Mr. DACIER, aussi-bien que les autres, a raison de s'écarter du Scholiaste, qui prétend que ce passage *οἱ δὲ σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς*, *Voici des Sacrificateurs courbés sous le poids des années*, ne doit s'entendre que du Grand Prêtre qui parle de lui seul au pluriel, & qu'ainsi il est le seul Vieillard avec les Enfans, cela est insoutenable. La pensée de M. DACIER est conforme à celle du Seigneur Italien ORSATTO GIUSTINIANO, qui traduit ... *alcuni poi son sacerdoti d'anni gravi.*

nées, & de jeunes hommes choisis. Pour moi je suis le Grand Prêtre du Souverain des Dieux. Le reste du peuple orné de couronnes est dispersé dans la place; les uns entourent * les deux Temples de Pallas; les autres sont autour † des Autels d'Apollon sur les bords du fleuve. La cause d'une si vive douleur ne vous est pas inconnuë. Helas! Thébes presqu'ensevelie dans un ocean de maux peut à peine lever la tête au dessus des abîmes profonds qui l'environnent. Déja la terre a vû perir les moissons naissantes, & les tendres troupeaux. Les enfans expirent dans le sein de leurs meres. Un Dieu ennemi, un feu devorant, une peste cruelle ravage la Ville & enleve les habitans. Le noir Pluton enrichi de nos pertes, se rit de nos gemissemens & de nos pleurs. Tournés vers ‡ les Autels de votre Palais, nous vous invoquons, sinon comme un Dieu, du moins comme le plus grand des hommes, seul capable de soulager nos maux, & d'appaiser la colere du Ciel. C'est vous, Grand Roi, qui affranchîtes Thébes du tribut fatal qu'elle payoit au Sphinx; vous que les

* Il y avoit à Thébes deux Temples de Pallas, l'un qu'on appelloit Minerve *secourable*: l'autre nommé Minerve l'Ismenienne, à cause du fleuve Ismenus, & Cadméenne à cause de Cadmus.

† Au lieu *des Autels*, le grec dit, *les cendres fatidiques d'Ismenus*; *cendres* parce que l'avenir se dévoîloit dans ce Temple en consultant le feu; *d'Ismenus*, parce que ce Temple étoit sur le bord du fleuve.

‡ On le regarde comme un homme divin dont la sagesse avoit déja delivré Thébes du Sphinx. Cela augmente le Tragique, puisque cet Oedipe adoré de son peuple doit bien-tôt en devenir l'execration.

les Dieux, ſans le ſecours des hommes, inſpirérent alors; vous enfin que les Thébains honorent comme leur liberateur & leur pere. En vous ſeul eſt notre reſſource. Proſternés à vos genoux, helas! nous vous conjurons tous de trouver quelque remede à nos calamités. Intereſſés à notre ſecours le Ciel & la terre; conſultés les hommes & les Dieux, en un mot ſauvés-nous. La prudence des Sages, tels que Vous, eſt ſupérieure aux évenemens. Hâtés-vous donc, ô le meilleur des Rois, hâtés-vous de ſauver Thébes. Rendés-lui ſon ancien éclat, & ſouvenés-vous de l'obligation que vous impoſent vos premiers bienfaits. Liberateur de cette contrée, ce beau titre ne s'effacera-t'il point des cœurs de vos Sujets, ſi déja délivrés par vos ſoins ils ſont replongés dans de plus grands malheurs? Encore une fois, Seigneur, ſauvés-nous. Rappellés cette prudence qui nous a gouvernés ſous de plus heureux auſpices, ſoyés toujours ſemblable à vous même, & ſongés que ſi le Ciel vous conſerve pour regner encore ſur ces climats, un Royaume dépouillé de citoyens eſt un bien auſſi inutile pour un Roi qu'une fortereſſe ſans ſoldats; & un vaiſſeau ſans matelots.

OEDIPE.

* Déplorables enfans, je n'ignore pas vos dou-

* Oedipe parle en cet endroit non ſeulement aux enfans, mais aux Sacrificateurs & au peuple. Il parle en pere, c'eſt pourquoi il ſe ſert du terme παῖδες qui d'ailleurs s'attribuë aux hommes auſſi bien qu'aux enfans.

douleurs; oüi, Thébains, votre triste situation ne m'est que trop connuë. Tout pleure, tout gemit; mais dans cette affliction generale, croyés-moi, je souffre comme vous, & plus que vous; les malheurs publics retombent sur votre Roi; Oedipe seul en porte tout le faix: j'ai vos maux, ceux de mon peuple, & les miens à supporter. * Ma prudence, vous le sçavés, ne s'endort point sur ce qui vous touche; vos cris ne l'ont pas reveillée. Témoins de mes larmes & de mes inquiétudes vous n'ignorés pas combien j'ai tenté de voyes pour vous soulager. Il restoit un remede, je ne l'ai pas négligé. + Creon mon beau-frere est allé par mon ordre au Temple de Delphes. Il doit apprendre du Dieu comment je puis procurer le salut de mon peuple. Je compte les momens. Hélas! il ne revient point. Funeste delai! cruelle inquiétude! il a déja passé le tems esperé du retour. Mais quand il sera revenu, regardés-moi comme le dernier des humains, si je n'execute de point en point les ordres d'Apollon.

LE GRAND PRETRE.

Heureux évenement! ces enfans m'apprennent l'arrivée de Creon.

OEDIPE.

O Apollon, justifiés par le succès l'allegresse qui paroît sur son visage.

LE

* Il me semble que c'est là le sens fin de SOPHOCLE, & qu'il a échappé à Mr. DACIER qui s'est contenté de traduire, *ne croyés pas que vos cris m'ayent éveillé.*

Mr. ORSATTO a suivi le sens que je donne.

+ Grec. Fils de Ménécée.

LE GRAND PRETRE.

* La Couronne de laurier qui pare sa tête nous annonce un succès fortuné.

## SCENE II.

CREON, les mêmes.

OEDIPE.

Contentons notre impatience. Il approche... ah cher Creon, quelle est la réponse de l'Oracle? parlés.

CREON.

Rassurés vous, Seigneur, la voici. † Si nous écartons la cause de nos malheurs, nous cesserons d'être malheureux.

OEDIPE.

Quoi? que dites-vous? ce discours ne peut ni m'intimider, ni me rassurer.

CREON.

M'expliquerai-je en presence de cette assemblée; ou entrerons-nous dans le Palais?

OEDIPE.

Non, parlés devant ce peuple. Son interêt me touche beaucoup plus que le mien.

CREON.

Ecoutés donc la réponse du Dieu. Il déclare nettement qu'il faut exterminer de cette

* La Couronne de laurier qu'on portoit en revenant de Delphes marquoit qu'on avoit reçû une réponse favorable.

† La maniere énigmatique, dont parle d'abord Creon, excite la curiosité & l'attention.

cette terre le monſtre qu'elle nourrit depuis trop long-tems.

OEDIPE.

Quel eſt ce monſtre ? quelle expiation demande le Dieu ?

CREON.

L'exil ou la mort du coupable. Un ſang injuſtement répandu crie vengeance.

OEDIPE.

Quel eſt donc ce coupable! quel eſt l'objet du courroux d'Apollon ?

CREON.

Seigneur, il fut un Roi qui gouverna ce païs avant vous. Laïus. . .

OEDIPE.

Je le ſçai. Jamais mes yeux n'ont vû ce malheureux Prince.

CREON.

Il fut tué. Sa mort n'eſt pas vengée. C'eſt ce crime en un mot dont Apollon exige qu'on puniſſe les autheurs.

OEDIPE.

Comment découvrir les traces obſcures d'un crime ſi ancien ? où ſont les meurtriers ?

CREON.

Dans cette contrée, (a dit le Dieu.) N'allegués point, Seigneur, la difficulté de remonter aux veſtiges de ce crime. On trouve ce qu'on cherche avec ſoin. La négligence ſeule ſert de voile aux attentats impunis.

OEDIPE.

Mais quoi ? le meurtre de Laïus s'eſt-il commis à la ville ou dans un voyage, dans

dans ces climats ou ailleurs? repondés. *

CREON.

Laïus partit pour aller, disoit-il, consulter l'Oracle, & depuis il n'a plus reparû.

OEDIPE.

Ne revint-il personne de sa suite, qui puisse nous donner des lumieres sur cet attentat?

CREON.

Tout perit, hors un seul homme que la crainte fit fuïr, & qui de tout ce qui s'est passé n'a rapporté qu'un seul fait peu considerable.

OEDIPE.

Quel fait! ne négligeons rien: souvent la moin-

* „ Il faut absolument que dans tous les incidens „ qui composent la Fable il n'y ait rien qui soit sans „ raison, ou si cela est impossible on doit faire ensorte „ que ce qui est sans raison se trouve toujours hors de „ la Tragédie, comme Sophocle l'a sagement observé „ dans son Oedipe". ARIST. *Poët. chap.* 16. Sur quoi Mr. DACIER dit, „ il étoit *sans raison* qu'Oedipe eût „ été si long-tems marié avec Jocaste, sans avoir sçû „ de quelle maniere Laïus avoit été tué, & sans avoir „ fait une recherche exacte de ce meurtre. Mais com„ me ce sujet qui est d'ailleurs le plus beau du monde „ ne pouvoit subsister sans cela, SOPHOCLE n'a pas „ laissé de l'employer, & il l'a mis sagement hors de „ l'action qu'il a prise pour le sujet de la piece. Cet „ incident y est rapporté, comme une chose déja faite „ & qui a precedé le jour de l'action. Le Poëte n'est „ responsable que des incidens qui entrent dans la „ composition de son sujet, & non pas de ceux qui le „ precedent ou qui le suivent". Il me semble que c'est-là jetter de la poussiere aux yeux pour excuser un défaut visible, quoique necessaire. J'aime mieux croire qu'ARISTOTE loüe SOPHOCLE d'avoir sauvé ce défaut du mieux qu'il a pû en le rendant en quelque sorte si étranger à son action, qu'on ne s'avise pas de l'y trouver sans y reflechir.

moindre lueur conduit à d'importantes découvertes.

CREON.

A l'entendre, Laïus étoit tombé entre les mains d'une troupe de brigands, & il fut accablé par le nombre.

OEDIPE.

* Comment des brigands auroient-ils eû l'audace d'attaquer un Roi, si quelque interêt secret n'eût conduit leur main?

CREON.

On soupçonna des intrigues & des embuches. . . Mais enfin, le Roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux.

OEDIPE.

Quel si grand malheur a donc pû empêcher qu'on ne recherchât les autheurs d'une mort si déplorable?

CREON.

† Le Sphinx & ses pieges cruels. Les maux presens & sensibles firent oublier un crime obscur & passé.

OE-

* Il paroît ici qu'Oedipe soupçonne déja Creon d'avoir trempé dans le meurtre de Laïus pour s'emparer du Thrône.

† On sçait l'histoire du Sphinx, ce monstre *aigle, femme, lion*, qui égorgeoit tous ceux qui ne pouvoient expliquer ses énigmes. Des autheurs disent que ce fut une flotte qui s'empara de la Béotie, & infesta le païs Thébain sous la conduite d'une méchante femme qu'Oedipe tua. D'autres pretendent que *Sphinx* etoit une fille naturelle de Laïus, laquelle fit mourir ceux des Thébains qui alléguoient l'oracle d'Apollon à Cadmus sur la succession de ses enfans, pour empêcher les batards de monter sur le Thrône; que cette fille voulut qu'on produisît cet Oracle; qu'Oedipe instruit en songe le *recita, & fit mourir sa sœur.*

OEDIPE.

Hé bien, je sçaurai moi le decouvrir dès son origine. Les ordres d'Apollon & vos conseils sont justes. Je vous seconderai. La Patrie trouvera en moi un liberateur, l'Oracle un prince obéissant, & Laïus un vengeur. Mon interêt propre m'y engage. Cet attentat me regarde, si je ne prens en main la cause de Laïus j'enhardis contre mes jours des sujets perfides & rebelles. Assûrons ma couronne en le vengeant. ça, levés vous enfans, & reportés ces rameaux sacrés. (*A quelqu'un de sa suite.*) Vous, qu'on assemble ici le peuple. Je veux tout tenter, & ce jour, si les Dieux nous sont favorables, terminera ou nos maux ou nos vies.

LE GRAND PRETRE.

Allons, chers enfans levons nous. Nos voeux sont exaucés. Puisse Apollon auteur de l'oracle finir nos peines & sauver nos jours.



# PREMIER INTERMEDE.

LE CHOEUR.

Divin Oracle, que nous annoncés-vous? Venu recemment du * temple de Delphes à

* Le temple de Delphes étoit enrichi de dons innombrables, dit le Scholiaste, & depuis le lieu de l'Oracle fut bâti de mille tuiles d'or qu'envoya Cresus.

à Thébes vous tenés nos esprits en suspens. Je tremble, je fremis dans l'incertitude du destin que vous nous preparés. Puissant Dieu des maladies, j'adore vos impénétrables décrets. Qu'ordonnés-vous de notre sort present & à venir? Daignés m'en instruire, Oracle fils immortel de l'Esperance. C'est à vous que d'abord j'adresse mes voeux, ô Minerve fille de Jupiter: O Diane, déesse tutelaire de cette terre, qui êtes assise sur un Trône au milieu de Thébes, & vous, ô Apollon, qui perçates le serpent Python de vos inevitables traits, divinités secourables, qui remediés à tous les maux des humains, montrés-vous sensibles à ceux dont nous sommes accablés.* Si vos mains salutaires ont éteint le feu qui commençoit à embraser notre Ville, c'est maintenant, grands Dieux, que vous devés nous secourir. Helas, nos maux sont innombrables. Vous voyés tout un peuple victime de la mort descendre dans le tombeau. Plus d'espoir, plus de ressource. La terre ferme son sein & se refuse à nos travaux; les meres meurent dans les douleurs de l'enfantement: Pluton, le fier Pluton voit tomber les morts sur la rive du Styx plus promptement que les éclairs, & comme une foule d'oiseaux qui se precipitent les uns sur les autres. Des monceaux de cadavres privés des derniers devoirs couvrent la campagne. On voit de tous côtés de jeunes épouses & des matrones respectables par leur vieillesse em-

* En inspirant Oedipe qui délivra Thébes du Sphinx.

embrasser les autels * comme un azile sacré, & percer les airs de leurs gemissemens. On n'entend de toutes parts que de lugubres accens; & le nom d'Apollon mille fois repeté se confond avec les cris douloureux. Temoin de tant de miseres, Minerve, volés à notre secours. Mettés en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui plus redoutable que le Dieu des combats nous fait impitoyablement perir sans armes, sans Egide, sans appareil de guerre. Ecartés-le de nos climats, précipités-le ou dans le vaste sein d'Amphitrite, ou dans les abîmes profonds de la mer Thracienne & du Pont Euxin. Helas! ce qu'une nuit a épargné devient la proye du jour suivant. Grand Jupiter, qui faites gronder le tonnerre, écrasés ce Genie de vos foudres. Dieu de Lycie, Apollon, préparés pour nous secourir votre arc, votre carquois d'or, & vos fléches: Et vous, † Diane, lancés sur lui, comme des traits enflamés, ces rayons & ces feux que vous dardés sur les montagnes de Lycie ‡. Recevés enfin nos vœux, ô Dieu qui portés le nom de Thébain, & que nous parons d'une Thiare d'or, chef des Menades, puissant Bacchus,

* Où bien, embrasser les autels qui sont sur le rivage, ἀκτὰν παραβώμιον. Ce sens est peut-être le plus vrai, l'autre est plus beau.

† Diane ou Hecate étoit censée agiter les hommes par des fureurs, aussi bien que Bacchus. Ce sens est plus naturel que celui qu'y donne Mr. DACIER.

‡ Province d'Asie entre la Carie & la Pamphilie. Elle tira son nom de Lyçus un des fils de Pandion.

chus, * venés avec vos torches allumées écarter loin de nous cette horrible divinité.



# ACTE II.

## SCÉNE PREMIERE.

OEDIPE, Suite, LE CHOEUR, le Peuple assemblé. †

OEDIPE au Peuple.

J'ai entendu vos demandes, écoutés-moi à mon tour, secondés mes soins, & je répons d'un heureux succès. Etranger en ces lieux & libre de tout soupçon sur le meurtre de Laïus, dont le détail n'étoit pas même venu jusqu'à moi, je vais déclarer avec liberté mes sentimens. Croyés que je n'irois pas reveiller un crime enseveli dans l'oubli, si je n'avois des indices certains. Sçachés-donc, Thébains, qu'Oedipe autrefois étranger, à present votre concitoyen

* Mr. DACIER dit que le Choeur appelle ici Bacchus avec ses flambeaux, parce que le vin & le feu sont des preservatifs contre la peste. Mais sans y entendre autrement finesse, il suffit de dire que Bacchus étoit honoré à Thébes d'un culte particulier, & que le Choeur l'invoque comme les autres Dieux du païs.

† L'ouverture de cet Acte n'est pas moins magnifique que celle du premier. Le peuple en foule est assemblé, comme l'avoit ordonné Oedipe, pour entendre sa derniere resolution & ses ordres touchant l'execution de l'Oracle, & touchant la recherche du meurtrier de Laïus.

toyen & * soumis aux loix qu'il prescrit, ordonne à tous les habitans de dénoncer l'assassin de Laïus †. Si la crainte du châtiment empêche le coupable de se déclarer, qu'il mette bas toute frayeur ; il en sera quitte pour l'exil. Si l'assassin est un étranger, qu'on le déclare : cet important service sera recompensé. Que si malgré mes soins, la crainte ou l'amitié plus fortes que le devoir nous cachent ce fatal secret, écoutés les imprécations ‡ & les ordres de votre Roi. Je défens qu'en toute l'étenduë de mes états le malheureux soit reçû dans les sacrifices ou dans les conversations : je défens qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation de § l'eau lustrale ; & j'ordonne qu'on le bannisse des maisons où il se retireroit, comme un monstre capable d'attirer le courroux du ciel. Ainsi le commande l'Oracle : ainsi commençai-je d'accomplir ses ordres, & de prendre en main la cause de Laïus & des Dieux. Puisse le coupable, soit qu'il ait commis seul cet horrible forfait, soit qu'il ait eû des complices,

* J'ai ajouté ce mot au texte pour en expliquer le sens. SOPHOCLE en effet veut nous faire entendre qu'Oedipe se soumet aux ordres qu'il va donner, & aux imprécations qu'il va prononcer.

† Gr. fils de Labdacus petit fils de Cadmus.

‡ Ces imprécations & ces ordres nous peignent au naturel l'excommunication des Anciens ; châtiment terrible dans le Paganisme. EURIPIDE entre encore en un plus grand détail dans son Iphigenie en Tauride.

§ L'eau lustrale servoit à purifier le peuple dans les sacrifices. On s'en lavoit les mains ; on y mettoit un tison ardent ; & on la répandoit sur l'assemblée.

plices, éprouver l'effet des maledictions dont je l'accable aujourd'hui! qu'il traîne une vie miſerable, ſans feu, ſans lieu, ſans eſpoir, ſans ſecours! Si je le cache volontairement dans mon palais, puiſſent retomber ſur ma maiſon & ſur moi ces funeſtes imprécations! Enfin, Thébains qui m'écoutés, je vous ordonne en Roi, par l'obéiſſance que vous me devés, par le reſpect dû à l'Oracle, par l'interêt de la patrie ſi triſtement defigurée, d'executer ponctuellement les ordres que vous venés d'entendre. Hé quand même les Dieux n'auroient pas parlé, convenoit-il de laiſſer impuni un attentat ſi criant? Le ſang du meilleur des hommes & des Rois ne parloit-il pas aſſés? ah n'auroit-il pas dû être déja vengé? ſucceſſeur d'un ſi bon Roi, poſſeſſeur de ſon thrône & de ſon épouſe, * pere & tuteur de ſes enfans, ſi les Deſtins ne les euſſent ravis, je veux à mon tour le regarder comme mon pere. Oui, je vais redoubler mes efforts, & je ne ſerai point tranquille, que je n'aye découvert le barbare, meurtrier du précieux reſte † des Labdacus, des Polydores,

* Il parle ſans le ſçavoir, de lui-même, c'eſt à dire, du fils de Laïus. Mr. DACIER réprend à propos le Scholiaſte de trouver ces ſortes de penſées moins nobles. Il eſt vrai que le Scholiaſte ajoute qu'elles ſont très propres aux mouvemens du Theâtre, & qu'EURIPIDE en eſt plein, au lieu que SOPHOCLE les employe ſobrement, & uniquement pour émouvoir. Rien en effet n'eſt plus capable d'exciter ces mouvemens que la penſée d'Oedipe. Il veut venger comme ſon pere un Roi dont il ſe trouve à la fin le fils & le meurtrier.

† Il paroît que le peuple ſe retire après avoir reçû

res, des Cadmus, & des Agenor. Je dois cette vengeance à leurs mânes. Puissent ceux qui refuseront de souscrire à mes volontés, trouver la terre ingrate & rebelle à leurs travaux, voir expirer leurs femmes sans enfans, & mourir eux-mêmes d'une mort plus affreuse encore, (s'il est possible,) que celle qui désole nos climats? pour nous qui souscrivons à cette équitable sentence, daigne la justice combattre toujours pour nos interêts! daignent tous les Dieux nous être toujours favorables!

LE CHOEUR.

Je me soumets sans peine à vos imprécations, Seigneur; mais, helas! innocent du meurtre de Laïus j'ignore le coupable. C'étoit au Dieu, qui a rendu l'oracle, d'expliquer sa pensée, & de marquer l'assassin.

OEDIPE.

Il est vrai: mais quel mortel peut contraindre les Dieux à dévoiler leurs secrets?

LE CHOEUR.

* Voici une autre ressource qui luit à mon esprit.

OEDIPE.

Parlés; ne me cachés aucun des expediens que vous pourrés imaginer.

LE CHOEUR.

Ce qu'est Apollon entre les Dieux, † Tiresias

les ordres du Roi. Le Choeur composé des plus anciens & des plus respectables de la nation reste & répond pour le peuple.

* Mot à mot. Voici un second conseil, &c. Oedipe répond, dites m'en un troisiéme si vous l'avés. Mr. ORSATTO GIUSTINIANO traduit *Giungi la terza anchora se in pronto l'hai.*

† Tiresias étoit de Thébes en Béotie, fils d'Evere & de

resias l'est parmi les mortels : sçavant devin, ne pourra-t'il pas nous prêter le secours de ses lumieres si sûres & si pénétrantes ?

OEDIPE.

Ce moyen n'est pas échapé à ma prévoyance. * Deux fois par le conseil de Creon j'ai envoyé vers lui ; & je m'étonne qu'il tarde à se rendre en ces lieux.

LE CHOEUR.

Il faut le consulter : car les bruits anciens, mais frivoles, qui ont couru sur cette mort ne méritent nulle attention.

OEDIPE.

Quels bruits ! Parlés. Je ne veux rien négliger.

LE CHOEUR.

On a dit que des voyageurs avoient assassiné le Roi.

OEDIPE.

Je l'ai ouï-dire comme vous : mais il n'a point encore paru de témoins oculaires.

LE CHOEUR.

La crainte des maledictions sorties de votre bouche en fera bien-tôt paroître, & sans

de Cariclo. Il vit Pallas au bain, disent CALLIMAQUE & PROPERCE : en punition il fut privé de l'usage des yeux, supplice moindre que celui d'Actéon. La Déesse même en eut compassion & lui donna la science de l'avenir. OVIDE dit qu'il devint aveugle au sujet d'un different entre Jupiter & Junon, laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en sa faveur, & que Jupiter, pour le dédommager de la perte de la vûë, lui accorda le privilege de lire dans l'avenir.

* Il y a dans le grec, *j'ai envoyé deux hommes . . . Par le conseil de Creon*. Ce mot n'est pas inutile ; car il jette les fondemens des soupçons d'Oedipe contre Creon, & prépare les auditeurs à les voir naître sans surprise.

ſans doute le coupable effrayé viendra lui-même ſe déclarer à vos yeux.

OEDIPE.

Ah, quand on ne craint pas de commettre un crime, on craint peu les imprécations.

LE CHOEUR.

Voici qui découvrira le criminel. Je vois qu'on amene le divin Prophete, qui ſeul voit & montre la verité dans ſon jour.

## SCENE II.

Les mêmes, TIRESIAS.

OEDIPE.

O vous, qui privé de la lumiere, ne laiſſés pas de pénétrer les choſes les plus ſecrettes, ſoit dans le ciel, ſoit ſur la terre. Vous ſçavés la déplorable ſituation de Thébes: c'eſt à vous qu'elle a recours: vous ſeul pouvés la délivrer de ſes maux: Apollon, ſi vous l'ignorés, nous a répondu que la fin de nos malheurs dépendoit de la mort ou de l'éxil des meurtriers de Laïus. Employés donc pour les découvrir les myſteres ſacrés de votre art. N'enviés pas à vos concitoyens le ſecours qu'ils attendent de vous. Conſultés le vol des oiſeaux, & tous les ſecrets de la divination. En vous eſt notre eſpoir: ſauvés-vous, ſauvés-moi; vengés un Prince dont le ſang indignement répandu, fait rejaillir ſur nos têtes la vengeance des Dieux, & ſouvenés-vous que rien n'eſt plus beau que de ſecourir les miſerables.

TI-

TIRESIAS *à part.*

Dieux! qu'il est dangereux de trop sçavoir! je suis perdu malheureux! Pourquoi suis-je venu?

OEDIPE.

Quoi? qu'avés-vous? d'où vient cette tristesse subite!

TIRESIAS.

Laissés-moi partir, Seigneur. Croyés-en Tiresias. Votre sort & le mien en seront plus supportables.

OEDIPE.

Ah, que vous êtes injuste! avés-vous donc oublié que Thébes est votre patrie? lui refuserés-vous l'interprétation de l'Oracle?

TIRESIAS.

Vous êtes plus injuste que moi, Seigneur. Je me tais pour ne pas répondre témerairement à vos témeraires demandes.

LE CHOEUR.

Au nom des Dieux, Tiresias, ne nous cachés rien de ce que vous sçavés. Prosternés à vos pieds nous vous en conjurons.

TIRESIAS.

Ah, vous ignorés tous ce que vous demandés. Laissés-moi mon secret. Je ne dévoïlerai point vos maux.

OEDIPE.

Quoi? vous sçavés tout, & vous gardés le silence. Voulés-vous donc nous trahir & nous perdre?

TIRESIAS.

Que ce reproche est inique! c'est pour vous, c'est pour moi que je me tais.

Epargnons-nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

OEDIPE.

O le plus méchant de tous les hommes! (car enfin tes refus irriteroient les rochers:) jusqu'à quand garderas-tu ce silence obstiné? jusqu'à quand seras-tu infléxible?

TIRESIAS.

Vous me reprochés ma dureté: & vous comptés pour rien la colere qui vous transporte: j'en suis la victime.

OEDIPE.

Mais qui ne seroit pas indigné d'un pareil discours, & de l'outrage que tu fais à la patrie?

TIRESIAS.

Vos malheurs arriveront assés-tôt sans que je les révele.

OEDIPE.

Et moi je veux apprendre ces malheurs de ta bouche.

TIRESIAS.

Je ne parlerai point, dûssiés-vous m'accabler de tout votre courroux.

OEDIPE.

Hé bien, je suivrai les mouvemens de ma fureur. Je te déclare donc que tu parois à mes yeux le complice, ou même l'autheur de cet attentat. Si tu n'étois privé de la lumiere des Cieux, je te croirois le seul capable de l'avoir accompli.

TIRESIAS.

* J'entens: & moi je vous déclare que vous

* La liberté du Prophete est justifiée par la colere d'Oedipe; & toute cette scene est si adroitement conduite

vous avés prononcé vous-même votre arrêt. Oüi, depuis ce moment fatal nul Thébain ne peut plus vous parler ni vous entendre. . . Vous êtes le coupable.

OEDIPE.

Moi! quelle imposture, O Dieux! traitre, crois-tu échapper à mon juste ressentiment?

TIRESIAS.

Je le crains peu. La verité plus forte que l'injustice combat en ma faveur.

OEDIPE.

La verité! d'où la sçais-tu, malheureux? ce n'est pas dans ton art que tu l'as puisée.

TIRESIAS.

Je la sçai de vous. C'est vous qui m'avés contraint de rompre le silence.

OEDIPE.

Que t'ai-je contraint de dire? parle derechef: peut-être comprendrai-je mieux ce discours surprenant.

TIRESIAS.

Vous m'avés trop entendu. * Est-ce pour me tendre un piége que vous m'interrogés!

OEDIPE.

Non, mais je t'ordonne de parler.

TIRE-

duite que Tiresias parle à découvert, & annonce au Roi toute sa destinée, sans qu'Oedipe doive le croire, puisqu'il a sujet de penser que tout ceci est l'effet de la colere & du complot de Tiresias, d'autant plus qu'il se croit fils du Roi de Corinthe, & non de Laïus.

* *Est-ce pour me tendre un piége*. . . . C'est-à dire, est-ce pour voir si je ne varierai point, si je ne changerai point de langage?

TIRESIAS.

Hé-bien, je le repete; le meurtrier que vous cherchés, c'est vous.

OEDIPE.

Moi! ah miserable, tu ne m'auras pas deux fois outragé impunément.

TIRESIAS.

Ciel! que seroit-ce donc si je disois tout?

OEDIPE.

Dis, parle, je ne crains rien.

TIRESIAS.

Vous le voulés, je parlerai. Oedipe sans le sçavoir est uni par d'horribles nœuds. . . Il ignore l'abîme où il est plongé.

OEDIPE.

Penses-tu que je souffre plus long-tems ces outrages redoublés?

TIRESIAS.

Je n'apprehende rien. Telle est la force de la verité.

OEDIPE.

Oüi, mais non pas sur tes lévres. Doublement aveugle, tu ne peux ni la voir, ni la dévoiler.

TIRESIAS.

Ah, malheureux Prince, vous me reprochés ce que bien-tôt on aura droit de vous dire à vous-même.

OEDIPE.

Rends grace aux Dieux de ton aveuglement. Tu verrois le jour pour la derniere fois.

TIRESIAS.

Mon sort n'est pas entre vos mains. Apol-

Apollon est mon garand, il * aura soin de mes jours.

OEDIPE.

Ce cruel artifice est-il de Creon ou de toi?

TIRESIAS.

N'accusés ni Creon ni moi. N'imputés vos maux qu'à vous seul.

OEDIPE.

O Sceptre, ô Couronne, ô tresors, ô Sagesse supérieure à tous les arts pour rendre la vie heureuse, que vos avantages trop exposés à l'envie sont sujets à de tristes retours! quoi? j'arrive dans Thébes sans ambition, sans dessein; on m'offre le trône, je regne; & Creon, ce Creon qui paroissoit d'abord mon fidele ami, forme de secrettes brigues pour me détrôner! il suborne ce miserable devin éclairé pour ses interêts, & aveugle dans son art. Creon s'en sert, met en œuvre ses préstiges & ses artifices, contre qui? contre Oedipe son ami! car enfin, dis-moi, qui t'a rendu Prophete? pourquoi n'as-tu pas délivré Thébes des captieuses questions &, des cruautés du Sphinx?

* J'ai preferé ce sens à celui que donne JOACHIM CAMERARIUS au grec, comme si Tiresias disoit, *Apollon aura soin de terminer mon sort.* Tiresias en effet, au rapport de PAUSANIAS, mourut en allant à Delphes après avoir bû de l'eau d'une fontaine. Cette circonstance ne justifie point le sens de CAMERARIUS. L'autre est plus simple & plus vrai. Je le trouve encore dans la traduction de Mr. ORSATTO:

*. . . . . . il possente Appollo cura*
*Havrà de la mia vita.*

Sphinx? alors certes, alors il étoit besoin d'un homme plus qu'ordinaire, d'un homme qui eût je ne sçai quoi de divin. Où étoient tes oiseaux & les Dieux? Oedipe survient, & par la seule force de son esprit, sans le secours des oiseaux, Oedipe qui ne se pique point d'être devin développe l'énigme, & confond le Sphinx. Avoue-le, malheureux, le desir de regner sous Creon te dévore. Voilà l'interêt secret qui t'anime à ma perte. Mais, crois moi, ton ambition te coûtera cher, aussi-bien qu'à l'autheur de cette intrigue; & sans un reste d'égard que j'ai pour ta vieillesse, je te ferois sentir à quel prix tu abuses de ton art pernicieux.

LE CHOEUR.

Témoins de vos discours, nous voyons de part & d'autre trop de chaleur. Songés, Seigneur; songés, Tiresias, qu'il n'est question que de penser à trouver l'interprétation de l'Oracle.

TIRESIAS.

Vous êtes Roi, Seigneur: mais ici la liberté d'entendre & de répondre tour à tour nous rend égaux, & d'ailleurs sujet d'Apollon, je ne suis point le votre. Sçachés que je n'ai pas besoin d'être justifié par Creon. Libre & incapable de crainte, je parlerai moi-même en ma faveur. Je suis aveugle, j'en conviens, mais tout éclairé que vous êtes, vous ne voyés pas les maux qui vous assiégent, vous ignorés quel air vous respirés, avec qui, & comment vous êtes lié. Sçavés-vous qui vous a donné le jour? sçavés-vous quel crime vous rend execrable à

tous

tous vos proches, soit dans les enfers, soit sur la terre? déja les Furies vengeresses d'une mere & d'un pere vous poursuivent. Bien-tôt, privé du jour comme moi, elles vous chasseront de ces climats. Alors quelles mers, quelles * montagnes, quel endroit du monde ne retentira pas de vos cris lugubres, quand vous sçaurés l'hymen fatal dont vous avés allumé le flambeau, quand vous verrés l'écueil affreux que vous crûtes un port assuré, quand un essain de maux ignorés qui vous mettra vous-même au rang de vos enfans, viendra fondre sur vous & sur eux. Alors, Prince, accablés d'injures & Tiresias & Creon. Vous nous vengerés, & jamais mortel plus coupable ne perdra la lumiere du jour.

OEDIPE.

Ah! faut-il qu'Oedipe entende & souffre de pareils outrages... Va, miserable, dérobe-toi à ma fureur, & ne montre plus un visage odieux.

TIRESIAS.

Je ne serois pas venu, si vous ne m'aviés appellé.

OEDIPE.

On ne t'auroit pas appellé, si l'on eût prévû ces discours insensés.

TIRESIAS.

Vous me traités d'insensé. Votre pere ne jugeoit pas ainsi de moi.

OEDI-

* Grec. Quel Citheron ? c'est une allusion pour la suite qui n'a pû passer dans le François. Oedipe ignoroit qu'il eût été exposé sur le mont Citheron.

OEDIPE.

Qui? arrête. Quel est mon pere?

TIRESIAS.

Ce jour, oüi ce jour vous donnera la naissance & la mort. *

OEDIPE.

Quelle obscurité, quel embaras dans ses discours!

TIRESIAS.

Ne vous piqués-vous pas de deviner de pareilles énigmes?

OEDIPE.

Ce que tu me reproches fait ma véritable gloire.

TIRESIAS.

Dites plûtôt votre perte.

OEDIPE.

J'ai sauvé Thébes. Qu'importe à quel prix?

TIRESIAS.

Je me retire donc. (*A son Valet*) qu'on me ramene.

OEDIPE.

Adieu, ta presence nous trouble. Laisse-nous.

TIRESIAS.

Oüi, je vous laisse, content d'avoir déclaré mon secret sans redouter votre presence. Ma vie & mon sort ne dépendent point de vous. Je vous le dis pour la derniere fois, cet homme que vous cherchés, & que vous accablés de maledictions, ce criminel, ce meurtrier est dans Thébes. Etranger en apparence, on verra bien-tôt qu'il

* C'est-à-dire qu'il se connoîtra lui-même.

qu'il est Thébain. Bientôt sa fortune si belle, si riante, s'évanoüira comme un songe. Aveugle, reduit à l'indigence, courbé sur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangeres. Quelle confusion quand il se reconnoîtra frere de ses fils, époux de sa mere, coupable en même-tems d'inceste & de parricide. Allés, Prince, éclaircissés ces terribles paroles, & si vous me trouvés menteur, je consens de passer pour un faux prophete. Adieu.



# SECOND INTERMEDE.

CHOEUR.

Quel est donc celui que désigne Apollon du fonds de sa grotte sacrée? quel est ce * STROPHE I.

* DEMETRIUS TRICLINIUS dans son ouvrage, sur les vers de SOPHOCLE, dit que la strophe se chantoit par le choeur, qui marchoit tourné vers la droite, qu'il se tournoit vers la gauche pour chanter l'antistrophe, & qu'enfin il chantoit l'Epode après la strophe & l'antistrophe en se tenant immobile. On prétend que par ces évolutions prises des Egyptiens, les Grecs vouloient comme eux marquer le cours des astres, de façon que la strophe & le tour à droite signifioit le mouvement des étoiles fixes. L'antistrophe & le tour à gauche indiquoit le cours des planetes. Enfin l'Epode & sa situation montroit l'état fixe de la terre. PINDARE a fait passer les mêmes tours & retours dans ses Odes; apparemment parce qu'en les chantant on faisoit les mêmes évolutions. Thesée revenu de Crete inventa une danse, qui consistoit à tournoyer en dif-

ce monſtre qui a ſoüillé ſes mains par un crime inoüi ? Il eſt tems qu'il ſe dérobe au ſupplice qui l'attend, & qu'il fuye auſſi promptement que les éclairs. Déja le fils de Jupiter s'arme contre lui de carreaux & de foudres. La Parque cruelle & inévitable le pourſuit.

*ANTIS-TR. I.* Dès neiges même du Parnaſſe l'Oracle eſt parti comme une flamme pour avertir les Thébains de découvrir le criminel. Semblable à un taureau qui va cacher ſa défaite & ſa honte, il a beau s'enfoncer dans les antres & dans les forêts, vainement il erre en des lieux ſolitaires. En vain il tache d'éviter l'arrêt prononcé du milieu de la terre *. Cette voix immortelle le pourſuivra toujours.

*STROPHE II.* Le ſage Tireſias a dit des choſes horribles. Dois-je les croire, dois-je les rejetter ? que dire, que penſer ? qui d'Oedipe ou de Tireſias l'emportera ? l'un me fait craindre; l'autre m'ordonne d'eſperer. Je n'ai jamais oui-dire, & il n'eſt pas croyable que

differentes manieres en memoire du Labyrinthe. A l'égard des mouvemens du Chœur à droite & à gauche, ils ſont aſſés difficiles à concevoir. „ Je crois, *dit* „ *Mr.* DACIER, que le Chœur étoit partagé en „ deux bandes, comme chés les Hébreux; la troupe a droi„ te, commençoit s'avançant vers la gauche, juſqu'à „ la moitié du Théatre, c'étoit la ſtrophe. L'autre „ troupe faiſoit le même, c'étoit l'antiſtrophe ".

* Delphes, qui étoit au pied du Parnaſſe, paſſoit pour être le milieu du monde. Voyés les notes ſur l'*Iphigenie en Tauride*.

que le fils de Polybe * ait eû rien à démêler avec Laïus. Dois-je donc souscrire à un reproche odieux, qui accuse Oedipe d'un meurtre dont on ignore l'autheur?

Jupiter & Apollon lisent dans les cœurs. Tel est le privilege des Dieux. Mais est-il bien constant que les devins soient plus éclairés que les autres hommes? un mortel surpasse un autre mortel en sagesse; mais tous sont sujets à l'erreur. Quelle témerité seroit-ce d'ajouter foy aux accusateurs d'Oedipe sans avoir des preuves plus fortes? Non je ne regarderai point comme un meurtrier celui dont l'utile sagesse fut avouée même du Sphinx. ANTIS-TR. II.



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CREON, LE CHOEUR.

CREON.

Qu'entens-je? Thébains? Le Roi, dit-on, m'accuse de la plus noire des perfidies. Penetré d'une douleur profonde, je viens m'éclaircir avec vous: car si dans les malheurs publics j'ai encore celui de voir

* Oedipe étoit crû fils de POLYBE, voilà ce qui rend incroïable le discours de Tiresias, & ce qui suspend & prépare le dénouement.

voir mes paroles & mes actions suspectes; si Oedipe enfin me croit coupable, c'en est trop, je ne puis supporter la vie. Quelle tâche pour mon nom! couvert d'un pareil opprobre je dois être regardé de vous, de mes amis mêmes, comme un citoyen pernicieux.

LE CHOEUR.

Ah, Prince, la colere, non la verité, aura sans doute formé ces injustes soupçons.

CREON.

Mais qui a porté le Roi à dire que j'avois apposté le devin pour semer de faux discours?

LE CHOEUR.

Il l'a dit, mais j'ignore qu'elle étoit sa pensée.

CREON.

A-t'il pû de sang froid m'imputer un crime si atroce & si noir?

LE CHOEUR.

Je ne pénétre point dans les actions des Rois ... Le voici lui-même: vous pouvés vous instruire.

## SCENE II.

Les mêmes, OEDIPE.

OEDIPE.

De quel front oses-tu paroître à mes yeux? * convaincu d'avoir conspiré contre moi,

* Mr. DACIER a traduit ainsi ces paroles du texte, φονεὺς ὢν τοῦ δε τ᾽ ἀνδρὸς ἐμφανὴς, toi qui es assûrément la

moi, pour m'ôter la vie & la couronne, viens-tu m'insulter dans mon palais? dis-moi, m'as-tu crû, ou assés foible, ou assés insensé pour ne pas découvrir, pour ne pas punir tes criminelles intrigues? quelle étoit ta pensée? comment seul, sans amis, sans troupes, sans argent, as-tu esperé te frayer un chemin au thrône?

CREON.

Vous avés parlé, Seigneur. Ecoutés-moi à votre tour, & ne me condamnés pas sans m'entendre.

OEDIPE.

Je connois ton éloquence & tes artifices; je ne t'écoute plus; ton crime est averé.

CREON.

Ah souffrés du moins qu'en un mot . . .

OEDIPE.

Tais-toi, ou conviens que tu es le plus méchant des hommes.

CREON.

Votre erreur est extrême, Seigneur, si vous prenés pour raison un aveugle préjugé.

OEDIPE

Tu t'abuses si tu penses que je laisse impuni l'attentat d'un allié contre son Roi.

CREON.

J'y

*le meurtrier de Laïus.* C'est une méprise, qui en a produit une autre d'un Poete moderne, comme si Oedipe reprochoit à Creon d'avoir tué Laïus, reproche qui seroit impertinent, comme il le dit, & sans nul fondement. Mais on voit que ce n'est point là le sens de SOPHOCLE. *Vous êtes le meurtrier de cet homme*, c'est-à-dire, *de moi*; Vous en voulés à ma vie. Cette façon de parler est usitée chés les Poëtes Grecs & Latins.

J'y consens; mais de grace, dites-moi quel est mon crime.

OEDIPE.

* N'est-ce pas sur votre conseil que j'ai envoyé chercher cet Interpréte tant vanté?

CREON.

Je vous l'ai conseillé, & je le ferois encore.

OEDIPE.

Depuis quel tems Laïus...

CREON.

Quoi, Seigneur? expliqués-vous.

OEDIPE.

Je demande depuis quel tems est arrivé le meurtre de Laïus.

CREON.

Depuis un tems fort long; mais on peut aisément en rappeller le souvenir.

OEDIPE.

Tiresias faisoit-il alors profession de deviner?

CREON.

Sa science & sa réputation étoient aussi célébres dès-lors qu'à present.

OEDIPE.

Vous parla-t'il en ce tems-là d'Oedipe?

CREON.

Non, Seigneur; jamais en ma présence.

OEDIPE.

Ne fit-on pas la recherche de ce crime?

CREON.

On la fit, mais en vain.

OEDIPE.

Que

* Voilà l'origine des soupçons formés contre Creon.

Que ne parloit-il donc alors, comme il parle aujourd'hui?

CREON.

La raison ne m'en est pas connuë. Je me tais sur ce que j'ignore.

OEDIPE.

Vous sçavés au moins ce qui vous touche. Vous ferés sagement de l'avouer.

CREON.

Qu'avouërai-je? je ne refuse point de m'expliquer sur ce que je sçais.

OEDIPE.

M'auroit-il jamais imputé la mort de Laïus, s'il n'eût été d'intelligence avec vous?

CREON.

Quant à Tiresias, s'il vous a parlé, vous sçavés ce qu'il vous a dit. Pour moi je voudrois apprendre de vous ce que vous voulés sçavoir de moi.

OEDIPE.

Interrogés-moi, j'y consens: mais n'esperés pas réüssir à me persuader que je sois le meurtrier de Laïus.

CREON.

N'avés-vous pas épousé ma sœur?

OEDIPE.

Sans doute.

CREON.

Ne partage-t'elle pas avec vous le souverain pouvoir?

OEDIPE.

Il est vrai, & mes complaisances pour elle sont sans bornes.

CREON.

Ne suis-je pas le premier du Royaume après elle & vous?

O E-

OEDIPE.

Ah perfide! & voilà ce qui rend ton infidelité plus noire.

CREON.

Vous verrés, Seigneur, qu'il n'y en a point, si vous daignés m'écouter comme je vous ai écouté moi-même. Dans le choix du thrône avec toutes les frayeurs dont il est environné, ou d'un rang égal à la Royauté avec un repos glorieux, pensés-vous, je vous prie, qu'il y ait à balancer? * Quel est l'homme sensé qui ne choisira pas le dernier parti? telle est mon inclination & celle des sages. Né sans ambition, je prefere le titre de Sujet à celui de Roi. Heureux particulier, & libre d'inquiétude, ne trouvai-je pas en vous mon bonheur & le comble de mes souhaits? plus esclave que Roi, que trouverois-je sur le trône? une source intarissable de soucis. Comment donc pourrois-je préferer la couronne avec ces tristes apanages, à un pouvoir sans bornes, sans envie & sans chagrin. Non, non Oedipe, croyés-moi, je n'ai pas le goût assés dépravé pour ne pas sentir le prix de ma felicité. Je sçai ce qui me convient. Tout prévient mes desirs: caressé, recherché de tout le monde, je sers d'appui

* Cette morale, & par conséquent la justification de Creon ne seroient pas reçûës aujourd'hui. Mais le Sceptre n'étoit pas alors en Grece ce qu'il est parmi nous. Hippolyte parle de même dans la Phedre d'EURIPIDE. Voiés la Scene V. de l'Acte IV. Ces deux morceaux de differens Authours montrent évidemment que cette morale étoit alors celle des sages.

pui à quiconque vous implore. C'eſt par mon canal que coulent vos bienfaits : quoi, devenu le plus inſenſé de tous les hommes, j'irois ſacrifier tous ces avantages ! vous connoiſſés mon cœur. Des ſentimens tels que les miens ne ſont point ceux d'un rebelle & d'un perfide. Non, jamais cet affreux projet n'eſt entré dans mon ſein. Loin d'être le chef d'une conſpiration contre mon parent & mon Roi, je rougirois d'en être le complice. Si vous n'en croyés pas mes ſermens, croyés en l'Oracle de Delphes: conſultés le Dieu: informés-vous ſi mon recit n'a pas été fidelle. Enfin ſi vous verifiés le complot entre Tireſias & moi, je conſens de mourir. Vous ne ſerés pas mon ſeul juge, & je me condamnerai le premier. Mais ne me noirciſſés pas d'un crime odieux ſur un ſimple ſoupçon. Il eſt également injuſte de prendre les méchans pour les bons, & les bons pour les méchans. Perdre injuſtement un ami, c'eſt s'arracher le jour. Que dis-je? un ami eſt plus précieux que la vie. C'en eſt aſſés, Seigneur, le tems dévoilera tout. Un jour ſuffit pour déceler un méchant homme. Le tems ſeul juſtifie l'innocence.

LE CHOEUR.

La ſageſſe éclate dans ſon diſcours. Gardés-vous, Seigneur, d'un jugement aveugle. Une reſolution précipitée ne ſçauroit être ſage.

OEDIPE.

Une trahiſon précipitée exige une prompte vengeance. Quoi, tranquille & raſſu-

rés

ré par de vains détours, attendrai-je qu'il acheve sa trame, & qu'il perde son Roi?

CREON.

Hé-bien, Seigneur, qu'ordonnés-vous? est-ce à l'exil que vous me condamnés?

OEDIPE.

A la mort. Il n'est pas juste qu'un traître échappe au supplice.

CREON.

J'y vole, si vous me faites voir que je suis coupable *.

OEDIPE.

Quoi, tu parles en rebelle!

CREON.

Et vous en injuste Roi.

OEDIPE.

Je pourvois à ma couronne en te faisant perir.

CREON.

Et moi à ma vie & à l'équité en refusant d'obéir.

OEDIPE.

† Mais tu es criminel.

CREON.

Je ne suis pas convaincu.

OEDIPE.

Un sujet ne doit-il pas obéir à son Roi?

CREON.

* Creon commence à parler avec quelque fierté; mais c'est celui à qui le Royaume appartenoit de droit après la mort de Laïus. Il étoit de la famille Royale. Oedipe étoit étranger. L'avanture du Sphinx avoit élevé l'un sur le thrône au préjudice de l'autre. Tout cela rend Creon plus excusable, & sert à augmenter les soupçons d'Oedipe.

† Je ne sçai pourquoi Mr. DACIER a omis ce mot & la réponse.

CREON.

Non, si ses ordres sont iniques.

OEDIPE.

O Thébes, ô Citoyens...

CREON.

Maître comme vous de ces peuples, & leur concitoyen, j'ai droit d'implorer aussi leur secours.

LE CHOEUR

Ah! Princes, que faites-vous? voici la Reine Jocaste. C'est à elle à terminer vos differens.

## SCENE III.

Les mêmes, JOCASTE.

JOCASTE.

Quel sujet vous anime, infortunés Princes? Quoi, tandis que la Patrie expire, vous ne rougissés point d'augmenter les calamités publiques par vos démêlés particuliers. Oedipe, & vous, Creon, rentrés dans votre appartement. Cessés d'aigrir nos maux, & gardés-vous de porter vos dissensions à de fâcheuses extrêmités.

CREON.

Madame, soyés témoin de la maniere atroce dont le Roi traite Creon votre frere. Il me menace de l'éxil ou de la mort.

OEDIPE.

Je l'avoüe, Madame: mais il le mérite. Il a conjuré contre son Roi.

CREON.

Puisse-je être livré à toutes les furies, &

perir par tous les supplices, si je suis coupable du crime qu'on m'impute!

JOCASTE.

Que voulés-vous de plus, Seigneur? au nom des Dieux respectés un serment si saint; respectés les voeux de ce peuple & les miens.

LE CHOEUR.

Oüi, Seigneur, j'ose vous en conjurer; calmés votre courroux, écoutés la Reine, & rendés-vous à nos voeux réünis.

OEDIPE.

Ah, que me demande-t'on! faut-il fléchir devant un sujet!

LE CHOEUR.

Ayés égard à sa conduite passée, & à ses protestations présentes.

OEDIPE.

Sçavés-vous bien ce que vous éxigés de moi?

LE CHOEUR.

Oüi, Seigneur.

OEDIPE.

Si vous osés le redire, parlés.

LE CHOEUR.

Je ne rougirai point de le repeter; conservés un ami, du moins ne le perdés pas sur une incertitude.

OEDIPE.

Me demander sa grace, c'est demander mon éxil ou ma mort.

LE CHOEUR.

Ah, j'atteste * le premier des Dieux; oüi,

* Le premier des Dieux, c'est-à-dire, celui dont la présence est la plus sensible.

oüi, brillant ſoleil, ſois témoin de mes ſermens: que je periſſe abandonné des hommes & du Ciel, ſi cette affreuſe penſée roule dans mon eſprit. Helas, Seigneur, c'eſt l'interêt public qui me touche. Senſible aux maux de ma Patrie, je ſens mon cœur déchiré, quand je les vois redoublés par vos cruelles diſſenſions.

OEDIPE.

Hé-bien, qu'il ſe retire. Je lui pardonne, au peril de mourir ou de deſcendre du Thrône: mais qu'il ſçache que c'eſt à vos larmes, & non à aucun égard pour lui, que j'accorde ſa grace. En quelque lieu qu'il puiſſe être, il me ſera toujours odieux.

CREON.

* Cruelle faveur! quelle ſeroit donc votre vengeance? mais tel eſt votre caractere; vous êtes puni par vos propres paſſions.

OEDIPE.

Ceſſe de m'inſulter, pars, évite mon courroux.

CREON.

Je me retire. J'ai eû le malheur de n'être pas connu de vous. Ce peuple me rend plus de juſtice.

L'E CHOEUR.

Ah Madame, qui vous arrête! engagés le Roi à rentrer auſſi dans ſon Palais.

SCE-

* Ce paſſage eſt difficile & obſcur. Camerarius y donne ce ſens après le Scholiaſte, auſſi-bien que Mr. ORSATTO: *Vous pardonnés à regret, mais quand votre courroux ſera calmé, vous en rougirés.* L'autre ſens paroît plus naturel. Mr. DACIER l'a ſuivi, & Mr. BOIVIN.

# SCENE IV.

JOCASTE, OEDIPE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Je veux auparavant sçavoir le sujet de leurs démêlés.

LE CHOEUR.

Ils se sont pris de paroles sur des soupçons. Les reproches injustes sont sensibles.

JOCASTE.

Ces reproches ont-ils été reciproques?

LE CHOEUR.

L'offense a été mutuelle.

JOCASTE.

A quel sujet, je vous prie?

LE CHOEUR.

Daignés, Madame, n'en pas demander davantage. Dans les malheurs qui nous environnent, il est juste de ne pas reveiller des querelles assoupies.

OEDIPE au Choeur.

Voyés votre aveuglement; malgré votre équité, vous abandonnés mes interêts, & vous mettés le comble à mes maux.

LE CHOEUR.

Ah, Seigneur, je l'ai dit, & je le redis encore, je serois le plus insensé des hommes, si je séparois mes interêts des vôtres. N'est-ce pas vous qui avés relevé notre Patrie chancellante, vous qui dans les malheurs présens serés notre liberateur, si la chose dépend de vos soins?

Jo-

JOCASTE.

Au nom des Dieux, Seigneur, ne me cachés pas la cause de votre indignation.

OEDIPE.

Vous le voulés, Madame, j'y consens; mon respect & ma complaisance vont vous satisfaire. Ecoutés les complots de Creon....

JOCASTE.

Il est mon frere; mais j'écouterai vos plaintes, pourvû qu'elles soient fondées sur des indices assurés.

OEDIPE.

Il m'impute le meurtre de Laïus.

JOCASTE.

De lui-même, ou sur le rapport d'autrui?

OEDIPE.

Il a suborné l'artificieux Tiresias pour répandre ces bruits, & il ne tient pas à lui qu'il n'aigrisse & ne souleve mon peuple.

JOCASTE.

Ecoutés à votre tour, Seigneur. M'en croirés-vous? écartés cette vaine inquietude, & méprisés les discours du Devin. Il n'en est point de veridique sur la terre. J'en dois être crûë. En voici un exemple sensible. Laïus mon époux reçût jadis un Oracle, (je ne dirai pas d'Apollon, mais du moins de ses ministres.) On lui annonçoit qu'il seroit tué de la main de son fils. Tel étoit, disoit-on, l'ordre des Destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinerent Laïus dans un chemin qui se divise en trois routes. Je mis au monde ce fils redouté, dont l'Oracle menaçoit mon époux; mais à peine trois jours s'étoient écoulés, que le Roi

lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyés qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du pere. Les Oracles toutefois avoient parlé. Allés, Seigneur, rassurés-vous, ne les croyés pas. Ce qu'un Dieu détermine, il le dévoile sans obscurité.

OEDIPE.

Ah, Madame, que m'avés-vous dit! dans quel trouble & quelle agitation votre discours m'a jetté!

JOCASTE.

Quelle agitation, quel trouble, Seigneur?

OEDIPE.

Ne m'avés-vous pas dit que Laïus fut tué dans un chemin partagé en trois routes?

JOCASTE.

Tel étoit le bruit commun; tel est-il encore aujourd'hui.

OEDIPE.

Et en quel lieu, Madame, arriva ce terrible événement.

JOCASTE.

En Phocide, dans l'endroit où se réünissent les chemins qui conduisent à Delphes & à Daulie *.

OEDIPE.

Et depuis quel tems cela est-il arrivé?

JOCASTE.

On l'apprit peu de tems avant que vous vinssiés regner sur ces contrées.

OEDI-

* Delphes & Daulie sont séparées par le mont Parnasse en Phocide, entre le Golfe Opuntien, & le Golfe de Crissa.

OEDIPE.

O Jupiter, qu'ordonnés-vous de mon sort?

JOCASTE.

Ah Ciel! d'où vient, Seigneur, ce fremissement?

OEDIPE.

Ne le demandés pas. Dites-moi plutôt, Madame, quel étoit le port & l'âge de Laïus.

JOCASTE.

Sa taille étoit grande & majestueuse. Sa tête commençoit à blanchir. Du reste il avoit beaucoup de votre air.

OEDIPE.

Ah Dieux! me serois-je lié moi-même, sans le sçavoir, par les plus horribles imprécations?

JOCASTE.

Que dites-vous, Seigneur? je n'ose porter mes regards sur vous.

OEDIPE.

Je tremble de frayeur que l'aveugle Prophete n'ait été trop éclairé; dites encore un mot, & je serai éclairci.

JOCASTE.

Je suis saisie d'horreur... Mais parlés; je dirai ce que je puis sçavoir.

OEDIPE.

Laïus étoit-il peu accompagné, ou entouré d'une nombreuse garde?

JOCASTE.

Cinq personnes faisoient toute l'escorte de ce Roi populaire: encore le Heraut étoit-il de ce nombre, & Laïus n'avoit qu'un char.

OEDIPE.

Je suis perdu. Mon malheur n'est que trop évident. Mais, Madame, qui vous a raconté cette histoire?

JOCASTE.

Un Officier de Laïus échappé seul de ce danger.

OEDIPE.

Est-il dans le Palais?

JOCASTE.

Non. A peine de retour à Thébes, vous voïant sur le Thrône, & son Roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir les lieux qui lui rappelloient un triste souvenir. Il me supplia de l'envoyer à la campagne pour avoir soin de mes troupeaux. Ce fidelle domestique méritoit cette recompense, & une meilleure fortune.

OEDIPE.

Faites-le paroître au plutôt, Madame.

JOCASTE.

Cela est aisé. Mais pourquoi, Seigneur?

OEDIPE.

J'apprehende qu'on ne m'ait dit trop vrai. * Je veux m'éclaircir; en un mot je veux le voir.

JOCASTE.

Hé-bien, vous le verrés. Mais ne puis-je entrer dans votre confidence, & sçavoir le sujet de cette étrange inquiétude.

OEDIPE.

Je ne puis rien vous refuser, Madame, sur-

* Le texte est équivoque : d'autres traduisent, *je crains d'en avoir trop dit.*

ſurtout après l'eſperance dont vous me flattés. Dans la cruelle ſituation où je me trouve vous partagés mes peines; & à qui puis-je mieux les confier? Fils de Polybe Roi des Corinthiens, & de la Reine Merope ſon épouſe, j'ai tenu le premier rang à Corinthe. J'en étois l'eſperance, lorſqu'il m'arriva une avanture propre à me ſurprendre, peu digne pourtant des ſoucis qu'elle me coûta. Un homme pris de vin eut l'audace de me reprocher à table que je n'étois point le fils du Roi & de la Reine. Outré d'un affront ſi ſanglant, j'eus peine à retenir ma colere. Toutefois je laiſſe paſſer ce jour-là. Le lendemain je vais trouver Polybe & Merope, & je leur fais part de mon chagrin. Ils entrent en fureur contre celui qui m'avoit outragé. Ma tendreſſe pour eux luttoit avec mes ſoupçons. L'affront étoit gravé trop profondément dans mon cœur. Je pars, je vais au temple de Delphes. Apollon interrogé, au lieu de répondre à mes demandes, m'annonce le plus horrible avenir. „ Les Deſtins portent, *dit-il*, qu'Oedipe ſera l'époux de ſa „ mere, qu'il mettra au jour une race „ execrable, & qu'il ſera le meurtrier de „ ſon pere ".

Epouvanté, comme vous pouvés juger, d'un Oracle ſi effrayant, je prens le parti d'éviter pour toujours Corinthe, afin de me mettre hors d'état d'accomplir cette affreuſe prédiction. * Je regle mon voyage ſur

* Les Anciens, fort amateurs de l'Aſtronomie, ſe conduiſoient par les Aſtres ſur terre auſſi-bien que ſur mer.

ſur les Aſtres, je prends une autre route; & j'arrive à l'endroit où vous dites que Laïus eſt mort. Je vous l'avouerai, Madame, à peine eus-je atteint le chemin qui ſe partage en trois, que le Heraut & un homme, tel à peu près que vous le peignés, monté ſur un char ſe préſentent devant moi, & veulent me faire retirer par force. Tranſporté de fureur je frappe l'inſolent qui m'inſultoit. Le maître prend ſon tems, & me porte deux coups *. Il n'en fut pas quitte pour la même peine. Atteint d'un ſeul coup †, il eſt renverſé de ſon char. Il expire à mes pieds, auſſi-bien que ceux de ſa ſuite. Si donc cet étranger ſe trouve avoir quelque rapport à Laïus, ah Dieux, eſt-il homme plus malheureux & plus haï du Ciel que je le ſuis? nul étranger, nul Thébain ne peut deſormais me recevoir ni me parler: je ſuis contraint de fuir loin de ces lieux, par qui? par moi-même. Oüi, c'eſt moi ſeul qui ai porté contre moi ce funeſte arrêt. O comble d'horreur! ô le plus abominable de tous les hommes, je ſouille la couche de celui-là même que j'ai cruellement maſſacré! mais quoi, obligé de fuir, reverrai-je les miens? retournerai-je à Corinthe? je m'expoſe à épouſer Merope, à tuer Polybe, à porter mes mains criminelles ſur ceux à qui je dois le jour. O fortune ennemie, ô Deſtins impitoyables, peut-on

* Grec. Deux coups *d'aiguillon* ſur le milieu de la tête.

† Grec. *de bâton*: ce qui montre que les anciens Grecs n'étoient pas même toujours armés en voyage

on ne vous pas imputer toutes ces horreurs? ne souffrés pas, justes Dieux, que je voye jamais luire ce jour fatal: rayés moi du nombre des humains avant que de marquer ma vie par ces execrables traits.

LE CHOEUR.

Sensibles à vos malheurs, Seigneur, nous vous conjurons de ne pas bannir la douce esperance jusqu'à ce que vous ayés vû le Berger.

OEDIPE.

Je l'attends. C'est l'unique espoir qui me reste.

JOCASTE.

Et quand il sera venu que ferés-vous?

OEDIPE.

Si ses paroles s'accordent avec les vôtres, il calmera mes inquiétudes.

JOCASTE.

Que conclués-vous donc de mes paroles, Seigneur?

OEDIPE.

Ce Berger assure, dites-vous, que Laïus a été assassiné par des brigands; s'il persiste à le dire, je suis sauvé: car on ne prend point un homme seul pour plusieurs. S'il n'impute le meurtre qu'à un seul, je me tiendrai pour convaincu: évidemment je serai le coupable.

JOCASTE.

Rassurés-vous donc, Seigneur. Il a parlé. Il ne peut changer de langage. Tout Thébes est témoin comme moi de son recit. Mais dût-il tenir un autre discours, son rapport ne sera jamais conforme à l'Oracle. Apollon prédit que Laïus seroit tué

par mon fils. Helas! Innocente victime de nos frayeurs, il reçût la mort, loin de la donner. Jugés, Seigneur, si votre Oracle mérite plus d'attention que le mien.

OEDIPE.

Vous appaisés mes frayeurs; mais Madame, pour les dissiper, songés, je vous conjure, à faire venir le Berger, dont dépend mon sort

JOCASTE.

J'y envoye: mais rentrons; que ne ferois-je point pour vous plaire.



# TROISIEME INTERMEDE.

LE CHOEUR.

* STROPHE I. * Justes Dieux, faites-moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles & dans mes moeurs. Faites que je regle ma vie sur ces loix, ces divines loix descenduës du plus haut des Cieux. Oüi, l'Olympe en est l'autheur, & non pas notre foible nature. Leurs traits ne vieillissent point, l'oubli ne peut les effacer, la vérité elle-même y reside; elle sont marquées à son coin.

ANTISTR. I. La Tyrannie doit son origine à l'orgueil. Si l'orgueil après avoir entassé maux sur maux

* Le Choeur suivant son caractere repare ici l'impieté de Jocaste sans la nommer.

maux arrive à ſon comble, il ne peut arrêter ſes pas chancellans, il ſe précipite dans un abîme de malheurs. O Apollon, ne ſouffrés pas que ce vice retarde l'éclairciſſement de vos Oracles, & l'avantage que Thébes en attend. Songés, grand Dieu, que ſi d'autres vous abandonnent, je ne veux jamais me départir de la ſoumiſſion que je vous dois.

Periſſe tout mortel dont la ſacrilege main ou la langue criminelle viole les loix, la juſtice, & les temples des Dieux! periſſe quiçonque pour de coupables voluptés, & pour des thréſors trop déſirés, n'a pas horreur de ſouiller ſes mains impies dans le crime! Si l'impieté eſt recompenſée, qui voudra deſormais émouſſer les traits de ſes paſſions, & reprimer les mouvemens de ſon cœur? Que me ſervira de conduire des danſes ſolemnelles en l'honneur des Dieux? STROPHE II.

A quoi bon irai-je reſpectueux adorateur offrir les vœux & l'encens des mortels à Delphes, * en Phocide, † à Olympie, ſi ANTISTR. II.

* En Phocide, il y a dans le grec ὐδ' εἰς τὸν Ἀβαῖον νεὼν, *ni dans le Temple en Abes.* Cette ville, dit PAUSANIAS, eſt en Phocide. Elle a été bâtie par une colonie Argienne, & a tiré ſon nom d'Abas fils de Lyncée & d'Hypermneſtre: Apollon y avoit un Temple. D'autres veulent que ce ſoit une Ville de Lydie.

† Olympie, ou Piſe, ville d'Elide dans le Peloponneſe, où ſe celebroient les Jeux Olympiques, peu loin du Temple de Jupiter Olympien.

si les Oracles d'Apollon ne se vérifient à la face de l'univers? vous qui m'écoutés, Souverain maître du monde, grand Jupiter, dont l'empire est éternel, montrés-nous que rien n'échappe à vos regards pénétrans. Vous le voyés, les Oracles donnés à Laïus sont méprisés, Apollon est négligé, la religion n'est plus en honneur.



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

JOCASTE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Seigneurs Thébains, vous me voiés en devoir d'aller aux Temples des Dieux. Ces guirlandes & cet encens que je porte vous annoncent le sujet de mes vœux. C'est le trouble d'Oedipe. Agité de diverses pensées, au lieu de juger de l'Oracle récent par l'ancien, comme le veut la raison, il n'écoute que ses fraïeurs, & se livre à quiconque les entretient. Puisque mes conseils & mes soins sont inutiles, c'est vous que j'implore, * ô Apollon; voici votre Tem-

* Grec. O Apollon Lycien, ou du Lycée; πρὸς σ' ὦ Λύκει Ἄπολλον (ἄγχιστος γὰρ εἶ) ce n'est pas à dire que Jocaste aille en Lycie ou au Lycée à Athenes; elle va au Temple d'Apollon le plus proche à Thebes, & l'appelle Lycien par son surnom. Elle commence par là ses pelerinages en faveur d'Oedipe.

Temple le plus proche, j'y cours, & l'unique priere que j'ose vous adresser, c'est de jetter sur nous un regard de compassion. Car enfin Oedipe semblable à un pilote éperdu au milieu de l'orage, fait passer ses craintes jusques dans notre sein.

## SCENE II.

Un BERGER de Corinthe. Les mêmes.

LE BERGER.

De grace, Thébains, enseignés-moi le Palais d'Oedipe; dites-moi où je puis le trouver lui-même.

LE CHOEUR.

Vous voyés son Palais, ô étranger; vous l'y trouverés; & voici la Reine son épouse.

LE BERGER.

Epouse d'un si grand Roi, puisse-t'elle aussi bien que sa famille être comblée de toutes sortes de prosperités!

JOCASTE.

Puissiés-vous éprouver vous-même tout le bonheur que vous me souhaités! Vos paroles, qui me sont d'un heureux présage, méritent de moi ce retour. Mais, dites-moi, je vous en conjure, quel sujet vous amene, que venés-vous nous annoncer?

LE BERGER.

D'heureuses nouvelles pour vous & pour le Roi.

JOCASTE.

Quel est ce bonheur, & d'où venés-vous?

LE BERGER.

De Corinthe; & pour ne rien celer, ce que je vais vous apprendre vous causera de la joye & du chagrin.

JOCASTE.

Comment? que signifie cette énigme?

LE BERGER.

Votre Epoux, si j'en crois les bruits de Corinthe, doit être élû Roi de l'Isthme par le suffrage unanime des Corinthiens.

JOCASTE.

Quoi! le vieux Roi Polybe n'est plus sur le Thrône?

LE BERGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort! cela est-il croyable?

LE BERGER.

Puissai-je mourir moi-même, si mon rapport n'est sincere!

JOCASTE *à ses femmes.*

Allés, courés annoncer cette nouvelle au Roi. Oracles, qu'êtes-vous devenus? Oedipe s'exile volontairement dans la crainte de tuer Polybe, & Polybe meurt par les mains de la Parque.

## SCENE III.

OEDIPE, les mêmes.

OEDIPE.

Chere Epouse, qui vous interessés si genereusement à mes malheurs, que voulés-vous? pourquoi m'obligés-vous de sortir?

JOCASTE.

Ecoutés, Seigneur, écoutés cet étranger, & jugés ce qu'il faut penser des Oracles.

OEDIPE.

Cet étranger? quel est-il? que vient-il m'apprendre?

JOCASTE.

Il vient de Corinthe vous annoncer que Polybe votre pere n'est plus.

OEDIPE.

Que dites-vous? ô Etranger? ah je vous conjure de parler vous-même.

LE BERGER.

Puisque vous souhaités, Seigneur, que je commence par cette triste nouvelle, sçachés qu'en effet Polybe ne voit plus le jour.

OEDIPE.

Lui! quel sort a fini sa destinée? la trahison, ou la maladie? parlés.

LE BERGER.

Hé, Seigneur, faut-il le demander? le moindre accident précipite la vieillesse au tombeau.

OEDIPE.

C'est donc une langueur qui l'y a conduit?

LE BERGER.

Oüi, Seigneur, & son âge avancé.

OEDIPE.

* Ah, Madame, quel besoin à présent de

* Mr. DACIER traduit: *Helas, Madame, qui voudra desormais consulter les Oracles d'Apollon? qui viendra,* &c. il me semble que ce n'est point là le sens véritable.

de recourir aux autels & de consulter le chant des oiseaux? ils m'avoient prédit le meurtre d'un pere; & le voilà dans la région des morts, tandis que je vis paisible à Thébes sans avoir jamais armé mes mains contre ses jours. On ne peut sans doute m'imputer son trépas Quoi? dira-t'on que le regret de m'avoir perdu l'aura mis au tombeau? alors je serois en quelque sorte l'autheur de sa mort. Mais non; Polybe est dans les enfers, & avec lui il a emporté tous ces vains Oracles.

JOCASTE.

Ne vous l'avois-je pas predit, Seigneur?

OEDIPE.

Il est vrai, Madame: mais quoi? Mes frayeurs l'emportoient sur vos conseils.

JOCASTE.

Ne laissés donc plus tyranniser votre esprit par ces craintes frivoles.

OEDIPE.

Ne dois-je pas encore apprehender de souiller la couche d'une mere?

JOCASTE.

Que peut-on craindre quand on est guidé comme vous par une heureuse fortune? croyés-moi, trop de prudence nuit. Le plus sûr est de s'abandonner au hazard des événemens, & de joüir de la vie. Y-a-t'il pour vous le moindre fondement de crain-

ble. Jocaste alloit consulter les Dieux en faveur d'Oedipe. Oedipe rassûré par le récit du Berger, dit à la Reine qu'il n'est plus besoin de recourir aux autels & aux oiseaux; que d'ailleurs il a été trompé par sa credulité, &c.

craindre un incefte? croyés-moi, n'y ayés pas plus d'égard qu'à un fonge vain. Pour vivre heureux on doit négliger ces frivoles fuperftitions.

OEDIPE.

J'approuverois votre penfée, Madame, fi ma mere ne jouiffoit plus de la lumiere; mais tant qu'elle refpirera, j'ai fujet de craindre, & je craindrai toujours.

JOCASTE.

Toujours! quoi la mort d'un pere ne vous ouvre pas les yeux! quel enchantement?

OEDIPE.

Elle devroit me raffurer, j'en conviens; mais ma mere vit encore.

LE BERGER.

Puis-je fçavoir, Seigneur, quelle eft la perfonne que vous craignés?

OEDIPE.

C'eft Merope époufe du Roi mort.

LE BERGER.

Hé, que craindre d'elle, Seigneur?

OEDIPE.

L'effet d'un Oracle terrible, épouvantable...

LE BERGER.

Eft-il fi affreux que vous ne puiffiés le dire?

OEDIPE.

Le voici: fi j'en crois Apollon, je ferai inceftueux & parricide, époux d'une mere, & meurtrier d'un pere: & c'eft pour éviter d'accomplir cette horrible prédiction que je me fuis écarté de Corinthe: éxil volontaire & affés heureux, comme

vous le voyés ; mais toutefois fâcheux ; puiſque je me ſuis privé de voir ce que j'avois de plus cher.

LE BERGER.

Quoi, Seigneur, cette unique crainte vous a éloigné de Corinthe ?

OEDIPE.

J'ai apprehendé, (je l'avoue,) l'inceste & le parricide.

LE BERGER.

* Ah, Prince, il faut que je vous délivre de cette inquiétude, puiſqu'auſſi-bien je ne viens en ces lieux que pour votre bonheur.

OEDIPE.

Je ſçaurai reconnoître à mon tour cet important ſervice.

LE BERGER.

† L'avantage de vous ramener à Corinthe me ſuffit : c'eſt l'unique objet de mon voyage.

OEDIPE.

Non, je ne retournerai jamais dans les lieux où ma mere voit le jour.

LE

* Voici le principe du dénouement qu'ARISTOTE chap. XI. Poët. cite comme un des plus ſurprenans. Rien en effet n'eſt mieux imaginé.

† Tel eſt le paſſage Grec. καὶ μὴν μάλιϛα τοῦτ' ἀφικόμην ὅπως σοῦ πρὸς δόμους ἐλθόντος εὖ πράξαιμί τι. Telle eſt la traduction de Mr. DACIER. *Je ne ſuis venu, Seigneur, qu'afin que quand vous ſerés de retour à Corinthe, je puiſſe mériter de vous quelque grace, & vivre heureux ſous votre protection.* Voilà ſans doute un compliment fort intereſſé. J'oſe dire que ce n'eſt point là la penſée de SOPHOCLE. Le lecteur en jugera, & la note de Mr. DACIER, toute ingenieuſe qu'elle eſt d'ailleurs, ne paroît point ſauver cette incongruité. Mr. ORSATTO y a auſſi donné, & Mr. BOIVIN.

LE BERGER.

Il paroît bien, Seigneur, que vous ignorés qui vous êtes.

OEDIPE.

Comment? au nom des Dieux, ô étranger, instruisés-moi de mon sort.

LE BERGER.

Si le motif qui vous empêche de retourner dans votre Palais...

OEDIPE.

Oüi, c'est la crainte d'effectuer l'Oracle.

LE BERGER.

Si vous redoutés quelque souillûre de la part de vos proches...

OEDIPE.

C'est céla même. Voilà la source de mes inquiétudes mortelles.

LE BERGER.

Hé-bien, Seigneur, rien de plus frivole que ces inquiétudes.

OEDIPE.

Comment frivole, si je suis fils de Polybe?

LE BERGER.

Polybe ne vous touche en rien.

OEDIPE.

Quoi, Polybe ne m'a pas donné le jour?

LE BERGER.

* Autant & aussi peu que moi.

OE-

* Mr. DACIER n'a point voulu traduire à la lettre ce vers & les deux autres qui suivent, sans doute parce qu'il n'a pas fait attention à l'équivoque gracieuse de cet *autant & aussi peu que moi*. Il s'est contenté de mettre, *non, Seigneur*. Il y a pourtant une finesse dans le Grec, laquelle consiste en ce que le Berger de Corinthe étoit dans la vérité, *autant & aussi peu pere d'Oedipe*

OEDIPE.

Que veut dire cette énigme? mon pere ne m'a pas plus donné le jour qu'un étranger?

LE BERGER.

Non, encore une fois, il n'étoit pas plus votre pere que moi.

OEDIPE.

Mais il m'appelloit son fils.

LE BERGER.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

OEDIPE.

Auroit-il tant cheri un fils qui n'eût pas été le sien?

LE BERGER.

Il n'avoit pas d'enfans; en faut-il d'avantage?

OEDIPE.

Qui suis-je donc? m'avés-vous acheté, ou êtes vous mon pere?

LE BERGER.

Je vous trouvai sur le mont Citheron. *

OEDIPE.

Quel motif vous conduisoit en ces lieux deserts?

LE BERGER.

Le soin de quelques troupeaux.

OEDIPE.

Vous étiés donc Berger?

LE

dipe que Polybe; le Berger lui avoit sauvé la vie: Polybe l'avoit adopté: mais ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné le jour.

* Citheron, mont qui sépare la Beotie de l'Attique.

LE BERGER.

Oüi, Seigneur, & je fus alors votre liberateur.

OEDIPE.

En quel état me trouvâtes-vous ?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

OEDIPE.

Ah de quel mal me rappellés-vous le souvenir !

LE BERGER.

Je détachai les liens qui traversoient vos pieds.

OEDIPE.

Quelle barbarie on exerça sur moi dès le berceau !

LE BERGER.

C'est cette avanture qui vous a donné * le nom que vous portés.

OEDIPE.

Dites moi, au nom des Dieux, qui de mon pere ou de ma mere m'accabla de cette malediction ? qui des deux me condamna à perir ? ...

LE BERGER.

Je l'ignore ; celui des mains de qui je vous reçûs le sçaura mieux.

OEDIPE.

C'est donc des mains d'un autre que vous m'aves reçû ?

LE BERGER.

Oüi, des mains d'un autre Berger.

OEDIPE.

Quel est-il ? pourriés-vous me le designer ?

LE

* Oedipe, οἰδίπους pieds enflés.

LE BERGER.

Il étoit, disoit-on à Laïus.

OEDIPE.

A Laïus! au Roi de ces climats?

LE BERGER.

A lui-même. Il avoit soin de ses troupeaux.

OEDIPE.

Vit-il encore? puis-je le voir?

LE BERGER.

Il n'est ici personne qui ne puisse vous en instruire.

OEDIPE *au Chœur*.

Si quelqu'un d'entre vous connoît ce Berger, si on l'a vû à la ville ou à la campagne, qu'on ait à me l'indiquer. La situation où je me trouve veut que je l'interroge.

LE CHOEUR.

* Je ne pense pas qu'il parle d'un autre que de celui que vous avés envoyé chercher: mais la Reine le sçait mieux que personne.

OEDIPE.

Sçavés-vous, Madame, si l'homme que nous faisons venir est le même que celui dont parle cet étranger!

Jo-

* Le Chœur a raison de parler ainsi sur ce qu'avoit dit Jocaste du Berger de Laïus. Il y a d'ailleurs une adresse infinie à interesser dans cette recherche la Reine qui se taît d'étonnement, parce qu'elle sçait déja tout le mystere Le reste de cette Scene est plein d'art. Oedipe, toujours trop curieux pour son malheur, veut s'instruire malgré les priéres de la Reine, déja trop instruite; & il attribue ses conseils à une crainte secrette, qu'elle ne se trouve l'Epouse d'un Esclave, d'un fils de Berger.

JOCASTE.

Quoi! de qui parle-t'il? hé, Seigneur, calmés vos craintes, & négligés ces téméraires discours.

OEDIPE.

Non, Madame; me préservent les Dieux de suivre vos conseils; ce que j'ai découvert m'engage trop à éclaircir ma naissance, & mon sort.

JOCASTE.

Au nom des Dieux, Seigneur, n'en faites rien. Si votre repos vous est cher, laissés ce fatal examen. Je ne suis déja que trop à plaindre.

OEDIPE.

J'entens, Madame; mais ne vous inquietés point; dût-on par un triple affront me prouver que je descends de trois esclaves; cet outrage ne rejailliroit point sur vous.

JOCASTE.

Ah, Seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre esprit, je vous conjure de quitter ce fatal dessein.

OEDIPE.

Je ne le quitterai point que je n'aye mis en plein jour la vérité que je cherche.

JOCASTE.

Mais songés, je vous prie, que j'ai de fortes raisons pour vous en détourner.

OEDIPE.

Et ce sont ces raisons secrettes qui redoublent mes craintes & ma curiosité.

JOCASTE. *à part.*

Ah Prince déplorable . . . puisses-tu ignorer éternellement ta destinée:

OEDIPE.

Qu'on m'amene au plûtôt le Berger. Laissons la Reine rougir de ma naissance, & se glorifier de la sienne.

JOCASTE.

O le plus infortuné des hommes . . . . . Va, je ne puis rien dire de plus, & je te parle pour la derniere fois.

## SCENE IV.

Les mêmes, hors JOCASTE.

LE CHOEUR.

Ah Seigneur, où court la Reine éperduë, & plongée dans la plus profonde douleur? que j'apprehende les suites funestes de cet affreux silence.

OEDIPE.

Funestes ou non je veux connoître ma naissance, dût-elle être la plus vile. Je le voi, la Reine rougit de mon obscurité. Tel est le génie ambitieux du sexe, n'importe: je n'ai pas honte de ma destinée. Enfant de la fortune, j'en ai reçû trop de biens pour être ingrat. * Oüi la Fortune, est ma mere. Les Années & le Tems sont mes proches. Témoins de ma bassesse, ils m'ont élevé au faiste de la grandeur. † Né ce

* HORACE a employé cette expression Sat. VI. L. 2. *Luserat in campo fortunæ filius.*

† J'ai suivi en ceci le sens de Mr. DACIER, qui véritablement est le plus fin & le plus naturel. C'est aussi celui de Mr. ORSATTO & de Mr. BOIVIN,

ce que je suis, ma naissance ne changera pas quand je cesserois de l'examiner.

LE CHOEUR.

STROPHE.

* Si je sçai lire dans l'avenir, & si mes conjectures ne sont pas vaines, ô Cithe-ron, avant que le soleil recommence sa carriere, tu dévoileras le sort & la naissance d'Oedipe. Alors nous menerons des dances, & nous chanterons des hymnes, pour marquer notre joye à un Prince si cher. Daignés, ô Apollon, justifier notre espoir & nos vœux.

ANTISTR.

Aimable Prince, quel Dieu, quelle Déesse vous ont donné le jour? ne seroit-ce point quelque Nymphe égarée dans les bois avec le Dieu Pan? seroit-ce † quelque amante d'Apollon : car ce Dieu aime les montagnes écartées? Mercure & Bacchus, l'un Dieu ‡ de Cyllene, l'autre amateur des forêts, font souvent la cour aux Nymphes d'Helicon §: seriés-vous le fruit de leurs amours?

OEDIPE *appercevant de loin Phorbas.*

* Si je puis juger de ce vieillard qui m'est

* Cette Strophe & cette Antistrophe montrent que le Choeur s'avance & parle en corps.

† Je donne ici à θυγάτηρ la signification d'amante, comme elle semble l'être en effet. L'autre sens seroit celui de Mr. ORSATTO. *O d'Apollo la figlia, à cui son grati gli alti Gioghi, e le rupi.*

‡ Cyllene, mont d'Arcadie où nâquit Mercure de Jupiter & de Maïa.

§ Helicon, mont de la Phocide d'où coule l'Hippocrene.

* Il semble qu'il vaut mieux suivre le manuscrit dont parle HENRI ETIENNE, & lire *πρέσβυν, ce vieillard,* que *πρέσβεις, ô vieillards*: ainsi ce mot de vieillards ne marque point quel est le Choeur.

m'eſt inconnu, il me ſemble qu'il eſt ce Berger que j'attens. Son port, ſon air, ſon âge qui ſe rapporte aſſés à celui de cet étranger, tout me le perſuade. Je crois même reconnoître mes Officiers qui l'amenent. (*au Chœur*) Vous qui l'avés connu vous en jugerés mieux que moi.

LE CHOEUR.

Il m'eſt connu, Seigneur: c'eſt en effet le fidele Berger de Laïus.

OEDIPE.

Dites-moi, ô étranger, eſt-ce-là l'homme dont vous m'avez parlé?

LE BERGER.

C'eſt lui-même, Seigneur.

## SCENE V.

PHORBAS, les mêmes.

OEDIPE.

Approchés, Berger, répondés-moi, n'êtiés-vous pas à Laïus.

PHORBAS.

Il eſt vrai, Seigneur: j'étois Officier de Laïus, né dans ſon Palais; & non pas acheté à prix d'argent comme un eſclave ordinaire.

OEDIPE.

Quel étoit votre emploi?

PHORBAS.

J'ai paſſé la meilleure partie de ma vie à conduire les troupeaux.

OEDIPE.

En quels lieux d'ordinaire les conduiſiés-vous?

PHOR-

PHORBAS.

Sur le mont Citheron, & aux environs.

OEDIPE.

Regardés cet étranger, vous est-il connû? ne l'avés-vous point vû en quelque lieu?

PHORBAS *surpris*.

Qui . . . qu'a-t'il fait . . . de quel homme parlés-vous?

OEDIPE.

Je vous demande si vous n'avés point eû quelque commerce avec cet étranger que voici.

PHORBAS.

Lui? non que je sçache; au moins je ne puis m'en rappeller le souvenir.

LE BERGER.

Cela n'est pas surprenant, Seigneur: mais il me reconnoîtra bientôt: car il ne peut avöir oublié que nous passions sur le mont Citheron * les trois saisons de l'année, depuis le printems jusqu'à la fin de l'automne. L'hyver venu nous retirions, lui ses troupeaux chés Laïus, moi le mien dans mes étables. Cela n'est-il pas vrai?

PHORBAS.

Il m'en souvient: mais vous parlés d'un tems bien reculé.

LE BERGER.

Poursuivons. Vous souvient-il maintenant de cet enfant que vous me donnâtes, pour l'élever comme s'il eût été à moi?

PHOR-

* Telle est l'interpretation du Scholiaste, de Mrs. DACIER & ORSATTO.

PHORBAS.

Que me voulés-vous dire, & d'où vient cette question ?

LE BERGER *en montrant Oedipe.*

Ami, cet enfant que tu m'avois confié . . . le voici.

PHORBAS.

Ah miserable, tais-toi. Puissent les Dieux t'exterminer.

OEDIPE à Phorbas.

Ne le maltraite pas. Plus que lui tu mérites d'être puni.

PHORBAS.

Et quel est mon crime, Seigneur ?

OEDIPE.

De ne pas répondre sur le fait dont on te parle.

PHORBAS.

Ah, Seigneur, croyés-moi, il ne sçait ce qu'il veut dire.

OEDIPE.

Je te ferai parler de gré ou de force.

PHORBAS.

Au nom des Dieux, n'outragés pas ma vieillesse.

OEDIPE.

Qu'on le charge de chaînes.

PHORBAS.

Malheureux que je suis ! . . . Mais qu'allés-vous faire, & que me demandés-vous ?

OEDIPE.

Lui as-tu donné l'enfant ?

PHORBAS.

Hé-bien . . . je l'ai donné. Que ce jour n'a-t'il été le dernier de mes jours ! O mort . . .

OE-

OEDIPE.

Tes vœux seront exaucés, si tu ne répons.

PHORBAS.

Ils le seront bien plûtôt, si je parle.

OEDIPE.

Cet homme, je le vois, ne cherche qu'à m'amuser par de vains détours.

PHORBAS.

Helas: & n'ai-je pas avoué que j'avois donné l'enfant?

OEDIPE.

Où l'as-tu pris? étoit-il à toi? l'as-tu reçû d'une autre main?

PHORBAS.

Je l'ai reçû d'un autre, il n'étoit pas à moi.

OEDIPE.

Et qui te l'a donné? de quelle maison est-il?

PHORBAS.

Seigneur,... au nom des Dieux, n'en demandés pas davantage.

OEDIPE.

Parle. Tu es perdu, si je le demande une seconde fois.

PHORBAS.

Il naquit dans le Palais de Laïus.

OEDIPE.

D'un esclave, ou du Roi?

PHORBAS.

* Cruelle néceſſité: je meurs si je parle.

OE-

* „ La Curiosité (dit PLUTARQUE traité de la „ *Curios.* trad. d'Amyot) enveloppa Oedipus en de très- „ grands maux; parce que voulant sçavoir qui il étoit, „ com-

OEDIPE.

Et moi si je t'écoute. Parle toutefois.

PHOR-

„ comme n'étant pas de Corinthe, en allant à l'Oracle pour lui demander, il rencontra Laïus par le chemin, qu'il tua, épousa sa propre mere, par le moyen de laquelle il obtint le Royaume de Thébes: & lorsqu'il sembloit être très-heureux, encore se voulut-il chercher soi-même, combien que sa femme l'en détournât le plus qu'elle pouvoit; & plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il en pressa un vieillard qui sçavoit toute la vérité du fait, en le contraignant par toutes voyes, tant que le discours de l'affaire l'ayant deja mis en soupçon, comme le vieillard se fut écrié,

*Helas, je suis sur le point dangereux*
*De declarer un cas bien malheureux.*

„ Toutefois étant déja surpris de sa passion de curiosité, & le cœur lui en battant, il répond,

*Et moi aussi sur le point de l'entendre,*
*Mais toutefois il nous le faut apprendre.*

„ Tant est aigre-doux & malaisé à contenir le chatouillement de la curiosité, comme un ulcere qui plus on le gratte, & plus il s'ensanglante lui-même. Mais celui qui est entierement net & délivré de telle maladie, & qui est de nature paisible, quand il aura ignoré quelque mauvaise nouvelle, il dira,

*O sainct oubli de l'ancienne tristesse*
*Tant tu es plein de très-grande sagesse.*

„ Et pourtant se faut-il petit à petit accoutumer à ceci, quand on nous apportera des lettres, de ne les ouvrir pas vîtement & à grande hâte, comme font la plûpart dont les mains demeurent un peu trop à leur gré à délier la fiscelle: ils la mâchent à belles dens, & s'il arrive un messager de quelque part, de ne courir pas incontinent à lui, ni se lever à l'étourdie en sa place, soudain que quelqu'un viendra dire, j'ai quelque chose de nouveau à vous conter;

„ &

PHORBAS.

On le disoit fils de Laïus. Interrogés la Reine. Elle vous instruira mieux.

OEDIPE.

Ce fut donc elle qui te le donna.

PHORBAS.

Elle-même.

OEDIPE.

Pourquoi te le livra-t'elle ?

PHORBAS.

Pour le faire mourir.

OEDIPE.

Pour le faire mourir: L'inhumaine! & c'étoit son fils.

PHORBAS.

La tendresse fut étouffée par la crainte de certains Oracles.

OEDIPE.

Et qu'annonçoient-ils ces Oracles ?

PHORBAS.

Que cet enfant donneroit la mort à ceux dont il avoit reçû le jour.

OE-

„ & lui répondre: mais bien eusses-tu quelque chose „ de bon & utile à m'apprendre. Un jour que je dé- „ clamois à Rome, Rusticus, celui que Domitien fit „ mourir depuis pour l'envie qu'il portoit à sa gloire, „ y étoit qui m'écoutoit: au milieu de la leçon il en- „ tra un soldat qui lui bailla des lettres de la part de „ l'Empereur. Il se fit là un silence, & moi-même „ fis une pause à mon discours jusques à ce qu'il les „ eût lûes: mais il ne voulut pas, n'y n'ouvrit pas ses „ lettres jusqu'à ce que j'eusse achevé mon discours, „ & que l'assemblée fut départie de l'auditoire: dont „ toute la compagnie prisa & estima beaucoup la gra- „ vité du personnage. Mais quand on nourrit, la Cu- „ riosité, &c. " Joignés l'emportement à la curiosi- té, c'est le caractere d'Oedipe.

OEDIPE.

Pourquoi donc le mis-tu entre les mains de ce vieillard?

PHORBAS.

La pitié l'emporta. Je crûs qu'il l'éleveroit dans quelque terre écartée Mais helas! il l'a sauvé pour être un modele du malheur. Car enfin, Seigneur, si vous êtes celui dont il parle, vous devenés le plus infortuné de tous les hommes.

OEDIPE.

Hé-bien, destins affreux, vous voici dévoîlés. Je suis donc né de ceux dont jamais je n'aurois dû naître, je suis l'époux de celle que la nature défendoit d'épouser, j'ai donné la mort à ceux à qui je devois le jour . . . mon sort est accompli. O soleil, je t'ai vû pour la derniere fois.

# QUATRIEME INTERMEDE.

LE CHOEUR.

Race mortelle des humains que vous êtes peu de chose à mes yeux! toute votre felicité n'est qu'un vain fantôme né de l'opinion. Fut-il jamais homme plus fortuné qu'Oedipe? qu'est devenu son bonheur? un instant l'a vû naître & s'évanouir pour toujours. Oüi, Oedipe, instruit par votre funeste destinée, je ne croirai aucun mortel véritablement heureux. Parvenu au faiste de la grandeur, vous avés joüi de la plus riante fortune. Quelle fut votre gloire quand

quand vous triomphâtes du Sphinx, quand devenu l'appui de notre Patrie vous la délivrâtes de ce monſtre cruel, dont les artificieuſes queſtions nous couterent tant de larmes & de ſang ! Liberateur des Thébains vous devinſtes leur Roi : & maintenant eſt-il au monde un homme plus à plaindre ? en eſt-il aucun qui ait éprouvé de ſi éfroïables revers ? aucun qui ſoit plongé dans un plus affreux abîme de crimes & de maux ? Grand Roi, comment êtes-vous devenu le rival de votre pere : * comment ces murs & ce lit nuptial, témoins d'un inceſte, n'ont-ils pas pris la parole pour vous confondre & vous déſabuſer ? le Tems, oüi le Tems ſeul, qui d'un œil éternel voit toutes choſes, a découvert malgré vous votre opprobre & votre confuſion. Dans vous il a montré un hymen & un inceſte, un époux & un fils de ſon épouſe. O enfant de Laïus, pourquoi vous ai-je connu ? pourquoi ſuis-je témoin de vos malheurs ? non mes larmes & mes gemiſſemens ne peuvent exprimer ma douleur. Avouons-le,

* Je m'étonne que Mr. DACIER ait traduit ainſi, *comment eſt-il poſſible que le même lit vous ait reçû tant d'années ſans vous reconnoître.* Il a crû, dit-il, devoir adoucir SOPHOCLE: Sa penſée eſt ſi belle & ſi naturelle, qu'on peut la rendre en François à peu près telle qu'elle eſt dans le Grec. Rien de plus ſemblable à ces vers de Mr. RACINE dans Phedre.

Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes,
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voutes
Vont prendre la parole, & prête à m'accuſer
Attendent mon époux pour le déſabuſer.

le, c'eſt-vous qui nous avés rappellés à la vie, & c'eſt vous qui nous réplongés dans d'épaiſſes tenebres.



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

O vous que l'on reſpecte le plus dans cette contrée, ſages Thébains, de quels maux allés-vous être témoins, & que vais-je annoncer! Si vous avés encore un reſte de tendreſſe pour la déplorable maiſon de Labdacus, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées! non, je ne penſe pas que * les eaux du Danube & du Phaſe puiſſent laver toutes les horreurs de cette maiſon. Ses abominations ſecrettes vont être expoſées au grand jour. On y verra des malheurs, des crimes, & des ſupplices d'autant plus ſenſibles qu'ils ſont volontaires.

LE

* Les Payens anciens, auſſi-bien que ceux de nos jours, ſur-tout les Indiens, ſe faiſoient un point de religion de croire que les eaux de la mer & des fleuves, avoient la vertu d'effacer les pechés. Le Danube eſt le fleuve le plus conſiderable de l'Europe, & le Phaſe eſt un fleuve de Colchide.

LE CHOEUR.

Et que peut-on ajouter aux horreurs que nous ſçavons déja?

L'OFFICIER.

Jocaſte n'eſt plus.

LE CHOEUR.

Déplorable Princeſſe! & quelle main a coupé ſa trame?

L'OFFICIER.

Elle-même. Ce ſpectacle affreux vous parleroit plus éloquemment: je ne laiſſerai pas de vous l'expoſer autant que la douleur pourra me le permettre. A peine cette malheureuſe Princeſſe livrée, comme vous l'avés vû, à ſes noires fureurs, eſt entrée dans le Palais, qu'elle vole à ſon appartement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux, & s'enferme. Alors s'abandonnant toute entiere à ſon deſeſpoir, elle appelle l'ombre de Laïus ſon époux; elle lui reproche ce fruit de leur hymen, cet autheur de la mort d'un pere: elle ſe reproche à elle-même un autre hymen ſource de tant d'horreurs. Elle arroſe de ſes larmes cette couche où elle eut des époux de ſon époux, & des enfans de ſes enfans: enfin elle meurt, & j'ignorois alors comment: car tandis qu'elle expire, Oedipe ſurvient en pouſſant d'effroïables gémiſſemens. Le deſeſpoir du Roi ne nous permet pas de ſçavoir la deſtinée de la Reine. Tous les yeux ſont attachés ſur Oedipe. Il exhale ſa rage; il erre çà & là, * il demande des armes,

* Les Grecs ne portoient point d'armes dans les villes.

mes, il cherche Jocaste. Où est, dit-il, celle que j'appellois ma femme, & qui ne l'est pas, cette mere, & de moi & de mes enfans, où s'est-elle retirée? il la cherche vainement. Nul de nous ne veut servir ses fureurs. Mais quelque noire divinité sans doute l'a conduit à l'appartement de la Reine: il jette un horrible cri; & comme s'il eût été enlevé par une furie, il se précipite sur les portes, elles se brisent sous ses efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial. Là nous voyons la Reine suspenduë au lien fatal qui avoit terminé ses jours. Dès qu'Oedipe l'apperçoit, il rugit comme un Lion, il délie le lien funeste, & se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vû un barbare spectacle. Le Roi dans sa fureur détache l'agraffe du manteau de la Reine, ornement destiné à un autre usage; il s'en sert pour se priver cruellement de la lumiere du jour. Non, dit-il, je ne reverrai plus le soleil, ni mes maux, ni mes crimes. Plongé dans d'épaisses tenebres, je déroberai à ma vûë ceux qu'il ne m'est plus permis de voir, ceux même dont j'ai besoin pour trainer une vie miserable. Tandis qu'il réïtere ces tristes plaintes, il ouvre les paupieres, & se déchire impitoyablement les yeux. Ses jouës sont ensanglantées. Les larmes mêlées avec les flots de sang noir ruissellent de toutes parts. Tel est le sort du Roi & de la Reine, sort affreux; calamité issuë, non d'un seul, mais de l'un & de l'autre à la fois: leurs malheurs se sont confondus. Jusqu'ici leur felicité fut véritablement digne d'envie; mais

en ce jour, (ô cruel changement!) il ne reste de cette felicité que les gemissemens, le desespoir, l'opprobre, la mort, & l'assemblage de tous les maux.

LE CHOEUR.

En quel état est à present ce malheureux Roi? sa fureur ne se calme t'elle point?

L'OFFICIER.

Il crie qu'on lui ouvre les portes du Palais, & qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide, cet homme abominable, qui de sa mere .... épargnés-moi le recit des choses qui échapent à son desespoir. Il dit enfin qu'il va s'éxiler pour toujours de cette terre, qu'il ne demeurera plus dans ce Palais témoin des imprécations dont il s'est lui-même chargé. Helas, que deviendra-t'il? en l'état où il s'est mis, ses maux sont insupportables. Il a besoin de secours & de guides .... mais il va se montrer à vous. On ouvre. * Le spectacle qui s'offre à vos yeux attendriroit un ennemi.

SCE-

* Le grand CORNEILLE & ses successeurs Tragiques ont cru que ce seroit une chose horrible d'exposer Oedipe aveugle & sanglant aux yeux des spectateurs. Mr. DACIER leur répond très-bien par ces vers de DESPREAUX art. poet. chant 2.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux;
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable!
Ainsi pour nous charmer la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs.

## SCENE II.

OEDIPE, les mêmes.

LE CHOEUR.

O calamité terrible! ô spectacle le plus triste qui se soit jamais presenté à mes regards! ah Prince infortuné, quelle fureur vous a transporté! quelle divinité ennemie a fait tomber sur vous ce poids énorme de maux plus affreux les uns que les autres! ah malheureux Roi . . . mais je ne puis jetter les yeux sur vous. Malgré le desir de vous voir, de vous parler, & de vous entendre, l'effroi qui me saisit à votre aspect me fait fremir d'horreur.

OEDIPE.

Helas, helas, où suis-je malheureux! où vais-je! en quel lieu irai-je perdre mes plaintes, & traîner mes malheurs? ô fortune, helas qu'es-tu devenuë?

LE CHOEUR.

Elle s'est changée en des infortunes inoüies.

OEDIPE.

Epaisses tenebres, nuit éternelle où je suis plongé sans retour, état cruel que je ne puis exprimer, helas, vous êtes le supplice de mes crimes; mais les pointes dont ma fureur s'est servie pour me percer les yeux me sont moins sensibles que les remords qui me déchirent.

LE CHOEUR.

Accablé de ce double malheur, vos plaintes ne sont que trop justes.

OEDIPE.

Quoi, fidelles amis, après tant d'horreurs vous daignés encore me plaindre, & me secourir. Vous n'abandonnés pas ce coupable privé de la lumiere du jour. Ne me trompai-je point? non, c'est-vous, chers amis, j'entends votre voix, & je vous reconnois, quoi qu'enseveli dans de profondes tenebres.

LE CHOEUR.

Quelle barbarie avés-vous exercé sur vous! comment avés-vous pû vous défigurer d'une maniere si inhumaine? quel Dieu vous a inspiré cet attentat.

OEDIPE.

Apollon, chers amis, oüi Apollon est la cause de mes maux. Mais ma main seule m'a puni. Devois-je conserver la lumiere du jour, moi qui ne pouvois rien voir que de triste & d'affligeant?

LE CHOEUR.

Ce que vous dites n'est que trop vrai, Seigneur.

OEDIPE.

Que me reste-t'il en effet que je puisse voir, que je puisse aimer ou entendre? tout m'est interdit. O mes amis, que ne chassés-vous au plutôt de votre patrie ce monstre, ce parricide execrable chargé de la haine des hommes & des Dieux.

LE CHOEUR.

Helas, toutes vos lumieres redoublent le sentiment de vos maux & ma compassion! plût aux Dieux que jamais vous ne les eussiés connus!

OEDIPE.

Perisse celui qui dans les forêts délia les cordons funestes dont mes pieds furent percès. Il m'arracha des bras de la mort. Barbare pitié! pour prix de ce cruel service puisse-t'il perir! qu'en mourant alors j'aurois épargné de maux à moi & à mes amis!

LE CHOEUR.

Maux déplorables, qui m'obligent de souscrire à vos voeux!

OEDIPE.

Je n'aurois pas été parricide & incestueux à la face de l'univers, & maintenant me voilà malheureux & coupable, issu d'une race souillée, pere de mes freres, & mari de ma mere. Enfin si jamais il y eut des fleaux épouventables, ils sont tombés sur Oedipe.

LE CHOEUR.

Quels que soient vos malheurs, je ne puis approuver le châtiment que vous avés tiré de vous même. Ce supplice est plus affreux que la mort.

OEDIPE.

Je n'écoute sur cela ni raisons ni conseils. Hé de quels yeux, dites-moi, descendu dans les enfers, regarderois-je un pere & une mere dont la mort est l'effet de mes crimes? je m'en suis puni: & mon sort plus dur que celui de Jocaste. Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfans cheris: le plaisir de les voir auroit cru avec eux. Je l'avoue; mais depuis mes fatales imprécations il n'étoit plus pour moi ni d'enfans ni de patrie que je pûsse voir. Thébes même, & ce Palais où je suis né,

ces

ces murs, ces tours, ces temples, ces simulacres des Dieux, tout cela étoit interdit à mes regards. J'ai renoncé à la douceur de les voir en prononçant l'arrêt d'exil contre * l'ennemi déclaré des Dieux & de la race de Laïus. Je suis ce coupable. Mon opprobre est découvert. Comment pourrois-je jouir d'une si chere vûë ; de quel front oserois-je soutenir leur aspect : ah que ne puis-je encore me priver de l'usage des oreilles, aussi bien que des yeux ! que bientôt également sourd & aveugle je fermerois cette entrée à de nouvelles douleurs ! il est doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le sentiment. O Citheron pourquoi me reçûtes-vous dès le berceau, ou pourquoi ne me donnâtes-vous pas la mort après m'avoir reçû dans votre sein ! que ne dérobiés-vous mon sort à la connoissance des hommes ! ô Polybe, ô Corinthe, ô Palais, que je crus la maison de mon pere, quel monstre, quel assemblage de maux avés-vous nourri sous l'apparence d'un fils de Roi ! de cette ancienne splendeur que reste-t'il ? le plus méchant des hommes, issu de la plus abominable race qui fut jamais. O chemin de Daulie, ô forêts, ô buisson, ô sentier étroit, vous qui avés bû le sang d'un pere qui couloit par mes mains, avés-vous marqué par des traits ineffaçables le souvenir des forfaits que je commis alors, & que je devois commettre en allant à Thébes ? † ô hymen trop

* Mr. Dacier met, *ce scelerat* .... ce fils de Laïus. Il faut pour cela qu'il ait lû χέρος au lieu de γένος.

† C'est-là le beau morceau cité par Longin, pour mon-

trop funeste hymen, tu me donnas la vie; mais après me l'avoir donnée, tu fis rentrer mon sang dans le sein d'où j'étois sorti, & par-là tu produisis des peres freres de leurs enfans, des enfans freres ou sœurs de leurs peres, des épouses meres de leurs époux, & tout ce que les hommes peuvent concevoir d'abominations & d'horreurs. C'en est trop: rougissons de prononcer ce qu'il est horrible de faire. Au nom des Dieux, chers amis, cachés-moi dans quelque terre écartée, ou donnés-moi la mort, & précipités-moi dans les gouffres de la mer, pour ne plus profaner vos regards. Approchés donc, rendés-moi par pitié ce dernier office. Osés toucher un malheureux. Que craignés-vous? mes maux ne retomberont point sur vos têtes, & je suis le seul mortel qui puisse jamais en être accablé.

LE

montrer que les pluriels ont je ne sçai quoi de magnifique par la multiplicité d'objets qu'ils offrent à l'esprit. Mr. DESPREAUX l'a traduit ainsi.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie,
Mais dans ces mêmes flancs où je suis renfermé
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé,
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Je n'ai fait que rompre la mesure des vers; & j'ose dire que Mr. DACIER eût bien fait d'en user de même. Il est pourtant bon de remarquer que ni l'un ni l'autre n'a fait sentir le *αἷμ' ἐμφύλιον sanguinem cognatum*, qui sépare les peres, les fils & les freres, pour mar-

LE CHOEUR.

Seigneur, voici Creon, qui desormais conservateur de ce Royaume peut seul écouter vos demandes, & vous aider de ses conseils.

OEDIPE.

Creon! helas, hé que je dois-je lui dire? injuste & coupable à son égard, puis-je esperer d'en être favorablement écouté?

## SCENE III.

Les mêmes, CREON.

CREON.

Seigneur, je ne viens point ici insulter à des maux que je déplore, ni vous accabler de reproches injurieux. Je plains votre infortune. Pour vous, Thébains, si vous ne craignés pas les hommes, au moins respectés cette vive lumiere du soleil, de ce Dieu qui vous voit. * Rougissés d'exposer ainsi à tous les yeux cette victime chargée de nos malheurs, ce Roi dé-

marquer Oedipe, d'avec les épouses & les meres, pour indiquer Jocaste. Voilà ce que n'ont pas observé Mrs. BOILEAU, DACIER & BOIVIN, qui ont confondu ces mots, *fils*, *peres*, *freres*, *maris*, *femmes*, *meres*, choses qui sont le fruit de tous les mariages. Je dois mon interpretation au R. P. TOURNEMINE.

* GEORGES RATALLERUS, ORSATTO, & depuis Mr. BOIVIN, ont mis ce sens qui est le véritable, comme la suite le marque: au lieu que celui de Mr. DACIER est forcé. *Respectés cette vive lumiere du soleil que éclaire la terre, & qui nous a montré la victime, &c.*

déplorable que cette terre ne peut plus porter, que les eaux ſacrées n'arroſeront plus, & que le jour n'éclairera jamais. C'en eſt aſſés; qu'on ramene Oedipe dans le Palais. Il eſt juſte que ceux qui ſont liés par le ſang ſoient les ſeuls témoins des opprobres d'une famille malheureuſe.

OEDIPE.

Genereux Creon, puiſque contre mon attente vous vous montrés meilleur que je ne ſuis méchant, ſouffrés que je vous demande encore une faveur. C'eſt moins mon interêt que le vôtre qui m'engage à vous la demander.

CREON.

Quelle eſt donc cette faveur ſi ardemment ſouhaitée?

OEDIPE.

Exilés-moi au plutôt de Thébes, & faites-moi conduire en un lieu où je puiſſe n'avoir commerce avec aucun mortel.

CREON.

* Prince, à ne vous rien celer, l'Oracle a parlé; j'aurois obéï. Mais le reſpect, la tendreſſe, tout m'engage à faire expliquer les Dieux encore une fois.

OE-

* J'ai mis ici plus le ſens que les expreſſions, qui ſont telles, ſuivant la traduction de Mr. DACIER, *Je l'aurois déja fait*; C'eſt à dire, je vous aurois chaſſé déja, *ſi &c.* Le reſpect infini des Anciens pour les Oracles peut ſeul juſtifier cette parole crue, que j'ai adoucie ſans m'écarter du ſens de SOPHOCLE. Ce préjugé pour les Oracles exigeoit que Creon obéït; mais, dit le Scholiaſte, la compaſſion pour Oedipe, & la crainte d'être regardé comme un ambitieux qui vouloit profiter du malheur du Roi, demandoient qu'il conſultât les Dieux derechef.

OEDIPE.

Ils se sont expliqués. L'Oracle est éclairci. Ne suis-je pas le monstre & l'impie qu'il faut exterminer.

CREON.

Il n'est que trop vrai, Seigneur; mais votre situation & la mienne exigent que j'interroge encore les Dieux.

OEDIPE.

Les croirés-vous du moins en faveur de ce malheureux?

CREON.

Vos malheurs ne nous montrent que trop qu'il faut les croire.

OEDIPE.

Ecoutéz-moi, Seigneur: l'unique grace que je desire, & que je vous conjure de ne me pas refuser, c'est de rendre les derniers devoirs à cette Princesse infortunée, dont le corps est étendu dans le Palais. Helas! c'est votre sœur. La justice & la tendresse, tout l'exige de vous. Pour moi opprobre de ma patrie, je ne dois plus habiter ces lieux tant que durera le reste de mes déplorables jours. Laissés-moi errer sur les montagnes. Souffrés que j'aille chercher ma véritable patrie Citheron, ce mont fatal que Laïus & Jocaste avoient marqué dès ma naissance pour être mon tombeau. Souffrés que j'accomplisse leur volonté & mon sort, que je meure dans les lieux où ils ordonnerent que je finirois mes jours à peine commencés. Je sçai trop que ni la maladie ni aucun autre accident ne termi-

nera cette vie infortunée. * Je n'ai été dérobé au trépas que pour être reſervé à des maux plus affreux que la mort. Hé-bien, je m'abandonne à ma deſtinée, & je l'accomplirai. Mais helas, je ſuis pere. Je ne vous recommande point mes fils. Leur âge & leur valeur ſeront leur reſſource en quelque lieu du monde qu'ils ſe trouvent. Mais je laiſſe de triſtes filles dont l'enfance reveille ma tendreſſe & ma pitié. Elevées avec tant de ſoin ſous mes yeux, † nourries de mes mains à la table d'un pere tendre, helas, que vont-elles devenir? genereux Prince, j'oſe vous les recommander, & vous les remettre entre les mains. Ah qu'il me ſoit permis, ſi ce n'eſt de les voir, du moins de les embraſſer pour la derniere fois, de les arroſer de mes larmes, & de pleurer avec elles des maux dont elles portent le poids. Digne race de tant d'illuſtres ancêtres, donnés-moi cette triſte conſolation. Satisfait de les tenir entre mes bras, je croirai jouir encore de leur vûë . . . mais quelle voix a frappé mon oreille! n'entends-je point les cris de mes deux filles éplorées? Creon ſenſible à la pitié a-t'il déja exaucé mes vœux?

SCE-

* Voyés l'Odipe à Colone.

† Le Grec dit mot à mot, *elles n'ont jamais mangé qu'à ma table, & je ne touchois aucun mets dont je ne leur fiſſe part.* Mr. DACIER met en général. *Mais pour mes filles, pour ces pauvres malheureuſes qui ont été élevées avec tant de ſoin, & tant de tendreſſe, & qui ſont accoutumées à goûter toutes les douceurs que peut donner l'éclat d'une haute naiſſance,* &c. J'ai crû devoir exprimer plus particulierement le détail où entre un pere du vieux tems. C'eſt un retour de tendreſſe.

## SCENE IV.

Les mêmes, & les filles d'Oedipe.

Oüi, Prince, c'eſt moi-même qui aï prévenu vos deſirs, & qui vous procure cette conſolation que vous avés ſi ardemment déſirée.

OEDIPE.

Daignent les Dieux, pour récompenſe de cette faveur, vous accorder un regne plus heureux que le mien . . . Où êtes vous, chers enfans, approchés & embraſſés votre . . . frere, baiſés ces mains miniſtres de mes fureurs, ces mains qui ont reduit votre pere à l'état où vous le voïés. Reconnoiſſés celui qui, ſans le ſçavoir, vous a engendrées dans les flancs de celle qui l'a enfanté. Cheres filles, que je plains votre ſort! je pleure (c'eſt l'unique uſage des yeux qui me reſte,) je ſonge au triſte héritage que je vous laiſſe. Chargées des crimes d'un pere, quelle vie allés-vous mener deſormais? à quelles aſſemblées, à quelles fêtes oſerés-vous paroître? helas, au lieu de goûter ces innocens plaiſirs, combien de fois ſerés-vous contraintes de retourner dans vos maiſons les yeux baignés de larmes, & le cœur ſerré de douleur! Quand l'âge aura amené le tems de l'hymen, quelle mere, quel pere aimeront aſſés peu leurs fils pour permettre qu'ils partagent l'opprobre répandu ſur les miens & ſur vous! car enfin que manque-t'il à vos

calamités ? nées d'un pere qui a tué son pere, qui a épousé sa mere, qui vous a formées dans le sein où il fut lui-même formé, tels sont les outrages dont on fera rougir votre front. Qui voudra se resoudre à vous épouser? non, mes filles, vous ne trouverés point d'appui. Les destins veulent que méprisées de tout le monde vous languissiés dans une éternelle solitude. O fils de Menecée, elles n'ont de ressource qu'en vous seul; vous seul êtes leur véritable pere: car helas, leur mere & moi nous ne sommes plus. Elles sont votre sang, ne les dédaignés pas, & ne les laissés pas errer sans retraite, sans biens, sans amis, sans époux: ne souffrés pas que le sort de ces innocentes Princesses soit pareil à celui d'un pere coupable. Jettés sur elles un regard de pitié. Que leur jeunesse vous touche! abandonnées de tout secours, elles n'ont que vous pour azile. Genereux Prince, donnés-moi votre main pour garant que mes vœux ne sont pas rebutés. Et vous, chers enfans, si votre âge vous rendoit capables d'entendre mes leçons, j'aurois bien des conseils à vous donner. Ecoutés au moins ce dernier avis d'un pere qui vous quitte pour toujours. Priés les Dieux qu'ils terminent bientôt * ma carriére, & demandés pour vous des jours moins infortunés que les miens.

CREON.

* Mr. DACIER a très-bien substitué ȣ̃ καιρὸν qui fait un beau sens à ȣ̃ καιρὸς qui n'en fait pas un raisonnable.

CREON.

C'eſt trop nourrir vos douleurs. Retirés-vous, Seigneur, dans le Palais.

OEDIPE.

Dans ce Palaïs! où j'ai . . . j'y conſens puiſque vous le voulés; mais j'obéïs contre mon gré.

CREON.

Il le faut. Vous avés trop déploré vos malheurs. Chaque choſe a ſon tems.

OEDIPE.

Sçavés-vous, Prince, ce qui m'occupe preſentement?

CREON.

Quoi?

OEDIPE.

Le deſir de ſortir promptement de cette terre fatale.

CREON.

C'eſt aux Dieux de prononcer.

OEDIPE.

Aux Dieux! & ne ſuis-je pas pour eux un objet d'execration?

CREON.

Hé-bien, Seigneur, vous obtiendrés d'eux ce que vous demandés.

OEDIPE.

Me l'aſſurés-vous?

CREON.

Mes paroles ſont toujours conformes à mes penſées.

OEDIPE.

Il ſuffit. Faites-moi donc conduire hors de ces lieux.

CREON.

Allons, Seigneur, mais quittés ces enfans.

OEDIPE.

Non, je ne puis m'en séparer. Ah ne me les arrachés pas tous.

CREON.

Seigneur, * ne vous obstinés point à les retenir. Vous sçavés ce que vous ont coûté vos † trop ardens desirs.

LE CHOEUR.

Vous voyés ce Roi, ô Thébains, cet Oedipe dont la penetration développoit les énigmes du Sphinx, cet Oedipe dont la puissance égaloit la sagesse, & dont la grandeur n'étoit point établie sur la faveur ou les richesses; vous voyés en quel précipice de maux il est tombé, apprenés, aveugles mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie des humains! ‡ à n'appeller heureux que ceux qui sont arrivés sans infortune à ce terme fatal.

RE-

* Creon, (dit excellemment Mr. DACIER) apprehende avec raison qu'en l'état où il est, un moment de désespoir ne le porte à ajouter le meurtre de ses enfans à ses autres crimes.

† Les desirs opiniâtres de se connoître.

‡ C'est le mot de Solon, qu'OVIDE a tourné ainsi.

*Sed scilicet ultima semper*
*Expectanda Dies homini est, dicique beatus*
*Ante obitum nemo supremaque funera debet.*



# REFLEXIONS
## SUR
# L'OEDIPE.

L'OEDIPE de Sophocle a été regardé dans tous les tems, jusqu'à nos jours, comme le chef-d'œuvre du Tragique ancien, de même que le Laocoon, & la Venus de Medicis en genre de sculpture, où Homere en fait de poëme Epique.

Cette estime universelle, immemoriale & non interrompuë, est justifiée par les imitateurs & par les critiques mêmes de cet ouvrage. S'avise-t'on d'imiter ou de critiquer ce qu'on n'estime pas? il mérite donc bien que nous recherchions les causes les plus secrettes de cet applaudissement general, sans déguiser toutefois ce que la critique peut y trouver de défectueux, & en comparant le modele avec les copies qu'en ont faites ceux qui ne vivent plus, desquels seuls il est permis de parler. Voilà les trois objets de ces reflexions.

Pour pénétrer les raisons du plaisir qu'a toujours causé cette piece, il n'est pas nécessaire d'entrer fort avant dans les profondeurs des recherches d'Aristote, ni d'éxaminer si elle est *simple & implexe*, & en quel sens; comment elle n'a qu'une seule

Cataſtrophe; & comment elle unit la reconnoiſſance avec la *peripetie*. Parlons françois à des François, & ſuivons les idées & les ſentimens que la nature nous inſpire, ſans nous aſtreindre à des expreſſions étrangeres. On voit d'abord que rien n'eſt plus regulier que l'Oedipe: que l'unité de lieu y eſt exacte & naturelle: que l'unité d'action ne l'eſt pas moins: & que l'unité de tems y eſt ſi ſcrupuleuſement gardée, qu'il n'a pas fallu plus de tems pour exécuter la choſe, que pour la repreſenter. Il ſeroit encore inutile de faire obſerver à des lecteurs éclairés le fil inimitable qui lie les Scenes les unes aux autres, & les moindres morceaux entr'eux avec tant d'artifice, que ſi quelque choſe en étoit détaché, tout s'écrouleroit comme un édifice vouté, dont les pierres s'entre-ſoutiennent mutuellement. Venons à quelque choſe de plus important. Car quelqu'importantes que ſoient les qualités dont nous venons de parler, & qui ſe rencontrent ſi rarement dans les pieces de Théatre, il faut avouer qu'elles ne ſont pas les ſeules qui conſtituent une bonne Tragedie, & que même une Tragedie peut avoir tout cela ſans être tout à fait bonne. Un édifice en effet peut être d'une extrême regularité, & d'une batiſſe très liée, ſans avoir ni une ſituation avantageuſe, ni un aſpect agréable, ni un air majeſtueux, ni de riches ameublemens, ni l'aſſortiment de ce qui pourroit contribuer à le rendre parfait. Autre choſe eſt l'art, autre choſe les fineſſes de l'art. M. d'Aubignac fit, dit-on, une Tragedie dans les regles qui

ne

ne valoit rien : c'eſt qu'il n'avoit pris que la marche du jeu ſans en ſaiſir l'eſprit.

Le ſujet d'Oedipe eſt un des plus heureux qui ait jamais été imaginé. On en convient même aujourd'hui. Quoi de plus grand & de plus intereſſant que le ſalut d'un Royaume entier qui dépend de la revelation d'un ſecret, & de la punition d'un crime dont l'auteur ſe trouve à la fin être un grand Roi qui travailloit à découvrir l'un & à punir l'autre ? quoi de plus capable de piquer la curioſité que la recherche de ce ſecret & de ce crime ? quoi enfin de plus frappant que la découverte de l'un & de l'autre, par les moïens même dont on ne devoit attendre qu'une plus grande obſcurité ? entrons dans le détail, & ſuivons le plan.

L'ouverture eſt ſi ſurprenante, qu'il eſt également impoſſible de n'en pas ſentir la beauté, & de l'exprimer. C'eſt un de ces magnifiques tableaux dignes du pinceau de Raphaël. Cette place qui laiſſe voir pluſieurs ruës dans le lointain, ce Palais & ce Veſtibule qui forment l'arriere-fonds du tableau, cet Autel qui fume d'encens, ce bon Roi qui vient au devant d'une troupe d'enfans, de jeunes hommes, & de Sacrificateurs, qui tous avec des branches en main tachent d'émouvoir ſa pitié, ces corps morts diſperſés çà & là dans l'éloignement, ces Temples, ces ſtatuës des Dieux, & ces groupes de peuple qui les environnent ; voilà un ſpectacle parlant, & un tableau ſi bien ordonné, que la ſeule attitude du Sacrificateur & d Oedipe dé-

clareroit ſans autres paroles, que l'un expoſe les maux dont la ville eſt affligée, & que l'autre attendri à cette vûë témoigne ſon impatience du retardement de Creon, qu'il a envoïé conſulter l'Oracle. Creon pouvoit-il ſurvenir plus à propos? il eſt attendu: on compte les momens: le ſalut de l'Etat dépend de ſa réponſe: il paroît. On le preſſe de parler; il veut qu'on ſe raſſure. Mais l'ambiguité de l'Oracle diminuë un peu la joie. Cependant Oedipe part reſolu de le ſatisfaire, s'il eſt poſſible, & de chercher l'auteur du meurtre de Laïus. Cette Scene eſt le commencement de l'intrigue. C'eſt l'entrée du labyrinthe Théatral où Oedipe va ſe perdre pour ſe retrouver le plus malheureux de tous les hommes. L'invocation du Chœur, qui finit l'Acte, devroit ſans doute nous reconcilier avec les Chœurs: du moins acheve-t'elle de faire voir que Sophocle a étalé dans ce premier tableau toutes les richeſſes d'une ordonnance achevée & toute la vivacité du plus beau coloris.

Autre ordonnance dans l'Acte ſuivant. Elle eſt une ſuite de la premiere. Oedipe reparoit non-plus en Roi ſimplement compatiſſant, mais en Roi agiſſant, en legiſlateur, qui pour commencer d'obéir à l'Oracle oblige tous ſes ſujets raſſemblés, à lancer avec lui ſur le coupable inconnu les plus horribles malédictions. Quel retour, quand le dénoument découvrira que c'eſt lui-même qui a prononcé ſa ſentence! on conſulte, on délibere, on examine les moindres lueurs. Tireſias vient, non ſans avoir été appellé; car Oedipe a ſongé à tout. Il ſem-

semble que la piece est sur le point de finir, & que le Devin va tout déclarer. Il le fait effectivement. Mais quelle apparence qu'il soit crû d'Oedipe, du peuple, & des spectateurs! Oedipe passe pour fils de Polybe, & non de Laïus. De-là cette belle contestation entre le Roi & le Devin. Le caractere fier, curieux, & emporté d'Oedipe s'y fait connoitre. Les paroles de Tiresias fondent une affaire d'Etat. Le dénoument qu'on croïoit prochain est plus éloigné que jamais, & le Chœur replongé dans l'incertitude ne sçauroit deviner quel doit être le coupable qu'on cherche avec tant de soin.

Troisiéme peinture. Creon accusé de complot avec Tiresias a beau se justifier. Oedipe s'emporte de plus en plus. Jocaste l'appaise. Elle exhorte à se mocquer des discours du Devin qui lui impute le meurtre de Laïus, & pour décrediter les Oracles & les Devins, elle lui raconte la prédiction qui portoit que Laïus seroit tué par son fils, le sort de cet enfant, & la maniere dont Laïus fut tué dans le chemin de Daulie. Quelle finesse dans ce ressort! car le discours de Jocaste produit un effet tout contraire. Oedipe loin de se rassurer frémit. Il se rappelle qu'il a tué un vieillard dans les mêmes conjonctures que Jocaste a désignées. Il commence à soupçonner qu'il pourroit être le meurtrier qu'il cherche; & voilà de quelle maniere le dénoument se mêle à l'intrigue avec tant d'art, que ce qui noue celle-ci la dénouë en même tems pour la renouer encore par un double effet tout op-

posé. C'est ce qu'on entrevoit dans l'arrêt porté contre le criminel inconnu, dans l'entrevûë de Tiresias, & dans celle de Creon, puis de Jocaste, & ce qu'on voit enfin s'achever par le Berger sur qui Oedipe fonde tout son espoir, car il passe éternellement de la crainte à l'esperance, tantôt consterné, tantôt à demi rassuré, jamais gueri de ses soupçons, toujours curieux d'éclaircir sa destinée; ce qui fait les grands mouvemens de la balance Théatrale.

Dans le quatriéme dessein l'on voit que le trouble d'Oedipe s'est accru, & que ses scrupules sur le meurtre de Laïus ont pris de si profondes racines dans son cœur, que Jocaste pour l'en délivrer devient tout-à-fait pieuse d'impie qu'elle avoit d'abord paru. Elle va consulter les Dieux: caractere admirable. Elle est esprit fort dans le premier Acte, & dévote dans celui-ci: C'est que les circonstances ont produit l'un & l'autre effet. Voilà le cœur humain. Elle rencontre en allant au Temple un Berger de Corinthe qui la rassure sur le sort d'Oedipe. Adieu sa pieté: elle oublie les Dieux. Oedipe lui-même interroge le Berger. Ses soupçons s'évanouissent par la fausseté apparente de l'Oracle, qui lui avoit prédit qu'il tueroit son pere. Car on lui apprend que Polybe est mort. Quels fonds doit-il donc faire sur l'accusation de Tiresias? mais à force d'interrogations, suivant son principal caractere, qui est la curiosité, voilà qu'il apprend du Berger que ce Polybe n'est pas son pere. Il est replongé dans tous ses soupçons. Le Corinthien s'explique peu à peu.

Mais

Mais Oedipe n'eſt point inſtruit du nom & de la qualité de celui qui lui a donné le jour. Il a été expoſé, c'eſt tout ce qu'on lui dit Juſques-là il ſe croit fils de ce Berger ou de quelqu'autre eſclave : Erreur qui l'empêche de prendre garde à la retraite & au trouble de la Reine déja déſabuſée en ſon cœur. Il faut recourir à Phorbas Berger de Laïus. Celui-ci paroît enfin, & développe tout le ſecret par le refus même qu'il fait de parler. Ainſi Oedipe à force de ſonder le myſtere le découvre tout entier pour ſon malheur. Il ſe réconnoît meurtrier de ſon pere, & mari de ſa mere. Quelle intrigue & quel dénoument : mais quelle complication de l'un & de l'autre, & quelle chaîne d'évenemens qui ſe bouleverſent les uns les autres comme les flots ſans ſe confondre !

Cinquiéme & dernier tableau. C'eſt d'un côté le recit de la mort funeſte de Jocaſte qui a terminé elle-même ſes jours. De l'autre, Oedipe tout ſanglant qui vient faire parler ſes douleurs. Il dévoîle en rugiſſant l'excès de ſes crimes, ou plûtôt l'horreur de ſa deſtinée par le ſupplice qu'il en a tiré. Il veut qu'on meſure l'un & l'autre, & il peint même ſes crimes plus grands que ſes infortunes. Puni par ſes propres mains, & lié par la ſentence qu'il a prononcée, il compte pour rien ſa chûte du faiſte de la proſperité dans un abîme de maux. Son coupable deſtin eſt toujours préſent à ſes yeux. Les expreſſions les plus vives lui ſemblent trop foibles pour le repreſenter, & le contraſte d'un Roi devenu en un jour l'execration de ſon peu-

ple, & le rebut de la terre, quoique plaint, n'est pas capable à son gré de donner une legere idée de ce qu'il sent. Laïus, Jocaste, Citheron sont les seuls noms qu'il appelle sans cesse. Il craint de prononcer ceux de pere & d'époux. Mais un retour de tendresse lui fait encore souhaiter de dire un éternel adieu à ses filles. On lui présente ces petits enfans. Il les tient serrés entre ses bras, & les arrose de ses pleurs ensanglantés. Quelle impression de tristesse ne devoit pas produire un pareil spectacle! Creon enfin, pour dernier trait l'engage à rentrer dans le Palais, & ne peut suspendre sa douleur qu'en lui promettant, comme une faveur, d'obtenir des Dieux l'éxil auquel Oedipe s'est lui-même condamné.

Reprenons cette suite de tableaux, & réunissons-les en un seul. Aussi-bien ne forment-ils ensemble qu'un tableau tragique. La peinture ordinaire ne sçauroit representer qu'un unique instant. La Tragedie en réunit plusieurs dans un point de vûë. C'est le même tableau diversifié. De part & d'autre même ordonnance, mêmes proportions, même but. Or dans l'Oedipe de Sophocle l'ordonnance générale est au dessus de toute critique; les proportions y sont exactes jusqu'au scrupule; & le but en est si grand, qu'il devient la véritable source du plaisir que procure cette piéce. J'entends par le but cet interêt inexplicable qui pique d'abord la curiosité, & qui la fait croître à chaque pas à mesure qu'il la satisfait. Pour peu qu'on s'étudie soi-mê-

me en lisant Oedipe, l'on observe qu'on passe sans interruption de la crainte à l'esperance, & de l'esperance à la crainte, pour aboutir enfin à la pitié confonduë avec la terreur; heureux effet de l'interêt répandu dans cet ouvrage, comme la vie dans le corps. Les caracteres de chaque personnage sont si marqués & si soutenus, qu'ils concourent tous de concert à ce mouvement alternatif, au moïen de deux Oracles, ressort très simple d'une machine qui paroît par son jeu infiniment composée, & qui ne l'est nullement. Rien en effet d'inutile, nul épisode, nulle scene superfluë, nul morceau même qu'on puisse retrancher. En un mot c'est un tout-ensemble interessant. Hé quelle autre chose touche les cœurs dans les beautés de la nature ou de l'art! L'interêt bien conduit est la grace & l'ame de la beauté tragique; & voilà ce qui a réüni tous les suffrages en faveur d'Oedipe, excepté ceux peut-être de quiconque n'a pas la force de se transporter au Théatre d'Athénes, & d'oublier pour un moment celui de Paris.

Entrons à présent dans le détail des choses qu'on trouve à redire dans la Tragedie de Sophocle. Je n'alléguerai point certaines objections qui roulent sur le texte mal entendu, ou sur les mœurs des Grecs, ou sur des choses frivoles. Ces objections ne méritent aucun examen; & la seule réponse qu'on y doive faire, c'est de renvoïer ceux qui les proposent, ou au Texte, ou au Parterre Athénien. Il suffit d'en rapporter une de ce genre, qui est la plus ap-

parente. Pourquoi Oedipe ne se tuë-t'il pas? la réponse est aisée. Il n'étoit pas armé. L'usage ne vouloit pas qu'il le fût. Il cherche des armes: on lui en refuse, & l'on s'oppose à sa fureur. Reduit à prendre pour armes tout ce qui se présente, il détache une éguille ou agraffe des habits de sa femme morte, & il se creve les yeux, supplice d'autant plus conforme à son malheur, qu'il lui paroît plus affreux que la mort même qu'il envie à Jocaste. La solution est toute simple, & Sophocle a grand soin de la fournir.

Un reproche plus essentiel, c'est celui qu'Aristote lui fait, à sçavoir, de supposer qu'Oedipe a pû ignorer ou ne pas venger la mort de Laïus. Etant marié depuis si long-tems avec Jocaste, n'auroit-il pas dû être instruit de cette histoire, & rechercher les autheurs du crime? Aristote * excuse à la vérité cette faute qu'il a remarquée, & dit qu'elle est étrangere à la piéce, qu'elle n'entre point dans la composition du sujet, & que si l'on ne peut s'empêcher de faillir, il faut imiter Sophocle, en mettant hors de l'action, soit avant, soit après, tout ce qui est déraisonnable. Mais cette excuse même fait voir qu'il vaudroit encore mieux ne rien mettre de déraisonable, ni avant, ni après l'action. Ainsi ce défaut, pour être canonisé par Aristote, n'en est pas moins un défaut. Mais on le passe d'autant plus aisément, qu'il est la source de tout

* *Poëtique ch. 16. & 25.*



tout le merveilleux de la piéce, puisque tout dépend de cette heureuse ignorance d'Oedipe, qui en cherchant ce qu'il a ignoré trouve plus qu'il n'auroit voulu sçavoir.

M. Dacier ne voit que cette faute dans l'Oedipe. D'autres moins passionnés pour Sophocle y voïent de plus un Acte postiche. C'est le cinquiéme. La piéce, disent-ils, est finie au quatriéme Acte, après l'éclaircissement de Phorbas & du Corinthien. Il est vrai que cela paroît ainsi. Oedipe connoît ce qu'il est. Le coupable est découvert. Son arrêt retombe sur lui. Mais ne peut-on pas dire que bien qu'à cet égard l'action semble terminée, elle ne l'est pourtant pas tout-à-fait, pour trois raisons. 1°. L'Oracle d'Apollon n'est pas satisfait. Car il s'agit non-seulement de découvrir le coupable, mais encore de le bannir. Or c'est au Roi & au peuple de le faire, puisque ce sont eux qui ont porté la Loi. Il faut donc attendre la décision du peuple & de Creon, qui se voit Roi par la chûte d'Oedipe. 2°. On s'attend si peu que le coupable sera le Roi même, qu'on ne sçauroit supposer que la sentence s'execute derriere le Théatre après l'action, comme on l'eût dû faire, s'il eût été question d'un simple particulier. La nature du crime & du criminel suspend certainement, & prolonge en quelque sorte l'action. 3°. Enfin outre le crime du meurtre de Laïus, dont l'autheur est découvert, il se trouve encore une complication de choses fatales qu'il a fallu découvrir pour arriver à ce premier crime, je veux dire l'inceste & le parricide, cho-

choses qui aïant fait partie de l'intrigue, doivent aussi faire partie du dénoument. Le spectateur en effet seroit-il content s'il ignoroit le sort de Jocaste, d'Oedipe & de sa famille, qui se trouve envelopée dans le même malheur, par la découverte de plus de choses qu'on n'en cherchoit? Le dénoument doit toujours répondre à l'intrigue. Celle-ci aïant donc été formée par l'enchaînement de deux Oracles & de deux crimes, dont l'un mene à la connoissance de l'autre, il a fallu tout délier, ce qui n'a pû se faire d'une maniére complette, qu'en apprenant au spectateur que Jocaste s'est punie; qu'Oedipe devenu le plus malheureux de tous les hommes, va subir l'arrêt qu'il a porté; que lui-même s'est privé de l'usage des yeux pour ne plus voir le jour, & qu'enfin sa déplorable posterité est entraînée dans le précipice qu'il s'est creusé. J'ajoute pour surcroît, que le but de la piéce étant une double affaire d'Etat, où il s'agit du salut des sujets & de la perte du Thrône pour la race de Laïus, il a fallu que l'issuë fût conforme à ce but, comme le dénoument à l'intrigue. Après tout si l'on s'obstine à soutenir que ce cinquiéme Acte peut absolument être rétranché, sans que le Tout en souffre, on ne sçauroit nier au moins qu'il n'y soit adroitement enchassé. D'ailleurs, il est si pathetique, & il met tellement le comble à toute l'agitation du Théatre, qu'il mérite bien qu'on ait l'indulgence de ne pas examiner à la rigueur, si sa liaison avec le reste est nécessaire, ou simplement utile au Tout. On auroit fait grace aux deux der-

derniers Actes des Horaces de Corneille, s'il eûssent été aussi heureusement liés au sujet, que cet Acte l'est au sien.

La premiere chose qui frappe, & que j'ai reservée pour la derniere, c'est le sujet même, dont le fonds paroît reprehensible à bien des gens. Quel est le crime d'Oedipe, demande-t'on? un brutal lui reproche en face qu'il n'est pas fils de Polybe. Il va consulter l'Oracle: le Dieu au lieu de répondre à sa question, lui prédit qu'il tuera son pere, & qu'il épousera sa mere. Oedipe confirmé par le silence d'Apollon, dans l'opinion que Polybe est son pere, est tellement vertueux que pour éviter d'accomplir une si terrible prédiction il s'exile de son païs. Il erre à l'avanture; il arrive à Thébes; la fortune lui rit; il confond le Sphinx. Le voilà Roi de Thébes & mari de Jocaste. Il ignore assurément que sa mere est devenuë sa femme. En tout cela s'il y a du crime, c'est Apollon qui est coupable, & non Oedipe. C'est pourtant Oedipe qui païe le crime, & de quel supplice! répondons par articles. Il est certain d'abord que sans égard à aucune Théologie, soit païenne, soit chrêtienne, Sophocle fait Oedipe criminel. En quoi? le voici. Il a tué un homme dans le chemin de Delphes à Thébes. A la vérité il se croïoit insulté; il est moins coupable par cette conjoncture: mais il ne laisse pas de l'être, & un homme moderé auroit examiné de quoi il étoit question, & se seroit informé du rang de la personne à qui on exigeoit qu'il donnât le pas. De plus, quoiqu'il aime

ſon peuple en bon Roi, il a les défauts d'un méchant particulier, & même d'un Roi imprudent. Il eſt colere, orgueilleux, & curieux à l'excés. Telle eſt la peinture qu'en fait Sophocle. Oedipe n'eſt donc pas un Prince irréprocable. Auſſi l'art ne veut-il pas qu'un homme parfaitement vertueux ſoit accablé de malheurs. Je conviens qu'Oedipe paroît ne pas mériter tous les maux auſquels il s'eſt condamné lui-même ſans le ſçavoir; mais c'eſt cela même qui fait la fineſſe de l'art, qui conſiſte à mettre en ſpectacle un homme peu coupable & beaucoup malheureux. Quant aux crimes involontaires d'Oedipe, Apollon les a prédits, & le Deſtin les a ratifiés. Telle eſt la Théologie païenne. Le Deſtin inévitable en eſt le grand pivot. Ce ſeroit faire injure au lecteur, de charger ces Reflexions d'un nombre infini de morceaux de l'antiquité, qu'il ſeroit trop aiſé de compiler, & trop ennuïeux de lire. Une connoiſſance même ſuperficielle des Grecs & des Latins ſuffit pour le ſçavoir, & ſans ſortir des Poëtes Tragiques Grecs, qui ſe commentent mieux les uns les autres que ne le font leurs propres commentateurs, on ne verra aucune Tragedie où le Deſtin ne ſoit regardé comme l'ame de tout ce qui ſe paſſe ici bas. Toutefois la liberté ne laiſſoit pas d'avoir lieu dans cette étrange Théologie; car on y diſtingue très-bien les crimes volontaires & conſentis, d'avec ceux qui viennent du Deſtin. Il peut même être, & il eſt vrai, que les termes étant reduits à leur juſte valeur, les Grecs reconnoiſſoient une

une liberté réelle, & un Destin imaginaire, sur tout quand ils parloient en Philosophes & d'une maniere précise. Leur pratique dans les recompenses & les punitions le montre plus nettement encore que leurs écrits, & ces écrits même le font voir. Il n'y a qu'à consulter Platon. Mais comme dans les Tragedies les Poëtes parloient au peuple, & par consequent d'une façon populaire, ils donnoient beaucoup au Destin, & peu à la liberté, sans trop songer à la difficulté de concilier l'un & l'autre. En effet, malgré le Christianisme nous voïons que l'amour de nous-même nous aveugle au point de justifier nos fautes par ce langage populaire. *C'est ma destinée, c'est mon étoile qui l'a voulu.* Il faut donc mettre quelque distinction entre les manieres de parler, soit précises, soit communes. Mais sans entrer dans cet examen, mettons pour principe que la fatalité étoit parmi les Anciens le grand mobile des principaux évenemens. Dans cette supposition, si nous voulons jouir d'un spectacle Grec, nous sommes obligés d'épouser pour un moment leur systême. Il est insensé à la vérité; mais nous devons faire effort pour ne le pas trouver tel, puisqu'il ne paroissoit pas tel aux spectateurs Grecs, avec qui nous nous mêlons. Qu'un Prince François representé sur notre Théatre s'avisât de donner dans les idées du Paganisme, on le sifleroit. Mais qu'un Auguste s'y livre, cela nous paroît dans l'ordre. Rendons la même justice à Oedipe, & ne le condamnons pas par l'endroit même qui le rend le plus interessant.

Qu'il

Qu'il ſoit par-là très attachant, on le ſent. Il ne faut que développer s'il eſt poſſible ce ſentiment interieur. Si Oedipe étoit un ſcelerat qui ſe fût abandonné de lui-même à toutes les horreurs qui lui arrivent, ſans qu'il ait pû les éviter, il nous cauſeroit une indignation égale à celle qu'on ſent au récit des crimes atroces de ces malheureux que l'on condamne à perir, & dont on voudroit effacer la memoire parmi les hommes. S'il étoit un *Saint*, *l'indignation ne ſeroit pas moindre*; *mais* elle retomberoit ſur les Dieux, autheurs des maux qu'il n'auroit pas mérités. Mais Oedipe n'étant qu'aſſés peu coupable, & extrêmement malheureux avec d'excellentes qualités, fait naître un ſentiment mixte, ou plûtôt un ſentiment d'une eſpece particuliere. Car cette double indignation, dont je viens de parler, ſe convertit alors en pitié pour Oedipe, & en crainte pour les Dieux, qui puniſſent juſqu'aux crimes involontaires dans une perſonne peu criminelle: d'où naît encore un retour ſur nous-mêmes; retour attaché à la compaſſion qui nous porte à éviter les mêmes fautes que nous voïons traîner après elles de ſi funeſtes ſuites. C'eſt la pure doctrine d'Ariſtote, ou pour mieux dire, c'eſt celle de la nature ou du bon ſens. Nous avons au reſte quelques Tragédies Françoiſes de ce genre, entr'autres la Phédre de Racine, dont nous parlerons en ſon lieu. Racine n'a pas manqué de mettre l'amour inceſtueux de Phédre ſur le compte de la deſtinée, par les raiſons que je viens de dire. Paſſons aux autres Oedipes.

Eu-

Euripide en a fait un. Mais il ne nous en reste que peu de fragmens, qui ne suffisent pas pour le faire connoître.



# L'OEDIPE DE SENEQUE.

DEUX Seneques ont fleuri en même-tems sous l'Empire de Neron. L'on n'en sçauroit douter après le temoignage de Martial,

*Duosque Senecas, unicumque Lucanum*
*Facunda loquitur Corduba.*

*Cordouë se glorifie de deux Seneques & d'un Lucain.* Il seroit tout-à-fait inutile d'examiner si ces trois célebres personnages étoient parens, & à quel dégré; chose qui ne sçauroit être bien éclaircie. Il est certain qu'ils étoient du moins alliés par le caractere d'esprit. La lecture de la Pharsale, des Tragedies Latines, & des œuvres Philosophiques qui sont sorties de leur plume, montrent bien que leur génie étoit formé sur le même moule. Il est aussi peu nécessaire, & encore plus difficile, d'éclaircir auquel des deux Seneques on doit attribuer les Tragedies, & si plusieurs des dix ne sont point

point de quelqu'autre main. Ni Tacite, ni Juvenal, ni Martial, ni Quintilien, c'est-à-dire les sources, ne nous apprennent rien qui puisse fixer ces points d'érudition. Seneque le Philosophe a fait des vers! voilà tout ce qu'on sçait par eux. Il vaut mieux s'en tenir à cette connoissance générale, sans entrer dans des minuties de discussions avec les sçavans, pour attribuer, tantôt une Tragedie à Seneque le Philosophe, tantôt une autre à l'autre Seneque, son *fils*, ou son frere, ou son neveu, tantôt quelques-unes à des Autheurs incertains. Car voilà comment les Heinsius & beaucoup d'autres ont fait le partage des Tragédies Latines, chacun à sa mode. Rien de tout cela n'est solide, ni ne satisfait. Ainsi nous nous bornerons à considerer les piéces en elles-mêmes, sans égard aux autheurs. Mais avant que de parler de l'Oedipe, je crois devoir avertir en général, qu'il y a autant de difference entre les Tragedies Grecques & les Latines qui nous restent, qu'entre le goût sain de l'architecture Ionienne, Dorique, ou Corinthienne, & le goût dégéneré de l'architecture Gothique; comparaison d'autant plus exacte, que tout l'art des Auteurs Latins, que j'appellerai désormais du seul nom de Seneque, consiste, & dans de grandes peintures outrées semblables à ces piliers à perte de vûë, & dans des sentences & des brillans qui ont véritablement le mérite des ouvrages délicats, & des Etoiles que l'on voit dans les édifices Gothiques.

Pour marquer au reste que je ne suis pas seul de mon sentiment, qui d'ailleurs pourroit

roit sembler hardi à des personnes éclairées, dont Seneque a gagné le suffrage, je citerai un passage de Juste Lipse *, „ Je regar-
„ de, dit-il, comme des chefs-d'œuvres
„ deux Tragedies des deux Seneques. Je
„ suis leur panégyriste, & non leur cen-
„ seur. (Il entend Médée & la Thébaï-
„ de. Louange outrée, comme on le ver-
„ ra.) Dans les autres piéces je vois de
„ bonnes choses; mais non sans mêlange
„ de défauts. Scaliger les louë à perte d'ha-
„ leine, jusqu'à les préferer aux Grecs. Y-
„ a-t'il du vrai si ce n'est dans les deux dont
„ j'ai parlé? " (Juste Lipse est bien modéré d'en dire si peu sur ce jugement insensé de Scaliger.) „ Car les autres piéces, con-
„ tinuë Juste Lipse, sont bien éloignées
„ de mériter cet éloge. A la vérité on y
„ remarque de la grandeur & du ton tragi-
„ que. Mais n'y-a-t'il point souvent de
„ l'affectation & de l'enflure? le style & la
„ diction en sont ils toujours châtiés? des
„ sentences saines & spirituelles au prodi-
„ ge, on y en trouve. Mais n'y trouve-
„ t'on pas souvent des avortons de senten-
„ ces, je veux dire des pensées manquées,
„ petites, obscures & frivoles, dont le pre-
„ mier coup d'œil frappe, & qu'une vûë
„ plus tranquille rend ridicules. Car ce
„ ne sont pas des traits de lumiere, mais
„ des étincelles: ce ne sont pas de ces coups
„ vigoureux d'une belle imagination; mais
„ de

* J. LIPS. *animad. in Trag. quæ* L. ANN. SENECAE *tribuuntur.*

„ de vains efforts de songes & de réveries.
„ Ajoutés que ces traits s'offrent éternelle-
„ ment & jusqu'au dégoût. Car le poëte
„ les saisit où il peut; il ne les attend pas.
„ Après tout c'est peut-être moins sa faute
„ que celle de son siécle, à qui le goût é-
„ colier & déclamateur imposoit tellement,
„ (dit Quintilien,) qu'il faisoit consister
„ la beauté des ouvrages de tout genre dans
„ les sentences ".

Voilà, si je ne me trompe, *le vrai portrait* des Tragedies Latines que nous avons. Seneque a suivi, ou plûtôt il a crû suivre, la même route que Sophocle dans la conduite de l'Oedipe. Mais on reconnoîtra bientôt combien il s'est écarté de son guide.

## ACTE PREMIER.

Oedipe accompagné de Jocaste ouvre la Scene par une tirade de plus de 80. vers, plûtôt ampoullés que magnifiques. Pourquoi paroit-il? on l'ignore; que dit-il? le voici. „ Le jour va paroître & éclaircir „ les desastres de la nuit ". Il y a cinq vers pour exprimer cette pensée, qui cesse d'être belle à force d'être embellie. Puis vient un lieu commun sur la situation des Rois, aussi exposés sur le Thrône qu'un vaisseau en pleine mer. Par-là Oedipe entre en matiere, & raconte à Jocaste l'Oracle qui lui a fait fuir Corinthe. Malgré sa fuite & ses précautions, pour ne pas tuer son pere, ni épouser sa mere, il ne sçauroit être tranquille. Mille soucis viennent le troubler. On ne devine pas pourquoi? car outre qu'il n'est plus à Corinthe, il se peint si vertueux, qu'effraïé de l'Oracle

d'A-

d'Apollon il ne se fie pas à lui-même; *meque non credo mihi* : & un moment après il va s'imaginer que la peste & les malheurs de Thébes sont la punition d'un crime prédit qu'il n'a pas accompli. Il dit qu'il est chargé d'executer cet affreux Oracle, *Phœbi reus*; & qu'il a rendu le Ciel même coupable. *Fecimus cœlum nocens.* Cela s'appelle outrer la fatalité. C'est du Seneque. Il décrit la peste plûtôt en rheteur attaché à sa description qu'en grand Roi. Quelle difference entre la premiere Scene du Poëte Grec, & celle du Latin, à ne les considerer même que par cette description! l'une est une belle statuë, l'autre un colosse monstrueux. J'épargne aux lecteurs la traduction de celle-ci; non-pas qu'il n'y ait des traits sublimes, tels que celui-ci. *L'excès de la douleur a seché les larmes; quodque in extremis solet, periere lacrymæ.* Mais ces traits sont-ils à leur place? conclusion: Oedipe las d'un Thrône environné de maux, dont il se croit la cause, quoiqu'innocente, veut le quitter & s'enfuir chés ses proches: *vel ad parentes.* Jocaste l'exhorte très Philosophiquement à prendre patience, & semble l'accuser de manquer de fermeté: reproche qui donne lieu au Roi de se donner les violons, & de raconter ses proüesses. Enfin il n'attend plus de ressource que d'Apollon qu'il a fait consulter. Le Chœur dit ensuite son rôle en très beaux vers sur la peste; & voilà le premier Acte.

ACTE II.

Au second Acte la vûë de Creon trouble d'abord Oedipe, mais moins naturelle-

ment que dans Sophocle, où ce Prince impatient de revoir Creon, lui dit simplement en le voïant: *Ah cher Creon, quelle est la réponse de l'Oracle. Parlés.* Cela étoit trop simple pour Seneque. Après quelques sentences qui s'entrechoquent, Creon parle tout de bon, & fait une description fleurie pour énoncer un Oracle. Cet Oracle est double, & designe obscurément que le meurtrier de Laïus est un étranger, & que cet étranger est l'époux de sa mere. Oedipe là-dessus prononce tout de suite une sentence d'excommunication contre le coupable, & cela dans le style de la Pharsale. Puis il s'avise, comme par hazard, de demander à Creon en quel lieu s'est commis le crime. Reconnoît-on ici le procédé de Sophocle?

Tiresias vient avec sa fille Manto pour faire un sacrifice. C'est Apollon qui l'amene sans autre préparation, *sorte Phœbeâ excitus.* L'autheur n'y regarde pas de si près quand il s'agit de faire entrer ou sortir ses personnages. Cette Scene est toute action & spectacle. Elle pourroit passer pour belle, si le style enflé ne la gâtoit. Elle est de l'invention de Seneque. Tiresias pour connoître le criminel fait faire par sa fille toutes les cérémonies d'un sacrifice pompeux. L'exécution sur le Théatre en seroit impossible. La priére précéde, puis on voit la fumée de l'encens, puis les libations, d'où l'on tire des Augures. On immole des victimes, une Genisse & un Taureau. La Genisse tombe du premier coup. Le Taureau craint la lumiere: il reçoit deux coups, rend

rend le sang par les yeux, & traîne un reste de vie plus affreux que la mort. C'est la destinée de Jocaste & d'Oedipe, que le Poëte a voulu figurer énigmatiquement. Voilà le beau. Le reste ou l'assaisonnement est une peinture hideuse d'entrailles qui palpitent d'une façon extraordinaire. Ici c'est le cœur qui s'affaisse & disparoît. Là c'est un sang noir qui trouve de nouvelles issuës. En un mot c'est un détail d'anatomie païenne, dont le seul récit feroit fremir. L'énigme continuë, & on y peint tout figurément jusqu'à l'inceste d'Oedipe & de Jocaste. Mais comme si ce spectacle étoit encore trop peu pour l'enthousiasme Espagnol du Poëte, Tiresias peu instruit par ce sacrifice, qui n'instruit que trop les spectateurs, se reserve à consulter les enfers, & à évoquer toutes les Ombres. Cependant il ordonne au Choeur de chanter une hymne à Bacchus, apparemment parce que Bacchus étoit un des Dieux tutelaires de Thébes; & le Choeur ne manque pas d'obéir.

## ACTE III.

Creon revient après la cérémonie magique, & fait beaucoup de façons avant que d'en raconter l'issuë au Roi. C'est un combat de sentences dont quelques-unes sont asses belles. Voici le commencement de la Scene.

OEDIPE.

Quoique cette tristesse m'annonce des malheurs, parlés. Par quelle victime devons-nous appaiser les Dieux?

CREON.

Vous m'ordonnés de parler, & la crainte m'oblige à me taire.

OEDIPE.

Si vous n'êtes pas touché à l'aſpect de Thébes expirante, l'interêt du ſceptre de votre ſœur doit vous flechir.

CREON.

Vous voudrés bientôt ignorer ce que vous deſirés ſi paſſionnément de ſçavoir.

OEDIPE.

L'ignorance des maux eſt un remede ſterile. Quoi vous vous obſtinés à cacher un myſtere dont dépend le ſalut de la Patrie!

CREON.

La gueriſon eſt odieuſe, quand le remede eſt honteux.

OEDIPE.

Parlés, vous dis-je: ou redoutés la vengeance d'un Roi courroucé.

CREON.

Les Rois haïſſent la vérité, lors même qu'ils la demandent.

OEDIPE.

Vous ſerés la victime, ſi vous ne vous expliqués ſur le ſacrifice ſecret.

CREON.

Souffrés que je me taiſe. C'eſt l'unique liberté qu'on puiſſe obtenir des Rois.

OEDIPE.

Un ſilence trop libre eſt ſouvent plus nuiſible au Roi & à l'Etat que la liberté dans les paroles.

CREON.

Que reſte-t'il donc, s'il n'eſt pas permis de ſe taire? &c.

OEDIPUS. *Etsi ipse vultus flebiles præfert, notas,*
*Expone cujus capite placemus Deos.*
CREON. *Fari jubes, tacere quæ suadet metus.*
OEDIPUS. *Si te ruentes non satis Thebæ movent,*
*At Sceptra moveant lapsa cognatæ domûs.*
CREON. *Nescire cupies, nosse quæ nimiùm expetis.*
OEDIPUS. *Iners malorum remedium ignorantia est.*
*Itane & salutis publicæ indicium obrues?*
CREON. *Ubi turpis est medicina: sanari piget.*
OEDIPUS. *Audita fare: vel malo domitus gravi*
*Quid arma possint Regis irati scies.*
CREON. *Odere Reges dicta quæ dici jubent.*
OEDIPUS. *Mitteris Erebo vile pro cunctis caput,*
*Arcana sacri voce ni retegis tuâ.*
CREON. *Tacere liceat. Nulla libertas minor*
*A rege petitur.* OEDIP. *nempè vel lingua magis*
*Regi atque Regno muta libertas obest.*
CREON. *Ubi non licet silere, quid cuiquam licet?* &c.

Ensuite de ce début Creon fait une description plus qu'infernale de tout ce qu'il a vû. Encore s'arrête-t'il long-tems à décrire le lieu de la magie avant que de venir au fait Il y vient, & en quels termes? la terre s'ouvre, & que n'en sort-il pas! le bel endroit s'il n'étoit gâté par le style dominant dont j'ai parlé, ce seroit celui où l'on croit voir les Ombres des Rois de Thébes qui s'apparoissent à Tiresias. Laïus paroît à son tour, & revele toute l'abomination de l'hymen & du crime d'Oedipe. Mais ce-

celui-ci, qui ſe croit fils de Polybe, entre en fureur contre Tireſias & Creon, qu'il accuſe de complot pour le déthrôner. Creon s'en défend comme chés Sophocle. Mais tout cela eſt étranglé, ſans liaiſon & ſans goût. Les ſentences terminent la Scene comme elle l'ont commencée; & le Chœur fait ſon office à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'il chante des vers qui ne diſent pas grand choſe.

ACTE IV.

Oedipe revient avec quelque effroy ſur la mort de Laïus, que le Ciel & l'enfer lui imputent, quoi qu'il ne ſe ſente point coupable: apparemment qu'il a fait ſes réflexions. Il raconte donc à Jocaſte l'avanture du chemin de Daulie où il avoit tué un homme. Il interroge ſa femme ſur les circonſtances du meurtre de Laïus, & il trouve qu'elles ſe rapportent à ſon avanture. Je tiens le coupable, dit-il, *teneo nocentem*, il croit donc l'être, & le voilà déja convaincu. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a uſé Sophocle. Chés lui Oedipe n'eſt convaincu du meurtre de Laïus que quand il ſçait que c'étoit ſon pere. Continuons & revenons à Seneque. Un vieillard de Corinthe annonce à Oedipe que Polybe eſt mort. C'eſt la Scene Grecque, mais ſubtiliſée. Ce vieillard apprend de plus au Roi qu'il n'eſt point le fils de Polybe, & qu'il l'a reçû enfant d'un Berger de Laïus. Oedipe ordonne qu'on faſſe venir ce Berger; mais tout cela d'un air qui énerve, ou plûtôt qui traveſtit l'art inimitable du Poëte Grec. Phorbas arrive: Oedipe le contraint

traint de parler, & Phorbas lui leve le voile de dessus les yeux par ce mot. *L'enfant dont vous parlés est né de votre épouse. Conjuge est genitus tuâ.* Ensuite le Chœur déclame.

## ACTE V.

Le cinquiéme Acte consiste en deux Scenes, dont l'une est le récit des fureurs d'Oedipe. Rien n'est plus tragi-comique. Car Oedipe tire son épée, (il n'en devoit point avoir,) & au lieu de se la plonger dans le sein, il s'exhorte théatralement à mourir. Mais il fait réflexion, heureusement pour lui, qu'une mort ne suffit pas pour ses crimes, & qu'il vaut mieux multiplier son trépas en vivant malheureux, c'est-à-dire, *vivre, mourir, & renaître toujours.*

*. . . Iterum vivere, atque iterum mori.*
*Liceat, renasci semper: ut totiès nova*
*Supplicia pendas, utere ingenio miser,*
*Quod sæpè fieri non potest, fiat diu.*

Il veut donc pour cela se servir de tout son esprit, & il le met, comme on voit, en usage. Il y a apparence qu'il remit son épée dans le fourreau: car il n'en est plus parlé. Il songe à s'arracher les yeux; autre cérémonie décrite du même ton. „ Car il faut, dit-il, que mes yeux suivent „ mes larmes, & pleurer c'est trop peu. „ Ses yeux lui obéissent; ils se tiennent à „ peine dans leur lieu, & ils courent au „ devant de ses mains ". *Vulneri occurrunt suo.* Ce n'est pas assés pour Oedipe d'avoir ses yeux dans ses mains; il en déchire jusqu'à la place.

*. . . . . . . Hæret in vacuo manus,*
*Et fixa penitùs unguibus lacerat cavos*
*Altè recessus luminum & inanes sinus;*
*Sævitque frustrà, plusque quàm sat est furit.*

Cela paroît bien suffisant. C'est encore peu. Oedipe craint tant le jour, qu'il leve la tête pour éprouver s'il ne verra rien, & dans la crainte de voir le jour, il arrache jusqu'aux moindres fibres. C'est ainsi qu'on extravague, quand on veut aller au delà du naturel & du vrai pour courir après l'esprit.

Après un mot du Chœur, Jocaste fait sa Scene avec Oedipe. C'est la seconde & la derniere de l'Acte. Jocaste ne sçait si elle doit appeller Oedipe son fils ou son mari. Elle rafine là-dessus, aussi-bien qu'Oedipe, qui s'imagine voir Jocaste parce qu'il l'entend. Celle-ci rejette tout le passé sur sa destinée, & elle a raison. Pourquoi donc se tuer? car elle se tue un moment après en déclamant beaucoup; tandis qu'Oedipe, qui s'accuse de l'avoir tuée, & d'être doublement parricide, dit quelques injures à Phœbus autheur de l'Oracle, & se condamne brusquement à l'exil. Il emporte avec lui la famine, la maladie, & la douleur. Cette derniere idée, qui se trouve deux fois dans la même piéce, est fort belle.

On voit assés par ce court détail le génie & la maniere de Seneque. La versification est d'ordinaire d'une grande beauté; mais elle est toujours remplie, s'il m'est permis d'user de ce terme, d'une certaine hydropi-

sie poëtique qui rebute. Il doit y avoir à la vérité de la difference entre la versification, soit tragique, soit comique, mais non pas au point d'outrer le langage jusqu'à le bouffir. Par exemple, Terence fait très-bien dire à Chremes, * *Lucescit hoc jam. Le jour commence à paroître.* Seneque de son côté a raison dans l'Oedipe de commencer ainsi.

*Jam nocte pulsâ dubius affulsit dies,*

*La lumiere encore incertaine vient dissiper les tenebres.* L'un est le langage de la Comedie, & l'autre celui de la Tragedie. Mais cet autre est outré dans les vers suivans.

*Et nube mæstum squallidâ exoritur jubar,*
*Lumenque flamma triste luctifera gerens, &c*

*L'astre du jour atristé sort à peine d'une nuée qui marque son deuil; & sa flamme qui annonce des pleurs ne rend qu'une lueur sombre & affligeante.* Il faut aimer extremêment Lucain pour approuver de tout point Seneque.

† *Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mævi.*

OEDI-

* TERENT. *Heautontim. Act.* 3. *S.* 1. *v.* 1.
† VIRG. *Ecl.* 6. *v.* 90.

# OEDIPE
## DE
## PIERRE CORNEILLE.

CETTE piéce eſt trop connuë pour en faire une exacte analyſe. Il ſuffira d'en ſuivre legérement le fil pour ſe la rappeller & pour faire voir en quoi elle differe de Sophocle, & quel genre different de beauté elle contient.

Corneille avouë qu'il a crû devoir s'écarter entierement de l'Oedipe Grec & Latin, „ * parce qu'il a reconnu dit-il, que „ ce qui avoit paſſé pour merveilleux dans „ le ſiécle de Sophocle & de Seneque, (il „ auroit fallu excepter ce dernier,) pour- „ roit ſembler horrible au nôtre; que cet- „ te éloquente & ſerieuſe deſcription de la „ maniere dont ce malheureux Prince (Oe- „ dipe) ſe creve les yeux, ce qui occupe „ tout le cinquiéme Acte, feroit ſoulever „ la délicateſſe de nos dames, dont le dé- „ goût attire aiſément celui du reſte de „ l'auditoire; & qu'enfin l'amour n'aïant „ point de part à cette Tragedie, elle étoit „ denuée des principaux agrémens qui ſont „ en poſſeſſion de gagner la voix publique".

La

* *Examen d'Oedipe.*

La mauvaiſe humeur que cauſoit au grand Corneille l'eſpece de néceſſité où le jettoit le goût dominant de Paris, l'a fait ſans doute parler ainſi, & s'applaudir d'avoir renverſé le plus beau ſujet de l'antiquité Tragique, pour y faire entrer l'amour comme le reſſort principal.

ACTE PREMIER.

Theſée Roi d'Athénes, épris des charmes de Dircé fille de Jocaſte & de Laïus, fait avec elle la premiere Scene. Ce n'eſt qu'un étalage de ſentimens d'amour en beaux vers. Dircé ſouffre de voir ſon amant expoſé à la malignité de la contagion qui déſole Thébes. Elle veut qu'il s'écarte; il s'en excuſe ſur l'exemple de ſon amante, que la bienſeance oblige à ne pas ſe ſéparer de ſa famille. Puis il trouve un moïen de mettre à couvert & ſa maîtreſſe & lui des attaques de la peſte; c'eſt de preſſer l'hymen & d'en parler à Oedipe. Ce peu de matiere entre les mains d'un grand maître produit une Scene galante, mais déplacée, quelque précaution qu'il prenne pour ſauver un ſi viſible défaut. Voilà pourtant l'ouverture qui fera une partie de l'intrigue, & qui influera dans toute la piéce, ouverture & intrigue bien differentes de celles de Sophocle. Corneille a bien raiſon de vanter l'art de ſon Oedipe. Il faut en effet qu'il en ait emploïé beaucoup pour faire un peu diſparoître un contraſte auſſi choquant que celui des amours & de la peſte.

La propoſition de Theſée eſt mal reçûë d'Oedipe; mais par des raiſons d'Etat. Theſée découvre qu'il a un rival dans Æmon,

fils d'un frere de Jocaste, & qui n'est pas Roi. Cette Scene, toute sterile qu'elle paroît, est encore traitée en maître; & généralement parlant, l'art surpasse ou plûtôt rend supportable la matiere dans toute cette piéce. Car on ne voit guere de Scene dont le fonds ne soit, ou frivole, ou défectueux; mais où il n'y ait en même tems une gradation de pensées & de sentimens, avec un effort de génie qui crée & fait éclorre presque de rien ces belles contestations, dont Corneille sçavoit seul le secret.

Thesée rebuté parle en Roi à Oedipe, qui soutient aussi sa dignité. Celui-ci dans la Scene suivante explique à son confident le secret de sa politique. Il craint que Dircé, cette fiere Princesse, dont le caractere est bien marqué, n'engage son amant à joindre au Sceptre d'Athénes celui de Thébes, qu'elle se croit injustement enlevé par un étranger tel qu'Oedipe.

Jocaste, pour mettre en jeu cette politique dont Corneille fait l'ame de sa piéce, vient dire à Oedipe qu'elle a inutilement pressé la Princesse sa fille d'épouser Æmon, qu'elle hait ce Prince, & veut Thesée pour époux. Qu'après tout l'on ne doit pas la trouver trop blamable. C'est une mere qui excuse sa fille. Car enfin, dit Jocaste,

> La condamneriés-vous, si vous n'étiés son Roi.

C'est-là une de ces Scenes dont le fonds est peu de chose, & qui se soutiennent par l'art de Corneille. Durant cet entretien, ar-

arrive Dymas qu'on avoit envoïé consulter Apollon au sujet de la peste. Il n'en apporte aucune réponse. Les Dieux ont été sourds & muets. Oedipe attribue leur silence à l'inhumanité de Jocaste, qui avoit exposé son fils ; & celle ci l'impute à la négligence qu'on a eué de venger Laïus. Cet artifice est singulier : sur quoi Oedipe dit,

Pouvions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais dans ces lieux on n'a vûs.
Si vous m'avés dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le Diadême,
Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du roïaume sombre
Faisons par Tiresie évoquer la grande Ombre, *&c.*

Voilà un tour dont Corneille se sçait gré, & qui est en effet bien artificieux, comme on le verra par la suite.

ACTE II.

Comme il falloit que Dircé fût le pivot de toute la piéce, dans la néceßité où s'est mis Corneille de substituer un Episode au fond du Tableau de Sophocle, Dircé a une entrevûë avec Oedipe, & cela étoit

préparé par Jocaste. La jeune Princesse parle avec une hauteur qu'elle soutient jusqu'à la fin, & qui la rend presque le personnage dominant, tant elle brille. Comme Oedipe la presse encore sur son mariage avec Æmon, elle répond fierement:

> Je vous ai déja dit, Seigneur, qu'il n'est pas
> Roi.

Pensée qui se multiplie & s'accroît tellement entre les mains du Poëte, qu'elle forme une des plus riches Scenes. Mais on l'a déja dit depuis long-tems de tout l'épisode, c'est-à-dire, de presque toute la piéce; *non erat his locus*. Au reste il y a dans cette magnifique Scene une maxime qui paroît démentir le caractere de Dircé, qu'on va bientôt voir s'offrir au trépas pour sauver Thébes.

> Le peuple est trop heureux quand il meurt
> pour ses Rois.

La Scene suivante de cette Princesse avec sa confidente pousse au plus haut dégré les sentimens de la précédente, & acheve de faire voir que Dircé n'est pas duppe de la politique d'Oedipe. Elle a deviné son secret; & cela suffit pour la justifier d'ingratitude envers le Roi de Thébes.

Vient ensuite le récit de l'Oracle prononcé par l'Ombre de Laïus. Cet Oracle est fort ambigu. Laïus dit que *le sang de sa race* doit effacer le crime impuni par les hommes, & faire cesser la punition qu'en a tiré le Ciel. Dircé prend pour elle l'O-

racle; & il eſt vrai qu'on la croit le ſeul rejetton de Laïus. Cependant il n'eſt pas évident que l'Oracle la regarde plus que la branche collaterale. Voilà pourtant le grand nœud de l'intrigue à démêler. L'orgueil de Dircé, au récit de l'Oracle qu'elle prend pour elle, ſe tourne en fermeté, & produit ces ſentimens héroïques ſi dignes de Corneille. Elle commence ainſi, en parlant d'Oedipe & d'Æmon.

Peut-être craignent-ils que mon cœur revolté
Ne leur refuſe un ſang qu'ils n'ont pas mérité:
Mais ma flâme à la mort m'avoit trop reſoluë
Pour ne pas y courir quand les Dieux l'ont vouluë.
Tu m'as fait ſans raiſon concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à ſortir d'eſclavage
Que tient trop precieuſe un genereux courage.
Mourir pour ſa Patrie eſt un ſort plein d'appas,
Pour quiconque à des fers préfére le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as desheritée,
Quelle vengeance en prend ta Princeſſe irritée,
Et connois dans la fin de tes longs déplaiſirs
Ta véritable Reine à ſes derniers ſoupirs.

Voi, comme à tes malheurs je ſuis toute aſſervie:
L'un m'a couté mon Thrône, & l'autre veut ma vie:
Tu t'es ſauvé du Sphinx aux dépens de mon rang;
Sauve-toi de la peſte aux dépens de mon ſang.
Mais après avoir vû dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas ſemble doux à ta Reine,
Fais toi de ſon exemple une adorable Loi:
Il eſt encor plus doux de mourir pour ſon Roi.

Rien n'eſt plus beau, & ne ſeroit plus ferme, s'il ne portoit ſur un fondement ruineux. Theſée qui vient auſſitôt feroit encore une belle ſituation, ſi tout cela n'étoit étranger au Sujet, & n'avoit l'air un peu Romaneſque. Ces vers ſont-ils bien placés dans la bouche de Theſée?

Periſſe l'univers pourvû que Dircé vive!
Periſſe le jour même avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la peſte ou le ſalut de tous?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous?

## Acte III.

Au commencement de cet Acte, Dircé ſoupire des Stances fort ſpirituelles qui ne ſont plus à la mode, & qui n'auroient jamais dû y être, tant cela ſort du vrai-ſemblable. Elle demande à Jocaſte, qui l'interrompt dans ſa réverie, ſi tout eſt prêt pour le ſacrifice. On lui apprend que le peuple ne veut point être ſauvé à ſi haut prix, & qu'on remet au lendemain à conſul-

ſulter de nouveau les Dieux ; qu'Oedipe ſurtout ne ſçauroit conſentir à laiſſer perir une ſi grande Princeſſe ; qu'enfin l'Oracle eſt trop incertain pour y ſouſcrire, & qu'elle doit vivre, ſinon pour elle, du moins pour Theſée. C'eſt une mere qui parle. Cependant Dircé, non ſeulement conſerve ſa fierté ; mais oubliant un peu qu'elle eſt fille de Jocaſte, & que de plus elle doit quelque choſe à une mere, qui contre la politique lui permet d'aimer Theſée, elle porte la hauteur juſqu'à perdre le reſpect, & à ſaiſir l'occaſion de la bonté de Jocaſte, pour lui reprocher en face ſon mariage avec Oedipe. Il eſt bien difficile d'excuſer cette Scene, quoiqu'en diſe Corneille, qui prétend, *que ce ne peut être une faute de Théatre*, puiſqu'on n'eſt pas obligé de rendre parfaits ceux qu'on y fait voir, outre que Dircé doit conſiderer dans Jocaſte une mere uſurpatrice de ſon Thrône, par ſon mariage avec Oedipe, & ne laiſſe pas de lui demander pardon en ces termes.

Pardonnés cependant à cette humeur hautaine.
Je veux parler en fille & je m'explique en Reine.
Vous qui l'êtes encore, vous ſçavés ce que c'eſt, *&c.*

La même fierté anime la Scene ſuivante de Dircé avec Oedipe. Car c'eſt toujours Dircé qui met le Théatre en mouvement, & il ſemble qu'Oedipe ne ſoit qu'un perſonnage ſubalterne. Il apporte à la Prin-

ceſ-

cesse une nouvelle raison de ne pas s'obstiner à mourir, & lui dit qu'il a de fortes raisons de penser que les Dieux ne l'ont pas choisie pour victime. Elle se retire pour laisser le Roi en liberté d'expliquer cette Enigme à la Reine. L'Enigme consiste en ce qu'il sçait par un bruit confus, & par Tiresie, que le fils de Laïus, qu'on a crû mort, est plein de vie, & que même il est dans le Palais. Ceci est fort adroit. Mais on n'y reconnoît pas la même liaison que dans Sophocle. Car ce discours de Tiresie vient ici à propos de rien, ainsi que le sujet de la plûpart des Scenes. La Reine avant que d'aller trouver Phorbas, (comme elle en est convenuë avec Oedipe,) est arrêtée par Thesée, qui lui déclare que c'est à lui de mourir, & non à Dircé; qu'en un mot il est fils de Laïus. Quelle surprise pour Jocaste! neanmoins généreux comme il est, il ne veut point se charger du meurtre de Laïus. C'est un stratagême d'amant, comme il est visible; & Jocaste revenuë de sa premiere surprise le devine assés. Mais Thesée persiste dans son déguisement jusqu'à s'en rapporter à Phorbas. Cette feinte au reste, qui tient un peu des Romans, ouvre un beau champ, & donne lieu à une des plus belles Scenes de cette piéce. Voici un morceau de Jocaste.

Prince, renoncés donc à toute votre estime.
Dites que vos vertus sont crimes déguisés;
Recevés tout le sort que vous vous imposés;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide

Acceptés ceux d'inceste & de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le Ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

Et la réponse de Thesée.

Quoi! la nécessité des vertus & des vices
D'un astre imperieux doit suivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions!
L'ame est donc toute esclave: une loi souveraine.
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime! *&c.*

ACTE IV.

L'artifice de Thesée, qui veut passer pour fils de Laïus, & l'arrivée de Phorbas font toute la matiere du quatriéme Acte. D'abord c'est un entretien fort subtilisé de Thesée avec son amante. Elle concevoit quelque joie de se voir renduë à Thesée; mais s'il devient son frere, elle perd, & la gloire du trépas, & la douceur de vivre pour lui. Le frere & l'amant, l'amour & la gloire font ici un de ces combats si recherchés de Corneille. Mais enfin Thesée se démasque & avoue son stratagême d'autant

plus

plus volontiers, qu'il croit Dircé hors de danger, depuis qu'il a appris que Tiresie & Phorbas s'accordent à dire qu'un fils de Laïus vit encore. Rien n'est plus ingénieusement trouvé. Mais ce double ressort, (à sçavoir la feinte de Thesée & les paroles de Tiresie, & joint à un troisiéme ressort, je veux dire, à l'Oracle qui paroît condamner Dircé au trépas; ces ressorts, dis-je, sont-ils aussi naturels qu'ingénieux? valent-ils le simple développement d'un seul fait que suppose Sophocle? n'y trouve-t'on point la même difference qu'entre un Roman & une histoire, un beau païsage & un jardin fort ajusté, une machine très simple & une autre extrêmement composée?

Le Roi d'Athénes après avoir desabusé Dircé entretient Jocaste dans l'incertitude où il l'a jettée. Elle a vû Phorbas, & voudroit persuader à Thesée d'éviter cet homme, qui pourroit le convaincre du meurtre de Laïus: mais en vain: Thesée l'attend, & Phorbas paroît. Il ne reconnoit point dans ce Roi d'Athénes le meurtrier de Laïus, & il le lave de ce crime: mais il avoue que l'assassin lui est connu, & qu'il vit dans un rang élevé. Il exhorte même Thesée à le punir, s'il est fils de Laïus; belle suspension, mais bien peu vrai-semblable. Car si Phorbas sçait qu'Oedipe a tué Laïus, (comme on le suppose:) que n'a-t'il parlé plûtôt, ou que ne garde-t'il le silence jusqu'au bout, sçachant qu'il est seul dépositaire de cet important secret? cette faute mise à part, il faut avouer que le Poëte le contraint habilement de parler.

Car

Car Oedipe par son interrogatoire, prétend convaincre Phorbas d'avoir été un de ces brigands qui ont tué Laïus, & par-là il se convainc lui-même d'être l'assassin; chose qui seroit parfaitement bien imaginée, s'il étoit naturel de penser qu'Oedipe a crû tuer un brigand en tuant un Roi. Tout cet édifice Tragique manque d'un bout à l'autre par la vrai-semblance, dont le défaut est voilé par un esprit supérieur.

Voilà donc Oedipe convaincu d'avoir donné la mort à Laïus, qu'il ne sçait pas encore avoir été son pere. Ce sera la matiere du cinquiéme Acte. Le quatriéme est terminé par les menaces de Thesée, (sont-elles à propos?) & par une Scene entre Oedipe & Jocaste. Elle étoit bien difficile à soutenir. Car puisque Jocaste sçait qu'un Oracle attribue à son fils le meurtre de Laïus, dès qu'elle voit qu'Oedipe est le meurtrier, ne doit-elle pas le soupçonner d'être son fils, elle qui en a soupçonné Thesée, elle qui vient d'apprendre que ce fils vit encore, & qu'il est dans le palais? Pour déguiser ce défaut de vrai-semblance, Corneille fait dire à Jocaste,

Oracles décevans, qu'osiés-vous me prédire?
Si sur notre avenir nos Dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur courroux;
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux,
Et comme si leur haine impuissante ou timide,
N'osoit le faire ensemble inceste & parricide,

Elle

Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

A quoi Oedipe répond.

O partage inégal de ce courroux celeſte!
Je ſuis le parricide, & ce fils eſt l'inceſte.
&c.

Certainement au lieu de ſubtiliſer ainſi leurs penſées, ils auroient dû avoir l'un & l'autre d'étranges inquiétudes ſur leur état.

ACTE V.

Sur les murmures du peuple, ou plûtôt ſur l'injuſtice que trouve Oedipe à garder le ſceptre & le lit de celui qu'il a tué, il ſe détermine à retourner à Corinthe. Cependant il veut ſortir en Roi, & pour s'aſſurer ſi Theſée, Dircé, & Phorbas ne trament point quelque intrigue contre lui, il veut qu'on les faſſe venir, & s'apprête à lire dans leurs ames: car il conſerve le caractere de politique. Sur cela Iphicrate vient de Corinthe lui apprendre, ou plûtôt lui détailler les circonſtances de la mort de Polybe, qu'il ſçavoit déja en général. A cette nouvelle Iphicrate en ajoute encore une autre bien plus importante, à ſçavoir que le Roi de Corinthe en mourant a rendu ſon thrône au légitime héritier, & qu'Oedipe n'étoit point fils de ce Roi.

Je ne ſuis point ſon fils! hé qui ſuis-je?

Dit Oedipe. Iphicrate lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il l'a reçû enfant des mains d'un

d'un Thébain sur le mont Citheron. Tout dépend de la confrontation d'Iphicrate avec Phorbas. Oedipe commence à soupçonner sa destinée. Il étoit tems.

> Dieux seroit-il possible? approchés-vous, Phorbas.

Phorbas approche, & la reconnoissance se fait pleinement. Votre fausse prudence, leur dit le Roi,

> . . . Fait voir en moi par un mêlange infame
> Le frere de mes fils, & le fils de ma femme.
> Le Ciel l'avoit prédit; vous avés achevé,
> Et vous avés tout fait quand vous m'avés sauvé.

Ces reproches ne semblent guére de saison dans la consternation où devoit être Oedipe. Sophocle le fait disparoître après qu'il s'est reconnu; & cela est bien plus judicieux: au lieu que chés Corneille ce malheureux Prince, qui devoit être frappé comme d'un coup de foudre, reste encore long-tems sur la Scene. Pourquoi? pour regler une affaire d'amour. Dircé même & Thesée, au lieu d'entrer dans les sentimens d'horreur que la reconnoissance d'Oedipe doit inspirer, s'amusent à le consoler sur la plus frivole raison du monde. C'est que l'Oracle n'a parlé que du sang de Laïus en général: de sorte que Dircé veut encore faire croire à Oedipe, que dans le sacrifice du lendemain le Ciel pourra épargner

le

le Roi, & tourner son courroux contre elle.

> L'interêt des Thébains & de votre famille
> Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille,
> Qui n'a rien que l'Etat doive considerer,
> Et qui contre son Roi n'a fait que murmurer.

Oedipe même attend ce lendemain en assûrant que les Dieux puniront dans lui leur propre injustice. Car il ne croit pas devoir prevenir les Dieux, parce qu'il se juge innocent. En vérité cela n'est dans le génie d'aucun siécle. Oedipe n'est ici ni Grec, ni François, & tous les Acteurs sont une espece d'hommes à part.

Après que le Roi s'est retiré, on vient faire le récit de la mort de Jocaste & de Phorbas. Ce récit est encore gâté par le soin que la Reine prend en mourant des interêts amoureux de Dircé & de Thesée. C'étoit bien là le tems. Mais il falloit que tout se rapportât à cet Episode, & l'avanture d'Oedipe & de Jocaste devoit s'y ajuster bien ou mal.



# OEDIPE ITALIEN

## DE Mr.

## *ORSATTO GIUSTINIANO.*

COMME l'autheur n'a donné cette piéce qu'en qualité de traduction de Sophocle, je n'en dirai rien autre chose, sinon qu'elle est très-belle. La langue Italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux graces & aux finesses Grecques, il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avoient point d'ailleurs de Tragedies considérables de leur fonds, aïent goûté celles que leurs habiles Ecrivains ont traduites des Grecs, & qu'ils les aïent encouragés par le succès à les traduire presque toutes. Au reste, l'Oedipe de l'Illustre Venitien M. Orsatto Giustiniano fut joué avec beaucoup d'appareil & de pompe à *Vicenze* par les Académiciens l'an 1585. & imprimée la même année à Venise.



# ELECTRE
## TRAGEDIE
# DE SOPHOCLE.





# SUJET DE LA TRAGEDIE D'ELECTRE.

AGAMEMNON Roi de Mycénes & d'Argos, élû Généralissime de l'Armée Grecque pour l'expédition de Troye, se trouva contraint de sacrifier sa fille Iphigénie, pour contenter la superstition des Grecs, qui croïoient ne pouvoir obtenir les vents favorables qu'à ce prix. Clytemnestre sa femme prit ce prétexte pour se défaire d'un époux qu'un amant lui avoit rendu odieux. Cet amant étoit Egisthe fils de Thyeste, comme Agamemnon étoit fils d'Atrée. Ainsi ils étoient fils des deux freres. Cette considération, loin d'arrêter Egisthe, ne fit que l'animer davantage à usurper le Thrône de celui qu'il avoit deshonoré par un adultere. Clytemnestre & lui voïant Agamemnon revenu du siége de Troye, cacherent le parricide qu'ils méditoient, sous de feintes caresses. Lorsqu'il sortoit du bain, ils lui firent donner une robbe fermée par enhaut, & comme il en étoit enveloppé, ils se jetterent sur lui & le massacrerent. Tout ce que put faire Electre, fille d'Agamemnon, ce fut de sauver le jeune Oreste, pour réserver un vengeur à son pere. Elle fut

long-tems la victime de la cruauté de ses Tyrans. Mais enfin vingt ans après cet attentat, Oreste reparut tout à coup, & tua sa mere avec l'usurpateur.

Ce Sujet a été traité par les trois Poëtes Grecs. On verra dans une Analyse de quelle maniere Eschyle & Euripide l'ont tourné. Mais on a cru devoir mettre ici dans son entier la Tragedie de Sophocle, comme plus réguliere que les deux autres, où l'on trouvera toutefois de sublimes beautés.



# ACTEURS.

EGISTHE Roi de Mycénes, cousin germain d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE femme d'EGISTHE.

ORESTE fils d'Agamemnon & de Clytemnestre.

ELECTRE sœur d'ORESTE.

CHRYSOTHEMIS sœur d'ORESTE & d'ELECTRE.

LE GOUVERNEUR d'ORESTE.

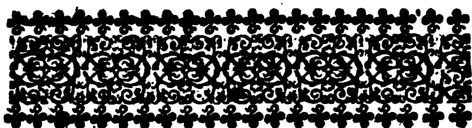
PYLADE ami d'ORESTE.

Suites.

LE CHOEUR composé de Dames de Mycénes.

*La Scene est devant le Palais du Roi à Mycénes.*

ELEC-



# ELECTRE TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ORESTE, son GOUVERNEUR & PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

ILLUSTRE rejetton de ce Roi qui conduisit l'Armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous est donc permis de revoir l'objet de vos desirs. Vous voïés * à droite l'antique ville d'Argos, le bois de la fille † d'Inachus, &

* Ils voïent à droite la ville d'Argos, une des plus anciennes du Peloponnese dans sa partie Orientale. C'est qu'ils arrivoient par le chemin de Corinthe.

† C'étoit Io qui fut changée en Genisse, & gardée par Argus tout couvert d'yeux.

& * le Lycée consacré à Apollon. A gauche vous voïés le célébre Temple de Junon. La ville où vous arrivés, c'est † Mycénes, & ce Palais, témoin de tant de sanglantes avantures, est le Palais des Descendans de ‡ Pélops. Ce fut moi qui vous y reçûs des mains de votre sœur, après la mort funeste de votre pere. Je vous dérobai à la cruelle destinée qui vous menaçoit. Enfin chargé du soin de votre enfance, je vous ai conduit heureusement jusqu'à l'âge qui vous met en état de venger un pere. Voici le jour, Oreste, & vous fidelle ami, généreux Pylade, oüi, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets. Ne perdons point le tems en inutiles discours. Déja le Soleil naissant ranime les oiseaux, tout résonne de leurs chants. La nuit s'est évanouie avec les astres. N'attendons pas qu'on sorte du Palais: conferons promptement. Au point où nous en sommes il n'est plus question de differer, il faut agir.

ORESTE.

O le plus cher de ceux qui sont attachés à ma fortune, que ces marques de votre tendresse me sont précieuses! semblable à un généreux coursier, dont les années n'ont point rallenti l'ardeur, vous êtes le premier à nous animer par vos conseils & par votre exemple. Ecoutés donc mes sentimens, & daignés me redresser, si je m'égare.

Re-

* Place dédiée à Apollon *tueur de Loups.*

† Ville voisine d'Argos, & souvent confonduë avec elle dans les Tragedies, parce qu'Agamemnon fut le premier Roi de l'une & de l'autre. Il y tenoit sa Cour.

‡ Il donna son nom au Péloponnese.

Resolu de venger la mort de mon pere, j'eus recours, vous le sçavés, à l'Oracle de Delphes. „ Vengés-vous, me dit-il, mais „ sans bruit. Que l'adresse & le secret „ vous tiennent lieu d'armes & de trou„ pes ". Telle fut la réponse d'Apollon. Sous les auspices de cet Oracle, allés, (*à son Gouverneur*,) saisissés le moment heureux quand il s'offrira; insinués-vous dans ce Palais. Observés ce qui s'y passe, & venés nous en instruire. Votre âge avancé, & l'équipage où vous êtes, empêcheront sans doute que vous ne soïés reconnu où suspect. Vous leur dirés que vous êtes de la Phocide *, envoïé par un ami qu'ils ont à Panope †, pour leur annoncer la mort d'Oreste. Vous assurerés avec serment qu'il est tombé de son char dans les jeux ‡ Pythiens. Voilà votre rôle. Pour nous après

* Phocide, canton au Nord de la Béotie, vers le Golphe de Corinthe.

† Ou Phanotte ville voisine de Delphes.

‡ „ Le Poëte doit tacher de ne rien mettre dans son „ sujet qui n'ait sa raison, & si cela est entierement „ impossible, il faut que ce qu'il y a de déraisonnable „ soit hors du sujet; comme dans l'Oedipe, l'ignoran„ ce où est ce Prince de la maniere dont Laïus a été „ tué. Cela ne doit pas se trouver dans ce qui paroît „ sur le Théatre, & qui fait le Corps de l'action, „ comme dans l'Electre, où l'on vient annoncer la „ nouvelle de la mort d'Oreste, qui s'est tué dans les „ jeux Pythiques, &c. ". ARIST. *Poët. ch.* 25. Mr. DACIER dit qu'ARISTOTE se choque ici de l'anachronisme des jeux Pythiens, qui ne furent établis, dit-il, que plus de cinq cens ans après la mort d'Oreste. En effet, ceux qui font remonter le plus haut leur institution, ne la fixent qu'à la 48me Olympiade. Mais rien ne nous montre pourtant, que les jeux en question, avant leur grande célébrité, n'aïent pas

après avoir fait des libations, & * répandu nos cheveux sur le tombeau de mon pere, suivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous sçavés en quel endroit nous avons caché le vase d'airain au milieu des broussailles. Nous l'irons chercher, & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. Nos barbares assassins jouiront du vain plaisir de me croire reduit en cendres. Mais ils païeront cherement cette cruelle satisfaction. † Que m'importe après tout de passer pour mort? je vis, & je serai bientôt couvert de gloire. Une feinte si utile peut-elle être un présage funeste? combien de Sages se sont mis au dessus de ces frivoles superstitions? on les avoit cru morts. Ils ont reparu plus glorieux J'aurai le même sort. A l'abri de ce bruit avantageux je paroîtrai à la vûë de mes ennemis comme un astre brillant dont les yeux seront éblouis. Chere Patrie, Dieux Tutelaires, recevés-moi, secondés mon entreprise, & rendés mon retour fortuné. Et toi, Palais de mes peres, toi, dont

pas été établis au moins en ébauche par Apollon même après qu'il eut tué le serpent Python. Il n'est guere croiable que, si cette derniere opinion n'eût été répanduë parmi les Grecs, Sophocle se fût avisé de feindre qu'Oreste fût mort à ces jeux, surtout pouvant si aisément éviter cet anachronisme. En ce cas ARISTOTE reprocheroit seulement à SOPHOCLE d'avoir fait raconter comme inconnuë, une chose dont Clytemnestre auroit pû sçavoir d'ailleurs la vérité ou la fausseté, surtout s'agissant d'Oreste qu'elle craignoit.

* Coutume Grecque dont il sera souvent fait mention dans ces Tragedies.

† Reste de superstition qu'Oreste veut vaincre.

dont je viens laver l'opprobre & les horreurs par ordre des Dieux, ne permets pas que je m'en retourne couvert de confusion. Aide-moi plûtôt à remonter sur le Thrône, & à te rendre ton premier éclat. C'en est assés. Allés, sage vieillard, faites votre devoir. Pylade & moi nous ferons le nôtre. Partons : voici l'occasion favorable ; c'est-elle qui décide de tout : ne la laissons pas échapper.

## SCENE II.

Les mêmes.

ELECTRE dans le Palais.

Ah que je suis malheureuse.

LE GOUVERNEUR.

Prêtons l'oreille. Je crois entendre une esclave se plaindre dans le Palais.

ORESTE.

Ne seroit-ce point l'infortunée Electre ? voulés-vous que nous demeurions un moment pour nous en assurer ?

LE GOUVERNEUR.

Non ; Prince, croïés-moi, rien ne doit nous arrêter, suivons sans délai les ordres du Dieu qui nous guide. Commencés par les libations dûës à Agamemnon. A ce pieux devoir est attachée la victoire & la force dont nous avons besoin dans l'exécution de nos projets.

## SCENE III.

ELECTRE *seule.*

Lumiere pure, Ciel qui environnes la terre, témoins assidus de mes plaintes, combien de fois avés-vous entendu les coups dont j'ai frappé mon sein ensanglanté! helas, vous n'avés vû que les restes de mes cruelles nuits. Car durant les tenebres ma couche, ma triste couche, seule dépositaire de mes maux, a vû couler mes larmes sur le sort affreux d'un pere cheri. Le Dieu de la guerre l'avoit épargné dans une terre étrangére. Ma mere & son perfide Egisthe ont été plus inhumains que Mars. Ils l'ont fait expirer sous leurs coups redoublés, comme on voit un Chêne tomber sous la coignée des bucherons: & tandis qu'un pere éprouve une destinée si horrible, je suis la seule qui lui paie le tribut de mes pleurs. Non, je ne cesserai point de le pleurer tant que les astres de la nuit & du jour m'éclaireront. Semblable à * Philomele privée de ses enfans, je ferai rétentir ce Palais de mes gemissemens, & j'oserai en sortir pour publier mes douleurs. Royau-

* Fille de Pandion, & sœur de Procné femme de Terée. Le Poëte prend ici & dans la Scene suivante le Rossignol pour Procné. Car ce fut Procné & non Philomele qui servit son fils Itys à Terée, pour venger l'outrage qu'il avoit fait à sa sœur. *Voi.* OVID, *Metam. l.* 6. *v.* 413. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, & ARISTOPHANE supposent que ce fut Procné qui fut changée en Rossignol.

yaume ſombre de Pluton, & de Proſerpine, ô Mercure, qui conduiſés les ames aux enfers, ô * Déeſſe des Imprécations, & vous Filles des Dieux, terribles Eumenides, vous qui regardés avec horreur le meurtre & l'adultere, venés, volés à mon ſecours, & ſoïés les vengeurs de mon pere. Daignés du moins me renvoïer mon frere Oreſte. Seule & ſans reſſource je ne puis plus ſupporter le poids de mes infortunes.

## SCENE IV.

ELECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O fille d'une mere dénaturée, déplorable Electre, languirés-vous toujours dans le deuil? ne ceſſerés-vous point de gemir ſur le ſort d'un pere trahi par une épouſe impie, & tué par un indigne rival? ah! il doit m'être permis de former ces ſouhaits, puiſſent périr les autheurs de cet attentat?

ELECTRE.

Cheres Mycéniennes, vous venés me conſoler dans mes maux. Votre tendreſſe compatiſſante m'eſt aſſés connuë, & je ſçai tout ce que vous me dirés. Vous ne gagnerés rien. Je veux pleurer mon malheureux pere. Helas, cheres compagnes, puiſque vous êtes ſenſibles à mon amitié, par cette amitié même, je vous en conjure, laiſ-

* Nemeſis.

laissés-moi, oüi, laissés-moi me consumer en regrets.

LE CHOEUR.

Vos larmes ni vos priéres ne rappelleront point votre pere des sombres bords où tout doit aboutir. * Pourquoi chercher un remede à des maux qui n'en souffrent pas? pourquoi vous abandonner à une douleur au-dessus de vos forces? moderée d'abord elle croîtra toujours & vous en serés la victime.

ELECTRE.

Insensé qui peut oublier la mort funeste de ceux dont il reçût le jour! Philomele m'anime à pleurer, elle qui annonce la lumiére en répétant aux forêts, Itys, son cher Itys. † O Niobe, que vous êtes heureuse d'être changée en marbre, & de pleurer toujours! votre destin est à mon gré plus desirable que celui des Dieux.

LE CHOEUR.

Songés, Princesse, que vous n'êtes pas la seule qui ait lieu de gemir. Seriés-vous donc la seule à vous laisser accabler? que n'imités-vous ceux qui vous sont liés par le sang? voïés Chrysothemis, ‡ Iphianasse, Orest-

* J'ai hazardé ici une legere transposition, qui ne change rien au sens, & qui m'a paru avoir plus de grace en François.

† Niobe fille de Tantale Reine de Thébes. Apollon tua ses sept fils & ses sept filles. Les Poëtes feignent qu'elle fut changée en statuë. *Voi.* OVID. *Met.* *l.* 6. *v.* 144

‡ Ce n'est pas l'Iphigenie qui a été sacrifiée. EURIPIDE en parlant des enfans de Clytemnestre ne nomme qu'Oreste, Iphigenie & Electre. Il ne parle point des deux autres, à sçavoir Iphianasse & Chrysothemis.

Oreste ; Enfans d'Agamemnon comme vous, ils supportent leur affliction.

ELECTRE.

Trop heureux Oreste ! Mycénes le reverra un jour triomphant : Oüi, Jupiter le ramenera avec éclat. Helas, je l'attends sans cesse comme mon unique ressource. Seule, sans époux, sans amis, livrée en proie à mon desespoir, & toujours baignée de mes larmes, je traîne une vie languissante, tandis qu'Oreste, le tranquille Oreste, oublie ses maux & les miens, mes bienfaits & mes lettres. De combien de réponses trompeuses a-t'il amusé mes empressemens ! il brule, si je l'en croi, de se rendre à Mycénes, & malgré ses desirs il ne songe point à presser son retour.

LE CHOEUR.

Ne vous laissés point abattre, Princesse. Rappellés votre courage. Il est un Dieu vengeur de l'Innocence. Jupiter du plus haut des Cieux voit tout & gouverne tout. Dépositaire de vos peines & de votre vengeance, il aura soin de vous. Confiés-lui l'un & l'autre, & songés à vos ennemis, moins pour vous affliger, que pour vous en venger, quand le tems sera venu. Le Tems est un Dieu dont rien ne peut arrêter la course. Comptés sur le retour d'Oreste *, & sur un prompt secours du Souverain des Enfers.

ELECTRE.

Cependant mes jours s'évanouissent. Mes plus

* Gr. D'Oreste qu'on éleve à Crissa ville située sur le rivage dans la Phocide. Strophius pere de Pylade en étoit Roi.

plus belles années ſe paſſent à eſperer. Frivole eſpoir! je ne puis même en conſerver les triſtes reſtes. Privée de parens, de protecteurs, de tout; eſclave juſques dans la maiſon paternelle; avilie ſous ces habits indignes de ma naiſſance, je reçois à peine de quoi ſoutenir une vie miſerable, & je dépéris de chagrin.

LE CHOEUR.

Que vous païâtes cherement la nouvelle du retour d'Agamemnon! retour fatal! cruelle nuit, où il vit ſon lit profané, & où il devint lui-même la victime d'une horrible intrigue. La fraude oſa la tramer: l'amour l'exécuta. Dieux, ou mortels, quels qu'en furent les autheurs, l'adultere fut l'avant-coureur & le miniſtre de la cruauté.

ELECTRE.

O jour le plus funeſte de ceux qui ont éclairé ma deſtinée! ô nuit! ô feſtin exécrable où périt mon pere par les mains de deux furies! helas! les coups dont on perça le pere retomberent ſur la fille. Daigne le Souverain des Dieux écarter de ces perfides la ſource de ſes biens, & répandre ſur eux un torrent de calamités!

LE CHOEUR.

Gardés-vous, Princeſſe, dans la ſituation où vous êtes, de réiterer ces imprécations. Avés-vous oublié combien elles vous ont attiré de maux? oüi, vos plaintes éternelles ont produit trop de querelles & de malheurs. Eſt-il prudent d'irriter l'injuſtice armée de la puiſſance?

ELECTRE.

La prudence cede à l'atrocité de mes

maux. Je connois mes fureurs, je les avoue : mais tant que je respirerai je ne donnerai point de bornes à mon desespoir. Dites-moi, cheres compagnes, répondés à votre tour, est-on sage de vouloir me consoler sur de pareilles infortunes ? Ah, puis-je écouter des consolateurs ! laissés-moi, vous dis-je, laissés-moi gémir & me plaindre toujours. Ma douleur sera sans bornes, & mon desespoir sans mesure.

LE CHOEUR.

La tendresse seule me fait parler. Semblable à une * mere tendre, je souffre de vous voir mettre le comble à vos peines.

ELECTRE.

† Mais, dites-moi, je vous conjure, quelles bornes puis-je mettre à mes larmes, puisqu'il n'y en a point à mes malheurs ? puis-je avec honneur oublier des morts si cheris ? est-il un coeur assés dur pour effacer un si doux souvenir ! ce n'est point par grimace & par pure bienséance que je me livre à mon affliction. Je n'attends point d'éloge des morts. La tendresse seule est mon guide. Ma destinée fût-elle attachée à celle d'un tendre époux, jamais il ne me feroit oublier mon devoir & mes douleurs pour un pere déplorable. En effet, si ses cen-

* Ce terme de *mere* (comme l'a fort bien remarqué Mr. DACIER,) marque assés, outre le titre de *femme*, qu'on donne dans la suite au Choeur, qu'il étoit composé de matrones, & non de filles.

† Toute cette réponse d'Electre est constament très-difficile dans le Grec. J'ai crû avoir saisi le sens qui paroît avoir été ignoré. Les Connoisseurs jugeront si j'ai bien ou mal réüssi.

cendres & son Ombre sont sans honneur; si les autheurs du crime ne sont pas punis, il faut convenir qu'il n'y a plus ni pudeur ni pieté dans l'Univers.

LE CHOEUR.

Princesse, votre interêt & le nôtre nous portent à vous consoler. Si pourtant nos raisons vous semblent peu équitables, parlés, nous voici prêtes à nous rendre.

ELECTRE.

Je l'avouerai, cheres compagnes, je rougis de paroître si foible. Mais pardonnés une foiblesse que la nature avoue. Je ne puis lui resister. Est-il une Princesse bien née qui ne m'imitât pas, en voiant comme moi nuit & jour des maux, qui loin de diminuer ne font que parvenir à leur comble? quoi! ce qu'il y a de plus affreux m'arrive par la main d'une mere, c'est peu. J'habite dans mon Palais; disons mieux, dans celui des boureaux de mon pere: ils sont mes maîtres, & c'est de ces Tyrans que je suis contrainte de recevoir de quoi prolonger une triste vie. Quels jours pensés-vous que je passe, quand je vois Egisthe assis sur le Thrône paternel, & revêtu des habits d'Agamemnon sacrifier aux Dieux * Lares dans le même endroit où le barbare l'immola; quand je le vois pour surcroît d'opprobre dans le lit de mon pere avec ma détestable mere, si pourtant je dois encore appeller de ce nom celle qui partage sa couche avec l'assassin de son époux? insensée, elle ne craint aucune des Furies. Elle

* Dieux des Foyers.

Elle se rit des Dieux, & triomphe de leur courroux. Le jour témoin de son attentat est à peine revenu chaque année, qu'elle mene des danses solemnelles. Elle ose tous les mois sacrifier aux Dieux liberateurs. Je vois ces abominations, & j'ai recours à mes larmes. Eplorée, j'erre dans le Palais. Quels sont mes gémissemens à la vûë de ces execrables festins, qu'ils nomment festins * d'Agamemnon? je pleure: c'est tout ce que je puis. Encore me faut-il cacher mes pleurs; car il ne m'est pas permis de goûter en public cette foible consolation. J'entendrois aussi-tôt les clameurs ordinaires de Clytemnestre. „ Malheureux objet de la colere „ des Dieux, me dit-elle, c'est pour toi „ seule qu'Agamemnon doit passer pour „ mort. Nul autre mortel ne le pleure en „ ces lieux. Puisses-tu périr de dépit! puissent les Divinités infernales ne mettre „ aucun terme à tes lamentations! " Tels sont ses emportemens, & quand elle entend quelque bruit sourd du retour prochain d'Oreste, alors sa fureur redouble. Elle se presente devant moi, & m'accable de ses cris. „ Ne voilà-t'il pas la cause unique de mes „ maux? n'est-ce pas là ton ouvrage? Oüi, „ c'est toi qui enlevas furtivement Oreste „ de mes mains, pour le faire passer dans „ une terre étrangere: mais je sçaurai bien „ t'en punir ". Tandis qu'elle exhale ainsi sa rage, son indigne époux, cet efféminé, cet opprobre du monde, ce lâche, qui n'ose

* Insultante allusion au souper où ils tuerent Agamemnon.

n'ose rien entreprendre que par le secours des femmes, se tient près d'elle pour l'animer encore contre moi. Cependant j'attends Oreste, je languis dans cette vaine attente: son fatal délai ruine mes esperances. Vous le voïés, cheres compagnes; dans une situation pareille il est bien difficile de se moderer, & de ne pas éclatter contre le Ciel. Non, il n'est pas possible de n'en pas venir aux plus fâcheuses extrémités.

LE CHOEUR.

Mais dites-moi, je vous conjure, tandis que vous vous emportés de la sorte, Egisthe n'est-il point dans ce Palais? en seroit-il sorti?

ELECTRE.

Helas! s'il y étoit, oserois-je en sortir moi-même? ne craignés rien. Il n'est point à Mycénes.

LE CHOEUR.

Si cela est ainsi, rassurons-nous. Il nous est donc permis d'entrer dans votre confidence, & de vous parler plus librement.

ELECTRE.

Cessés de vous contraindre. Parlés; il est absent.

LE CHOEUR.

Hé-bien, Madame, dites-nous donc d'abord des nouvelles d'Oreste. Doit-il arriver, ou non?

ELECTRE.

Arriver! helas! Il le dit. Il promet beaucoup: mais il ne tient point ce qu'il promet.

LE CHOEUR.

Madame, quand on roule un grand projet, faut-il s'étonner qu'on délibere?

ELEC-

ELECTRE.

Ai-je déliberé, moi, quand il a été question de lui sauver le jour?

LE CHOEUR.

Prenés courage, Princesse. Né généreux, Oreste est incapable d'abandonner ses amis.

ELECTRE.

Je veux bien le croire encore. Autrement je cesserois de vivre.

LE CHOEUR.

Ah Dieux, taisons nous. Je voi paroitre votre sœur Chrysothemis. Elle porte les offrandes qu'on a coutume de faire aux morts.

## SCENE V.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHEMIS.

A quoi songés-vous ma sœur, de faire retentir de vos cris le vestibule de ce Palais? Quoi? le tems n'a-t'il pû encore guerir vos maux? n'a-t'il pû vous apprendre à ne plus vous livrer à d'inutiles plaintes? non moins sensible que vous à nos malheurs communs, je sens tout le poids de ma douleur: & que ne suis-je en état de faire voir à nos Tyrans quels sont mes sentimens pour eux! mais dans l'état où je suis, j'ai crû devoir accommoder mes voeux à ma fortune, & ne pas tenter une vengeance qui me fût pernicieuse. Je voudrois, ma sœur, vous

vous amener doucement au point d'en user de la même façon, non que votre conduite ne soit peut-être plus juste que la mienne; mais enfin si la liberté a pour vous des appas, il faut ceder de bonne grace, & ne pas se roidir vainement contre ses *Souverains.*

ELECTRE.

Est-ce la fille d'Agamemnon que j'entends? Dieux, quelle indignité! la fille d'Agamemnon oublie son pere. Pour qui? pour *Clytemnestre.* Car enfin ce que vous venés de me dire pour adoucir mes peines part d'elle & non de vous. Avoués-le, ma sœur; ou vous manqués de tendresse pour un pere, ou s'il vous en reste encore; vous l'étouffés par une lâche complaisance. „ Si „ vos forces répondoient à votre courage, „ vous leur montreriés, dites-vous, jus„ qu'où va votre haine pour eux ". Toutefois vous me voïés soupirer après la vengeance, & loin de me prêter du secours, vous cherchés à me desarmer: N'est-ce pas joindre une lâcheté inexcusable à des maux sans mesure? dites-moi, je vous prie, ou daignés l'apprendre de moi, quel fruit retirerai-je de vos conseils? que gagnerai-je à moderer mes pleurs? je vis, ma sœur, je vis, malheureuse à la vérité, mais satisfaite de les tourmenter par le tribut de mes larmes que je rends à ce cher mort, si pourtant il y a quelque sensibilité chés les morts. Pour vous, qui vous vantés de haïr les parricides, c'est de parole que vous les haïssés, & vous êtes en effet d'intelligence avec eux. On auroit beau m'offrir ces dons

pré-

précieux, dont vous faites la vaine; je n'aurois pas la bassesse de trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes. Votre table délicatement servie n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes. Il suffit. Les honneurs dont vous êtes comblée ne me flattent point, & devriés-vous en être éblouïe vous-même? Quoi? pouvant être appellée la fille du meilleur des peres, vous renoncés à ce nom pour vous renommer d'une mere? allés, cruelle, vous mérités de passer pour une fille dénaturée, puisque vous trahissés un pere qui a dû vous être si cher.

LE CHOEUR.

Au nom des Dieux, Princesse, ne vous emportés point. Vos conseils mutuels peuvent être profitables, si vous déférés aux siens, & si elle écoute les vôtres.

CHRYSOTHEMIS.

Non, cessés de la contraindre. Je suis faite depuis long-tems à ses invectives, & je me serois bien gardée de me les attirer, si je n'avois eu avis d'un malheur horrible qui la menace, & qui pourra bien mettre fin à ses plaintes trop libres.

ELECTRE.

Hé, quel est donc ce malheur effraïant? parlés. Que pouvés-vous m'annoncer de plus affreux que ce que je vois?

CHRYSOTHEMIS.

Je ne ferai nulle difficulté de vous dire tout ce que je sçai. Apprenés donc qu'ils ont resolu, si vous ne moderés vos regrets éternels, de vous envoïer dans des lieux où

vous

vous ne verrés plus la lumiére du jour. Oüi, on vous ensevelira toute vive dans une tour, où vous pourrés à loisir lamenter vos infortunes. Songés à vous, ma sœur; je vous en avertis: profités de l'avis tandis qu'il en est tems encore, & ne m'imputés pas dans la suite vos calamités.

ELECTRE.

Voilà donc leur derniere resolution?

CHRYSOTHEMIS.

Oüi, & elle s'accomplira au retour d'Egisthe.

ELECTRE.

Ah, qu'il revienne donc au plûtôt.

CHRYSOTHEMIS.

Malheureuse, que dites-vous?

ELECTRE.

Qu'il revienne, dis-je, si tel est son dessein.

CHRYSOTHEMIS.

Quoi, pour vous faire souffrir? quel souhait! quelle fureur!

ELECTRE.

C'est pour m'écarter loin d'eux & de vous.

CHRYSOTHEMIS.

Cruelle, avés-vous donc perdu tout-à-fait le soin de votre vie?

ELECTRE.

La vie en effet que je mene, mérite bien qu'on vante ses douceurs.

CHRYSOTHEMIS.

Elle seroit agréable, si vous prêtiés l'oreille aux sages conseils.

ELECTRE.

Ne me conseillés point de trahir la tendresse paternelle.

CHRY-

CHRYSOTHEMIS.

Non: mais on vous conseille de ceder au tems & au pouvoir souverain.

ELECTRE.

Hé-bien, adorés les Tyrans. Ce n'est pas-là mon caractere.

CHRYSOTHEMIS.

Est-il beau de s'abandonner à son desespoir, & de périr par sa faute?

ELECTRE.

Périssons, s'il le faut, & vengeons un pere en mourant.

CHRYSOTHEMIS.

Croïés-moi, ma sœur, l'Ombre d'Agamemnon vous pardonnera aisément une soumission nécessaire.

ELECTRE.

Il n'y a que des lâches qui puissent approuver vos conseils.

CHRYSOTHEMIS.

Vous êtes donc déterminée à ne les pas suivre?

ELECTRE.

Me preservent les Dieux d'être assés insensée pour les écouter!

CHRYSOTHEMIS.

Je poursuis donc ma route, & je vais où l'on m'envoïe.

ELECTRE.

Peut-on sçavoir où vous allés, & où vous portés ces libations?

CHRYSOTHEMIS.

Au tombeau d'Agamemnon par ordre de Clytemnestre.

ELECTRE.

Au tombeau d'Agamemnon! par ordre de

Clytemnestre! quoi, à l'homme qu'elle deteste le plus.

CHRYSOTHEMIS.

Achevés; qu'elle a tué de ses mains, voulés-vous dire.

ELECTRE.

Quoi donc? qui l'engage à ceci? quel est l'auteur de ce dessein?

CHRYSOTHEMIS.

* Une terrreur nocturne, autant que j'en puis juger.

ELECTRE.

Dieux de mes peres, soïés-moi favorables en ce jour.

CHRYSOTHEMIS.

Quel espoir tirés-vous de-là, ma sœur?

ELECTRE.

Dites-moi son songe, & je vous dirai ma pensée.

CHRYSOTHEMIS.

J'en sçai fort peu de chose.

ELECTRE.

Dites ce peu; Parlés. Peu de chose suffit souvent pour abatre ou relever notre espoir.

CHRYSOTHEMIS.

On dit que Clytemnestre a vû cette nuit votre pere & le mien sortir du fonds des enfers; que dans ce Palais même il a planté à terre ce Sceptre qui a passé de ses mains dans celles d'Egisthe; qu'enfin du Sceptre est sorti tout à coup un rameau florissant

qui

* Ceci & la suite marquent la superstition de ces tems-là. On n'est plus recevable aujourd'hui à imaginer de pareilles situations.

qui ombrageoit toute la ville de Mycénes. J'ai appris ceci d'une personne qui l'a entendu d'elle-même, tandis qu'elle racontoit cette avanture au * Soleil; voilà tout ce qu'on en sçait, & que dans sa fraïeur elle m'a envoïée au tombeau de son époux. Encore une fois, ma sœur, au nom des Dieux de nos peres, je vous conjure de me croire, & de ne pas vous perdre par une imprudente tendresse: car si vous rebutés à présent mes conseils, vous y reviendrés dans la suite malgré-vous, & peut-être trop tard.

ELECTRE.

Ah, ma sœur, je vous supplie vous même de me croire, & de ne pas souiller le tombeau de mon pere par ces infâmes libations. Quelle horreur, quelle impieté de lui porter des dons profanés par les mains de sa barbare épouse! Allés, jettés-les aux vents, ou cachés-les sous terre, afin que rien de tout cela n'approche d'Agamemnon, & que ce Thrésor soit reservé pour elle-même quand elle aura fini sa destinée. Non, si elle n'étoit la plus dénaturée des femmes, jamais elle n'eût eû le front d'offrir à un mari, qu'elle a égorgé, ces détestables présens: car de quel œil pensés-vous que mon pere, du fonds de son sepulcre, reçoive ces sacrifices présentés par une main qui l'a si inhumainement massacré, & qui a crû laver son crime en lavant les plaies du mort [illegible] dans [illegible]

* Coutume des Anciens de raconter leurs songes au Soleil, pour écarter par-là les malheurs dont ils se croïoient menacés.

dans un bain? pensés-vous que ces offrandes puissent expier ce forfait? Non, non, il n'en sera rien. Laissés-là ces dons steriles. Faites mieux : coupés vous-mêmes ces boucles de cheveux, & joignés-les aux miens. Helas il m'en reste peu: je les ai déja sacrifiés. Mais enfin, j'en offre le reste, & leur dérangement montre assés mes douleurs. Voilà un présent digne d'Agamemnon. Allés le lui offrir. Tenés, voici encore ma ceinture : elle n'est *pas* riche : mais elle peut servir de bandelette. Chargée de ces dons cheris, courés vous prosterner sur ce sacré tombeau, & conjurés l'Ombre de mon pere, qu'elle ouvre la terre, & qu'elle s'arme pour notre défense: qu'elle fonde sur nos ennemis; que du moins elle envoïe son fils, triste reste de son sang; qu'il montre à nos Tyrans qu'il vit encore; qu'enfin desormais vengé, Agamemnon reçoive de nous de plus magnifiques présens. Car, à ne vous rien celer, je voi d'où part le songe qui trouble Clytemnestre. Un pere a jetté sur nous ses regards. C'est au soin qu'il prend encore de nous que j'attribue ces affreux présages, dont il effraïe Clytemnestre. Allons, ma sœur, unissons-nous: aidés-vous, aidés-moi, travaillés pour le meilleur des mortels, pour ce cher mort, en un mot pour votre pere & le mien.

LE CHOEUR.

Les sentimens de la Princesse sont pleins de la plus tendre pieté: si vous m'en croïés, Madame, vous les seconderés.

CHRY-

CHRYSOTHEMIS.

Je le ferai: le dessein en est pris: la chose est trop juste pour nous diviser. Je vais accomplir au plûtôt ce qu'elle veut; mais tandis que je m'y prête, je vous conjure vous autres, au nom des Dieux, de me garder un secret inviolable: car si ma mere venoit à le sçavoir, je sçai trop combien me couteroit une action si hardie.



# PREMIER INTERMEDE.

LE CHOEUR avec ELECTRE qui ne dit rien.

Si mes lumiéres ne sont pas tout-à-fait incertaines, je vois Nemesis qui s'avance à grands pas. Elle porte en ses mains la juste punition qui suit le crime. Oüi, ma chere fille, elle vient, elle s'approche: mon espoir ne m'abuse pas. Il est fondé sur l'heureux songe dont nous avons entendu le récit. Le Roi des Grecs votre pere, si cruellement massacré, n'aura pas oublié ce forfait, & (dût-il l'oublier,) l'instrument de son supplice, cette horrible hache qui a servi leur barbarie, crie vengeance en sa faveur. STROPHE.

Elle vient, cette infatigable Furie, cet- ANTISTR.

te Déesse à cent pieds & à cent mains; elle vient couverte de nuages épais, pour punir l'execrable hymen qui fût précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me sont garands que ce songe ne sera pas vain, & que l'effet en retombera sur les autheurs & les complices du crime : car quel fonds peut-on faire desormais sur les songes & sur les Oracles, si ce Phantôme nocturne n'est favorable pour vous ?

EPODE. Malheureuse course de Pélops, que vous avés été funeste à cette terre ? helas ! depuis l'avanture de * Myrtil, depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer, la déplorable maison des Pelopides s'est vûë inondée d'un torrent des maux.

* Myrtil étoit le Cocher d'Oenomaüs. Ce Prince, pere d'Hippodamie, pour se dispenser de la marier, à cause de l'Oracle qui lui avoit dit de se garder d'un gendre, la promettoit à quiconque le surpasseroit dans une course de chars, à condition toutefois de faire mourir le prétendant s'il étoit vaincu. Ceux qui hazarderent cette entreprise y perdirent la vie, excepté Pelops; celui-ci gagna le Cocher d'Oenomaüs par de grandes promesses, de façon que Myrtil trahit son maître, & n'arrêta point les roües de son char avec des chevilles. Le char fut brisé : & Pelops devenu possesseur d'Hippodamie, se dégagea de ses promesses, en précipitant dans la mer le Cocher qui l'avoit si bien servi; ce qui fut cause que Mercure, pere de Myrtil, vengea la mort de son fils sur les descendans de Pelops.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

* Vous sortés de ce Palais avec assés de liberté. Vous profités, je le voi, de l'absence d'Egisthe. Car il sçait bien vous retenir & vous empêcher de nous deshonorer par vos plaintes publiques. Cette absence est cause sans doute que vous n'avés nul respect pour moi. Je n'ignore pas les bruits que vous semés. Je suis, à vous entendre, une mere imperieuse & hautaine, qui me fais un plaisir barbare de vous traiter outrageusement vous & les vôtres. Non, Electre, je ne suis point telle que vous me peignés. Si je vous ai chagrinée, ce n'est qu'après y avoir été forcée pas vos fréquens reproches. J'ai immolé votre pere ; (car voilà votre unique prétexte,) hé-bien, je l'ai immolé, j'en conviens ; & pourquoi le desavourois-je ? croiés-moi, c'est l'equitable

* Toute cette Scene d'une mere avec sa fille, est tellement dans les moeurs Grecques, qu'il n'y a point d'art capable de la rendre exactement & agréablement pour nous. Je crains que le trop d'exactitude ne fasse tort à l'agrément.

ble Déesse de la vengeance qui l'a sacrifié par mes mains : action si juste, que vous auriés dû vous-même y prêter votre secours. Car enfin ce pere tant déploré n'a-t'il pas eû la cruauté, lui seul de tous les Grecs, de sacrifier sa * fille votre sœur. Pere dénaturé, il ne sentoit pas comme moi ce qu'il en coute à une mere : car, dites-moi, je vous prie, pour qui l'a-t'il immolée ? pour les Grecs, dirés-vous. Pour les Grecs ! hé de quel droit les Grecs exigeoient-ils qu'on versât mon sang ! seroit-ce en faveur de Menelas ? mais cette affreuse complaisance devoit-elle donc demeurer impunie ? quoi, Menelas n'avoit-il pas † deux gages de son hymen ? d'où vient ne pas livrer plûtôt les enfans de celui pour qui seul on avoit entrepris cette fatale navigation ? Pluton, avide de sa proie, en vouloit-il aux miens plus qu'à ceux d'Helene ? Non. Mais mon cruel époux oublioit que j'étois son épouse, & qu'Iphigenie étoit sa fille, pour se souvenir seulement qu'il étoit frere de Menelas. N'est-ce pas être le plus insensé & le plus dénaturé de tous les peres ? Tels sont mes sentimens. Je sçai que vous pensés d'autre façon ; mais si Iphigenie, qu'il a égorgée, pouvoit reparoître & prendre la parole, parleroit-elle autrement que moi ? je ne puis donc me repentir d'une vengeance légitime. Si toutefois vous trouvés que j'aie tort, montrés-le-moi avec moderation.

A

* Iphigenie.

† Hermione & Nicostratus, suivant HESIODE : car HOMERE ne lui donne qu'Hermione.

A ce prix je consens que la fille ose reprendre la mere.

ELECTRE.

Au moins, ne dirés-vous pas cette fois, que la premiere je vous aïe donné sujet de me chagriner, puisque je vous ai écoutée en silence: mais, si vous me permettés de répondre, j'oserai prendre en main les interêts d'un pere & d'une sœur.

CLYTEMNESTRE.

Parlés, je le permets, & si vous aviés toujours eû les mêmes égards, vous n'auriés reçû de moi aucun sujet de plainte.

ELECTRE.

Daignés donc m'écouter. Vous avés tué mon pere, & vous l'avoués! que ç'ait été justement, ou injustement, peut-on rien imaginer de plus horrible? mais sans m'arrêter à l'énormité de cette action, je veux vous en faire voir l'injustice en elle-même, & la source dans les conseils du traître qu'on appelle aujourd'hui votre époux. Demandés à Diane pourquoi la flotte des Grecs fut arrêtée par les vents contraires en Aulide, ou plûtôt souffrés que je vous le dise pour elle. Mon pere se promenant un jour dans le bois de cette Déesse, (ainsi me l'a-t'on raconté autrefois,) fit fuir par hazard une Biche qu'elle cherissoit *. Il la perce, & ravi de joïe, il laisse échapper, dit-on, quelques paroles peu respectueuses pour la Déesse. Diane, transportée de colere, punit incontinent l'armée Grecque. Elle l'attache au port sans espoir d'en sortir, si mon

po-

* Grec. A peau mouchetée.

suis confuse. Ces emportemens ne conviennent, ni à mon âge, ni à ma naissance : je le sçai, je l'avoue : mais qu'y faire ? vos discours & votre procédé me forcent malgré moi à vous imiter. Vous me justifiés par votre exemple. Prenés-vous-en à vos leçons.

CLYTEMNESTRE.

Quelles leçons, malheureuse ? ce sont donc mes discours, c'est ma conduite qui vous forcent à tenir ce langage ?

ELECTRE.

Vous l'avés dit, Madame. Vous sçavés comment vous en usés à mon égard ; & les discours qui vous déplaisent en sont le fruit.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! j'en jure par Diane, le retour d'Egisthe me vengera de cette audace.

ELECTRE.

Hé Madame, ne voïés-vous pas que vous vous emportés ? oubliés-vous que vous m'avés permis de dire librement ma pensée ? Je le fais, & vous ne pouvés m'écouter !

CLYTEMNESTRE.

Quoi, parce que je vous ai permis de parler sans déguisement, vous aurés droit de troubler mon sacrifice par un triste présage * ?

ELECTRE.

Allés, Madame, faites votre sacrifice :

* Les anciens portoient la superstition jusqu'à regarder comme un présage funeste ce qu'ils entendoient de triste durant leurs sacrifices. D'où vient le mot *favete linguis*.

je n'y mets point d'obstacle, & même vous m'obligerés. N'apprehendés plus ma franchise; je me tais.

* CLYTEMNESTRE s'approche de l'Autel.

Venés, vous, (*à une de ses femmes*,) & apportés-moi cette offrande de différens fruits, pour la bruler en l'honneur d'Apollon. Puisse-t'il écouter mes priéres, accepter mon sacrifice, (*Elle parle bas*,) & dissiper mes fraieurs. (*Haut.*) Grand Dieu, protecteur de ce Palais †, prêtés une oreille favorable à mes voeux secrets. (*Bas.*) Vous voiés un témoin fâcheux dans Electre, & il est des voeux qu'on ne doit pas publier. Vous n'ignorés pas sa haine & son audace. Elle iroit inonder la ville de faux bruits. Daignés donc entendre le sens plus que l'expression de mes desirs. (*Haut.*) Si le double songe que j'ai eû cette nuit est un présage heureux, Roi de Lycie, ratifiés-le; mais s'il est de mauvais augure, faites-en re-

* Il y a dans ce morceau un jeu de Théatre qui mérite d'être expliqué. Clytemnestre se retire vers un côté où est l'Autel, elle y fait sa priére & son sacrifice, tandis qu'Electre reste sur le Théatre peu éloignée d'Elle. Il faut donc supposer que cette Reine parle tantôt à voix haute, & tantôt à voix basse. La suite de ses paroles le montre assés; car elle craint d'être entenduë de sa fille. Elle ne veut pas, comme dit JUVENAL, (*aperto vivere voto*) publier les voeux qu'elle forme; & c'est pour cela qu'elle prie Apollon d'entendre plûtôt le sens que l'expression de ses desirs, de peur qu'Electre ne vienne à les entendre, s'ils étoient trop nettement exprimés. D'un autre côté elle doit dire cette crainte assés bas pour ne pas donner de soupçon à Electre. Quant au reste elle ne le cache point par un rafinement d'artifice, afin de laisser croire à Electre qu'il n'y a rien de mysterieux dans sa priére.

† Gr. *A la porte duquel votre Autel est placé.*

retomber l'effet sur mes ennemis. Si quelques-uns d'eux, jaloux de mon bonheur, me dressent des embuches, ne permettés pas qu'ils me renversent du faîte de la prosperité où je me vois arrivée. Maintenés-moi dans cette vie tranquille dont je joüis, dans la possession du Sceptre des Atrides; & des douceurs que je goûte avec des personnes qui me sont cheres. Faites que je passe des jours serains, avec ceux de mes enfans qu'une aveugle haine n'a *pas* animés contre moi. *Tels* sont *les* voeux que je *vous* conjure d'exaucer en faveur de ceux que j'entends, & de la façon que je les conçois en secret. Etant Dieu comme vous êtes, vous comprenés jusqu'à mon silence. Est-il rien de caché aux enfans de Jupiter?

## SCENE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Dites-moi, je vous prie, Mesdames; ne seroit-ce point ici le Palais du Roi Egisthe?

LE CHOEUR.

Vous ne vous trompés point: voici son Palais.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas aussi son épouse? cet air & ce regard semblent annoncer une Reine.

LE CHOEUR.

Vous dites vrai. C'est elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Je vous apporte, Madame, aussi-bien qu'à

qu'à Egisthe, une nouvelle agréable pour tous les deux, de la part d'une personne qui vous est chere.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte avec joie cet augure. Hé-bien, qui vous envoïe? Parlés.

LE GOUVERNEUR.

Un Phocéen de Panope, pour vous faire part d'une nouvelle importante.

CLYTEMNESTRE.

De quoi? parlés librement: car de la part d'un ami on ne peut rien attendre que d'heureux.

LE GOUVERNEUR.

Madame, Oreste est mort. J'en dis beaucoup en ces deux mots.

ELECTRE.

Oreste est mort! ah malheureuse je suis perduë.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous? de grace, ô étranger, que dites-vous? continués, & n'écoutés point ses cris.

LE GOUVERNEUR.

Je le redis, Madame, Oreste n'est plus.

ELECTRE.

Ah! je suis perduë, c'en est fait.

CLYTEMNESTRE.

Ah! cessés d'être importune. Pour vous, ô étranger, dites-moi, sans me rien cacher, quel genre de mort a enlevé ce Prince.

LE GOUVERNEUR.

Je vous en dirai jusqu'au moindre détail, & c'est pour cela que je suis envoïé vers vous. Oreste étoit parti pour l'assemblée célébre de toute la Grece, pour les jeux Delphiques.

Dé-

Déja le bruit des trompettes s'étoit fait entendre, & le Heraut avoit proclamé le prémier de ces jeux, (c'étoit la Course,) lorsqu'Oreste parut dans la carriére avec un éclat qui ravit d'admiration tous les spectateurs. Le succès répondit à l'attente qu'on avoit concûë de lui. Il parcourut la carriere, il remporta le prix, & sortit couronné de gloire. En un mot, Madame, il ne me souvient pas d'avoir jamais vû tant de force & tant de valeur. *Il sortit vainqueur des cinq combats *. On l'élevoit aux Cieux. Le Titre de Prince d'Argos,* le nom d'Oreste retentissoient de toutes parts. On n'entendoit partout que ces cris de joie, „ Vive le fils d'Agamemnon, le fils de ce „ grand Général de l'armée Grecque ". Telle étoit la gloire de son triomphe : mais quand quelque Divinité a juré notre perte, nul mortel, fût-ce un Héros, ne peut échaper à ses coups. Le lendemain, jour marqué pour les combats équestres, le Soleil étoit à peine au commencement de sa course, qu'Oreste parut au milieu d'un grand nombre de concurrens †. Un d'eux étoit d'Achaïe ‡, un autre de Sparte, deux de Libye, tous habiles dans l'art de conduire des chars. Oreste monté sur le sien, que traînoient des Coursiers de Thessalie §, faisoit le cinquiéme. On en voïoit encore un

* *La course, le saut, le disque, le javelot, la lutte.*

† Imitation du 23 livre d'HOMERE.

‡ Province considerable de la Grece, étenduë en deçà & en delà de l'Isthme de Corinthe, & comprenant presque tout le tour du Golphe au Nord, à l'Est, & au Sud.

§ Grand Province de Grece au Nord de l'Achaïe.

un d'Ætolie * avec des chevaux Isabelles, un autre de Magnesie †, un Enien ‡ aux Coursiers blancs, un neuviéme venu d'Athénes ; enfin un Béotien § conduisoit le dixiéme char, & fermoit la marche. Ces dix combattans aïant pris leurs places assignées par les arbitres qui les avoient tirées au sort, partirent incontinent au son des trompettes. On les entend animer leurs Coursiers ; on les voit agiter les resnes... Le bruit sourd des chars roulans fait retentir toute la lice. Un nuage de poussiére les couvre, & s'éleve dans les airs : les concurrens confondus ensemble n'épargnent rien pour devancer les rouës & l'haleine des chevaux. (Car on voïoit l'écume fumante, & le nuage formé par leur haleine, blanchir les rouës & le derriere des chars.) Oreste étoit déja arrivé à la derniere borne, & tachant d'y faire tourner l'essieu, il lâchoit les resnes au cheval qui étoit *a* sous sa main, tandis qu'il arrêtoit l'autre. Jusques-là tous les chars avoient couru sans accident fâcheux, quand tout à coup les Coursiers du Guerrier d'Ænie s'emporterent, & au sixiéme ou septiéme tour, ils allerent donner contre le char du Lybien. Ce fut là l'origine du

* Autre Province étendue depuis le fleuve Achelous jusqu'au détroit du Golphe Corinthien.

† Canton de Thessalie, qui avance dans la mer Egée.

‡ Ænie ville des Perrhebes entre le Sperchius & l'Asopus.

§ Béotie, Province de Grece au Nord de l'Attique ; entre l'Euripe & le Golphe de Corinthe.

*a* A sa droite.

du desordre, qui croissant par les chars culbutés les uns sur les autres, devint bientôt général. Le débris dont étoit couvert le champ de bataille, avoit l'air d'un véritable naufrage. * L'Athénien en habile conducteur sçût éviter le danger. Il s'écarta de côté, & arrêta l'impetuosité de sa course, laissant les chars qui le suivoient à la file se confondre pêle-mêle, & se fracasser dans cette espece d'orage universel. Oreste, parvenu à la derniere borne & finissant les derniers détours, se flattoit de l'espoir d'une prochaine victoire. Mais voiant le seul adversaire qui lui restoit, il pousse ses chevaux avec plus d'ardeur & moins de ménagement. Il le poursuit si vivement qu'il l'atteint. Déja leurs chars paroissent voler sur la même ligne. Tantôt les chevaux de l'Athénien passent de toute la tête ceux d'Oreste; tantôt ceux d'Oreste passent de même les Coursiers de son concurrent. Enfin l'infortuné Prince d'Argos avoit déja fourni toutes ses courses sans que son char fût endommagé, lorsque laissant flotter les resnes du côté gauche, tandis que le char tournoit, il heurta malheureusement la borne. A l'instant l'essieu se brise: le Prince est renversé & embarrassé dans les resnes. Les Coursiers au bruit de sa chûte s'effraïent & s'échappent sans tenir de route certaine. A la vûë de ce triste spectacle, il s'éleve un cri dans l'as-

* Allegorie flatteuse pour les Athéniens, dont le Poëte prétend louer la politique. Voïés ce que nous avons dit au troisiéme Discours

l'assemblée. Tous plaignent le sort de ce Héros enlevé à la fleur de l'âge. „ Quels „ exploits, s'écrie-t'on, & quelle desti-„ née! " Cependant Oreste, traîné dans la poussiére la tête panchée, & les pieds en l'air, fait de tems en tems de vains efforts pour se débarrasser. On arrêta enfin, quoi qu'avec peine, ses fougueux Coursiers: mais on le releve sans mouvement, sans vie, & tellement baigné de son sang, qu'il n'est plus reconnoissable. On érige aussi-tôt un bucher. On brûle le cadavre. On enferme dans le contour étroit d'une urne d'airain les cendres de ce corps autrefois si grand & si majestueux; & l'on en charge des hommes de Phocide, afin de lui procurer au moins le triste avantage de trouver un tombeau dans sa terre natale. Telle est, Madame, la funeste avanture que j'avois à vous raconter, avanture dont le recit est véritablement affligeant; mais dont le spectacle, (j'en parle comme témoin,) m'a paru le plus affreux qui se soit jamais présenté à mes yeux.

LE CHOEUR.

Helas, helas! la tige de nos anciens maître est donc coupée entierement par la racine.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter, que penserai-je de cette mort? dois-je l'appeller heureuse, ou déplorable? elle m'est à la vérité avantageuse: mais après tout il m'est douloureux d'acheter la conservation de mes jours par des infortunes.

LE GOUVERNEUR.

Hé, Madame, que trouvés-vous donc de si affligeant pour vous dans ce récit?

CLYTEMNESTRE.

Je suis mere, & par-là malheureuse. Une mere quoi qu'outragée ne sçauroit haïr son sang.

LE GOUVERNEUR.

Vous soupirés. Je le vois. C'est en vain que je suis venu.

CLYTEMNESTRE.

Non, ne le pensés pas. Je suis contente d'avoir des indices assurés de la mort d'un fils, qui oubliant les entrailles dont il étoit sorti, le sein qui l'avoit allaité, & les soins que m'avoit couté son enfance, n'a pas eû honte de me fuir, de vivre dans une terre étrangere, d'éviter ma présence depuis son départ, de me reprocher la mort de son pere, & de me menacer d'une vengeance cruelle. Ses menaces présentes nuit & jour à mon esprit, ne me permettoient pas de jouir d'un sommeil paisible. La crainte de la destinée qu'il me préparoit, me poursuivoit sans cesse comme une victime dévouée à la mort. Ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter, ni de lui, ni de cette ennemie domestique, plus dangereuse encore que lui. Elle sembloit déja me percer les entrailles pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang: mais enfin desormais libre de mes fraïeurs, & à couvert de ses menaces, je puis vivre avec tranquillité.

ELECTRE.

Malheureuse Electre, c'est bien à juste

titre que tu dois pleurer Oreste, puisqu'enlevé par une mort fatale, tu le vois encore outragé par une mere. Dieux étoit-ce donc là ce que j'attendois de vous?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'étoit pas là ce que vous en attendiés; mais c'étoit ce qu'Oreste en devoit attendre.

ELECTRE.

Déesse de la vengeance, écoutés le sang répandu qui crie vers vous.

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle a dû entendre; elle est équitable.

ELECTRE.

Continués, cruelle: ajoutés l'insulte au malheur. La fortune vous rit.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc, Oreste & vous, prétendés-vous encore me faire la loi?

ELECTRE.

Ni Oreste ni moi ne sommes plus en état de vous nuire, exhalés en liberté vos fureurs.

CLYTEMNESTRE.

En vérité, ô étranger, vous m'avés rendu un service que je dois reconnoître, ne fût-ce que pour avoir mis fin à d'importunes clameurs.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, Madame, je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Non. Je me reprocherois mon ingratitude envers vous & envers celui qui vous envoie, si je vous laissois ainsi partir. Entrons dans ce Palais, & laissons-la (*Electre*)

*tre*) en ce lieu déplorer ses malheurs & ceux des personnes qu'elle regrette.

## SCENE III.

### ELECTRE, LE CHOEUR.

ELECTRE.

Que dites-vous de la douleur, des gémissemens, & des larmes dont cette mere honore les funerailles de son fils? l'Inhumaine! sa joie l'a trahie en partant: elle a osé même outrager son Ombre par des ris. O malheureuse Electre! ô mon cher frere, quelle perte je fais en vous perdant! votre mort ravit de mon sein l'unique esperance qui me restoit. Helas! je m'attendois que vous seriés quelque jour le vengeur de mon pere & le mien. Vain espoir! que vais-je devenir seule & reduite à moi-même, privée d'un pere & de vous? faudra-t'il encore que je m'avilisse à me rendre l'esclave de mes plus cruels ennemis, des meurtriers de mon pere? Dieux, étoit-ce là ce que j'avois esperé de vous? non, je ne puis me déterminer à demeurer plus long-tems sous le même toict avec eux. Le dessein en est pris. Languissante à la porte de ce Palais, puisque mes amis m'abandonnent, je me laisserai consumer par ma douleur. Si quelqu'un des maîtres de ce Palais, fatigué de mes larmes, les trouve importunes, qu'il me délivre du jour. La mort me sera un bienfait. Aussi-bien la vie m'est-elle un supplice, & dans la situation où je suis,

cou-

comment pourrois-je desirer de prolonger mes tristes jours?



# SCENE IV.

# DEUXIEME INTERMEDE

ELECTRE jointe au CHOEUR.

LE CHOEUR.

Jupiter, où sont tes foudres? Soleil, que sont devenus tes feux? Dieux, témoins de ces horreurs, pouvés-vous demeurer tranquilles. STROPHE I.

ELECTRE.

Ah Ciel! ah!

LE CHOEUR.

Ma fille, pourquoi vous livrer ainsi à votre douleur?

ELECTRE.

Ah!

LE CHOEUR.

Gardés-vous de vous abandonner au desespoir.

ELECTRE.

Ah! vous me faites mourir.

LE CHOEUR.

Comment Princesse?

ELECTRE.

Hé, ne voïés-vous pas qu'en me proposant d'esperer encore, & en qui? en des morts,

morts, vous rouvrés mes plaies, & redoublés mon desespoir.

LE CHOEUR.

AN-TISTR. I. Le Roi * Amphiaraüs, que la trahison de sa femme, gagnée par un collier d'or, fit périr, & qui est dans les enfers...

ELECTRE.

Ah! ah!

LE CHOEUR.

Y regne pour toujours.

ELECTRE.

Ah!

LE CHOEUR.

Vous gémissés avec raison sur le crime de son épouse Eriphile. Il est execrable.

ELECTRE.

Mais ne fut-elle pas punie?

LE CHOEUR.

Elle en fut la victime.

ELECTRE.

Je le sçai, il se trouva un † vengeur qui prit

* Le Chœur, pour consoler Electre, lui apporte l'exemple d'un mari trahi par sa femme, comme Agamemnon l'a été par Clytemnestre. C'est Amphiaraüs. Comme il étoit Devin, il sçavoit qu'il périroit au siege de Thébes qu'entreprenoit Polynice. Pour éviter sa destinée il se cacha. Mais Eriphile sa femme, séduite par les presens de Polynice, découvrit la ruse & l'azile de son époux, qui en effet fut englouti dans la terre au siége de Thébes. Son fils Alcmæon le vengea, en tuant sa mere Eriphile; & il fut agité par les Furies comme Oreste. OVID. Metam. l. 9. v. 406.

*Seductâque suos manes tellure videbit*
*Vivus adhuc vates....*

† Alcmæon fils d'Amphiaraüs.

prit en main les interêts du mort: & moi, je n'ai plus d'appui. Le ſeul qui me reſtoit a diſparu; il s'eſt évanoüi comme une ombre; il n'eſt plus.

LE CHOEUR.

Infortunée Princeſſe, quels ſont vos malheurs!

ELECTRE.

Malheurs inoüis, ſans nombre, ſans adouciſſement, ſans fin, je ne le ſçai que trop; je les ai aſſés éprouvés.

LE CHOEUR.

Ah, je n'ignore pas que vous avés ſujet de pleurer.

ELECTRE.

N'entreprenés donc point de me conſoler, puiſque vous ſçavés...

LE CHOEUR.

Puiſque nous ſçavons?

ELECTRE.

Que les eſperances que je fondois ſur un frere ſi cher ſont enſevelies avec lui.

LE CHOEUR.

Le Deſtin le veut ainſi. Tout mortel eſt reſervé à la mort.

ELECTRE.

Mais le Deſtin veut-il que tout mortel periſſe dans les combats, & qu'embarraſſés dans les reſnes d'un char tous ſoient déchirés comme ce déplorable frere.

LE CHOEUR.

C'eſt un malheur qu'on n'a pû, ni prévoir, ni éviter.

ELECTRE.

Hé, qui l'auroit prévû, qu'il mourût dans une terre étrangere, ſans qu'une ſœur pût

au moins lui rendre les derniers devoirs...?

LE CHOEUR.

Helas!

ELECTRE.

Sans qu'elle pût l'ensevelir, & l'arroser de ses pleurs!



# ACTE III.

## SCENE UNIQUE.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHEMIS.

Excusés, chere Electre, les transports de joie qui me font voler vers vous. Si je passe en ceci les bornes de la bienséance, c'est par l'empressement que j'ai de vous annoncer une félicité inesperée, & la fin des maux qui vous ont couté tant de pleurs.

ELECTRE.

Hé comment trouverés-vous un remede à des maux qui n'en souffrent point?

CHRYSOTHEMIS.

Oreste est en ces lieux. Soïés-en aussi assurée que vous l'êtes de me voir de vos yeux.

ELECTRE.

Ah malheureuse, y songés vous? quelle folie de me jouer, & de nous abuser l'une & l'autre dans nos malheurs communs!

CHRY-

CHRYSOTHEMIS.

Non, ma sœur, j'en atteste ce Palais de nos Peres, ce n'est point pour insulter à votre douleur que je vous parle ainsi. Je le redis encore, Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Helas! & qui vous l'a dit? quel discours séducteur vous a si aisément persuadée?

CHRYSOTHEMIS.

Ce n'est point pour l'avoir oüi-dire que je l'assure. J'ai vû, oüi, j'ai vû des indices certains de son retour. Voilà le fondement sur lequel je m'appuïe.

ELECTRE.

Vous avés vû, ô Ciel! & quoi? sur quoi fondée osés-vous concevoir un espoir si insensé?

CHRYSOTHEMIS.

Ecoutés, au nom des Dieux, & vous jugerés ensuite si je suis dépourvûë de raison.

ELECTRE.

Parlés, j'y consens, puisque vous le voulés ainsi.

CHRYSOTHEMIS.

Je ne vous dirai rien que je n'aïe vû. A peine suis-je arrivée au tombeau d'Agamemnon, que je vois tout à coup des ruisseaux de lait récemment versé couler du haut du sépulcre, & le sépulcre même paré de toutes sortes de fleurs. Surprise à cette vûë je regarde de toutes parts si personne n'étoit caché aux environs. Nul ne paroît à mes yeux. Tout étoit tranquille. Je m'avance plus près du tombeau, & à l'extremité je découvre des cheveux fraichement coupés.

Auſſi-tôt l'idée précieuſe de la perſonne du monde qui nous eſt là plus chere, le ſouvenir d'Oreſte me revient à l'eſprit. Je me rappelle ſes traits & ſon air, qui me ſont toujours preſens, & plus je touche ces monumens de ſa pieté, plus un preſſentiment ſecret m'avertit que je ne me ſuis pas trompée. Je verſe des larmes de joie, & je demeure alors convaincuë de la vérité de mes conjectures. Oüi, ma ſœur, je le ſuis encore. Et de quel autre un don pareil pourroit-il être venu à ce tombeau? ſeroit-ce de vous ou de moi? ce n'eſt pas de moi, j'en ſuis ſûre. De vous encore moins. Comment l'auriés-vous porté, vous qui n'avés pas même la liberté de ſortir pour aller au Temple des Dieux, ſans l'acheter par quelque mauvais traitement? pour Clytemneſtre on ſçait aſſés qu'elle n'eſt pas d'humeur à faire de pareilles offrandes; & auroit-elle pû les faire à notre inſçû? Elles viennent d'Oreſte: il n'en faut plus douter. Prenés donc courage, ma ſœur; les Dieux ne s'attachent pas à pourſuivre toujours les malheureux. Celui qui nous fut contraire ceſſe de l'être aujourd'hui, & ce jour va peut-être devenir pour nous la ſource fortunée d'une longue felicité.

ELECTRE.

Pauvre Chryſothemis, que je plains votre erreur!

CHRYSOTHEMIS.

Quoi donc! mon récit ne vous comblet'il pas de la plus douce joie?

ELECTRE.

Ah, ma ſœur, croïés-moi, vous ne ſçavés

vés ni où vous êtes, ni où s'égare votre esprit.

CHRYSOTHEMIS.

Que voulés-vous dire? je ne serai pas sûre de ce que j'ai vû de mes yeux!

ELECTRE.

Il est mort, malheureuse sœur, & votre esperance s'est évanoüie avec lui. N'attendés plus rien d'Oreste.

CHRYSOTHEMIS.

Oreste est mort! hé de qui, je vous prie, l'avés-vous oüi-dire?

ELECTRE.

D'un homme témoin de son trépas.

CHRYSOTHEMIS.

Et où est ce témoin? Dieux! quel étonnement est le mien!

ELECTRE.

Il est dans ce Palais. Clytemnestre, dont il a rempli les vœux par cette nouvelle, l'y retient.

CHRYSOTHEMIS.

Ah Ciel, & qui donc aura porté ces offrandes sur le tombeau de mon pere?

ELECTRE.

Que voulés-vous? je m'imagine que quelqu'un se sera chargé d'y porter ces tristes monumens d'Oreste.

CHRYSOTHEMIS.

Que je suis à plaindre, helas! & que m'ont servi mes empressemens! insensée, j'accourois vers vous transporté de la plus vive joie pour vous en faire part, & j'ignorois l'abîme de maux où nous étions précipitées. J'arrive, & je trouve à mon retour les malheurs que j'y avois laissés, &, pour sur-

surcroît, des disgraces plus cruelles que je n'attendois pas.

ELECTRE.

Il n'est que trop vrai, chere sœur: *mais*, si vous voulés me croire, vous nous délivrerés de ce fardeau de calamités.

CHRYSOTHEMIS.

Ferai-je revivre les morts?

ELECTRE.

Ce n'est pas là ce que je demande. Je ne suis pas insensée.

CHRYSOTHEMIS.

Qu'ordonnés-vous dont je sois capable?

ELECTRE.

Je ne veux de vous que du courage à exécuter ce que je vais vous proposer.

CHRYSOTHEMIS.

Helas, je ferai, moi, tout ce que vous jugerés avantageux à notre affreuse situation.

ELECTRE.

Prenés garde, Chrysothemis, à ce que vous me promettés. Songés qu'on n'achete qu'au prix du travail un heureux succès.

CHRYSOTHEMIS.

J'en conviens, & me voici prête d'y contribuer de tout mon pouvoir.

ELECTRE.

Ecoutés donc mes projets. Vous sçavés que nous n'avons plus d'appui ni de deffenseur. Le Dieu des enfers a moissonné nos amis. Bornées à nous seules, nous n'avons de ressource qu'en nous. Tant que j'ai sçû qu'Oreste jouissoit de la lumiere, j'ai esperé qu'il reviendroit un jour venger Agamemnon. Aujourd'hui qu'il n'est plus, je m'a-

dres-

dresse à vous. Une main barbare, (vous le sçavés,) a porté le coup mortel à notre pere. Il s'agit de le venger. Que sert de dissimuler & de vous tenir en suspens? il s'agit, ma sœur, d'immoler Egisthe. . . Vous reculés! ah, lâche, qu'attendés-vous? sur quel espoir tournés-vous encore les yeux? vous à qui il ne reste plus en partage que le regret de votre bonheur passé, vous qu'on a dépouillée de l'héritage paternel, vous qui desormais sans époux, & sans espoir d'un heureux hymen, vous voïés condamnée à vieillir & à secher de douleur. Car n'esperés pas d'hymenée. Egisthe, croïés-moi, n'est pas assés aveugle ni assés peu politique, pour souffrir qu'il sorte de vous ou de moi des vengeurs du sang qu'il a versé. Suivés donc mes genereux conseils. En les suivant vous acquerés une double gloire. Vous acquittés d'abord votre pieté du tribut qu'elle doit à un pere & à un frere; & de plus, née libre, comme vous l'êtes, vous conservés cette précieuse liberté pour allumer un jour le flambeau d'un hymen digne de vous: car l'honneur est le principal ornement qui attire les yeux des mortels. Or considerés, je vous supplie, quelle gloire rejaillira sur vous & sur moi, si vous me secondés. Quels éloges! quels honneurs! qui des citoïens ou des étrangers, en nous voïant, ne s'écriera pas rempli d'admiration? „ Voïés-vous ces „ deux genereuses sœurs? elles ont lavé „ l'opprobre du Palais de leurs Ancêtres: „ elles ont sauvé les restes de leur maison „ au peril de leurs vies: par elles leurs fiers

„ ennemis ont été écrasés dans le sein d'u-
„ ne brillante fortune. Elles méritent l'a-
„ mour & la vénération de l'univers. Pour
„ couronner leur immortelle valeur, il est
„ juste qu'elles soient distinguées dans les
„ fêtes d'éclat, & dans les assemblées du
„ peuple". Voilà ce qu'on dira de nous tant que nous respirerons. Mais après le trépas notre gloire nous survivra & ne mourra jamais. Par un interêt si glorieux, je vous conjure, chere sœur, de suivre mes conseils. Vengés un pere, succedés à un frere, delivrés-moi, délivrés-vous de nos malheurs communs, & songés que la lâcheté est un vice bas & indigne des ames bien nées.

LE CHOEUR.

Dans des conjonctures si délicates, *l'on* doit appeller à son secours la prudence. Elle est nécessaire pour donner ou recevoir un conseil.

CHRYSOTHEMIS.

Il est vrai, aussi vous voïés comme moi, que si la douleur ne troubloit ses esprits, elle parleroit avec plus de retenuë & moins de témerité. Car, dites-moi, ma *sœur*, sur quelle esperance vous armés-vous d'une audace inoüie, & prétendés-vous m'engager à servir votre rage? oubliés-vous qui vous êtes, & quel est celui que vous voulés opprimer? oubliés-vous votre sexe, votre foiblesse, & la force de vos ennemis? ne voïés-vous pas que la fortune se déclare de jour en jour pour eux, tandis qu'elle nous abandonne sans retour? hé, quelle main seroit capable de percer impunément un Prin-

Prince tel qu'Egisthe. Croïés-moi, Electre, defiés-vous de vos paroles mêmes; & déja trop malheureuse, craignés de vous attirer de plus grands malheurs, si quelque ennemi secret venoit à surprendre de pareils discours. Que nous servira la gloire dont vous me vantés tant l'éclat, si nous la ternissons par une mort honteuse? que dis-je, par la mort! elle n'est pas le plus grand des maux. Le supplice reservé à notre conjuration, ce seroit de souhaiter le trépas & de ne pouvoir l'obtenir. Je vous conjure donc, chere sœur, de moderer du moins vos fureurs, avant que de nous condamner nous & notre race à périr par les plus horribles supplices. Quant à vos discours impuissans, je les couvrirai, (je le promets,) d'un silence éternel. Pour vous, s'il est possible, rappellés vos esprits & votre raison, mesurés vos forces, & apprenés enfin de votre foiblesse & du tems à ceder à ceux qui vous surpassent en pouvoir.

LE CHOEUR.

Croïés Chrysothemis, Madame. La prudence & la modération sont le present le plus avantageux que les Dieux puissent faire aux hommes.

ELECTRE.

Ce discours n'a rien qui m'étonne. Je m'attendois à vos refus, ma sœur, & je vous connoissois trop pour ne m'y attendre pas. Hé-bien, je me reserve à moi seule l'exécution de ce projet. Cette main sçaura bien l'accomplir, & je ne l'aurai pas formé en vain.

CHRYSOTHEMIS.

Ah, que n'aviés-vous ces genereux ſentimens, lorſqu'on aſſaſſinoit mon pere ! que vous nous auriés épargné de malheurs !

ELECTRE.

Je les avois dans mon ſein; mais la force ne répondoit pas à mon courage.

CHRYSOTHEMIS.

Hé-bien, puiſque vous le voulés, conſervés des ſentimens ſi genereux, j'y conſens.

ELECTRE.

Vous ne parlés ainſi, cruelle, que pour vous diſpenſer de vous joindre à moi.

CHRYSOTHEMIS.

Il eſt beau d'oſer de grandes choſes, dût-on s'expoſer à perdre le jour par les derniers ſupplices.

ELECTRE.

J'approuve votre maxime; mais je deteſte votre lâcheté.

CHRYSOTHEMIS.

J'écouterai volontiers vos louanges, quand vous approuverés mes conſeils.

ELECTRE.

Et c'eſt ce que jamais vous ne gagnerés ſur moi.

CHRYSOTHEMIS.

Le tems en viendra peut-être à bout.

ELECTRE.

Allés, retirés-vous; auſſi-bien ne trouvai-je en vous nulle reſſource.

CHRYSOTHEMIS.

Vous vous trompés, Electre; mais moi je ne trouve en vous nulle docilité.

ELEC-

ELECTRE.

Allés, vous dis-je, & ne manqués pas de redire à votre mere ce que vous avés entendu.

CHRYSOTHEMIS.

Non, je ne suis pas assés votre ennemie pour être capable d'un trait si noir.

ELECTRE.

N'est-ce pas être mon ennemie que de me conseiller une lâcheté?

CHRYSOTHEMIS.

Ce qu'on vous conseille n'est point lâcheté, c'est prudence.

ELECTRE.

Quoi donc, à vous entendre, c'est à moi de souscrire à vos décisions!

CHRYSOTHEMIS.

Quand vous aurés rappellé votre raison, je consentirai à me soumettre aux vôtres.

ELECTRE.

Qu'il est honteux de parler si bien, & d'agir si mal!

CHRYSOTHEMIS.

Vous dites vrai, & tel est votre malheur.

ELECTRE.

Mais, dites-moi, je vous prie, que trouvés-vous d'injuste dans mon projet?

CHRYSOTHEMIS.

Les plus justes desseins sont souvent pernicieux.

ELECTRE.

Non, de pareilles maximes ne seront jamais de mon goût.

CHRYSOTHEMIS.

Si vous persistés dans votre entreprise, le

succès les justifiera, & vous les approuverés trop tard.

ELECTRE.

J'y persiste, & je la pousserai jusqu'au bout, sans égard à vos prédictions.

CHRYSOTHEMIS.

C'est donc une chose arrêtée, & vous n'écoutés plus mes conseils?

ELECTRE.

Rièn de plus odieux pour moi que des conseils lâches.

CHRYSOTHEMIS.

C'en est donc fait, & rien de ce que je vous dis n'entre dans votre esprit?

ELECTRE.

J'ai tout pesé, ma sœur. Sçachés que ce n'est pas d'aujourd'hui que mon parti est pris.

CHRYSOTHEMIS.

Je me retire donc: aussi bien ne pouvés-vous goûter mes pensées, ni moi votre conduite.

ELECTRE.

A la bonne heure, partés: mais dûssiés-vous revenir vers moi, je romps tout commerce avec vous. Aussi-bien faut-il être insensée pour entreprendre de déterminer un courage aussi mou que le vôtre.

CHRYSOTHEMIS.

Suivés donc vos lumiéres, puisque vous les croïés plus sûres que les miennes: mais, je vous en avertis encore, quand vous serés plongée dans un abîme de maux, vous loüerés malgré-vous mes conseils.

TROI-



# TROISIEME INTERMEDE.

LE CHOEUR.

D'où vient que les oiseaux du Ciel, plus sages que les mortels, ont soin de nourrir ceux dont ils ont reçû la vie & l'éducation, tandis que nous, ingrats, que nous sommes, peu touchés d'un si bel exemple, semblons rougir de l'imiter. Mais j'atteste les foudres de Jupiter, & la Justice vengeresse qui habite dans les Cieux, que cette ingratitude n'est jamais impunie. O Renommée, qui remplissés toute l'étenduë de la terre, penetrés jusqu'aux enfers, troublés par vos cris le répos des Atrides morts, & & portés-leur les tristes nouvelles des crimes de leur maison. STROPHE I.

Découvrés-leur le désordre qui y regne. ANTISTR. I. Dites-leur que deux Princesses, unies par les liens les plus étroits du sang, sont divisées par la plus cruelle discorde, & ne peuvent plus vivre ensemble. J'excuse toutefois Electre. Seule, & privée de tout appui, elle se voit noïée dans la douleur, comme dans les flots de la mer. Semblable à la plaintive Philomele, elle ne cesse de pleurer son pére. La mort même n'a rien qui l'effraie. Resolue d'affronter le

trépas, elle ne songe qu'à perdre deux horribles Furies. Est-il en effet un coeur bien situé qui puisse supporter de pareilles disgraces?

*STROPHE II.* Non, un cœur généreux dans le *sein* de l'adversité, ne peut voir sa gloire se changer en infâmie. O Princesse, ô ma fille, il faut en convenir, accablée jusqu'à present sous le poids d'une vie insupportable, & maintenant armée contre le *crime pour vous* mettre à couvert du deshonneur, vous mérités le double éloge de fille sage & généreuse.

*ANTIS-TR. II.* Puissiés-vous survivre au coup que vous méditês! puissions-nous vous voir surpasser autant vos ennemis en force & en pouvoir, que vous en êtes aujourd'hui opprimée! ce prix est dû à votre pieté constante envers les Dieux, malgré l'injuste & cruelle destinée que vous éprouvés.



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE, ELECTRE, LE CHOEUR.

ORESTE au Choeur.

Dites-moi, je vous prie, ne serions-nous point

point dans l'erreur? sommes-nous en effet arrivés au lieu que nous cherchons?

LE CHOEUR.

Que souhaités-vous?

ORESTE.

Je cherche depuis long-tems le Palais d'Egisthe.

LE CHOEUR.

Le Palais d'Egisthe? le voici, l'on ne vous a pas trompés.

ORESTE.

Qui de vous veut bien se charger de lui annoncer notre arrivée en ces lieux? elle ne peut qu'être agréable, & pour lui, & pour nous.

LE CHOEUR.

* Ce sera la Princesse. Il faut que ce soit une personne du Palais même.

ORESTE.

Allés donc, Madame, & dites que quelques personnes de la Phocide souhaiteroient de voir Egisthe.

ELECTRE.

Ah, malheureuse que je suis! De quoi me chargés-vous? ne seriés-vous point envoiés pour confirmer la triste nouvelle que nous avons reçûë?

ORESTE.

J'ignore la nouvelle dont vous parlés: mais

* Détour du Choeur, qui ne veut pas chagriner Electre en se chargeant d'un message qui ne devoit pas lui être agréable. C'est en même-tems une adresse du Poëte, qui par-là empêche Oreste d'entrer si-tôt dans le Palais, & qui ménage ainsi cette belle reconnoissance du frere & de la sœur.

mais * Strophius m'a chargé d'en porter sur ce qui touche Oreste.

ELECTRE.

Sur Oreste? & quoi, ô étranger? Dieux, de quelle fraïeur je me sens saisie!

ORESTE.

Nous apportons dans cette urne, que vous voïés, les tristes restes de ce Prince mort.

ELECTRE.

Ah, infortunée, je ne suis que trop assurée de mon malheur.

ORESTE.

Si vous vous interessés à la destinée d'Oreste, apprenés que son corps est renfermé dans ce monument.

ELECTRE.

Donnés, cher étranger, donnés-moi cette urne, au nom des Dieux, puisqu'il y est renfermé: laissés-moi l'embrasser & pleurer sur sa cendre mes infortunes, & celles de toute ma maison.

ORESTE *à quelqu'un de sa suite.*

Approchés. Donnés-lui cette urne. Ce n'est pas par un esprit de haine qu'elle la demande. Il faut qu'elle soit unie de sang ou d'amitié à Oreste.

ELECTRE.

Déplorable monument de la personne du monde que j'aimai le plus, restes infortunés de mon frere, ô combien les esperances dont je m'étois flattée, quand je vous en-

* Roi de Crissa & Pere de Pylade, chés qui Oreste étoit demeuré caché après avoir été sauvé par Electre.

envoïai hors de ce Palais, sont differentes des sentimens que j'éprouve en vous récevant aujourd'hui! Je vous envoïai, cher Prince, plein de gloire & de vie, & je ne reçois entre mes bras que votre Ombre & vos cendres. Helas! puisque vous deviés m'être ravi, que ne le fûtes-vous, avant que je vous fisse passer dans une terre étrangere, après vous avoir soustrait de mes mains au glaive qui vous menaçoit! du moins, si la mort vous eût enlevé alors, vous auriés trouvé place dans le tombeau de votre pere. Mais, helas, loin de ce Palais, séparé de votre sœur, & relegué dans une terre écartée, vous avés été la proie d'une mort cruelle, sans qu'une main cherie ait pû vous rendre les honneurs du tombeau. Car malheureuse que je suis, je n'ai pas même eû le triste avantage de laver moi-même votre cadavre, ni de porter sur le bucher ce précieux fardeau: des mains étrangéres vous ont rendu ce dernier service, & vous ne revenés dans les miennes que comme un poids leger renfermé dans le contour d'une urne. Frivole & funeste succès des soins que je pris d'élever votre enfance! soins si doux pour moi, qu'êtes-vous devenus! car enfin, vous le sçavés, cher Prince, vous ne fûtes pas plus cheri d'une mere; vous dormiés dans mon sein. Je vous tenois lieu de mere en effet; & quoique je ne fusse que votre sœur, vous me donniés un plus tendre nom. Tout cela est mort avec vous dans le jour fatal qui vous a vû périr. Semblable à un orage affreux, la mort m'a tout ravi en vous enle-

vant.

vant. J'ai perdu mon pere, vous n'êtes plus, & je meurs avec vous. Cependant nos ennemis triomphent: notre mere, ou plûtôt notre marâtre, se livre aux transports d'une folle joie. Vous deviés l'en punir un jour: ainsi me le faisiés-vous esperer dans vos lettres secrettes: mais le Génie contraire, qui présidoit à vos jours & aux miens, a bien sçu renverser nos projets, en ne me rendant, au lieu de vous, qu'une Ombre vaine, & qu'une inutile poussiére. *Helas*, helas! dépouilles trop *malheureuses*, malheureuse moi-même! helas, ô mon cher Oreste! ô voïage fatal! c'est lui qui m'a perduë. Il m'a perduë, vous-dis-je; pour toujours. O le plus cheri des mortels, recevés-moi dans le sein de cette urne: unissés une sœur morte à un frere mort. Que desormais renduë à vous sur les sombres bords, rien ne puisse m'en séparer. Tant que vous avés vécu j'ai partagé votre destinée avec vous; souffrés que je partage aussi votre tombeau. La mort est l'objet de mes desirs, & je ne vois pas à l'aspect de cette urne que les morts soient sensibles & malheureux.

LE CHOEUR.

Songés, Electre, que vous avés reçû le jour d'un pere mortel. Oreste l'étoit de même. Modéres donc vos regrets, puisque la mort est inévitable pour tous les mortels.

ORESTE *ému*.

O Ciel! que vais-je lui dire? parlerai-je sans déguisement, & par où commencer? non je ne puis plus retenir mes transports.

ELEC-

ELECTRE.

Quel transport de douleur vous saisit? que dites-vous?

ORESTE.

Est-ce donc Electre que je vois? est-ce-là cette beauté...

ELECTRE.

C'est elle-même, helas! mais dans quel état la voïés-vous!

ORESTE.

O Ciel! quel accablement de misere!

ELECTRE.

D'où viennent, ô étranger, ces soupirs en ma faveur?

ORESTE.

O beauté trop indignement fletrie par d'affreux traitemens.

ELECTRE.

Ne seroit-ce point sur la destinée de quelqu'autre que vous gémissés?

ORESTE.

O jours trop malheureusement écoulés, sans appui, sans consolateur!

ELECTRE.

Genereux étranger, encore une fois, dites-moi ce qui vous fait soupirer ainsi, en fixant sur moi vos regards.

ORESTE.

Helas, je ne connoissois pas encore tous mes malheurs.

ELECTRE.

Est-ce par mes paroles que vous commencés à les connoître?

ORESTE.

C'est en voïant la grandeur de vos maux.

ELECTRE.

Vous n'en voïés que la moindre partie.

ORESTE.

Et que puis-je voir de plus affligeant ?

ELECTRE.

Le voici. Je ſuis obligée de demeurer avec les meurtriers...

ORESTE.

Quels meurtriers ? de qui ?

ELECTRE.

Avec les meurtriers de mon pere, & pour ſurcroit je me vois contrainte d'être leur eſclave.

ORESTE.

Leur eſclave ! & qui vous reduit à cette cruelle extrémité ?

ELECTRE.

C'eſt un ennemi barbare, qu'on appelle ma mere : mais elle n'a de mere que le nom.

ORESTE.

Comment ? & que fait-elle pour vous y contraindre ? eſt-ce par la violence, ou par la miſere ?

ELECTRE.

Par la miſere, par la violence, & par tout ce qu'elle peut imaginer de cruautés.

ORESTE.

Et vous n'avés perſonne qui s'oppoſe à ſa rage ? perſonne qui vous tende une main ſecourable ?

ELECTRE.

Perſonne. Le ſeul appui qui me reſtoit n'eſt plus, & c'étoit ce frere dont vous m'apportés les cendres.

ORES-

ORESTE.

Pauvre Princeſſe, que la ſituation où je vous vois excite ma compaſſion!

ELECTRE.

Hé-bien, vous êtes le ſeul ici qui ſoïés touché de mes miſeres.

ORESTE.

Auſſi ſuis-je le ſeul qui vienne vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible.

ELECTRE.

Mais ne ſeriés-vous point quelqu'un de mes proches;

ORESTE.

Je pourrois vous confier un ſecret, s'il m'étoit permis de compter ſur la fidelité de vos Compagnes.

ELECTRE.

Elles ſont fidelles, j'en répons: parlés.

ORESTE.

Mettés donc bas cette urne. A ce prix vous ſçaurés tout.

ELECTRE.

Au nom des Dieux, ô étranger, ne me l'arrachés pas.

ORESTE.

Laiſſés-là: croïés-moi; vous n'aurés pas ſujet de vous en repentir.

ELECTRE.

* Par votre ſacré viſage, que je touche, ne m'enlevés pas un ſi cher dépôt.

ORESTE.

Non, vous dis-je, je ne permettrai pas que vous gardiés cet aliment de vos regrets.

ELEC-

* Maniére de ſupplier.

ELECTRE, *embrassant l'urne.*

Je serois doublement misérable, mon cher Oreste, si l'on me privoit de ce qui me reste de vous.

ORESTE.

Concevés de meilleures espérances, & comptés que votre douleur n'est pas *raisonnable.*

ELECTRE.

Quoi! j'ai tort de pleurer un frere?

ORESTE.

Ce n'est point à vous de tenir ce triste langage.

ELECTRE.

Suis-je donc indigne de ce cher mort?

ORESTE.

Non; mais encore une fois, ce n'est pas à vous de le pleurer.

ELECTRE.

Je ne pleurerois pas Oreste, & je tiens ses cendres dans mes mains?

ORESTE.

Ce n'est pas Oreste : ce n'est-là qu'un tombeau feint.

ELECTRE.

Où donc est le véritable tombeau de ce malheureux Prince.

ORESTE.

Il n'en a point: il est plein de vie.

ELECTRE.

Que dites-vous, cher étranger?

ORESTE.

La vérité.

ELECTRE.

Oreste vit encore?

ORESTE.

Il vit.... puisque je vis.

ELECTRE.

Vous, Oreste!

ORESTE.

Moi-même. Regardés cet anneau. C'est celui de mon pere. Jugés si je vous trompe.

ELECTRE, *après avoir examiné le cachet.*

O le plus doux & le plus serain de mes jours!

ORESTE.

O jour véritablement heureux!

ELECTRE.

Quoi, c'est vous? c'est votre voix que j'entends, cher Oreste!

ORESTE.

C'est moi, vous dis-je. N'en cherchés point d'autres preuves.

ELECTRE.

C'est donc vous que je retrouve enfin! vous que j'embrasse!

ORESTE.

Oüi, & pour ne plus nous séparer.

ELECTRE.

O cheres Compagnes, ô mes Concitoïennes, voïés, voïés cet Oreste, qu'une feinte mort m'avoit ravi, & qu'elle me rend aujourd'hui.

LE CHOEUR.

Nous le voïons, Princesse; & un bonheur si peu esperé fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ELECTRE.

Rejetton précieux de mes peres, cher Oreste, vous voici donc de retour! Vous me retrouvés, je vous retrouve; vous revoïés

ce

ce que vous avés tant ſouhaité de revoir!

ORESTE.

Oüi, ma ſœur, me voici; mais moderés vos tranſports, & attendés un autre tems pour les faire éclatter.

ELECTRE.

Comment?

ORESTE.

Ne parlés plus, vous dis-je; de peur d'être entenduë de ce Palais.

ELECTRE.

Non, non, j'en atteſte *la chaſte Diane*, je ne ferai pas deſormais l'honneur aux femmes de ce Palais, de craindre ce vil troupeau, qui n'eſt qu'un poids inutile ſur la terre.

ORESTE.

Prenés y garde, Electre; *Mars arme* quelquefois leurs foibles mains: vous ne le ſçavés que trop.

ELECTRE.

Ah, de quels malheurs me rappellés-vous le cruel ſouvenir! vous touchés nos maux, maux horribles, maux inexplicables, maux que jamais l'oubli ne peut effacer...

ORESTE.

Je ſçai tout; quand il en ſera tems, je ſçaurai m'en rappeller la memoire, & vous m'en parlerés.

ELECTRE.

Ah! tout tems m'eſt propre pour parler d'une choſe ſi intereſſante. Et n'ai-je pas recouvré ma liberté?

ORESTE.

Oüi, vous êtes libre: toutefois je vous conjure de vous modérer.

ELEC-

ELECTRE.

Hé-bien, qu'allons-nous entreprendre ?

ORESTE.

Ce n'eſt pas ici le tems ni le lieu d'en parler.

ELECTRE.

Hé, qui pourroit m'empêcher d'éclatter, tandis que je vous vois de retour par un prodige inespéré ?

ORESTE.

Vous m'avés revû quand les Dieux m'ont ordonné de reparoître.

ELECTRE.

Les Dieux ont inſpiré ce retour ! ah ; vous me comblés d'un ſurcroît de plaiſir. Quel heureux préſage, & que n'en dois-je pas attendre !

ORESTE.

C'eſt à regret, chere Electre, que je contrains votre joie. Mais j'en apprehende les ſuites.

ELECTRE.

Helas, que voulés-vous ? ſouhaité ſi long-tems, ſi impatiemment attendu, après avoir daigné m'honorer de votre chere préſence, après m'avoir retrouvée dans l'affliction, dans les larmes, ſeriés-vous…

ORESTE.

Quoi ! qu'exigés-vous de moi ?

ELECTRE.

Seriés-vous aſſés cruel pour me ravir l'innocente joie que j'ai de vous revoir ?

ORESTE.

Non certes ; & je ſerois indigné qu'un autre en ma place vous la ravît.

ELECTRE.

Vous souffrés donc que j'en goûte la douceur.

ORESTE.

Et le moïen de vous en empêcher?

ELECTRE au Choeur.

Cheres amies, vous le sçavés, quand le bruit fatal de la mort imprévûë d'Oreste a frappé mon oreille, reduite à une douleur muette, je n'ai point fait retentir ces lieux de mes cris. Mais à présent, ô mon frere, que je vous embrasse, à présent que je jouis de votre présence, de cette vûë que de nouveaux malheurs ne pourroient jamais effacer de mon esprit, puis-je ne pas éclatter? puis-je?...

ORESTE.

Laissés les discours frivoles. *Ne me dites point* que ma mere est la plus dénaturée de toutes les meres, qu'Egisthe devenu l'usurpateur de notre héritage, dévore cette infortunée maison. Tandis que vous me raconteriés en détail ces horreurs, un tems précieux nous seroit enlevé. Dites-moi seulement ce que la conjoncture me permet d'exiger, comment croïés-vous que *nous* puissions écraser nos ennemis dans le sein de leur felicité. Sera-ce à main armée, ou par la ruse? Pour vous, ma sœur, prenés garde qu'à notre arrivée dans le Palais, Clytemnestre n'apperçoive sur votre visage la moindre trace de gaïeté. Cela nous perdroit. Efforcés-vous plûtôt d'affecter la même douleur dont vous fûtes pénétrée au bruit de mon feint trépas. Quand nous aurons consommé notre entreprise, libres alors

hors de toute inquiétude, nous ne ferons plus génés dans notre allegresse mutuelle.

ELECTRE.

O mon cher frere, votre volonté sera toujours la régle de la mienne. J'ai conçû, il est vrai, une vive joie: mais c'est de vous que je la tiens. Je vous la sacrifie, & fallût-il vous sacrifier davantage, je ne voudrois pas au prix du plus grand interêt vous causer le moindre chagrin. Ce seroit d'ailleurs bien mal répondre à la fortune qui nous favorise. A l'égard de ce Palais, vous sçavés ce qui s'y passe. Egisthe en est absent. Il n'y reste que Clytemnestre: & ne craignés pas qu'elle surprenne sur mon visage aucun signe de joie. La haine que je lui porte est trop invétérée pour ne pas toujours m'attrister: du moins ma joie ne me trahira pas dans la surprise où me jette votre retour. Elle ne paroîtra que par mes pleurs. Et comment ne pleurerois-je pas de tendresse, moi qui vous ai vû en proie à la mort, & rendu à la vie dans le même jour? Oüi, ma surprise est telle, que si mon pere revoïoit inopinément la lumiére, ce ne seroit plus un prodige pour moi, je le croirois sans hésiter. Et votre retour n'a-t'il pas aussi l'air des miracles? conduisés donc votre entreprise, comme vous le jugerés à propos. Je m'en décharge sur vous. Sçachés seulement que si j'avois été seule, j'aurois pris l'un de ces deux partis, ou de me délivrer avec honneur de la servitude, ou de périr glorieusement.

ORESTE ou LE CHOEUR.

Ah, Princesse, ne parlés plus. J'entends du bruit à la porte du Palais.

ELECTRE, *changeant d'air & de ton.*

Entrés, ô étrangers, entrés, ce que vous portés ne peut manquer d'être reçû favorablement; (*à part*) mais cette joie sera de courte durée.

## SCENE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

O Ciel! quelle est votre imprudence? avés-vous donc perdu tout le soin de votre vie? Insensés, vous ne voïés pas que vous êtes, non-seulement environnés de *perils*, mais au milieu du danger même, & dans un Palais ennemi: & certes, si je n'avois toujours veillé à cette porte durant votre entretien, nos projets y auroient plûtôt parû que vous-mêmes. J'y ai heureusement pourvû, graces au Ciel. Laissés donc ces discours inutiles, & ces témoignages éternels d'une joie qui ne tarit point. Entrés promptement. Dans une affaire de cette importance, tout délai est funeste. Il n'est plus question que d'agir.

ORESTE.

Entrons; mais en quel état sont nos affaires dans ce Palais?

LE GOUVERNEUR.

Dans le plus heureux état qu'on puisse souhaiter. Personne ne vous y reconnoîtra.

ORESTE.

Vous m'y avés donc fait passer pour mort?

LE GOUVERNEUR.

Croïés qu'on vous y regarde comme un habitant des sombres bords.

ORESTE.

Leur joie est-elle parfaite ? quels sont leurs sentimens ?

LE GOUVERNEUR.

Vous le sçaurés après. Il suffit de dire que tout leur semble conspirer à leurs desirs, dans le tems même que tout se dispose à les renverser.

ELECTRE.

Au nom des Dieux, mon frere, dites-moi quel est cet homme ?

ORESTE.

Quoi, vous ne reconnoissés pas...

ELECTRE.

Non.

ORESTE.

Le fidelle dépositaire, entre les mains de qui vous me remîtes autrefois ?

ELECTRE.

Celui... que dites-vous ?

ORESTE.

Oüi, celui qui par un effet de vos soins me transporta dans la Phocide.

ELECTRE.

O Ciel ! c'est-là ce dépositaire... ce seul homme fidelle que j'aïe trouvé lorsqu'on assassinoit mon pere ?

ORESTE.

C'est lui-même, n'en doutés plus.

ELECTRE.

Agréable vûë ! ô unique liberateur de la

maison d'Agamemnon, quel heureux hazard vous améne en ces lieux? êtes-vous en effet celui qui nous avés l'un & l'autre sauvés de tant de maux? oui voilà les mains chéries qui me conservérent un dépôt si précieux. Voilà celui dont la fuite heureuse déroba Oreste à la mort. Mais comment, dites-moi, avés-vous pû vous cacher si long-tems à mon impatience? comment en venant me rendre la vie avés-vous eû la cruauté de me donner mille morts par vos discours trompeurs? ô mon cher pere (car en vous revoïant je crois revoir mon véritable pere,) apprenés que vous êtes l'homme du monde que j'aïe le plus haï & aimé dans un jour.

LE GOUVERNEUR.

C'en est assés, Madame: réservons ces discours à un autre tems. Les jours entiers & les longues nuits suffiront à peine au récit mutuel de nos avantures. Allons, (*à Oreste & à Pylade*,) Princes, il est tems d'agir. Clytemnestre est seule: ce Palais n'est rempli que de femmes; mais pour peu que vous différiés, attendés-vous de voir fondre sur vous avec elles une foule bien plus redoutable.

ORESTE *à Pylade*.

Allons, cher Pylade, ne perdons plus le tems en discours stériles: entrons, mais saluons auparavant les Dieux tutelaires qui veillent au vestibule de ce Palais.

ELECTRE.

O Apollon, jettés un regard favorable, & sur eux, & sur moi. Helas, vous le sçavés, ma main libérale a répandu sur vos au-

autels tous les dons que mon indigente pieté m'a permis d'y porter. Je n'ai plus rien à vous offrir que des voeux, des priéres, & des adorations. Daignés les recevoir: assistés-nous dans cette grande entreprise, & montrés aux mortels effraïés de quel prix les Dieux sçavent récompenser l'impieté.



# QUATRIÉME INTERMEDE.

LE CHOEUR.

Dieux! quelle fureur respire le Dieu Mars! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déja les inévitables Furies, compagnes des crimes horribles, se sont emparées du Palais: je l'avois prédit en tremblant; mais l'évenement va justifier mes prédictions. STROPHE.

Oüi, le Prince vengeur des morts est entré furtivement dans le Palais de ses ancêtres. Déja l'épée nuë, & prête à être trempée dans le sang, brille entre ses mains. Le fils de Maïa, le Dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage; il voile son entreprise. L'exécution suivra de près le projet. ANTISTR.



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ELECTRE, LE CHOEUR.

ELECTRE.

Apprenés, chéres amies, que *les Princes* sont sur le point d'exécuter leur entreprise. Pour vous, demeurés dans un profond silence.

LE CHOEUR.

Comment? que font-ils?

ELECTRE.

Tandis qu'elle (*Clytemnestre*) emploïe tous ses soins aux préparatifs des funérailles d'Oreste, ils l'environnent, & ne la quittent point.

LE CHOEUR.

Mais vous, Princesse, pourquoi sortés-vous?

ELECTRE.

C'est pour empêcher qu'Egisthe ne nous surprenne par un retour imprévû.

## SCENE II.

Les mêmes.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théatre.*

Ha! ha! ha! mes amis, où êtes-vous? le Palais est rempli d'assassins.

ELEC-

ELECTRE.

On crie. Entendés-vous?

LE CHOEUR.

J'en frémis de fraïeur.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théatre.*

Ah, cher Egisthe, où êtes-vous?

ELECTRE.

J'entends de nouveaux cris.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théatre.*

O mon fils, aïés quelque pitié de celle qui vous a mis au monde.

ELECTRE.

Hé, en avés-vous eû, cruelle, pour le fils & pour le pere?

LE CHOEUR.

O Ville, ô race infortunée, ce déplorable jour met le comble à vos malheurs.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théatre.*

Aye, je suis blessée.

ELECTRE.

Frappés, redoublés, s'il est possible.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théatre.*

Encore! ô Ciel!

ELECTRE.

Qu'Egisthe n'éprouve-t'il aussi le même sort?

LE CHOEUR.

L'effet des imprécations est accompli. Les morts revivent. Ils sortent de leurs tombeaux pour se baigner dans le sang des vivans.

## SCENE III.

ELECTRE, LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE, Suite.

ELECTRE.

Les voici qui paroiffent. Leurs mains dégoûtent encore du fang qu'ils ont verfé au Dieu Mars. Hé-bien, mon frere, en quel état font les chofes?

ORESTE.

Tout eft en fûreté dans le Palais, fi l'Oracle d'Apollon ne nous trompe pas. Du moins votre ennemie expire. Vous n'avés plus rien à craindre de fes indignes traitemens.

LE CHOEUR.

Arrêtés. J'apperçois Egifthe.

ELECTRE.

Ah, mes amis, rentrés dans le Palais. Ne voïés-vous pas ce fier ennemi qui approche de la ville comblé de joie?

LE CHOEUR.

Allés, retirés-vous promptement à *l'entrée du veftibule* Puiffe la fin de votre entreprife répondre à cet heureux commencement.

ORESTE.

Que rien ne vous inquiette. Vos fouhaits feront accomplis.

ELECTRE.

Ne perdés point le tems.

ORESTE *à l'entrée du Palais.*

Me voici retiré.

ELECTRE.

J'aurai soin du reste en ce lieu.

LE CHOEUR.

Il seroit en effet à propos de tromper la victime par quelques douceurs apparentes, pour la faire plus aisément tomber dans le piége, que la Déesse de la vengeance lui a dressé.

## SCENE IV.

Les mêmes, EGISTHE.

EGISTHE.

Qui de vous me dira où sont ces Phocéens qu'on dit avoir apporté la nouvelle du trépas d'Oreste, qui a péri dans un combat de chars? c'est à vous, Electre, oui, c'est à vous à me l'enseigner, & vous le ferés malgré vos hauteurs passées: car cet évenement vous interesse trop pour ne pas en être bien instruite.

ELECTRE.

Vous dites vrai; comment pourrois-je ignorer ce qui touche une personne si chere?

EGISTHE.

Où sont ces étrangers? daignés me l'apprendre.

ELECTRE.

Ils sont dans le Palais, où ils ont trouvé une personne qui ne pouvoit manquer de les bien recevoir.

EGISTHE.

Ils l'ont donc bien assurée de la mort d'Oreste?

ELECTRE.

Si bien, qu'ils l'ont instruite, & de paroles, & d'effets.

EGISTHE.

Quoi, le corps d'Oreste est ici? je puis voir moi-même...

ELECTRE.

Oui, vous pouvés repaître vos yeux de cet horrible spectacle.

EGISTHE.

Il faut en convenir: vous me dites aujourd'hui, contre votre coutume, des choses qui me flattent infiniment.

ELECTRE.

Allés donc goûter ce plaisir, puisqu'il vous paroît si flatteur.

EGISTHE.

Peuple, qu'on fasse silence, & vous, (*à quelqu'un de sa suite*,) qu'on ouvre les portes du Palais à tous ceux de Mycénes & d'Argos. Approchés tous, & si quelqu'un nourrit encore de frivoles espérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreste; qu'il tremble à la vûë de ce spectacle: qu'il apprenne à subir le joug; & s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il cesse de s'élever contre son légitime Roi.

ELECTRE.

Pour moi j'ai déja fait mon devoir sur ce point. Le tems m'a enfin appris à céder à ceux qui ont le pouvoir en main.

## SCENE V.

*Les portes s'ouvrent, on voit paroître dans l'enfoncement un cadavre voilé.*

ORESTE, PYLADE, LE GOUVERNEUR, Suite.
ELECTRE, LE CHOEUR, EGISTHE.

EGISTHE.

O Jupiter, quel spectacle pour Egisthe! Que cette mort satisfait ma haine! j'ignore si Némésis * ne s'en vengera point. N'importe. Levés (*à Oreste*) promptement ces voiles qui le cachent à mes yeux, afin que le sang qui nous lie lui attire de moi le tribut de larmes que je lui destine.

ORESTE.

Levés vous-même ce voile. C'est à vous, non à moi, de voir ce cadavre, & de le pleurer.

EGISTHE.

Vous dites vrai: je vais suivre votre conseil. Vous (*à quelqu'un de sa suite*) qu'on cherche par-tout Clytemnestre, & qu'on la fasse venir.

ORESTE, *après que le voile est levé.*

La voici. Ne la cherchés point ailleurs.

EGISTHE.

Ah Ciel! quel objet...

ORESTE.

Que crains-tu? quel est cet objet que tu feins de ne pas reconnoître.

EGIS-

* Déesse de la vengeance.

EGISTHE.

Ah, malheureux! quels ennemis m'assiégent! dans quelles embuches je suis tombé!

ORESTE.

Tu ne t'apperçois pas encore que plein de vie tu as affaire à des morts.

EGISTHE.

Helas, je ne le vois que trop. Ce ne peut être qu'Oreste qui me parle ainsi.

ORESTE.

Tu le devines enfin: mais trop tard pour ton malheur.

EGISTHE.

Je suis perdu. Mais, Prince, souffrés que je vous dise quelques paroles.

ELECTRE.

Non, mon frere, ne l'écoutés pas. Gardés-vous de vous laisser surprendre par ses discours. Que sert à une victime chargée d'imprécations, & dévouée à la mort, le délai de quelques momens? livrés-le plûtôt à sa mauvaise destinée, & après l'avoir immolé, abandonnés loin de nous son corps aux sépulchres * qui lui conviennent. Voilà l'unique remede dont vous puissiés soulager les maux, que j'ai trop long-tems soufferts.

ORESTE.

Allons, passe dans ce Palais: il n'est plus question de t'entendre. Ta sentence est prononcée; viens la subir.

EGISTHE.

Pourquoi dans l'intérieur de ce Palais?

Ii

* Il entend les Oiseaux. Cette punition étoit pire que la mort même, eu égard à la superstition des Grecs.

si l'action que vous médités est si belle, ne cherchés point les ténebres, me voici ; vous pouvés me donner la mort.

ORESTE.

Ce n'est plus à toi de parler en maître. Va, malheureux, va, dis je, dans cet appartement où tu égorgeas mon pere ; voilà le lieu destiné à être le témoin de ton supplice, & de ma vengeance.

EGISTHE.

Tel est donc l'ordre du Destin. Il faut que ce Palais soit le témoin des malheurs présens des Pélopides, * & des maux que je leur prédis pour l'avenir.

ORESTE.

Il le sera du moins de ta mort. Cette prédiction est plus sûre que la tienne.

EGISTHE.

Tu me fais mourir en secret. Ce n'est pas imiter ton pere, † qui immola...

ORESTE.

C'est trop discourir. Vainement prétends-tu reculer la peine qui t'est dûë. Entre.

EGISTHE.

Sers moi de guide ; je te suis.

ORESTE.

Entre, dis-je ; c'est à toi de m'obéir.

EGISTHE.

Crains-tu que je ne t'échappe ?

ORES-

* Les Anciens redoutoient les imprécations des mourans.

† Il reproche à Agamemnon le meurtre d'Iphigenie.

ORESTE.

* Non: mais je ne veux pas te laisser jouir de la moindre consolation dans ton supplice.

*Derriere le Théatre.*

Tiens, voilà le coup que je t'ai reservé.

*Il reparoît.*

Ainsi devroit périr sur le champ, quiconque ose violer la sainteté des loix. Le nombre des forfaits en seroit moins grand.

LE CHOEUR.

O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort qu'après avoir essuïé tant de calamités, vous recouvrés enfin votre premiere liberté.



# REFLEXIONS SUR L'ELECTRE DE SOPHOCLE.

ELECTRE, comme l'a très-bien remarqué M. Dacier dans la Préface en sa Traduction, est un sujet qui produit une Tragédie d'une autre espéce que l'Oedipe. Tout

* Il lui refuse la satisfaction de paroître mourir volontairement. Il le traite en esclave qu'on traîne au supplice, & non en personne libre. On délioit les coupables après l'arrêt prononcé. Cette judicieuse remarque qui sauve le Comique, qu'on pourroit attacher à la difficulté que fait Egisthe de passer le premier, est de Mr. DACIER.

Tout ce qu'il cite d'Aristote à cette occasion, se réduit à distinguer deux sortes de Tragique, par deux impressions différentes qui en résultent. L'une est *simple*, quand le héros, qui n'est ni très-bon, ni fort méchant, est conduit de dégrés en dégrés au dernier malheur, comme l'infortuné Roi de Thébes. L'autre qu'Aristote appelle *composée*, consiste en ce que les bons deviennent heureux, & les méchans malheureux. Le Philosophe regarde cette derniere espéce comme beaucoup moins parfaite que n'est la premiere. Celle-ci lui paroît plus réellement Tragique, & celle-là plus approchante de la Comédie, à en juger par l'impression diverse qu'elles laissent. * „ Ceux, ajoute-t'il, qui ont préféré la se„ conde à la premiere, l'ont fait apparem„ ment à cause de la foiblesse des specta„ teurs, au goût & aux souhaits desquels „ les Poëtes se conforment d'ordinaire ". Quelque finesse qu'il y ait dans cette subtile observation, il semble que ce n'est point précisément par cet endroit qu'il faut juger du prix des Tragédies. Si l'ordonnance & la conduite sont égales de part & d'autre, les impressions, quoique différentes, n'en sont pas moins agréables au gré du cœur humain; du moins la préférence ne dépendra que de la situation présente, ou si l'on veut, du caractére plus ou moins ferme des spectateurs, que les Poëtes ont interêt d'étudier & de satisfaire.

Il faut donc considérer Electre telle qu'elle

* Poët. d'Arist. de Dacier. c. 13.

le est en elle-même, sans égard à la différence des sentimens qu'elle produit, avec l'impression qui résulte d'Oedipe. Si l'attente du spectateur est remplie, l'un & l'autre ouvrage ont atteint leur but. La tristesse Tragique n'est pas véritablement la même. Mais le plaisir n'est ni moins vif, ni moins exquis d'une & d'autre part. Le passage du trouble au calme, & de la tempête à la sérénité, a peut-être des avantages qui peuvent contrebalancer un trouble porté à son comble.

Attachons-nous d'abord à ce qui paroît choquant dans Electre. C'est sans contredit l'horreur de voir un fils & une fille plonger le poignard dans le sein d'une mere. Plusieurs raisons semblent un peu justifier Sophocle. La premiere, c'est le soin qu'il prend de marquer dès la premiere Scene, qu'Oreste ne forme cette entreprise que par l'ordre précis, & sous les auspices d'Apollon. Il a soin de le rappeller toujours aux spectateurs, & de faire bien comprendre que ce meurtre est en quelque sorte un acte de religion & d'obéïssance aux Dieux. Mais c'est-là corriger un crime contre la nature par une horrible impiété contre les Dieux. Les Grecs la passoient aisément dans leurs idées bizarres de Paganisme. Mais nous ne sçaurions la supporter suivant les principes de la véritable Religion, & les vûës d'une raison plus épurée.

Alcméon, autre sujet semblable de Tragédies Grecques que nous n'avons plus, & dont parle Aristote, est dans le même cas qu'Oreste. Amphiaraüs, pere d'Alcméon, pres-

pressé par Polynice gendre d'Adraste Roi d'Argos, d'aller au Siége de Thébes pour déthroner Eteocle, s'en défendit long-tems par un esprit prophétique, qui lui fit voir que les sept chefs y périroient, excepté un seul. Mais pour se délivrer de l'importunité de Polynice, il s'engagea à suivre les conseils de sa femme Eriphile, où, selon d'autres, il se cacha. Polynice gagna Eriphile par un riche présent. Elle découvrit Amphiaraüs, & le força de partir. Ce Prince en partant ordonna à son fils Alcméon, encore fort jeune, de venger un jour la mort de son pere, en tuant Eriphile sa mere: ce que le fils ne manqua pas d'exécuter. A la vérité l'ordre d'un pere n'étoit pas d'un poids comparable à celui d'un Oracle. Toutefois les anciens s'en sont contentés, & nous sommes également révoltés de l'un & de l'autre. Après tout, quoique les Grecs fussent plus indulgens en ceci que nous ne pouvons l'être, sur-tout eû égard à l'Oracle d'Apollon, ils ont dû souhaiter que les choses se passassent autrement, à en juger par les sages régles que donna depuis Aristote sur ces sortes de meurtres. Il est croïable du moins, qu'ils desapprouverent le mot affreux qui échappe à Electre, tandis qu'on égorge sa mere. *Frappés, redoublés, s'il est possible.* Ce mot fait frémir.

Il est vrai, (& c'est la seconde raison,) qu'outre l'ordre d'un Dieu, les traitemens cruels que Clytemnestre avoit faits à Electre, le massacre de son époux, & le sort qu'elle destinoit à Oreste méritoient un supplice pareil, si jamais une mere peut mériter

ter de périr par les mains de ſon fils. Enfin il eſt vrai que Sophocle met en quelque ſorte Oreſte & Electre dans la néceſſité de vaincre par un forfait, ou de mourir par vertu. Mais ni tout ſon art, ni l'ènormité des crimes d'une mere, ni les mauvais traitemens, ni la mort, ni même l'ordre abſolu d'un Dieu, ne peuvent étouffer les cris de la nature dans des ſpectateurs qui ont de l'humanité. On voudroit qu'Oreſte fût vengé, mais par une autre *main*, ou s'il tuë ſa mere, qu'il le fît *ſans le ſçavoir & malgré lui*. On n'a pas même fait grace à Horace, qui tuë ſa ſœur. C'eſt pourtant-là le fondement du Tragique étonnant qu'on voit regner dans les trois Electres. Comment accorder des ſentimens ſi opposés dans le cœur des hommes ? car Eſchyle & Euripide, en ſuivant une autre route, ont abouti au même but, ou ſi l'on veut échoué au même écueil. Ils ont bien ſenti qu'ils ne pouvoient déguiſer ce fait à des ſpectateurs inſtruits, ou que s'ils venoient à l'adoucir, cet aſſaiſonnement feroit évanoüir le Tragique. L'idée ſeule qu'on avoit alors de la fatalité, ſuffiſoit pour diminuer l'horreur & l'atrocité d'un parricide médité & commis de ſang froid.

Du reſte toute la Piéce de Sophocle eſt admirable. L'ouverture eſt un chef-d'œuvre d'adreſſe à marquer le tems, le lieu & le fil qui doit former tout le tiſſu de la Tragédie. La douleur d'Electre eſt la plus belle & la plus touchante du monde. Son caractere eſt achevé dans la Scene qu'elle fait avec Chryſothemis. Mais la plus brillan-

lante situation, & le coup de Théatre le plus surprenant, c'est la reconnoissance du frere & de la sœur. Ce fut principalement cette Scene qui fit verser tant de larmes aux spectateurs, lorsqu'au rapport d'Aulugelle,
„ * un certain Polus qui faisoit le role d'E-
„ lectre, pour se pénétrer mieux de l'es-
„ prit de son personnage, tira du tombeau
„ d'un fils qu'il avoit perdu, l'urne qui
„ contenoit ses cendres, & l'embrassant
„ sur le Théatre, comme si ç'eût été l'ur-
„ ne d'Oreste, il remplit toute l'assemblée
„ non-pas d'une simple émotion de dou-
„ leur bien imitée, mais de cris & de pleurs
„ véritables ". La conduite en un mot de toute cette piéce est si naturelle, si nette, si noblement ordonnée, si remplie de surprises Théatrales, que tout interesse de plus en plus jusqu'au dénoument. Mais sans nous arrêter à des Réflexions qui n'auront pas échappé aux Lecteurs, celles qui résulteront des deux autres *Electres*, comparées avec l'Electre de Sophocle, seront plus agréables & plus utiles. Par ce parallele on jugera mieux du différent génie des trois Rivaux, & de l'allure diverse des Esprits qui traitent un même sujet.

* *Polus lugubri habitu Electra indutus urnam è sepulchro tulit filii, & quasi Orestis amplexus, opplevit omnia non simulacris neque incitamentis, sed luctu atque lamentis veris.* AUL. GELL. *Noct. Attic. l. 7. c. 5.*

*Fin du Tome I.*

